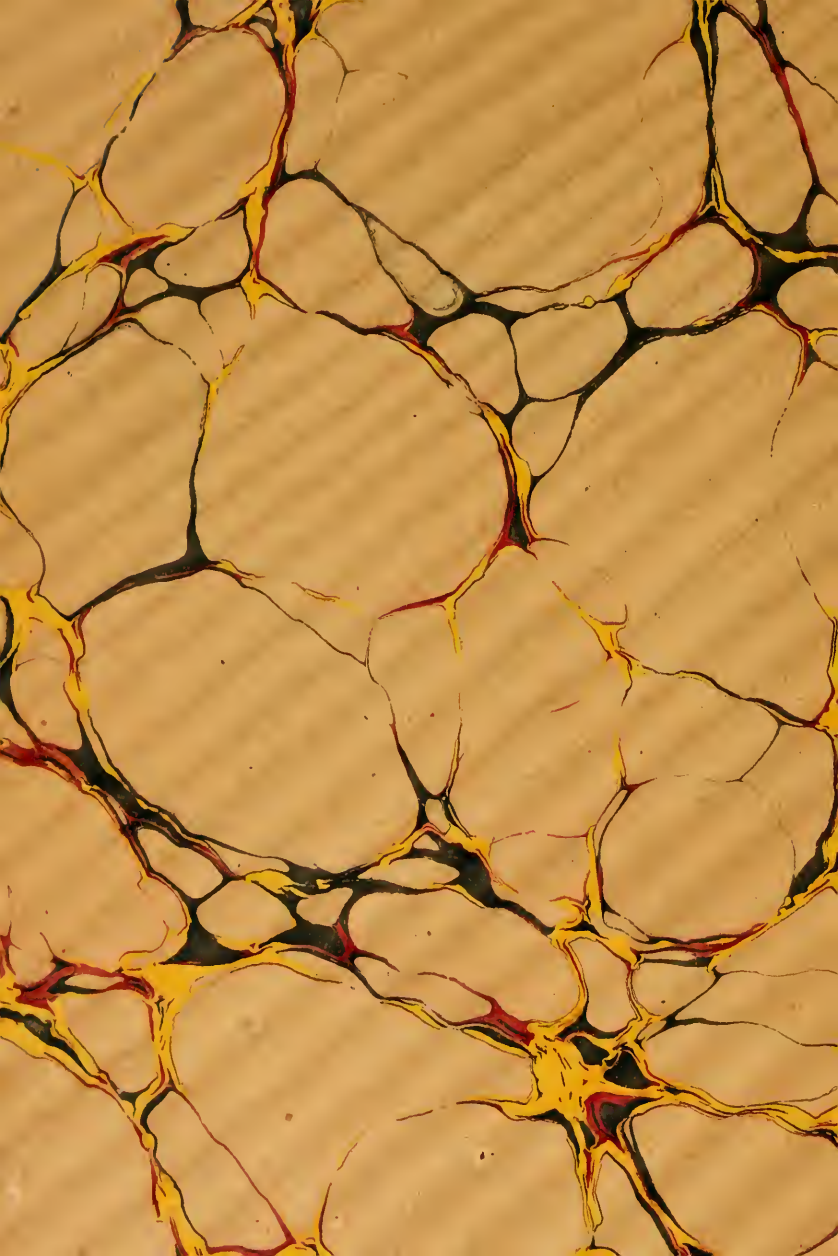
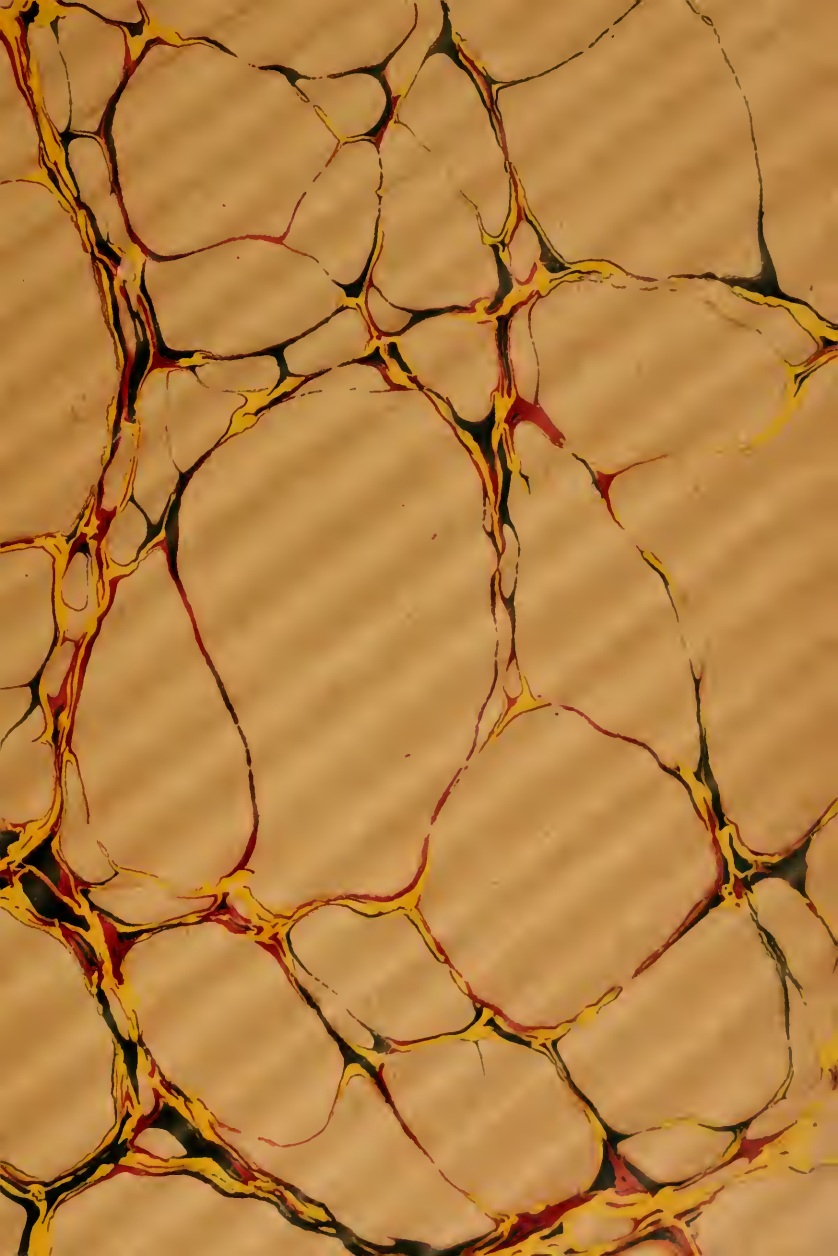






BULLETIN
DE LA SOCIÉTÉ
DE L'HISTOIRE DE PARIS
ET DE L'ILE-DE-FRANCE.

IMPRIMERIE G. DAUPELEY-GOUVERNEUR

A NOGENT-LE-ROTRON.

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

DE

L'HISTOIRE DE PARIS

ET DE

L'ILE-DE-FRANCE

22^E ANNÉE — 1895



A PARIS

Chez H. CHAMPION

Libraire de la Société de l'Histoire de Paris

Quai Voltaire, 9

1895

BULLETIN
DE LA SOCIÉTÉ
DE L'HISTOIRE DE PARIS
ET DE L'ILE-DE-FRANCE.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

DÉCRET.

Le Président de la République française,
Sur le rapport du Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts,

Vu la demande formée par la Société de l'Histoire de Paris et de l'Ile-de-France à l'effet d'être reconnue comme établissement d'utilité publique,

Vu les Statuts de cette Société, l'état de sa situation financière et les autres pièces produites à l'appui de sa demande,

Vu l'avis favorable du Comité des travaux historiques et scientifiques (Section d'histoire et de philologie),

Vu les avis favorables du Préfet de la Seine et du Vice-Recteur de l'Académie de Paris,

La Section de l'Intérieur, de l'Instruction publique, des Beaux-Arts et des Cultes du Conseil d'État entendue,

DÉCRÈTE :

Art. 1^{er}.

La Société de l'Histoire de Paris et de l'Ile-de-France est reconnue comme établissement d'utilité publique.

Art. 2.

Les Statuts sont approuvés tels qu'ils sont ci-annexés. Aucune modification ne pourra y être apportée sans l'autorisation du Gouvernement.

Art. 3.

Le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts est chargé de l'exécution du présent Décret.

Fait à Paris, le 14 janvier 1887.

Jules GRÉVY.

Par le Président de la République,
Le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts,
BERTHELOT.

STATUTS
DE
LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE PARIS
ET DE L'ILE-DE-FRANCE.

Article 1^{er}.

La Société de l'Histoire de Paris et de l'Ile-de-France a pour but la publication de mémoires et de documents sur l'histoire, les monuments et la topographie de la ville de Paris et de l'Ile-de-France.

Elle s'interdit la publication des travaux qui auraient pour objet la politique ou l'histoire contemporaine.

Article 2.

La Société a son siège à Paris.

Article 3.

La Société se compose des personnes dont l'admission est prononcée par le Conseil d'administration à la suite d'une demande du candidat, appuyée par deux membres de la Société.

Article 4.

Le Bureau de la Société se compose de :

- 1^o Un président;
- 2^o Un vice-président;
- 3^o Un trésorier;
- 4^o Un secrétaire-archiviste.

Ce Bureau est élu par le Conseil d'administration dans la première séance qui suit l'Assemblée générale annuelle. Son Président exerce également la présidence des Assemblées générales et du Conseil.

Les Comités de publication et des fonds sont nommés à la même date et par le Conseil.

Article 5.

La Société se réunit une fois par an en Assemblée générale ordinaire. Le Conseil peut la convoquer extraordinairement toutes les fois que des circonstances exceptionnelles l'exigent.

Dans les Assemblées générales, le Président de la Société est assisté des membres du Bureau.

Les procès-verbaux sont signés par le Président et le Secrétaire.

Article 6.

L'Assemblée générale annuelle nomme les membres du Conseil d'administration.

Elle entend les rapports présentés au nom du Conseil et relatifs à l'état des travaux et de la situation financière.

D'après les indications qui lui sont soumises par le Conseil, elle arrête l'état des prévisions en recettes et en dépenses.

Elle approuve les comptes dont le détail lui est présenté.

Elle délibère sur les acceptations de dons et legs, sur les acquisitions, aliénations et échanges d'immeubles, emprunts, constitutions d'hypothèques et baux à long terme.

Article 7.

Le Conseil d'administration se compose de quarante-huit membres.

Il est renouvelé tous les ans par quart.

Il est assisté dans sa gestion par les Comités de publication et des fonds.

Les procès-verbaux de ses séances sont signés du Président et du Secrétaire.

Article 8.

Les ressources de la Société se composent : 1° des cotisations de ses membres fixées à quinze francs au minimum et rachetables par le versement d'un capital de cent cinquante francs ; — 2° du produit de la vente de ses publications ; — 3° des dons et legs dont l'acceptation aura été autorisée par le Gouvernement ; — 4° des subventions qui pourraient lui être accordées ; — 5° du produit des ressources créées à titre exceptionnel avec l'autorisation du Gouvernement ; — 6° du revenu de ses biens et valeurs de toute nature.

Article 9.

Les fonds disponibles seront placés en rentes nominatives 3 o/o sur l'État ou en obligations nominatives des Compagnies de chemin de fer dont le minimum d'intérêt est garanti par l'État.

Article 10.

Le Trésorier représente la Société en justice et dans tous les actes de la vie civile.

Article 11.

Les délibérations relatives à l'acceptation des dons et legs, aux acquisitions et échanges d'immeubles sont soumises à l'approbation du Gouvernement.

Article 12.

En cas de dissolution, l'actif de l'Association est attribué, par délibération de l'Assemblée générale, à un ou plusieurs établissements

analogues et reconnus d'utilité publique. Cette délibération est soumise à l'approbation du Gouvernement.

Article 13.

Un règlement intérieur, adopté par l'Assemblée générale et soumis à l'approbation de l'Autorité préfectorale, arrête les conditions de détail propres à assurer l'exécution des présents Statuts. Il peut toujours être modifié dans la même forme.

RÈGLEMENT INTÉRIEUR.

Article 1^{er}. Le Président sortant ne peut être réélu qu'au bout de trois ans.

Art. 2. Le Conseil d'administration est nommé à la majorité des membres présents de l'Assemblée générale.

Art. 3. Le Conseil d'administration se réunit le second mardi de chaque mois pour statuer sur les adhésions et régler, de concert avec le Comité des fonds et le Comité de publication, toutes les questions d'administration.

Tous les membres de la Société peuvent assister aux réunions du Conseil et y faire les communications qui seraient de nature à intéresser la Société.

Art. 4. Le Comité des fonds est composé de quatre membres; il rend compte, tous les mois, de l'état des finances de la Société au Conseil d'administration.

Art. 5. Le Comité de publication est composé de sept membres, auxquels s'adjoignent de droit le Président, le Secrétaire et le Trésorier. Il se prononce, d'après le rapport d'un de ses membres, sur l'admission des travaux présentés.

Art. 6. Toutes les décisions du Conseil d'administration et des Comités sont prises à la majorité des membres présents. La voix du Président est prépondérante en cas de partage.

Art. 7. Un secrétaire-adjoint, désigné chaque année par le Conseil d'administration, seconde et, en cas de besoin, supplée le Secrétaire de la Société.

Art. 8. Toutes les ressources de la Société sont affectées à des publications auxquelles ont droit tous les membres de la Société.

Art. 9. La Société accorde aux auteurs une rémunération dont le taux est fixé chaque année par le Conseil d'administration.

Art. 10. Les auteurs peuvent faire exécuter à leurs frais des tirages à part des travaux insérés dans le *Recueil* de la Société.

Tout tirage à part porte la mention du volume d'où il est extrait. La couverture de tous les exemplaires des tirages à part doit porter à l'extérieur cette mention : « Les tirages à part de la Société de l'Histoire de Paris et de l'Ile-de-France ne peuvent être mis en vente. »

Art. 11. Les volumes publiés par la Société peuvent être vendus au prix que fixe chaque année le Conseil d'administration.

Art. 12. Il est tiré, chaque année, sur grand papier, un certain nombre d'exemplaires des volumes publiés par la Société. Les souscripteurs à ces exemplaires devront doubler le chiffre de leur cotisation annuelle ou le chiffre du versement unique.

LISTE DES MEMBRES

Au 1^{er} janvier 1895.

La † précède les noms des membres décédés qui, aux termes de l'art. 8 des Statuts (4 du Règlement), avaient converti leur cotisation annuelle en un versement unique de 150 francs.

- ALLEMAGNE (Henri D'), [807], archiviste-paléographe, attaché à la bibliothèque de l'Arsenal; rue des Mathurins, 30.
- AMIEL (Paul), [278]; à la Banque de France.
- ANDRÉ (Alfred), [1], banquier, ancien député; rue La Boétie, 49.
- ANISSON-DUPERRON, [854], ancien député; avenue Hoche, 13.
- ANSART (Sélim), [225]; ancien chef de la police municipale; quai Voltaire, 17.
- ARCHDEACON (Edmond), [264], agent de change honoraire; avenue des Champs-Élysées, 15.
- ASHER et C^{ie}, [360], libraires; à Berlin.
- AUBERT (Félix), [723], avocat, archiviste-paléographe; rue de l'Épinette, 11, à Saint-Mandé (Seine).
- AUBRY-VITET (Eugène), [313], ancien conseiller général de Seine-et-Oise; rue Barbet-de-Jouy, 9.
- AUDIFFRET-PASQUIER (duc D'), [584], de l'Académie française, sénateur; rue Fresnel, 23.
- AUGIER (Adrien), [733], juge au tribunal; à Chartres (Eure-et-Loir).
- AUMALE (duc D'), [199], de l'Académie française; au château de Chantilly, à Chantilly (Oise).
- AUNAY (Alfred D'), [334]; rue Boursault, 47.
- AVAIZE (Amédée D'), [327]; au château des Paras, par Perreux (Loire).
- BABEAU (Albert), [552], correspondant de l'Institut; à Troyes (Aube).
- BABINET (Charles), [543], conseiller à la Cour de cassation; rue Laferrière, 4.
- BAILLIÈRE (H.), [436], libraire; rue Hautefeuille, 19.
- BAILLIEU (Alexandre), [874], libraire; avenue Marinville, 30, à Saint-Maur-les-Fossés (Seine).
- † BAILLY (A.-N.-L.), [548].
- BAMBERGER (Henri), [881]; Rond-Point des Champs-Élysées, 14.
- BAPST (Germain), [619]; rue Boissière, 4.
- BARBIER D'AUCOURT (comte), [434];

- aux Mesnuls, par Montfort-l'Amaury (Seine-et-Oise).
- BARROUX (Marius), [784], archiviste adjoint de la Seine; place Armand-Carrel, mairie du XIX^e arrondissement.
- BARTHÉLEMY (Anatole DE), [3], membre de l'Institut, du Comité des travaux historiques et scientifiques et de la Société des Antiquaires de France; rue d'Anjou, 9.
- BAUDOUIN (Henri), [379]; rue Royale, 8.
- BAUMGART (Émile), [142], administrateur de la Manufacture nationale de porcelaine; à Sèvres (Seine-et-Oise).
- BÉCLARD (Léon), [829], secrétaire d'ambassade; boulevard Malesherbes, 10.
- BÉGIS (Alfred), [319], avocat; boulevard Sébastopol, 16.
- BEHREND [610], de la maison Asher et C^{ie}; à Berlin.
- BÉMONT (Charles), [5], archiviste-paléographe, maître de conférences à l'École des Hautes-Études; rue de Condé, 9.
- BENOIST (Louis), [782], sénateur, notaire honoraire, président du conseil général de Seine-et-Marne; rue Leverrier, 21.
- BERGE (Jules), [946]; rue de la Victoire, 60.
- BERNOIS (l'abbé C.), [806]; curé de Cravant, par Baugency (Loiret).
- BERTIER DE SAUVIGNY (comte Albert DE), [820]; avenue Montaigne, 43.
- BERTIN (Georges), [766]; rue Balu, 11 bis.
- BERTIN (Paul), [6], agent de change honoraire; rue de Monceau, 51.
- BERTRAND (Pierre), [871]; boulevard Arago, 51.
- BÉTOLAUD, [893], ancien bâtonnier de l'Ordre des Avocats; avenue Marceau, 21.
- Bibliothèque des *Amis de l'Instruction du XII^e arrondissement*, [930]; rue Rondelet, 8.
- Bibliothèque des *Archives départementales de l'Oise*, [751]; à Beauvais (Oise).
- Bibliothèque des *Archives départementales de la Seine*, [858]; quai Henri IV, 30.
- Bibliothèque des *Archives départementales de Seine-et-Oise*, [849]; à Versailles (Seine-et-Oise).
- Bibliothèque des *Archives nationales*, [428]; rue des Francs-Bourgeois, 60.
- Bibliothèque de l'Ordre des *Avocats de Paris*, [538]; au Palais de Justice.
- Bibliothèque de l'Université de *Bâle*, [903]; représentée par M. Welter, libraire, rue Bonaparte, 59, à Paris.
- Bibliothèque de la *Chambre des Députés*, [403]; au Palais de la Chambre des Députés.
- Bibliothèque de la *Commission des antiquités et des arts de Seine-et-Oise*, [914]; représentée par M. Coüard, archiviste, à Versailles (Seine-et-Oise).
- Bibliothèque de la *Commission des Monuments historiques*, [398]; au Palais-Royal, rue de Valois, 3.
- Bibliothèque du *Conseil Municipal de Paris*, [636]; à l'Hôtel de Ville.
- Bibliothèque Royale de *Copenhague*, [542].
- Bibliothèque municipale de *Corbeil*, [781]; à Corbeil (Seine-et-Oise).

- Bibliothèques municipales du *XVII^e arrondissement*, [922-925]; rue des Batignolles, 18; — rue Saint-Ferdinand, 7; — rue Balagny, 40; — rue Ampère, 18.
- Bibliothèques municipales du *XVIII^e arrondissement*, [937-939]; rue des Abbesses, — rue Championnet, — impasse d'O-ran; représentées par M. Dumay, libraire, boulevard Rochechouart, 22.
- Bibliothèque de l'*École des Beaux-Arts*, [693]; rue Bonaparte, 14.
- Bibliothèque de l'*École des Chartes*, [356]; rue des Francs-Bourgeois, 58.
- Bibliothèque de S. M. l'*Empereur d'Autriche*, [474], représentée par M. Gerold, libraire; à Vienne (Autriche).
- Bibliothèque de l'*Institut*, [581]; au Palais de l'Institut.
- Bibliothèque municipale de *Laval*, [917]; à Laval (Mayenne).
- Bibliothèque du *Ministère des Finances*, [841]; rue de Rivoli.
- Bibliothèque administrative de la *Préfecture de la Seine*, [777]; à l'Hôtel de Ville.
- Bibliothèque de la ville de *Roanne*, [929]; à Roanne (Loire).
- Bibliothèque de feu M. le baron James-Édouard de *Rothschild*, [681]; avenue de Friedland, 38.
- Bibliothèque municipale de *Saint-Denis*, [909]; représentée par M. Champion, libraire, à Paris, quai Voltaire, 9.
- Bibliothèque du *Sénat*, [764]; au Palais du Luxembourg.
- Bibliothèque du *Service des travaux historiques* de la Préfecture de la Seine, [898]; à l'Hôtel de Ville.
- Bibliothèque de la *Società romana di Storia patria* (Biblioteca Vallicelliana), à Rome, [921]; représentée par M. A. Picard, libraire, rue Bonaparte, 82.
- Bibliothèque municipale de *Versailles*, [292]; à Versailles (Seine-et-Oise).
- Bibliothèque du *Vieux-Montmartre, Société d'histoire et d'archéologie du XVIII^e arrondissement*, [933]; représentée par M. L. Lazard, rue Rochechouart, 49.
- Bibliothèque de la *Ville de Paris*, [332] (double souscription); à l'Hôtel Carnavalet, rue de Sévigné, 23.
- Bibliothèque municipale du *XX^e arrondissement*, [926], place des Pyrénées, 6.
- BIENAYMÉ (Gustave), [554]; rue des Saints-Pères, 13.
- BILLAUEL (Hippolyte), [540], ingénieur en chef des Ponts et Chaussées; rue de Surène, 5.
- BIOLLAY (Léon), [394]; boulevard Pereire, 90.
- BIOLLAY (Paul), [393], conseiller-maître à la Cour des comptes; rue Hamelin, 16.
- BLACHE (docteur), [873]; rue de Surène, 5.
- BLONDEL (Paul), [894]; rue Du-long, 65.
- BOESWILLWALD (Émile), [287], architecte, inspecteur général des Monuments historiques; rue Hautefeuille, 19.
- BOISLISLE (Arthur de), [7], membre de l'Institut et du Comité des travaux historiques et scientifiques; boulevard Saint-Germain, 174.
- BONAPARTE (prince Roland), [891]; avenue d'Iéna, 10.

- BONNARDOT (François), [314], sous-inspecteur du service historique de la Ville de Paris; avenue de la République, 106, à Montrouge (Seine).
- BONNASSIEUX (Pierre), [288], archiviste aux Archives nationales; boulevard Saint-Germain, 168.
- BONNAULT D'HOUE (baron Xavier DE), [810], archiviste-paléographe; place du Château, à Compiègne (Oise).
- BOSELLI (Paul), [869]; avenue Montaigne, 30.
- BOUIS (Édouard), [582]; rue de la Glacière, 5, à Rouen (Seine-Inférieure).
- BOULAY DE LA MEURTHE (comte Alfred), [9]; rue de l'Université, 23.
- BOULÉ (Alphonse), [500], juge de paix; à Pontoise (Seine-et-Oise).
- BOULENGER (Hippolyte), [522]; avenue de l'Alma, 8.
- †BOURGE (Gaston DE), [200].
- BOURNON (Fernand), [476], archiviste-paléographe; rue Antoine-Roucher, 12.
- BOUTMY (Émile), [11], membre de l'Institut, directeur de l'École des sciences politiques; rue Saint-Guillaume, 27.
- BOUVRAIN (Victor), [362], architecte; boulevard S.-Michel, 26.
- BENOT (P.), [853]; rue du Général Foy, 22.
- BRINQUANT (Louis), [852]; rue d'Astorg, 29 bis.
- BRISSET (l'abbé), [731], curé de Saint-Augustin; avenue Portalis, 8.
- BRÉLEMAN (Georges), [656]; boulevard Malesherbes, 52.
- BROGLIE (duc DE), [124], de l'Académie française; rue de Solferino, 10.
- BROSSARD (Gabriel DE), [316]; rue du Bac, 116.
- BRUEL (Alexandre), [146], membre du Comité des travaux historiques et scientifiques, sous-chef de section aux Archives nationales; rue du Luxembourg, 30.
- BUCHE (Henri), [712], avocat; rue de Courcelles, 47.
- BUDÉ (Eugène DE), [772]; Grand'rue, 39, à Genève (Suisse).
- BUNEL, [819], architecte de la Préfecture de Police; rue du Rocher, 67.
- CAIX DE SAINT-AYMOUR (vicomte Amédée DE), [406]; boulevard de Courcelles, 112.
- CARBONNIER (Jacques - Paulin - Charles), [816]; rue de Paradis, 51.
- CARIÉ (Paul), [229]; rue Murillo, 4.
- CARON (l'abbé), [910], vicaire général de l'Archevêché de Paris; rue de Grenelle, 127.
- CAUVILLE (Paul DE), [827], sénateur; château des Tourelles, par Evry-Petit-Bourg (Seine-et-Oise).
- CÉARD (Henri), [728], sous-bibliothécaire de la ville de Paris; rue du Trésor, 10.
- CERF (Hippolyte), [285], négociant; rue Française, 8.
- CERISE (baron), [499], inspecteur des finances; boulevard Haussmann, 105.
- CHABRILLAN (Paul GUIGUES DE MORETON, comte DE), [137]; rue Jean-Goujon, 29.
- CHAMPEAUX (DE), [598]; rue de Verneuil, 31.
- CHAMPION (Honoré), [523], libraire; quai Voltaire, 9.

- CHANDENIER (Félix), [746]; rue Morand, 8.
- CHARAVAY (Étienne), [250], archiviste-paléographe; rue de Furstenberg, 3.
- CHARDIN (Paul), [183]; rue des Pyramides, 2.
- CHASSEVENT (Camille), [913], ingénieur; boulevard Magenta, 5.
- CHATEL (Eugène), [304], archiviste honoraire du Calvados; rue Vavin, 5.
- CHAZAL (Léon), [550], ancien caissier-payeur central du Trésor; boulevard S.-Michel, 37.
- CHÉRON (Jules), [730]; à Lardy (Seine-et-Oise).
- CHEVALIER (Aristide), [541], boulevard Pereire, 29.
- CHEVALIER (Léon-Charles), [369], conseiller-maître à la Cour des comptes; rue de Rivoli, 216.
- CHEVREAU (Léon), [911]; boulevard de Courcelles, 49.
- CHÉVRIER (Maurice), [657], attaché au ministère des Affaires Étrangères; rue Jacob, 35.
- CHOPPIN (René), [928], avocat à la Cour d'appel; rue Vignon, 15.
- CLARETIE (Jules), [754], de l'Académie française, administrateur de la Comédie-Française; rue de Douai, 10.
- COCHIN (Henry), [790], député du Nord; château du Wetz, à Saint-Pierre-Brouck, par Bourg (Nord).
- COCTEAU (Albert), [883], notaire; boulevard Saint-Germain, 242.
- COLLARDEAU DU HEAUME (Marie-Philéas), [514]; rue Halévy, 6.
- CORLIEU (docteur Auguste), [323], bibliothécaire-adjoint à la Faculté de médecine; rue Montpensier, 24.
- CORMENIN (vicomte DE), [123]; rue de l'Arcade, 25.
- CORROYER (Édouard), [150], architecte, inspecteur général des édifices diocésains; rue de Courcelles, 14.
- COÛARD (Émile), [831], archiviste de Seine-et-Oise; à Versailles (Seine-et-Oise).
- COUDERC (Camille), [828], archiviste-paléographe, sous-bibliothécaire au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale; quai des Grands-Augustins, 53 bis.
- COURAJOD (Louis), [18], membre du Comité des travaux historiques et scientifiques, conservateur de la sculpture du moyen âge et de la renaissance au Musée du Louvre; rue Vital, 43.
- COURBET (Ernest), [170], receveur municipal-trésorier de la ville de Paris; rue de Lille, 1.
- COURCEL (baron DE), [838], ambassadeur, sénateur; boulevard Montparnasse, 10.
- COURCEL (Georges DE), [617]; boulevard Haussmann, 178.
- COURCEL (Valentin DE), [397]; rue de Vaugirard, 20.
- COUSIN (Jules), [19], conservateur honoraire de la Bibliothèque et des collections historiques de la Ville de Paris; place des Vosges, 5.
- COYECQUE (Ernest), [770], sous-archiviste de la Seine; avenue Ledru-Rollin, 77.
- CRAMAIL (Alfred), [628]; rue de Berry, 50.
- CRÈVECŒUR (Robert SAINT-JOHN DE), [783]; rue de Longchamp, 120.
- CURZON (Henri DE), [684], archi-

- viste aux Archives nationales ;
rue du Bac, 34.
- DACIER (Edme), [275] ; rue Fro-
mont, 41, à Levallois-Perret
(Seine).
- DA CUNHA (Arthur), [876] ; ingé-
nieur des arts et manufactures ;
rue Meissonier, 3.
- DALOT (Eugène), [857] ; avenue
Kléber, 47.
- DAMONVILLE (Edmond), [855] ;
place Dauphine, 15.
- DARBLAY (Aymé), [856] ; rue de
Rivoli, 156.
- DAUDET (Ernest), [797] ; avenue
Marceau, 48.
- DAVANNE (Maurice), [618], biblio-
thécaire à la bibliothèque Ste-
Geneviève ; rue des Petits-
Champs, 82.
- DELABORDE (vicomte), [20], archi-
viste aux Archives nationales ;
rue du Faubourg-Saint-Ho-
noré, 103.
- DELALAIN (Henri), [620], impr-
meur-libraire, ancien président
du Cercle de la Librairie ; rue
des Écoles, 56.
- DELARC (abbé O.), [918], vicaire
à Saint-Roch ; rue Saint-Roch,
22.
- DELISSAUSOIS (Zacharie), [21],
commis d'ordre aux Archives
nationales ; au palais des Ar-
chives.
- DELISLE (Léopold), [22], membre
de l'Institut et du Comité des
travaux historiques et scienti-
fiques, administrateur général
de la Bibliothèque nationale ;
rue des Petits-Champs, 8.
- DEMOLE-ADOR (Isaac), [801] ; rue
François 1^{er}, 6.
- DENIFLE (le R. P. Henri), [822],
des Frères Prêcheurs, sous-ar-
chiviste du Vatican ; au palais
du Vatican, à Rome (Italie).
- DENIS DE HANSY, [590], conseil-
ler référendaire honoraire à la
Cour des comptes ; rue Beau-
treillis, 6.
- DEPOIN (Joseph), [477] ; rue Basse,
50, à Pontoise (Seine-et-Oise).
- DEROY (Léon), [759], avocat à la
Cour d'appel ; rue du 4 Sep-
tembre, 19.
- DESJARDINS (Gustave), [24], chef
du bureau des Archives au mi-
nistère de l'Instruction publi-
que, membre du Comité des
travaux historiques et scienti-
fiques ; rue de Fleurus, 26.
- DEVILLE (Albert), [747], chef de
division à la préfecture de la
Seine ; rue de Pontoise, 7.
- DIGUIÈRES (Victor DES), [799] ; châ-
teau de Sévigné, par Argentan
(Orne).
- DION (A. DE), [469] ; à Montfort-
l'Amaury (Seine-et-Oise).
- DOBY (l'abbé Auguste), [666],
1^{er} vicaire à Sainte-Élisabeth ;
rue Meslay, 25.
- DOREZ (Léon), [840], archiviste-
paléographe, sous-bibliothé-
caire au département des ma-
nuscripts de la Bibliothèque na-
tionale ; rue Littré, 10.
- DOUBLAT (Madame), [859] ; rue
de Rivoli, 214.
- DROUARD, [615], professeur à
l'École des arts décoratifs, ar-
chitecte ; à Issy (Seine).
- DRUMONT (Édouard), [640], pu-
bliciste ; boulevard Montmar-
tre, 14.
- DUBOST (Raymond), [325] ; bou-
levard de Courcelles, 1.
- DUCLOS (l'abbé), [29], curé de St-
Eugène ; rue du Faubourg-
Poissonnière, 52.

- DUFOUR (A.), [349], conservateur de la bibliothèque et des archives de la ville de Corbeil ; rue du 14 Juillet, 21, à Corbeil (Seine-et-Oise).
- DUFOUR (Théophile), [115], directeur des archives et de la bibliothèque de Genève ; boulevard des Tranchées, 39, à Genève (Suisse).
- DULAU (A.-B.), [868], libraire ; Soho Square, 37, à Londres (Angleterre).
- DULAURIER (Augustin), [845] ; rue de Grenelle, 109.
- DUPLESSIS (Georges), [32], membre de l'Institut, conservateur du département des estampes de la Bibliothèque nationale ; rue du Cherche-Midi, 15.
- DUPUIS, [486], vice-président du Comité archéologique de Senlis ; à Pontarmé, par la Chapelle-en-Serval (Oise).
- DURAND (Roger), [943] ; imprimeur, rue Serpente, 12, à Chartres (Eure-et-Loir).
- DURRIEU (Paul), [842], conservateur-adjoint des peintures au Musée du Louvre ; rue Saint-Simon, 2.
- DURUFLÉ (Gustave), [586] ; rue de la Victoire, 47.
- DUTILLEUL (Charles), [714], agent de change ; chaussée d'Antin, 68.
- DUVAL (Edmond), [785], directeur du Mont-de-Piété ; rue Le Goff, 9.
- †EGGER (Émile), [35].
- ELPHINSTONE, [936] ; Emperor's gate, 4, à Londres ; représenté par M. Defrenne, libraire, à Tours.
- EMMANUEL DE LANMODEZ (le R. P.), [830], des Frères Mineurs Capucins ; rue Haute-Roche, 9, à Nantes (Loire-Inférieure).
- †ENGEL-DOLLFUS (Frédéric), [344].
- ENGEL-DOLLFUS (M^{me} V^{ve}), [741] ; rue d'Uzès, 13.
- FABRE DE LARCHE (Marc), [575], notaire honoraire, ancien adjoint au Maire du II^e arrondissement de Paris ; place du Palais-Bourbon, 3.
- FAGNIEZ (Gustave), [37] ; rue de Vaugirard, 102 ; et à Hyères (Var).
- FENAILLE [949] ; rue Boissy-d'Anglas, 11 *bis*.
- FÉRET (l'abbé), [672], curé de St-Maurice ; à Charenton (Seine).
- FEULARD (Dr Henri), [795], ancien interne des hôpitaux, chef de clinique à l'hôpital St-Louis ; rue Saint-Georges, 20.
- FICHOT (Charles), [635], dessinateur ; rue de Sèvres, 39.
- FIGUÈRES (R. DE), [945] ; rue Montyon, 8.
- FIRINO (Roger), [836], député de l'Aisne ; rue de Téhéran, 24.
- FLACH (Jacques), [631], membre du Comité des travaux historiques et scientifiques, professeur au Collège de France ; rue de Berlin, 37.
- FLAMARE (Henri DE), [131], architecte de la Nièvre ; à Nevers (Nièvre).
- FOULD (Paul), [954] ; avenue d'Iéna, 62.
- FRANKLIN (Alfred), [107], administrateur de la Bibliothèque Mazarine ; au palais de l'Institut, quai Conti, 23.
- FRÉVILLE (Marcel DE), [306], conseiller référendaire à la Cour des comptes ; rue Cassette, 12.
- FUCHS (Adalbert DE), [533], con-

- seiller au ministère des affaires étrangères Austro-Hongrois ; à Vienne (Autriche).
- GALAI (Alphonse-G.), [775] ; boulevard Haussmann, 87.
- GANNAL (docteur), [750] ; rue de Seine, 6 ; et à Pessac (Gironde).
- GARDISSAL (Félix), [512], avocat ; rue de la Victoire, 65.
- GARNIER (L.-R.), [834] ; rue de Sèvres, 20, à Boulogne (Seine).
- GAUTHIER (l'abbé), [531], curé de Saint-Cyr ; à Saint-Cyr (Seine-et-Oise).
- GAUTIER (Joseph), [277] ; rue Ducis, 13, à Versailles (Seine-et-Oise).
- GAZIER (Augustin), [611], maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques ; rue Denfert-Rochereau, 22.
- GENESTE (Eugène), [544] ; rue du Chemin-Vert, 42.
- GÉRARD (Albert), [404] ; rue Drouot, 8.
- GÉRARD (Albert), [947], archiviste-paléographe ; quai des Célestins, 12.
- GERBAUX (Fernand), [863], archiviste aux Archives nationales ; boulevard Saint-Michel, 74.
- GERMAIN (Henri), [263], ancien député, membre de l'Institut ; rue du Faubourg-S.-Honoré, 89.
- GEROLD, [358], libraire ; à Vienne (Autriche).
- GIRY (Arthur), [42], professeur à l'École des chartes, directeur-adjoint à l'École pratique des Hautes-Études ; rue des Chartroux, 4.
- GOLDSCHMIDT (Léopold), [888] ; rue Rembrandt, 19.
- GRANDMAISON (Louis DE), [919], archiviste d'Indre-et-Loire ; à Tours (Indre-et-Loire).
- GRANJUX (l'abbé Léon), [282], curé de Saint-Paul-Saint-Louis ; passage Saint-Paul, 7.
- GRAVIER (Léopold), [573], préfet du Morbihan ; à Vannes (Morbihan).
- GRODET, [813] ; boulevard de Clichy, 126.
- GROUCHY (vicomte DE), [534], ministre plénipotentiaire ; avenue Montaigne, 29.
- GROUX (l'abbé), [357], chanoine-archiprêtre de la cathédrale de Versailles ; rue de Satory, 39, à Versailles.
- GRUEL, [942], relieur ; rue Saint-Honoré, 418.
- GUÉRIN (Paul), [44], secrétaire des Archives nationales ; avenue de Clichy, 13.
- GUEROULT (Albert), [412] ; rue de Lyon, 9.
- GUIFFREY (J.-J.), [45], membre du Comité des travaux historiques et scientifiques, administrateur de la manufacture nationale des Gobelins ; avenue des Gobelins, 42.
- GUILHIERMOZ (Paul), [689], archiviste-paléographe, bibliothécaire honoraire à la Bibliothèque nationale ; quai Voltaire, 5.
- GUILLAUME (Eugène), [46], membre de l'Institut, directeur de l'Académie nationale des Beaux-Arts à Rome ; villa Médicis.
- GUILLAUME (Joseph), [865], archiviste-paléographe, archiviste aux Archives nationales ; avenue de Villars, 15 *bis*.

- HALPHEN** (Eugène), [151]; avenue Henri-Martin, 69.
- HAMY** (Dr É.-T.), [952], membre de l'Institut et du Comité des travaux historiques et scientifiques, professeur au Muséum d'histoire naturelle, rue Geoffroy-Saint-Hilaire, 36.
- HANOTAUX** (Gabriel), [690], ancien député, ministre des Affaires étrangères; boulevard Saint-Germain, 258.
- HARTMANN** (Alfred), [352]; avenue Percier, 11.
- HARTMANN** (Georges), [851]; rue du Renard, 34.
- HAURÉAU** (Barthélemy), [130], membre de l'Institut, directeur honoraire de l'Imprimerie nationale, directeur de la Fondation Thiers; Rond-Point Bugaud, 5.
- †**HAVET** (Julien), [226].
- HEINE** (Michel), [509], banquier; avenue Hoche, 21.
- HÉLUIS** (Émile), [607]; rue François 1^{er}, 41.
- HENROTTE** (François), [388]; rue de Clichy, 12.
- HÉRARD**, [455], architecte; rue d'Assas, 6.
- HERVIEUX** (Léopold), [743]; rue du Faubourg-Poissonnière, 62.
- HIMLY** (Auguste), [189], membre de l'Institut et du Comité des travaux historiques et scientifiques, doyen de la Faculté des lettres de Paris; avenue de l'Observatoire, 23.
- HUCHE**, [737]; avenue Marceau, 31.
- HUET** (Paul), [545], sous-ingénieur à l'imprimerie de la Banque de France; rue de Vaugirard, 23.
- HUGO** (comte Léopold), [421], chef de bureau au ministère des Travaux publics; rue des Saints-Pères, 14.
- HUSSON** (Henry), [803]; rue Nouvelle, 13.
- IMARD**, [556], inspecteur-général de l'Assistance publique; avenue Victoria, 3.
- IMÉCOURT** (Ferdinand DE VASSIGNAC, marquis D'), [585]; rue Bayard, 11.
- JACOB**, [299], archiviste de la Meuse; place Saint-Pierre, 20, à Bar-le-Duc (Meuse).
- JACOB** (Auguste), [180], avocat; boulevard Voltaire, 26.
- JACOB** (Emile), [49], architecte; boulevard Voltaire, 26.
- JACQUEMIN** (Eugène), [402]; boulevard Beauséjour, 55.
- JAMAIN** (Joseph), [166], conseiller référendaire à la Cour des comptes; rue des Écuries-d'Artois, 39.
- JOBBÉ-DUVAL** (Émile), [802], professeur à la Faculté de droit de Paris; rue du Pré-aux-Clercs, 9.
- †**KAULEK** (Jean), [671].
- KERMAINGANT** (DE), [592]; avenue des Champs-Élysées, 102.
- KËNIG** (l'abbé), [679], premier vicaire à Saint-Eustache; impasse Saint-Eustache, 4.
- †**LABITTE** (Adolphe), [129].
- LABORDE** (marquis DE), [52], membre du Comité des travaux historiques et scientifiques; quai d'Orsay, 25.
- LA BORDERIE** (Arthur DE), [441],

- ancien député, membre de l'Institut; à Vitré (Ille-et-Vilaine).
- LA CAILLE, [738], ancien magistrat; boulevard Malesherbes, 50.
- LACAN (Gustave), [498], secrétaire général adjoint du chemin de fer du Nord; rue de Provence, 43.
- LACOMBE (Paul), [553]; rue de Moscou, 5.
- LAFENESTRE (Georges), [165], membre de l'Institut, conservateur des peintures au Musée du Louvre; avenue Lakanal, 5, à Bourg-la-Reine.
- LAGUERRE (Léon), [266], docteur en droit; rue Pelouze, 7.
- LAIR (Jules), [53], archiviste-paléographe, directeur des entrepôts et magasins généraux de la ville de Paris; boulevard de la Villette, 204.
- LAISNÉ (J.), [912], notaire; à la Ferté-sous-Jouarre (Seine-et-Marne).
- LALAIN-CHOMEL (Maurice DE), [452], juge au tribunal de la Seine; rue de l'Université, 5.
- LALANNE (Ludovic), [187], membre du Comité des travaux historiques et scientifiques, bibliothécaire de l'Institut; au palais de l'Institut, rue de Seine, 1.
- LALLEMAND (Léon), [596], correspondant de l'Institut; rue Bonaparte, 33.
- LAMOUREUX (Alfred), [558], membre du Conseil municipal de Paris; rue de Rivoli, 150.
- LASTÉYRIE (comte DE), [57], membre de l'Institut et du Comité des travaux historiques, député de la Corrèze, professeur à l'École des chartes; rue du Pré-aux-Clercs, 10 *bis*.
- LAUNAY (abbé DE), [915], premier vicaire à Saint-Mandé, avenue Benoît-Lévy, 3 *bis*, à Saint-Mandé (Seine).
- LAURENTIE (J.), [951], avocat à la Cour d'appel; rue du Regard, 9.
- LAVERNE (Albert), [58], notaire à Paris; rue Taitbout, 13.
- LAVISSE (Louis), [59], membre de l'Académie française, professeur à la Faculté des lettres de Paris; rue de Médicis, 5.
- LE BAIGUE (Frédéric), [867]; rue de l'Université, 135.
- LE BASTIER DE THÉMÉRICOURT, [387]; au château de Théméricourt, par Vigny (Seine-et-Oise).
- LEBEL (Alfred), [609]; rue Jouffroy, 86.
- LE BRETON, [464]; boulevard Beaumarchais, 93.
- LE CLERC (Félix), [602]; rue du Château, 3, à Asnières (Seine).
- LECLERC (M^{me} veuve Gustave), [815]; Grande-Rue, 58, à Issy (Seine).
- LECOUR (Charles-Jérôme), [368], ancien chef de division à la préfecture de police; rue Cham-bourdin, 24, à Blois (Loir-et-Cher).
- LEFEBVRE, [648], professeur à la Faculté de droit de Paris; boulevard Saint-Germain, 242 *bis*.
- LEFÈVRE-PONTALIS (Eugène-Amédée), [735], archiviste-paléographe; rue de Téhéran, 5.
- LEFÈVRE-PONTALIS (Germain), [675], archiviste-paléographe, secrétaire d'ambassade; boulevard Malesherbes, 52.
- LEFRANC (Abel), [866], archiviste-paléographe, secrétaire du Collège de France; place du Collège de France, 1.

- LEGOUX (baron Jules), [792]; rue Gounod, 3.
- LE GRAND (Léon), [752], archiviste aux Archives nationales; rue du Regard, 11.
- LEGUILLETTE fils (C.), [932]; boulevard Beaumarchais, 45.
- LELONG (Eugène), [247], archiviste aux Archives nationales; rue Monge, 59.
- LEMAIRE (Arthur), [520]; rue de Rome, 35.
- LEMERCIER, [494], associé de la maison Dollfus, rue Rougemont, 15.
- LEROSEY (l'abbé), [749]; place Saint-Sulpice, 9.
- LE ROUX (H.), [442], directeur à la préfecture de la Seine; rue Cambacérès, 14.
- LESAGE (Léon), [539], avocat à la Cour d'appel; rue de Rivoli, 116.
- LE SENNE (Eugène), [805], sous-directeur de la Compagnie d'assurances sur la vie *l'Union*; boulevard Haussmann, 73.
- LE SOUËF (Auguste), [405]; boulevard Beaumarchais, 109.
- LESTRE (comte), [897]; boulevard Haussmann, 99.
- LE TELLIER-DELAFOSSÉ (Ludovic), [300]; avenue de Villiers, 88.
- LEVÉ (Ferdinand), [204], directeur du journal *le Monde*; rue Cassette, 17.
- LOCHE [443], ingénieur des Ponts et Chaussées; rue d'Offémont, 24.
- LONGNON (Auguste), [63], membre de l'Institut, professeur au Collège de France, directeur d'études à l'École pratique des Hautes-Études, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques; rue de Bourgogne, 50.
- LORAIN (Paul-Jean-Baptiste), [612], architecte, rue Gay-Lussac, 38.
- †LOT (Henri), [65].
- LOUTCHITZKY (Jean), [473], professeur d'histoire à l'Université de Kiev; à Kiev (Russie).
- LOUZIER (Sainte-Anne), [644], architecte; rue Pouchet, 16.
- LUBERSAC (marquis DE), [887]; rue de Varenne, 69.
- LUCAS (Charles), [144], architecte attaché aux travaux de la ville de Paris; rue de Dunkerque, 23.
- LUÇAY (comte DE), [811], ancien maître des requêtes au Conseil d'État, correspondant de l'Institut, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques; rue de Varenne, 90.
- †LUCE (Siméon), [66].
- LUZARCHE D'AZAY (M^{me}), [948]; square de Messine, 3.
- LYON-CAEN (Charles), [67], membre du Comité des travaux historiques et scientifiques, professeur à la Faculté de droit de Paris; rue Soufflot, 13.
- LYON-CAEN (Léon), [470], avocat à la Cour d'appel; rue Saint-Marc, 22.
- LYROT (comte DE), [882]; rue de l'Arcade, 18.
- MALLET (baron), [707]; rue d'Anjou, 35.
- MALLET (Raoul), [920]; rue d'Anjou, 35.
- MALLEVOUE (Fernand DE), [647]; rue de Lubeck, 32.
- MAQUET (Adrien), [705]; rue St-Louis, 7, à Versailles (Seine-et-Oise).

- MARCEL, [415], membre du Comité des travaux historiques et scientifiques, conservateur-adjoint de la section des cartes de la Bibliothèque nationale.
- MAREUSE (Edgar), [384], secrétaire du Comité des inscriptions parisiennes; boulevard Haussmann, 81.
- MAREUSE (M^{me} Edgar), [944]; boulevard Haussmann, 81.
- MARGRY (A.), [605]; à Senlis (Oise).
- MARSY (comte A. DE), [351], archiviste-paléographe, secrétaire de la Société historique de Compiègne, directeur du *Bulletin Monumental*; à Compiègne (Oise).
- MARTIN LE ROY (Victor), [879], conseiller à la Cour des comptes; rue de Lisbonne, 60.
- MARTINET (Émile), [771]; rue de Vigny, 4.
- MARTY-LAVEAUX (Charles), [71], membre du Comité des travaux historiques et scientifiques, ancien sous-chef du Catalogue des imprimés de la Bibliothèque nationale, ancien secrétaire de l'École des chartes; rue Eugène-Pelletan, 19, à Vitry (Seine).
- † MASSON (l'abbé), [249].
- MASSON (Frédéric), [127]; rue de la Boétie, 122.
- MAUBAN (Georges), [243]; rue de Solferino, 5 bis.
- MAUGER (Albert), [927], archiviste de l'Assistance publique; avenue Victoria, 3.
- MAURY (Adolphe), [809], membre du Conseil municipal de Paris, négociant; rue du Caire, 44.
- MAXE-WERLY (Léon), [216]; rue de Rennes, 61.
- MAZEROLLE (Fernand), [895], archiviste de la Direction générale des Monnaies et médailles; avenue Niel, 91.
- MÉLY (Fernand DE), [776]; rue Clément-Marot, 10.
- MÉNARD (J.), [639]; boulevard Montparnasse, 23.
- MENJOT D'ELBENE (vicomte), [941]; château de Couléon, par Tuffé (Sarthe).
- MÉNORVAL (E. DE), [440], ancien adjoint au maire du IV^e arrondissement, ancien conseiller municipal; rue du Petit-Musc, 20.
- MENTIENNE (Adrien), [677], ancien maire; à Bry-sur-Marne (Seine).
- MEUNIER (E.), [896]; rue Richer, 46.
- MEYER (Paul), [305], membre de l'Institut et du Comité des travaux historiques et scientifiques, directeur de l'École des chartes, professeur au Collège de France; avenue de la Bourdonnais, 16.
- MICHEL (Henry), [713], professeur à la Faculté de droit; boulevard Saint-Michel, 79.
- MILLET (Léon), [330]; rue des Abbesses, 13.
- MIRABAUD (Albert), [283]; rue de Provence, 56.
- MIRABAUD (Paul), [279], secrétaire de la Société de géographie; rue de Provence, 56.
- MONNIER, [490]; rue de Colombes, 78, à Asnières (Seine).
- MONTAIGLON (Anatole DE), [77], membre du Comité des travaux historiques et scientifiques, professeur à l'École des chartes; place des Vosges, 9.
- MONTESQUIOU-FEZEASAC (vicomte Henri DE), [839]; boulevard de Latour-Maubourg, 60.

- MORANVILLÉ (A.), [173], ancien directeur des entrepôts et magasins généraux de la ville de Paris; boulevard Pereire, 112.
- MOREAU-NÉLATON, [702]; rue du Faubourg-Saint-Honoré, 73.
- MOREL (Charles), [433]; rue Madame, 23.
- MOREL-FATIO (Alfred), [78], secrétaire de l'École des chartes, directeur-adjoint à l'École des Hautes-Études; rue du Cardinal-Lemoine, 20.
- MOREL-FATIO (Louis), [194], conseiller à la Cour des comptes; rue du Général-Foy, 3.
- MORILLON (Louis), [395]; rue Bergère, 30.
- MOUSTIERS (marquis DE), [835], député du Doubs; avenue de l'Alma, 9.
- MÜNTZ (Eugène), [338], membre de l'Institut et du Comité des travaux historiques et scientifiques, conservateur en chef à l'École des Beaux-Arts, rue de Condé, 14.
- NADAILLAC (marquise DE), [457]; rue Duphot, 18.
- NARBEY (l'abbé C.), [780], premier vicaire à Saint-Vincent-de-Paul de Clichy; rue de l'Union, 10, à Clichy (Seine).
- NAUROI (Albert DE), [916]; avenue de Friedland, 36.
- NÉRON, [778]; avenue Hoche, 15.
- NEUFLIZE (baronne DE), [178]; place Malesherbes, 15.
- NEUVILLE (Didier), [168], archiviste-paléographe, sous-chef de bureau aux archives du ministère de la Marine; boulevard Malesherbes, 67.
- NEYMARK (Alfred), [580], banquier; rue Saint-Augustin, 31.
- NICOLAY (marquis DE), [460], rue Saint-Dominique, 35.
- NOËL (Octave), [726]; rue de l'Université, 70 bis.
- NORMAND (Charles), [832], secrétaire de la Société des Amis des monuments Parisiens; rue de Miromesnil, 98.
- NUITTER (Charles), [79], archiviste-bibliothécaire de l'Opéra; rue du Faubourg-Saint-Honoré, 83.
- OMONT (Henri), [633], membre du Comité des travaux historiques et scientifiques, conservateur-adjoint du département des manuscrits de la Bibliothèque nationale; rue Raynouard, 30.
- UDIN (Alfred), [562]; rue Lafayette, 18.
- PANGE (comte Maurice DE), [381]; rue de Lisbonne, 53.
- †PANNIER (Léopold), [81].
- PARCEVAL (colonel DE), [904]; rue Pierre-Charron, 1.
- PARDIEU (comte DE), [779]; château d'Écrainville, par Goderville (Seine-Inférieure).
- PARIS (Gaston), [82], membre de l'Institut et du Comité des travaux historiques et scientifiques, professeur au Collège de France, président de la section d'histoire et de philologie à l'École pratique des Hautes-Études; rue Pomereu, 3 (rue de Longchamp, 134).
- PASSY (Louis), [117], député de l'Eure; rue de Clichy, 45.
- PAULY (Alphonse), [414], conser-

- vateur-adjoint au département des imprimés de la Bibliothèque nationale; rue de l'Arrivée, 10.
- PEISE (Lucien), [248], licencié en droit; rue de Rivoli, 24.
- PÉLISSIER (Léon-G.), [905], chargé de cours à la Faculté des lettres; boulevard du Jeu-de-Paume, 33, à Montpellier (Hérault).
- PÉPIN LE HALLEUR, [908]; rue de Castiglione, 14.
- PÉRIN (Jules), [525], archiviste-paléographe, docteur en droit, avocat à la Cour d'appel; rue des Écoles, 8.
- PÉROT (Paul), [899]; rue Decorse, 29 (avenue de Gravelle), à Saint-Maurice (Seine).
- PERRIN DU LAC (Jules), [564], ancien président de la Société historique de Compiègne; rue des Minimes, 10, à Compiègne (Oise).
- PESRON (Édouard), [773], chef-adjoint du contrôle à la Société générale de Crédit industriel et commercial; rue des Dames, 6.
- PIAT (Albert), [207], fondeur et mécanicien; rue St-Maur, 85.
- PIAT (Alfred), [953], ancien notaire; avenue d'Iéna, 68.
- PICARD (Alphonse), [253], libraire; rue Bonaparte, 82.
- PICHON (baron Jérôme), [84], président honoraire de la Société des Bibliophiles français; quai d'Anjou, 17.
- PICOT (Émile), [804], consul honoraire, professeur à l'École des langues orientales vivantes; avenue de Wagram, 135.
- PICOT (Georges), [159], membre de l'Institut et du Comité des travaux historiques et scientifiques; rue Pigalle, 54.
- PICOU (Gustave), [821], juge au tribunal de commerce de la Seine; rue de Paris, 123, à Saint-Denis (Seine).
- PILLE (Louis), [769]; rue de Maubeuge, 65.
- PILON (Louis), [192], chef de bureau honoraire à la préfecture de la Seine; rue Littré, 8.
- PIMODAN (marquis DE), [844]; rue de l'Université, 98.
- PINAUT (l'abbé), [720], curé de Chevilly; à Chevilly, par Bourg-la-Reine (Seine).
- PINET (l'abbé Paul), [595], vicaire à Saint-Merry; rue Saint-Martin, 78.
- PINGARD (Julia), [687], chef du secrétariat de l'Institut; rue Mazarine, 3.
- PINSON (Paul), [632], commissaire de police; à Douai (Nord).
- PLANCOUARD (Léon), [935]; à Berck-sur-Mer.
- POIRET (Henri), [833]; rue de Milan, 15.
- PONSELLE (Georges), [787]; avenue de Wagram, 114.
- POUGIN (Paul), [528], archiviste-paléographe; rue de Miromesnil, 14.
- POZZO DI BORGO (comte), [613]; rue de l'Université, 51.
- PRALON (Auguste), [651]; rue des Martyrs, 23.
- PRAROND (Ernest), [213]; rue de Tournon, 14.
- PROST (Auguste), [102], membre de la Société des Antiquaires de France; boulevard Malesherbes, 19.
- QUANTIN (Albert), [559]; rue du Regard, 6.

- QUENTIN-BAUCHART (Maurice), [883], membre du Conseil municipal de Paris; rue François I^{er}, 31.
- QUIÉDEVILLE (Edmond), [788]; rue Saint-Lazare, 79.
- RATH (François), [417], employé au Muséum d'histoire naturelle; rue Cuvier, 57.
- RAYNAUD (Gaston), [181], archiviste-paléographe, bibliothécaire honoraire à la Bibliothèque nationale; rue de Saint-Pétersbourg, 2.
- REILHAC (comte DE), [691]; rue de Marignan, 16.
- REISET (F.), [547]; Fifth Avenue, 860, à New-York City (U. S.).
- RÉMILLY (docteur), [646]; place Hoche, 10, à Versailles (Seine-et-Oise).
- RÉMUSAT (Paul DE), [90], sénateur; rue du Faubourg-Saint-Honoré, 118.
- RENOUARD (Philippe), [940]; rue des Saints-Pères, 19.
- REY (Auguste), [256]; boulevard Poissonnière, 21.
- RHONÉ (Arthur), [197]; rue du Pré-aux-Clercs, 10.
- RIANT (Ferdinand), [121], membre du Conseil municipal de Paris; rue de Berlin, 36.
- RIBOT (Paul), [658]; rue de Vaugirard, 97.
- RIVIÈRE (Émile), [599]; rue de Lille, 50.
- ROCHE (Paul), [758], avoué; rue Sainte-Anne, 10.
- ROTHSCHILD (baron Adolphe DE), [870]; rue de Monceau, 47.
- ROTHSCHILD (baron Alphonse DE), [901], membre de l'Institut; rue Saint-Florentin, 2.
- ROUYER (Jules), [734]; à Thiaucourt (Meurthe-et-Moselle).
- ROY (Jules), [235], professeur à l'École des chartes, directeur-adjoint à l'École pratique des Hautes-Études; rue Spontini, 9.
- ROY (Maurice), [729], conseiller référendaire à la Cour des comptes; rue de Villersexel, 4.
- ROYER (Charles), [483]; boulevard de la Madeleine, 17 (cité Vindé).
- ROZIÈRE (Eug. DE), [94], sénateur, membre de l'Institut et du Comité des travaux historiques et scientifiques, inspecteur général honoraire des Archives départementales; rue Lincoln, 8.
- RUBLE (baron Alphonse DE), [95]; rue Cambon, 43.
- RUBLE (baronne Alphonse DE), [753]; rue Cambon, 43.
- SAINT-FOIX (Georges DE), [950], avenue de la Grande-Armée, 26.
- SAJOU fils (Charles), [878], rue de Fontenay, 3, à Nogent-sur-Marne (Seine).
- SALA (comte), [875], consul général à la Havane; rue Clément-Marot, 22.
- SALIN (Patrice), [507], secrétaire de section au Conseil d'État; rue des Saints-Pères, 50.
- SALLE (Julien-Hippolyte), [411]; rue Compoise, 63, à Saint-Denis (Seine).
- SANDOZ (Gustave-Roger), [902], joaillier; Palais-Royal, 147.
- SANTOS (baron DE), [847], pair du royaume et ministre plénipotentiaire du Portugal; au château de Montjoye, Clairefontaine, par Rambouillet (Seine-et-Oise).

- SARDOU (Victorien), [407], de l'Académie française; rue de Madrid, 28.
- SCHÉFER (Charles), [242], membre de l'Institut et du Comité des travaux historiques et scientifiques, directeur de l'École des langues orientales; rue de Lille, 2.
- SEGOND (Louis-Ernest), [756], notaire; rue Laffitte, 7.
- SÉGUR (comte Louis DE), [311], ancien député, conseiller général de Seine-et-Marne; rue de la Boétie, 44.
- SELLIER (Charles), [762], architecte-ingénieur; rue Lamar-tine, 8.
- SENART (Émile), [96], membre de l'Institut; rue François I^{er}, 18.
- SÉRÉ-DEPOIN (Ernest), [252], ancien maire de Pontoise; rue Charles-Laffite, 56, à Neuilly (Seine).
- SERVOIS (Gustave), [309], garde général des Archives nationales, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques; au palais des Archives, rue des Francs-Bourgeois, 60.
- SOREL (Albert), [337], membre de l'Institut et du Comité des travaux historiques et scientifiques, secrétaire de la prési-dence du Sénat, professeur à l'École des sciences politiques; au palais du Luxembourg, rue de Vaugirard, 17.
- SOREL (Alexandre), [706], président du Tribunal; à Compiè-gne (Oise).
- SOUCHON (Victor), [931]; square du Roule, 3.
- STEIN (Henri), [698], archiviste aux Archives nationales; rue Gay-Lussac, 38.
- SUQUET (l'abbé), [701], curé de Sainte-Élisabeth-du-Temple; rue Béranger, 6.
- SWARTE (Victor DE), [934]; rue Marbeuf, 31.
- TAMIZEY DE LARROQUE (Philippe), [241], correspondant de l'Insti-tut; à Gontaud (Lot-et-Gar-ronne).
- TANDEAU DE MARSAC, [222], no-taire; place Dauphine, 23.
- TARDIF (Joseph), [704], archiviste-paléographe, avocat à la Cour d'appel de Paris; rue du Cher-che-Midi, 28; et à Vitré (Ille-et-Vilaine).
- TEMPIER (Dauphin), [321], archi-viste des Côtes-du-Nord; à St-Brieuc.
- THOISON (Eugène), [794]; à Lar-chant, par la Chapelle-la-Reine (Seine-et-Marne).
- THOLLOT (l'abbé), [748], premier vicaire à Saint-François-Xavier; boulevard des Invalides, 39.
- TOURNEUX (Maurice), [670]; rue du Cardinal-Lemoine, 14.
- TRANCHANT (Charles), [118], an-cien conseiller municipal de Paris et conseiller général de la Seine, membre du Comité des travaux historiques et scienti-fiques; rue Barbet-de-Jouy, 28.
- TRÉMOILLE (duc DE LA), [391]; avenue Gabriel, 4.
- TUETÉY (Alexandre), [459], sous-chef de section aux Archives nationales; quai Bourbon, 45.
- VACQUER (Th.), [237], architecte chargé du service archéologique de la ville de Paris; rue Bou-tarel, 2.
- VALLOT (Joseph), [767], directeur

- de l'Observatoire du Mont-Blanc; avenue d'Antin, 61.
- VALOIS (Noël), [736], archiviste honoraire aux Archives nationales; rue de l'Abbaye, 13.
- VANEL (l'abbé J.-B.), [843]; à Lyon.
- VAUGELAS (Francisque DE), [761]; avenue de l'Alma, 10.
- VERCKEN (Ernest), [437]; boulevard des Batignolles, 58.
- VIARD (Jules), [864], archiviste aux Archives nationales; rue Eugénie, 14, à Saint-Mandé (Seine).
- VIEL-CASTEL (comtesse DE), [906]; rue de Ponthieu, 44.
- VILLEFOSSE (Antoine HÉRON DE), [389], membre de l'Institut et du Comité des travaux historiques et scientifiques, conservateur des antiquités grecques et romaines du Musée du Louvre, directeur à l'École pratique des Hautes-Études; rue Washington, 15.
- VILLEPELET (Ferdinand), [274], archiviste du département de la Dordogne, secrétaire-général de la Société historique et archéologique du Périgord; boulevard Lakanal, 21, à Périgueux.
- VILMORIN (Henri DE), [141]; rue de Bellechasse, 17.
- VIOLLET (Paul), [100]; membre de l'Institut, bibliothécaire de la Faculté de droit; rue Haute-feuille, 9.
- VOGÜÉ (marquis Melchior DE), [900], membre de l'Institut, ancien ambassadeur; rue Fa-
bert, 2.
- †WAILLY (Natalis DE), [119].
- WALLON (Henri), [101], sénateur, secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres; quai Conti, 25.
- WASKIEWICZ (Paul), [825]; rue de Miromesnil, 81.
- WATTEVILLE (Paul-Oscar, baron DE), [184], directeur honoraire des sciences et lettres au ministère de l'Instruction publique; boulevard Malesherbes, 63.
- WELTER (H.), [848], libraire; rue Bonaparte, 59.
-

SOUSCRIPTION DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

(34 exemplaires).

Cette souscription est consacrée au service des bibliothèques suivantes :

BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL.

—	DU CHATEAU DE COMPIÈGNE.
—	— DE FONTAINEBLEAU.
—	DE L'ÉCOLE NORMALE PRIMAIRE DE LA SEINE.
—	DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE.
—	DE LA FACULTÉ DE DROIT DE PARIS.
—	MAZARINE.
—	DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE (2 exemplaires).
—	DE SAINTE-GENEVIÈVE.
—	DE LA SORBONNE.
—	DE L'UNIVERSITÉ DE LEYDE.
—	DE LA VILLE D'AMIENS.
—	— D'ANGERS.
—	— DE BERNE.
—	— DE BORDEAUX.
—	— DE BRUXELLES.
—	— DE CAEN.
—	— DE CLERMONT-FERRAND.
—	— DE DOUAI.
—	— DE GENÈVE.
—	— DE GRENOBLE.
—	— DE LILLE.
—	— DE LYON.
—	— DE MARSEILLE.
—	— DE MONTPELLIER.
—	— DE NANCY.
—	— DE NANTES.
—	— DE PAU.
—	— DE POITIERS.
—	— DE RENNES.
—	— DE ROUEN.
—	— DE TOULOUSE.
—	— DE VERSAILLES.

SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES.

COMMISSION DES ANTIQUITÉS ET DES ARTS DE SEINE-ET-OISE.

COMITÉ ARCHÉOLOGIQUE DE SENLIS.

COMITÉ ARCHÉOLOGIQUE ET HISTORIQUE DE NOYON.

SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE D'ARCHÉOLOGIE, SCIENCES ET ARTS DU DÉPARTEMENT
DE L'OISE.

SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE DE CHAUNY.

SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE DE LAON.

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE RAMBOUILLET.

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE VERVINS.

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE, HISTORIQUE ET SCIENTIFIQUE DE SOISSONS.

SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE, DES SCIENCES, LETTRES ET ARTS DU DÉPARTE-
MENT DE SEINE-ET-MARNE.

SOCIÉTÉ DES SCIENCES MORALES, DES LETTRES ET DES ARTS DE SEINE-
ET-OISE.

SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE COMPIÈGNE.

SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DE CHATEAU-THIERRY.

SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DU GATINAIS.

SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DE PONTOISE ET DU VEXIN.

LISTE
DES MEMBRES DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

AVEC L'INDICATION DE L'ANNÉE OU CESSENT LEURS FONCTIONS.

1895.

BAPST (Germain).	LAMOUREUX (Alfred).
BONNASSIEUX (Pierre).	MONTAIGLON (Anatole DE).
DELISLE (Léopold).	TRANCHANT (Charles).
FAGNIEZ (Gustave).	VACQUER (Th.).
GIRY (Arthur).	VALOIS (Noël).
GROUCHY (vicomte DE).	

1896.

BIENAYMÉ (Gustave).	LACOMBE (Paul).
BOISLISLE (Arthur DE).	MAREUSE (Edgar).
BONNARDOT (François).	OMONT (Henri).
DUFOUR (A.).	PICHON (baron Jérôme).
FRANKLIN (Alfred).	PICOT (Georges).
LABORDE (marquis DE).	VIOLLET (Paul).

1897.

BARTHÉLEMY (Anatole DE).	LAIR (Jules).
BOURNON (Fernand).	LONGNON (Auguste).
COURAJOD (Louis).	TUETÉY (Alexandre).
DESJARDINS (Gustave).	WATTEVILLE (baron DE).
GUIFFREY (Jules).	
GUILLAUME (Eugène).	

1898.

BOULAY DE LA MEURTHE (c ^{te} A.).	MARSY (comte DE).
BRUEL (Alexandre).	RAYNAUD (Gaston).
DELABORDE (vicomte).	ROZIÈRE (Eugène DE).
GUÉRIN (Paul).	RUBLE (baron A. DE).
LALANNE (Ludovic).	SERVOIS (Gustave).
LASTEYRIE (comte DE).	TOURNEUX (Maurice).

BUREAU DE LA SOCIÉTÉ.

<i>Président</i>	GUIFFREY (Jules).
<i>Vice-Président</i>	LAIR (Jules).
<i>Trésorier</i>	LACOMBE (Paul).
<i>Secrétaire-Archiviste</i>	VIOLLET (Paul).
<i>Secrétaire-Adjoint</i>	MAREUSE (Edgar).

COMITÉ DES FONDS.

BOULAY DE LA MEURTHE (C ^{te} A.).	RUBLE (baron A. DE).
LABORDE (marquis DE).	WATTEVILLE (baron DE).

COMITÉ DE PUBLICATION.

BARTHÉLEMY (Anatole DE).	MONTAIGLON (A. DE).
DELISLE (Léopold).	OMONT (Henri).
LASTEYRIE (comte DE).	ROZIÈRE (Eugène DE).
LONGNON (Auguste).	

JOURS DES SÉANCES
DE LA SOCIÉTÉ
DE L'HISTOIRE DE PARIS ET DE L'ÎLE-DE-FRANCE
Pendant l'année 1895.

L'Assemblée Générale aura lieu à la Bibliothèque nationale le mardi 14 mai, à quatre heures précises.

Le Conseil d'administration de la Société se réunira à la Bibliothèque nationale aux dates ci-dessous indiquées :

8 Janvier.	11 Juin.
12 Février.	9 Juillet.
12 Mars.	12 Novembre.
9 Avril.	10 Décembre.

Les séances commenceront à quatre heures précises. Tous les membres de la Société ont le droit d'y assister et d'y faire les communications qui seraient de nature à intéresser la Société.

Les membres de la Société qui auraient des communications à faire insérer dans le Bulletin, ou des mémoires à transmettre au Comité de publication, sont priés de les adresser à M. Henri OMONT, secrétaire du Comité de publication, 30, rue Raynouard.

BULLETIN
DE LA SOCIÉTÉ
DE L'HISTOIRE DE PARIS
ET DE L'ILE-DE-FRANCE.

I.
COMPTE-RENDU DES SÉANCES.

SÉANCE DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

Tenue à la Bibliothèque nationale le 8 janvier 1895.

Présidence de M. J. GUIFFREY, président.

La séance est ouverte à quatre heures et demie.

Étaient présents : MM. A. de Barthélemy, G. Bienaymé, P. Bonnassieux, comte A. Boulay de la Meurthe, L. Delisle, A. Dufour, vicomte de Grouchy, J. Guiffrey, marquis de Laborde, P. Lacombe, J. Lair, Edgar Mareuse, H. Omont, Eug. de Rozière, M. Tourneux, P. Viollet.

MM. A. Bruel et A. Longnon s'excusent par lettre de ne pouvoir assister à la séance.

— Le Conseil prononce l'admission de :

952. M. le Dr E.-T. HAMY, présenté par MM. C. Couderc et H. Omont.

953. M. Alfred PIAT, présenté par MM. P. Lacombe et E. Mareuse.

954. M. Paul FOULD, présenté par MM. le vicomte de Grouchy et P. Viollet.

— La séance est levée à cinq heures et demie.

SÉANCE DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

Tenue à la Bibliothèque nationale le 12 février 1895.

Présidence de M. J. GUIFFREY, président.

La séance est ouverte à quatre heures.

Étaient présents : MM. A. de Barthélemy, G. Bienaymé, comte Boulay de la Meurthe, F. Bournon, A. Bruel, L. Delisle, A. Dufour, vicomte de Grouchy, J. Guiffrey, marquis de Laborde, P. Lacombe, J. Lair, A. Longnon, Edgar Mareuse, H. Omont, baron A. de Ruble, Ch. Tranchant, A. Tuetey, N. Valois, P. Viollet.

— Le Conseil prononce l'admission de :

955. M^{me} G. DESPIERRES, présentée par MM. A. de Montaiglon et H. Omont.

956. M. G. DEVY, présenté par MM. P. Lacombe et P. Viollet.

— M. le Président annonce la mort de M. Edmond Archdeacon, agent de change honoraire, membre de la Société. Les regrets unanimes du Conseil accueillent cette communication.

— M. N. Valois annonce la découverte qu'il vient de faire, dans le troisième volume du ms. O. 20 de la bibliothèque de Rouen, qui contient un recueil de pièces relatives au grand Schisme d'Occident, d'un pamphlet politique en vers daté de 1381. On sait combien sont rares les pièces de ce genre : M. H. Moranvillé en a publié une, le *Songe véritable*, dans le tome XVII des *Mémoires* de notre Société ; M. P. Meyer en doit faire paraître une autre dans le prochain cahier de la *Romania*. Cette dernière est l'œuvre d'un Urbaniste, partisan du pape de Rome, tandis que le pamphlet dont M. Valois a retrouvé le texte a pour auteur un Clémentin, partisan du pape d'Avignon.

— M. A. Babeau communique des états récapitulatifs conservés aux Archives nationales : 1^o des religieux qui avaient déclaré vouloir rester dans leurs couvents, à Paris, en 1790, et de ceux qui en étaient sortis ; — 2^o des livres conservés dans les bibliothèques des maisons religieuses d'hommes et de femmes supprimées à Paris en 1790.

— La séance est levée à cinq heures et demie.

II.

VARIÉTÉS.

NOUVEAUX DOCUMENTS SUR GÉRARD MORRHE,

IMPRIMEUR PARISIEN.

(1527-1532.)

On ne possédait jusqu'ici aucun document biographique sur l'imprimeur parisien Gérard Morrhe, en dehors des quelques notes qui se trouvent dans les différents livres édités par lui en Sorbonne de 1530 à 1532 et dont la liste a été publiée dans notre *Bulletin* en 1891¹. Un manuscrit acquis depuis par la Bibliothèque nationale, et dont M. Émile Chatelain a donné cette même année une savante notice dans nos *Mémoires*², contient un texte précieux pour la biographie de notre imprimeur. C'est un cartulaire de la nation d'Angleterre et d'Allemagne, inscrit aujourd'hui sous le n° 535 des nouvelles acquisitions latines, au feuillet 152 duquel on lit, parmi les statuts de la Faculté des arts, à la date du 21 juin 1527, cette note, qui semble tout entière de la main de Gérard Morrhe, alors procureur de la nation :

Statutum conclusum per magistrum Gerardum Morrhium Campensem, bassum Germanum, ejusdem nationis procuratorem.

Non clam esse voluimus anno a Christo nato supra sesquimillesimum vigesimo septimo, xi kalendas julii, hora duodecima, apud S. Cosmum et Damianum, congregatam fuisse fidelissimam Germanorum nationem, ut secundo eligerent intransentem. Verum in controversia fuit ex eadem ne provincia eligeretur, ex qua primus secundum turnum electus fuit, an ex alia cujus turnus proxime sequeretur. Sed ex omnium suffragiis tandem conclusum est per procuratorem, ut ex eadem provincia fieret electio, idque in perpetuam rei memoriam in libro hoc pro camerario scribi jussit natio, ut si casus idem evenerit, idem fieret et aliis provinciis.

Gerardus M[ORRHUS], procurator.

Le nombre des éditions publiées à Paris par Gérard Morrhe peut aussi être augmenté de trois nouveaux volumes, grâce à d'obligeantes

1. T. XVIII, p. 133-144.

2. T. XVIII, p. 73-100; cf. p. 93.

communications de deux érudits bibliothécaires, MM. le D^r S.-G. de Vries, de Leyde, et Paul Bergmans, de Gand. Ce sont des éditions des satyres de Juvénal, du traité de la langue latine de Varron et d'un opusculé de controverse d'un Orléanais, Nicolas Duchemin, imprimées en 1530 et 1531, qui doivent prendre respectivement les numéros 1 bis, 3 bis et 23 bis de la liste donnée dans notre *Bulletin*.

Voici la description de ces volumes qu'a bien voulu m'envoyer M. de Vries :

1 bis. — IVNII IVVENALIS AQVINATIS || α SATYRA β || DECIMA, VNDECIMA, || ET QVARTADecIMA. (Grande marque de G. Morrhe.)

PARISIIS EX OFFICINA GERAR-||di Morrhi] Campensis, apud Collegium Sorbonæ. || M. D. XXX.

In-4°, 18 feuillets, non paginés. 28 vers à la page. Signatures A²-D⁴ ; le verso du dernier feuillet est blanc. (*Bibliothèque provinciale de Frise, à Leeuwarden*.)

3 bis. — M^rTEREN || TI VARRONIS DE || LINGVA LATINA LIBRI || tres, & totidem de analogia. || adiectis in fine castigationibus || doctissimi uiri Michaelis || Bentini, quibus non pa-||rum lucis infer-
tur. || His iam recens accessit M. Portij || Catonis Originum liber unus. || Præterea index duplex : alter || græcanicarum, alter lati-|| narum dictionum. || α

PARISIIS. || apud collegium Sorbonæ. || M. D. XXX. || Mense Septembri.

In-8°, sign. : A-Q, imprimé entièrement en italiques, 248 p., dont 2-222 numérotées : FO.II-FO.CXI. Suivent [p. 222-246] les index, [p. 247] ERRATA, [p. 248] marque moyenne de G. Morrhe, avec les deux devises.

Au verso du titre [p. 2] : « Ad candidum Lectorem. || Meritò plurimi con-
queruntur de obscuritate || fragmentorum M. Varronis in linguam La||tinam :
nam temporum iniuria tam deprauatè, ac uarijs || mendarum monstis referta
in lucem prodierunt, ut || uel Augiæ stabuli repurgationem desiderarent.
Qua || in re egregium Herculem mihi præstitisse uidetur Mi- || chael Bentinus,
uir emunctissimæ naris, ac in resti- || tuendis ueterum monumentis sagacissi-
mus. Adieci- || mus his M. Portij Catonis ex originum libris fragmen- || tum,
quòd eiusdem farinæ nobis esse uideretur. || Vale, et quod in publicum usum libe- || raliter damus, bone [sic] consule. »

Leyde, bibl. de l'Université : 755, c. 18 [olim : O. XXI. Burm. 22], provenant de *P. Burmannus Sec.* Reliure ancienne. — Dans le même vol. : Didymi interpretatio in Odisseam. Paris., ap. coll. Sorbonæ, 1530 (Omout, n° 7).

Le vol. porte l'inscription ms. : IOAN. CAVC] ET AMICORVM (cf. Schweiger, II, p. 1118).

Le n° 22 de la liste publiée dans notre *Bulletin* n'avait pu être mentionné que d'après différents bibliographes ; nous sommes encore redevables à M. de Vries d'une description de ce volume, dont un exemplaire est conservé dans la bibliothèque confiée à ses soins :

22. — **LIBER DE SA-**||LVBRI DIAETA CVM COM-||MENTARIO GALENI.
HER-||MANNO CRUSERIO CAM-||PENSIS INTER-||PRETE. || **¶** (Marque moyenne
de G. Morrhe.)

PARISIIS EX OFFICINA GE-||RARDI MORRHII CAM-||PENSIS APVD COLLE-||GIVM
SORBONAE. || M D. XXXI.

In-4°, 16 feuillets, numérotés FO.2-FO.16; 30 à 34 lignes à la page.
Signatures : A II-D III. Le fol. 16 v° est blanc. (*Bibliothèque de l'Université
de Leyde.*)

Les fol. 1 v°-2 v° contiennent une dédicace : « REVERENDO IN CHRI- || STO
PATRI D. GVLIELMO QVY- || non, Priori Corboliensi, commenda- || tori D. Joā-
nis Lateranēsis apud || Parisios Et Stāpenses, etc. || Hermannus Cruse- || rius
Campensis, || S. P. D. || Lutetiæ Parisiorū. Tertio Calend. Aprilis,
Anno domini, 1531. »

Cruserius dit dans cette dédicace (fol. 2) : « ... Ut primo quoque die libri
Epidemiōn, et libri de pulsibus exeant : quos, ut sum testatus, nunquam mea
sponte eram editurus, nisi huc me tum Medici quidam doctissimi induxissent,
tum *Gerardus Morrhii meus consobrinus, cuius uel uoluntas magnum apud
me pondus habet.* »

Nous laisserons la parole à M. Paul Bergmans pour le dernier
volume de Gérard Morrhe, qu'il a très exactement décrit et commenté
dans la notice suivante :

23 bis. — **NICOLAI CHE-**||MYNI AVRELIANI || ANTAPOLOGIA ADVER-||SVS
AVRELIH ALBVCH DE-||FENSIONEM PRO AND. || ALCIATO CONTRA || D. PETRVM
STEL-||LAM NVPER || AEDITAM. || **¶** (Marque moyenne de G. Morrhe.)

PARISIIS EX OFFICINA GE-||RARDI MORRHII CAM-||PENSIS APVD COLLE-||GIVM
SORBONAE. || M. D. XXXI. ||

In-4°, 6 feuillets non chiffrés et 24 feuillets chiffrés au recto, signés [A]
Aij-Gijj [Giv]. Car. rom.

Au verso du titre, une pièce de vers : *Ad fratres Hardoynum, et Anto-
nium illvstrissimi uiri D. Adami Fumæi Magistrorum à libellis in prætorio
primi filios, ex Aureliana academia discedentes. Nico. Chemynus.* —
Fol. Aij-[Av], l'épître dédicatoire : **¶** *Illvstrissimis viris, ac antistitibus
digniss. Claudio Hangestio Abbati Diui Eligij Nouiodunen. & Antonio de
Lalaing Hooestratani Comitiss filio. Nico. Chemynus. S.¹.* — Fol. [Av] v° :
¶ *Ioannes Calvinus Francisco Connano Ivris svdiosissimo [sic] S.* — Le fol.
[Av] manque malheureusement à l'exemplaire que je vous décris². L'*Antapologia*, qui occupe les 24 feuillets chiffrés, est datée d'Orléans, ides de
juillet 1529³.

1. Datée d'Orléans, calendes de mars.

2. L'exemplaire de la Bibliothèque nationale, inventaire F. 5420, possède
ce feuillet. La lettre de J. Calvin est datée de Paris, veille des nones de mars
(6 mars); cette lettre est suivie de deux lignes d'errata pour les feuillets 22
et 24. Il y a un autre errata (fol. 24 v°) à la fin du volume. — H. O.

3. Sur Nicolas Duchemin et ses rapports avec J. Calvin, il faut consul-

« Pour en revenir à notre imprimeur, ajoute M. Paul Bergmans, je dois encore vous signaler un passage de Maître qui le concerne. C'est une note à propos d'une édition des *Geniales dies*, d'Al. Alessandros, imprimée à Paris en 1539, par Ch. Guillard, pour Jean Roigny. Voici le passage¹ :

« *Huic editioni præmittitur brevis mentio Authoris ex ipsius hisce Commentariis collecta : et Gerardi Morrhii Campensis nuncupatoria ad Marcum à Weze, Ecclesiæ Elstens. et Culemburgens. præpositum ac Trajectens. canonicum Epistola Lutetiæ, Cal. Januar. M. D. XXXII data : in quâ scribit se in hunc authorem, annis abhinc plus minus duobus, cum esset Francfordiæ, neglectum atque in angulum detrusum incidisse ; et deinde, collatis hinc indè authorum locis, unde sua depromsit, pro viribus adnissum fuisse, ut pristino nitore restitutus, in manus hominum veniret. Ad finem libri Ioachimus Polites Zelandus addidit poëmatum, in quo Morrhiius editor laudatur.*

« Il s'agit donc d'une réimpression de l'ouvrage que vous décrivez sous le n° 24. L'auteur de la pièce de vers laudatoire est Joachim Polites, ou Burgher, de Middelbourg, en Zélande, qui se trouvait à Paris pendant les années 1532-1533 et fut ensuite nommé professeur de médecine à l'Université de Barcelone. »

Ces additions, qui portent de vingt-six à vingt-neuf le nombre des volumes publiés à Paris par Gérard Morrhé, de 1530 à 1532, permettent d'en compléter ainsi la liste :

LISTE ALPHABÉTIQUE DES ÉDITIONS DE GÉRARD MORRHE.

24. ALEXANDRO (Alexander AB), <i>Genialium dierum libri sex</i>	1532
26. AMEROT (Adrien), <i>Dialectes grecs</i>	1532
4. ARISTOTE, <i>Poétique</i> (?)	1530
5. — <i>Rhétorique</i>	1530
21. <i>Cantique des cantiques</i> , traduction latine	1531
6. CICÉRON, <i>Lois</i>	1530
20. DÉMOSTHÈNE, <i>Philippiques</i>	septembre 1531
7. DIDYME, <i>Commentaire sur l'Odyssée</i>	1530
23 bis. DUCHEMIN (Nicolas), <i>Antapologia</i>	1531
25. FINÉ (Oronce), <i>Protomathesis</i>	1532
22. GALIEN, <i>Commentaire sur la Diète d'Hippocrate</i>	1531
8. — <i>Commentaire sur les Éléments d'Hippocrate</i>	1530

ter la *Correspondance des réformateurs dans les pays de langue française* (1866-1876, 7 vol. in-8°), et, dans le *Corpus reformatum*, le *Thesaurus epistolicus Calvinianus* (Brunsvigæ, 1872, in-4°), t. I, col. 7 et suiv. — H. O.

1. *Annales typographici*, t. III, 1^{re} partie, p. 302, note b.

9. GAZA (Théodore), <i>Mois des Grecs</i>	1530
19. HIPPOCRATE, <i>Traité des Épidémies</i>	juillet 1531
1 bis. JUVÉNAL, <i>Satires X, XI et XIV</i>	1530
18. <i>Lexicon græco-latinum</i>	février (1530) 1531
10. LUCIEN, <i>Icaroménippe</i>	1530
14. — <i>Marché des vies</i>	1530
11. — <i>Navigation et Assemblée des Dieux</i>	1530
12. — <i>Saturnales</i>	1530
13. — <i>Songe, ou le Coq</i>	décembre 1530
23. MACRIN (Salmon). — Voy. SALMON, <i>Cœuvres lyriques</i> . .	1531
1. PLAUTE, <i>Comédies choisies</i>	juillet 1530
15. PLUTARQUE, <i>Apophthegmes des Lacédémoniens</i>	1530
16. — <i>Apophthegmes des rois</i>	1530
23. SALMON MACRIN, <i>Cœuvres lyriques</i>	1531
17. SOPHOCLE, <i>Ajax</i>	1530
2. STRATIUS (Jo.), <i>Gratulatio ad reg. Leonoram</i>	juillet 1530
3. — <i>Oraison à la reine Aliénor</i>	1530
3 bis. VARRON, <i>de Lingua latina</i>	septembre 1530

H. O.

LA PRINCESSE PALATINE ET MOUSSU,

CURÉ DE RUEIL.

M. Cramail, dans son article sur *Les Registres paroissiaux de Rueil* (*Bulletin de la Société d'histoire de Paris*, t. XX, p. 188), fait remarquer que le curé titulaire qui a été en fonctions sans interruption de 1696 à 1740 se nomme de *Larmillière* et qu'« aucun prêtre du nom de Moussu ne figure sur ce registre. » Il ajoute qu'aucun nom de vicaire ou de prêtre habitué, parmi tous ceux qui sont cités, ne se rapproche de ce nom de Moussu. Cette constatation mettrait en lumière, selon lui, une erreur de la Palatine, mère du Régent, qui a écrit que « *Moussu, curé de Rueil, entreprit le 25 novembre 1717 S. A. R., et trois jours après il commença à voir mieux.* »

La Palatine ne doit probablement pas être mise en cause ici. Le texte incriminé de sa lettre est cité par M. Cramail (qui, du reste, n'en donne pas la date) d'après les *Mémoires de la Régence*, tome I. La prétendue erreur de la Palatine est tout simplement une mauvaise lecture du trop célèbre compilateur desdits *Mémoires*. La Palatine a, selon toute vraisemblance, écrit : « Mons le curé, » et la hâte ou la négligence de l'éditeur leur a fait copier : Moussu curé.

L'usage du xvii^e siècle n'était pas du reste, ce me semble, de désigner les personnages ecclésiastiques par leurs noms, suivis de leurs

titres, sans faire précéder ces appellations d'un terme honorifique. On n'aurait pas plus dit correctement, en parlant d'eux, *Moussu, curé de Rueil*, que *Harlay, archevêque de Paris*, ou *Bossuet, évêque de Meaux*. Cette observation aurait dû avertir l'éditeur et son critique qu'il ne pouvait y avoir un nom propre dans la phrase incriminée de la Palatine.

LÉON-G. PÉLISSIER.

LES PLANS DE PARIS DE LA VENTE DESTAILLEUR.

Du 28 novembre au 1^{er} décembre 1894 a eu lieu la vente parisienne de notre regretté confrère M. Destailleur. Je n'ai pas besoin de retracer ici ses travaux. Quant à ses collections parisiennes, le catalogue des dessins qu'il avait vendus à la Bibliothèque nationale, publié ici même¹, nous en a donné déjà un échantillon remarquable. Mais il ne s'agissait à cette époque que de ses portefeuilles de dessins; les documents gravés étaient non moins importants, et les plans généraux occupaient plusieurs pages du catalogue de la vente.

Le morceau le plus remarquable était sans contredit le fragment du *Plan de tapisserie*. Ce fragment comprend une partie de l'Université et de la Cité. Il se compose de neuf feuilles reliées en un album; assemblées, elles donneraient à peu près le quart de la gouache brûlée en 1871. On pourrait le délimiter par une ligne traversant l'île Louviers, la Cité, le Palais, le pont Saint-Michel, la rue Saint-Jacques, la porte Saint-Michel et par une ligne droite laissant les faubourgs en dehors du plan. Le bas est occupé par un immense cartouche vide qui était évidemment destiné à recevoir une légende.

Dans quel but a été faite cette copie? c'est ce qu'on ignore. Ce n'est pas, comme on l'a prétendu, pour dresser un plan de l'Université, puisque toute la partie occidentale manque. Sur ce point, on en est donc réduit à toutes les suppositions. Pas plus que du temps de Bonnardot, on n'a pu résoudre la question des armoiries qui, sur la copie comme sur la gouache, occupent le haut du plan.

Tel qu'il est, ce fragment, qui date du xviii^e siècle, a le mérite d'avoir été copié, si ce n'est sur l'original, du moins sur la gouache, et peut par conséquent donner une idée de ce qu'était la tapisserie perdue.

Ce curieux morceau, vendu 2,200 francs à la Ville, viendra donc atténuer un peu la perte qu'elle a faite en 1871.

1. *Mémoires de la Société de l'Histoire de Paris et de l'Île-de-France*, t. XVII, p. 145.

Le plan attribué à du Cerceau venait ensuite; on en connaît la rareté; le dernier exemplaire avait été adjugé 3,000 francs à la vente Tross; il fait aujourd'hui partie des collections du musée Carnavalet. L'exemplaire de M. Destailleur a atteint la somme fantastique de 4,900 francs, qui est sans contredit le chiffre le plus élevé qu'ait atteint un plan de Paris. Un exemplaire du même plan, retouché vers 1650, s'est vendu 470 francs.

Deux exemplaires du plan de Bullet, celui de 1676, avec planches retouchées en 1686, et celui de 1710 se sont vendus 250 francs les deux; le plan de Jouvin de Rochefort, éditions de 1690 et de 1714 réunies, s'est vendu également 250 francs; on avait joint à cet exemplaire une copie hollandaise du même plan (édition de 1674); cette copie, non signalée jusqu'à ce jour, ne comprend que six feuilles et a été publiée à Amsterdam chez Danckers.

Mais ces plans ont été tous très bien décrits par Bonnardot; il en est un toutefois, celui de Jollain, sur lequel je crois devoir m'arrêter, car il me semble peu commun; il m'a été adjugé à 180 francs.

Le plan de Jollain, publié vers 1680, signalé par Bonnardot dans le numéro d'avril 1857 de la *Revue universelle des arts*, mérite une description un peu plus complète, car, bien qu'il soit à peu près contemporain des plans de Bullet et de Jouvin de Rochefort, il n'a jamais été décrit et il contient de nombreuses différences avec ses devanciers. Comme le dit Bonnardot, il est encadré d'une bordure composée de feuillages enroulés autour d'une baguette, avec une fleur de lis à chaque coin; les édifices y figurent en élévation; il se compose de douze feuilles, d'environ 47 centimètres sur 36.

Feuille I. — Elle comprend le détail du faubourg Saint-Antoine, qui, dans le plan de Bullet, est en dehors du cadre. On y trouve l'abbaye de Saint-Antoine, les Enfants trouvés, la Verrerie royale (*sic*), la Halle (à l'angle de la rue de Montreuil), édifices que désigne également le plan de Jouvin; la Maison rouge, sur le quai de la Rapée.

Feuille II. — Cette feuille comprend le titre : *Lutetia*. En haut de la feuille est un dessin très complet de l'« Hôpital général de la Salpêtrière. » On voit encore la Tour d'Alexandre, reste de l'abbaye Saint-Victor; cette abbaye est assez bien dessinée. — Croix de Clammar. — Cimetière de l'Hostel-Dieu. — Porte Saint-Victor, démolie en 1684. — L'île Louviers est encore appelée Isle d'Antrague.

Feuille III. — Elle contient la fin du titre : *Paris*. Les fossés de la rive gauche, ainsi que les portes et l'ensemble des tours, sont dessinés avec détails. — Le couvent des Carmélites est bien dessiné.

Feuille IV. — Elle est occupée presque entièrement par le « Profil de Paris, » petite vue de la ville prise de l'hôpital Saint-Louis, avec légende. Au-dessous, un cartouche, où on lit : *Présenté à Messire*

Gabriel Nicolas de la Reynie, Conseiller du Roy en ses Conseils d'Estat et Priué, Maistre des Requestes ordinaire de Son Hostel, et Lieutenant general de Police de la Ville, Preuosté et Vicomté de Paris. Par son très humble et très Obeissant Seruiteur F. Jollain.

Feuille V. — A gauche, cartouche donnant une carte de la Banieue et Environs de Paris. — Derrière la porte Saint-Antoine, comme sur les plans de Bullet et de Jouvin, se trouve une rampe semi-circulaire donnant accès à la ville. — Le cours est terminé depuis cette porte jusqu'au couvent des Filles-du-Calvaire. — Le Temple est assez exactement rendu. — Les comédiens (troupe du Marais) sont encore rue Vieille-du-Temple; ils avaient quitté leur hôtel en 1680.

Feuille VI. — Les Célestins, Saint-Paul, l'Hôtel de Ville, le Châtelet, Notre-Dame, sont assez bien dessinés. — L'Échelle du Temple est indiquée à l'angle des rues du Temple et des Vieilles-Haudriettes. — Le pont Marie est entièrement garni de maisons. — La porte Baudoyer est encore appelée *porte Baudets*. — La rue des Barres est dénommée *rue des Barrières*; l'auteur aura sans doute confondu avec la rue des Barrés (aujourd'hui de l'Ave Maria), qui a porté réellement ce nom.

Feuille VII. — Les fossés, de la porte Saint-Jacques à la porte Saint-Michel, démolies toutes deux en 1684, commencent à se combler et à se bâtir. — Le palais d'Orléans (Luxembourg), la foire Saint-Germain, l'abbaye Saint-Germain, les Cordeliers, le Petit-Châtelet, le Collège des Quatre-Nations sont assez bien rendus.

Feuille VIII. — Le couvent des Chartreux est bien dessiné. — Le fort des Académistes et la chapelle du Saint-Esprit, qui sont également sur le plan de Bullet, se voient dans la rue du Regard. — La chapelle des Prémontrés, à l'angle des rues de Sève et du Chasse-Midi, que Jaillot (Quartier du Luxembourg, t. V, p. 83) s'étonne de voir indiquée sur tous les plans sous le nom de Sainte-Anne, se trouve ici désignée sous sa véritable dénomination; la façade est très bien dessinée. — La rue de Babylone est nommée, sans doute par erreur, rue des Brodeurs. — La rue Saint-Guillaume (rue Perronnet actuelle) est nommée rue de la Butte (voir Jaillot, Quartier Saint-André-des-Arts, t. V, p. 55).

Feuille IX. — En haut de la feuille se trouve le dessin, assez nettement tracé, de la porte du Temple, que l'on ne connaissait qu'imparfaitement par un dessin de Silvestre (Bonnardot, *Dissertations archéologiques sur les enceintes de Paris*, p. 301). Elle a été démolie vers 1683. — Les bastions sont détruits, et sur leur emplacement se trouvent des terrains vagues. — Rue des Fosseux (rue de Bondy actuelle) se trouve le Circ, construction éphémère dont j'ai déjà parlé dans le *Bulletin* (t. V, p. 49). — La porte Saint-Martin est bien des-

sinée; un mur la relie, comme sur les autres plans contemporains, à la porte Saint-Denis. L'église Saint-Laurent et le couvent de Saint-Lazare sont tracés avec soin.

Feuille X. — Les remparts, entre la porte Saint-Denis et la porte Richelieu, ne sont pas encore démolis. L'arc de triomphe de Blondel et les anciennes portes qui leur font suite sont bien rendus. — Les Carmélites sont encore rue du Bouloi¹. — L'hôtel de Senneterre (emplacement de la place des Victoires) n'est pas indiqué. L'abbaye Saint-Martin-des-Champs, les églises Saint-Nicolas-des-Champs et Saint-Sauveur sont assez bien dessinées. — La chapelle de la Reine, faisant partie de l'hôtel de Soissons, se voit rue Coquillière. — Entre les rues du Four et Platrière est le reste d'une tour de l'enceinte de Philippe-Auguste.

Feuille XI. — Le Louvre, les Tuileries et le Palais-Royal ne nous apprennent rien de nouveau. — Devant la salle du théâtre du Palais-Royal est écrit le mot « Comédiens, » bien que l'Opéra y fût installé depuis 1673. Les Quinze-Vingts et la chapelle Saint-Nicaise sont assez détaillés.

Feuille XII. — Cette feuille comprend une partie du faubourg Saint-Germain, le couvent des Jacobins, les religieuses de la Visitation, le couvent de Bellechasse, les religieuses du Verbe-Incarné et le cimetière Saint-Sulpice, situés rue de Grenelle. Au bas de la feuille se lit : « Se vend à Paris, chez Iollain, rue St Jacques, à la ville de Cologne. »

Les plans qui viennent ensuite sont connus, et il est inutile de les désigner ici; ils se sont, en général, bien vendus.

Parmi les livres, je signalerai :

La Fleur des antiquitez de Paris, de Corrozet, édition de 1532; vendu 760 francs.

Description de Paris, de Knobelsdorf; 50 francs.

La Guide de Paris (1647), par de Chuyes; 45 francs.

Paris, ou la description succincte, et néanmoins assez ample, de cette grande ville, par Marolles; 400 francs.

La Statistique monumentale de Paris, de Lenoir, avec dessins originaux; 1,000 francs.

La Relation du siège de Paris, de Pigafetta, que nous connaissons par l'excellente traduction que nous en a donnée M. Dufour, avec le plan; 405 francs.

La Description historique et archéologique de Notre-Dame, par Charpentier; 810 francs.

La Description de la nouvelle salle de la Comédie-Française, par de

1. Voir *Bulletin de la Société de l'Histoire de Paris et de l'Ile-de-France*, t. V, p. 49.

Wailly et Peyre, avec dessins originaux de Moreau le jeune; 1,250 fr.

En somme, tout le catalogue est intéressant à parcourir, et tout collectionneur tiendra à honneur de le ranger dans ses séries bibliographiques, afin de conserver tout au moins le souvenir de M. Des-tailleur et de son choix de richesses éminemment parisiennes.

La vente a produit 56,000 francs.

Edgar MAREUSE.

UNE COLONIE INDIENNE A THIEUX,

PRÈS DAMMARTIN-EN-GOËLLE.

(1785-1787.)

Quand de Thieux¹ l'on se rend au Mesnil-Amelot² par la route pavée venant de Juilly³, et qu'on vient à croiser le chemin de Compans⁴ à la ferme de Stains⁵, on remarque une croix de bois sur laquelle se lit l'inscription suivante :

	O	
	CRUX	
	AVE	
SPES		UNICA
	CROIX	
	ERIGEE	
	EN	
	ME ⁰ IRE	
	DES	
	INDI-	
	ENS	
	RESID ^t	
	A	
	THIEUX	
	EN	
	178.. ⁶ .	

1. Thieux, Seine-et-Marne, arrondissement de Meaux, canton de Dammartin-en-Goëlle.

2. Le Mesnil-Amelot, même canton.

3. Juilly, même canton.

4. Compans, même arrondissement, canton de Claye-Souilly.

5. Stains, commune de Villeneuve-sous-Dammartin.

6. Le dernier chiffre de ce millésime est illisible. On va voir qu'il ne peut

Dans le pays, on n'a plus une idée bien nette du souvenir qui s'attache à ce petit monument, appelé la Croix noire ou Croix des Indiens. Voici ce qu'écrivait, il y a plus de vingt ans, au sujet du château de Thieux, un chroniqueur de la région, alors très avancé en âge, feu M. Victor Offroy, de Dammartin :

« Ce château, en 1800, était habité par une compagnie d'Indiens qui y fabriquaient des châles, des étoffes de haut prix; leurs costumes, leurs mœurs, leurs travaux étaient un objet de curiosité pour ceux qui les visitaient : parmi eux se trouvait ce jeune Otahitien que M. de Bougainville avait ramené de son voyage autour du monde, et qui, se promenant un jour au Jardin des Plantes, à Paris, vit un palmier, l'embrassa avec transport, en s'écriant : *O mon pays, mon pays !* »

Ces indications sont loin d'être satisfaisantes. La date donnée par M. Offroy est postérieure d'au moins onze ans à celle que porte la croix de Thieux; et, d'autre part, en 1800, il y avait trente ans qu'Aotourou, l'Otahitien de Bougainville, avait quitté la France pour retourner dans son pays².

M. Lebrun, ancien instituteur à Thieux, a laissé, sur l'histoire de ce village, quelques notes demeurées inédites³. On y lit, touchant le sujet qui nous occupe :

« Jacques-Jérôme Michaud de Montaran, intendant du commerce, conseiller au Parlement, devint seigneur de Thieux à la mort de Jean de Montaran.

s'agir d'une année antérieure à 1785 et que, par conséquent, la date donnée par M. Lebrun (voir ci-après) doit être rejetée. Il se peut cependant que ce soit cette date (1784) qui ait été écrite sur la croix *actuelle*, laquelle remplace une croix plus ancienne. — La croix des Indiens figure sur les premières éditions de la carte de l'État-Major.

1. Page 20 d'un recueil intitulé : *Le Tasse à Chaalis. D'Aguesseau à Fresnes. Le prince de Conti au Plessis-Belleville. Les châteaux. Les étangs....* par Victor Offroy, de Dammartin (le faux titre porte : *Œuvres diverses*), Dammartin, impr. Lemarié fils, 1872, in-8°. — Le passage que nous venons de citer est tiré d'un opuscule ayant pour titre : *les Châteaux aux environs de Dammartin*.

2. En parcourant le second volume de la relation écrite par Bougainville (*Voyage autour du monde par la frégate du roi la Boudeuse et la flûte l'Étoile en 1766, 1767, 1768 et 1769*, 2^e éd. Paris, Saillant et Nyon, 1772, 2 vol. in-8°), on voit qu'Aotourou, emmené par Bougainville, quitta l'île de Taïti le 15 avril 1768 (p. 63) et qu'après avoir séjourné à l'île de France du 8 novembre au 12 décembre (p. 386 et 393), il débarqua à Saint-Malo le 16 mars 1769 (p. 412). Il resta onze mois à Paris (p. 95), puis fut embarqué à la Rochelle (p. 99) à destination de Taïti.

3. Nous en devons la communication à l'obligeance de M. E. Lemarié, de Dammartin, qui en est le possesseur actuel.

« Il établit dans les caves de son château une manufacture de toiles indiennes, et fit venir, pour cette fabrication, environ deux cents ouvriers indiens, qui moururent tous de froid; les uns furent enterrés dans le parc, les autres, dit-on, près de la route du Mesnil-Amelot, où on voit encore aujourd'hui une croix de bois, nommée Croix noire ou Croix des Indiens, et portant la date de 1784. »

Ces lignes contiennent aussi quelques inexactitudes, moins choquantes, à la vérité, et qu'il ne nous serait pas donné de relever si nous n'avions eu la bonne fortune de découvrir une curieuse série de documents relatifs à ce séjour d'une colonie indienne à Thieux¹.

Faire connaître ces documents, tel est l'objet des pages qui suivent.

I.

Revenant de sa dernière expédition, le bailli de Suffren avait emmené de la côte de Malabar un certain nombre de fileuses et de tisserands. Son intention était de les établir dans l'île de Malte, afin de perfectionner l'industrie du coton dans un pays où ce textile est cultivé non sans succès.

1. Parmi ces documents se trouve un dossier de trente-cinq pièces que, pour plus de brièveté, nous désignerons sous le nom de dossier *Thieux*. Il est conservé aux Archives nationales, dans la liasse F¹² 1411, laquelle fait partie d'une collection de papiers relatifs aux anciennes manufactures d'étoffes de coton, classés par ordre alphabétique de localités. — En dehors des documents manuscrits, nous avons puisé d'utiles renseignements dans une plaquette imprimée pendant la Révolution. Afin de compléter les indications que nous venons de donner sur ce qu'on a déjà écrit touchant la colonie indienne de Thieux, nous reproduisons dès maintenant le passage qui a fixé notre attention :

« En 1787, les intendants du commerce, qui ont toujours préféré l'industrie étrangère à l'industrie nationale, firent venir à Paris cinquante Indiens amenés par M. de Suffren, qui les avoit pris sur la côte de Coromandel. Un intendant du commerce les logea dans son château près Paris. On les occupa à filer du coton pour tisser des mousselines. Ces Indiens, hommes et femmes, n'ayant pas été pris dans le Bengale, ne purent faire que de gros fils, des bazins, des garats, etc., et point de mousselines. Barneville a fait travailler les plus habiles fileuses : leur fil n'alloit pas à quarante mille aunes dans une livre. Enfin, on fut obligé, d'après son rapport, de les renvoyer dans l'Inde après avoir dépensé plus de trois cent mille livres en pure perte.

« Si ces Indiens avoient été pris dans le Bengale, ils auroient filé fin, mais, leur méthode étant trop lente, nous n'aurions pu l'adopter » (*Rapport fait à la Convention nationale sur l'invention du citoyen Barneville, qui a pour objet d'établir en France des manufactures de mousselines super fines à l'imitation de celles des Indes*, par Marie-François Moreau, député de Saône-et-Loire. Paris, Impr. nat., an III, 12 pages in-8°, p. 8).

Ce projet ne put recevoir qu'un commencement d'exécution¹. Au bout d'une année environ², des motifs qui nous échappent déterminèrent Suffren à changer ses plans. Il rédigea un mémoire dans lequel il proposait au gouvernement français d'employer ces ouvriers. Il était ainsi, disait-il, possible de procurer des avantages signalés aux manufactures nationales, où l'on n'avait pas encore réussi à donner à la fabrication de la mousseline, de la percale, du basin et des autres étoffes de coton la perfection des procédés de l'Inde.

Le 8 mai 1785, M. de Calonne, contrôleur général des finances, s'entretint avec le roi des propositions du bailli de Suffren. Il fut décidé que les Indiens seraient amenés en France, qu'on les réunirait dans un lieu isolé des autres manufactures, et qu'une fois familiarisés avec la langue et les usages français, on leur confierait des élèves³.

Deux mois après, le bailli de Suffren annonçait que les Indiens étaient dirigés sur Marseille où les sieurs Agnel, négociants, devaient les recevoir, en attendant les ordres du roi.

Dans la même lettre⁴, Suffren, répondant vraisemblablement à une question qui lui avait été posée pour le choix d'un lieu propre à l'établissement projeté, faisait entendre que, malgré les avantages de climat que pouvaient offrir les provinces du Midi, il était indispensable de se déterminer pour une localité voisine de Paris, telle que le château de Meudon, afin que les travaux des Indiens demeurassent constamment sous la surveillance du contrôleur général.

Les Indiens débarquèrent à Marseille dès le commencement d'août⁵. Le gouvernement n'avait encore pris aucune disposition pour les recevoir.

Tout d'abord, on pensa utiliser le château de Madrid. Ce local, visité dans la matinée du 3 septembre, fut jugé très propre à l'établissement projeté. Cependant, à la suite d'une conférence qui eut lieu le jour même entre M. de Calonne et le comte d'Angiviller, directeur général des bâtiments du roi, il fut décidé que les Indiens, à leur arrivée, ne seraient pas immédiatement conduits à Madrid, mais qu'on les installerait provisoirement au château de Meudon⁶.

1. L'établissement momentané des Indiens à Malte est attesté en termes laconiques, mais formels, dans deux de nos documents (Pièces justif., n° 5 et 11).

2. Revenant des Indes, Suffren avait débarqué à Toulon le 26 mars 1784 (*Histoire du bailli de Suffren*, par Ch. Cunat, ... Rennes, impr. A. Marteville et Lefas, 1852, in-8°, p. 339).

3. Pièces justif., n° 2.

4. Cette lettre, en date du 5 juillet 1784, ne nous est connue que par une analyse (Pièces justif., n° 1).

5. Lettre des sieurs Agnel, en date du 3 août (anal. pièces justif., n° 1).

6. Pièces justif., n° 3 et 4. — Dans un travail publié par M. le vicomte de Grouchy dans les *Mémoires de la Société de l'Histoire de Paris*

En conséquence, la comtesse de Brionne¹, qui avait la jouissance d'un appartement dans cette demeure royale², fut invitée à se retirer, et le gouverneur, M. de Champcenets, reçut l'ordre de faire dégager la population parasite qui s'était logée à Meudon³ à la faveur d'une tolérance assez communément pratiquée dans les palais que la famille royale ne fréquentait pas⁴. Le sieur Herval de Survie, inspecteur des bâtiments, fut chargé de veiller aux détails de l'aménagement intérieur du château⁵.

Ces dispositions furent bientôt abandonnées. On reconnut les inconvénients qu'il y aurait eu à les maintenir : on ne trouvait pas d'eau potable à proximité du château; les appartements, trop vastes, étaient par là difficiles à chauffer; il fallait, à grands frais, faire ôter les parquets et les glaces⁶. M. d'Angiviller, qui, d'ailleurs, ne voyait qu'à regret le gouvernement tenter l'expérience proposée par Suffren, s'était montré, dès le principe, opposé à ce qu'on installât définitivement les Indiens à Meudon; Calonne se rendit à son avis et contraignit, au bout de peu de jours, les ordres qu'il avait donnés⁷.

pour 1893 (p. 51 à 206), sur *Meudon, Bellevue et Chaville*, on lit (p. 125) : « Le 6 septembre de la même année [1785], une famille indienne, présentée au roi à Compiègne, fut établie dans le château neuf [de Meudon]. « C'est, » lisons-nous dans le rapport où nous avons relevé le fait, « une population « difficile à placer si on ne la tient pas dans l'isolement pour lequel elle est « née. » Ces renseignements ne sont guère exacts, mais l'auteur a eu le soin de les accompagner d'une référence, grâce à laquelle nous avons pu nous procurer plusieurs des détails qui suivent.

1. Louise-Julie-Constance de Rohan, veuve de Louis-Charles de Lorraine, comtesse de Brionne.

2. Depuis 1765. Cf. lettre de M^{me} de Brionne en date du 5 juin 1765 (Arch. nat., O¹ 1515).

3. Pièces justif., n^{os} 5 et 6.

4. A ce sujet, de curieux détails, concernant le palais des Tuileries, sont donnés par une lettre de M. d'Angiviller à Champcenets (2 mars 1785) : « J'apprens qu'en abusant vraisemblablement de votre nom plusieurs ménages se sont établis dans les dépendances de cette salle [des fêtes]; ils y rendent plus prochains les accidents de feu; ils y sont incommodes pour le public qui fréquente le concert spirituel et qui est incommodé des exhalaisons des cuisines » (Arch. nat., O¹ 1178, p. 91).

5. Pièces justif., n^o 7.

6. Pièces justif., n^o 8.

7. Lettre de Calonne à d'Angiviller en date du 12 septembre 1785 (Arch. nat., O¹ 1515). On y lit : « L'arrivée des familles indiennes n'est pas aussi prochaine que je le croyais. J'ai vu hier M. de Montaran, qui m'a indiqué un local plus convenable que le château de Meudon pour les établir et qui n'occasionnera aucun dérangement. J'aurai l'honneur d'en conférer avec vous au premier jour. » En marge se voit l'annotation suivante de la main de M. d'Angiviller : « Au moyen de cela, nous sommes débarrassés de cet éta-

Les officiers municipaux de Moret, par l'intermédiaire de M. Berthier de Sauvigny, intendant de la généralité de Paris, proposèrent leur ville au choix du contrôleur général. Ils représentaient que les bâtiments de l'abbaye de Villechasson, transférée près de Provins depuis quelques années¹, constituaient un local commode, et que la proximité de la Seine et du canal du Loing assurerait l'exportation des produits de la manufacture indienne².

Cette demande méritait d'être prise en sérieuse considération. Elle eut le tort d'arriver trop tard. Quand M. de Calonne en eut connaissance, son choix était déjà fixé; il avait décidé d'entamer des pourparlers avec la maison de Saint-Cyr en vue d'obtenir la concession de l'ancienne abbaye de la Saussaye, voisine de Villejuif³.

II.

Nous venons, et ce n'est pas pour la première fois, de nommer M. de Calonne. En réalité, ce ministre n'avait fait que donner l'approbation de sa haute autorité aux arrangements pris par un de ses subordonnés, celui qui avait été chargé, dès le principe, du manie-
ment de l'affaire. Nous voulons parler de M. de Montaran.

Jean-Jacques-Maurille Michau de Montaran était un des quatre fonctionnaires, désignés sous le nom d'intendants du commerce, qui se partageaient la direction des affaires commerciales et industrielles du royaume. Il avait succédé dans cet office à Jacques-Marie-Jérôme Michau de Montaran, son père⁴, après lui avoir été adjoint pendant vingt-cinq années⁵.

blissement, dont le succès demandait des réflexions que peut-être on a négligées. »

1. Le titre abbatial du monastère supprimé de Villechasson avait été conféré en 1755 au prieuré de Notre-Dame-des-Anges de Moret. Supprimé à son tour, malgré les vives protestations de la municipalité, le couvent de Moret avait été réuni à celui de Champbenoist, près Provins, en 1781 (*l'Antique et royale cité de Moret-sur-Loing...*, par l'abbé A. Pougeois. Paris, J. Pougeois, 1875, in-8°, p. 161-164).

2. Pièces justif., n° 12.

3. Pièces justif., n° 9. — On ne trouve aucune trace de cette affaire dans le fonds de Saint-Cyr, conservé aux archives de Seine-et-Oise. La recherche que l'archiviste départemental, M. Couard, a eu la complaisance de faire à notre intention est demeurée sans résultat.

4. Décédé le 5 août 1782 et inhumé dans l'église de Lisses (Seine-et-Oise), où l'on voit encore son épitaphe (cf. *Inscriptions de la France du V^e siècle au XVIII^e*, recueillies et publiées par M. de Guilhermy. Paris, Impr. nat., *Coll. des documents inédits*, 1879, in-4°, t. IV, p. 113). — A signaler en passant l'erreur commise, dans les lignes citées plus haut, par M. Lebrun, qui a appelé le père Jean et le fils Jacques-Jérôme.

5. La teneur des lettres patentes, en date du 3 février 1768, portant nomi-

On rapporte que ce dernier avait jadis fait venir de Chine un rouet à filer le coton, et l'avait donné à l'importante manufacture fondée à Saint-Chamond par le sieur Flachat¹. Cet exemple, qui sans doute ne fut point isolé, autorise à croire que M. de Montaran père, durant les trente-huit années² qu'il fut en fonctions, fit preuve de zèle et d'initiative pour le perfectionnement de l'industrie nationale.

Le fils hérita des dispositions du père. Le projet d'établir en France une colonie d'ouvriers indiens le séduisit vivement : il traita l'affaire, non pas seulement avec le soin que réclamait le devoir professionnel, mais comme s'il se fût agi pour lui d'une entreprise personnelle.

Il avait déterminé le choix de M. de Calonne pour l'abbaye de la Saussaye. Mais cet immeuble, en mauvais état, ne pouvait être utilisé qu'après quelques réparations. En attendant qu'on pût les terminer, Montaran offrit gracieusement de mettre à la disposition du gouvernement une de ses propriétés, le château de Thieux, près de Dammartin-en-Goëlle. Sa proposition fut acceptée³.

III.

Escortés par une petite troupe que commandait un officier d'artillerie, M. Trublet⁴, les Indiens furent mis en route : ils arrivèrent à Thieux au commencement d'octobre. M. de Montaran procéda aussitôt à leur installation⁵.

La direction de l'établissement fut confiée à un M. de Villechaise,

nation de Jean-Jacques-Maurille Michau de Montaran à un office de maître des requêtes (Arch. nat., V⁴ 1504, fol. 291 v^o), apprend que, né le 7 juin 1735, il fut nommé conseiller au Grand Conseil le 6 septembre 1754 et intendant du commerce le 4 octobre 1757.

1. Cf. Pièces justif., n^o 13. — Flachat introduisit en France les procédés en usage au Levant pour la teinture des tissus. On lui doit l'étoffe connue aujourd'hui encore sous le nom d'andrinople. Sa manufacture fut déclarée royale par arrêt du Conseil en date du 21 décembre 1756 (Arch. nat., E2358 et F¹² 1332).

2. Il avait été nommé intendant du commerce par lettres de mars 1744 (cf. Arch. nat., V⁴ 1504, fol. 35).

3. Pièces justif., n^o 9.

4. Pièces justif., n^o 1. — Il serait sans doute curieux de rechercher ce qu'il peut y avoir de commun entre cet officier et « le citoyen Trublet, ancien capitaine de vaisseaux de l'État, » auteur d'une *Histoire de la campagne de l'Inde par l'escadre française sous les ordres de M. le bailli de Suffren* (Rennes, impr. veuve Bruté, an X, in-8^o) et qui a fait l'objet d'une notice assez détaillée dans l'ouvrage de M. Ch. Cunat (p. 395), mentionné plus haut.

5. Le 10 octobre 1785 fut paraphé par lui le registre destiné à la comptabilité de l'établissement. Ce registre est conservé aux Archives nationales sous la cote F¹²* 254.

que devait, très peu de temps après, remplacer le sieur Fourcade¹.

Un des Indiens portait le nom de Pragachen, précédé du prénom chrétien de Louis; sachant un peu de français, il servait d'interprète à ses compagnons; on l'appelait leur chef.

Seul d'entre eux, il a laissé un souvenir personnel de son séjour dans notre pays. Si l'on feuillette, en effet, les anciens registres de la paroisse Saint-Médard de Thieux, on voit, au bas d'un acte de sépulture², qui concerne précisément une des Indiennes de la colonie, la signature de Louis Pragachen dessinée avec soin entre deux traits de crayon préalablement tracés pour guider sa main.

Au demeurant, la colonie comprenait douze tisserands, dont trois étaient qualifiés respectivement deuxième, troisième et quatrième chefs, un blanchisseur, un apprenti, un barbier, quatre dévideuses et vingt-six fileuses³. A ce nombre, il semble⁴ qu'on doive ajouter six

1. A partir du 1^{er} février 1786 (F^{12*} 254, fol. 6).

2. Reproduit ci-après (Pièces justif., n° 16).

3. Pièces justif., n° 10.

4. Cette hypothèse nous paraît nécessaire pour concilier les données, en apparence contradictoires, que fournissent nos documents sur le nombre des Indiens.

Examinons successivement ces données :

1° *Suffren propose au gouvernement 54 Indiens* (Mémoire analysé dans notre pièce justif., n° 1).

2° *Le mémoire mis sous les yeux du roi* (Pièces justif., n° 2) porte : 14 hommes et 38 femmes ; total, 52.

Ce premier désaccord s'explique sans peine par l'inexactitude évidente du nombre de 14 hommes : il faut lire 16, chiffre que deux autres documents (cf. ci-après, 4° et 5°) s'accordent à donner.

3° *Les Indiens arrivent à Marseille au nombre de 52* (Lettre du 3 août 1785, anal. pièces justif., n° 1).

Rien n'autorise à contester ce chiffre. Il faut donc admettre que, sur 38 femmes amenées à Malte, 36 seulement vinrent en France.

4° *En octobre 1785, des gages sont payés à 16 hommes et 30 femmes* (Pièces justif., n° 10) : total, 46.

5° *Les Indiens transportés d'Orléans à Nantes en septembre 1787 sont au nombre de 16 hommes et 30 femmes, sans compter les enfants* (Pièces justif., n° 19).

Ces deux données paraissent très bien concorder. Mais nos documents attestent que, pendant le séjour à Thieux, il y eut parmi les femmes deux décès : celui de la nommée Mouttou à la fin de janvier 1787 (Arch. nat., F^{12*} 254, fol. 12 v°) et celui de la nommée Sandaïs ou Sandaye trois mois après (Pièces justif., n° 16). D'autre part, ni la nommée Hillemey, femme du blanchisseur Pittogam, mentionnée en un autre endroit du registre de comptabilité (F^{12*} 254, fol. 5), ni Anne-Marie, mère de l'enfant qui fut baptisé le 9 juin 1786 (Pièces justif., n° 15), ne figurent sur l'état des gages. Celui-ci ne donne donc pas la liste complète des femmes indiennes de la

femmes qui, sans doute parce qu'elles ne travaillaient pas et partant ne recevaient pas de gages, ne figurent pas dans la liste, fournie par le registre de comptabilité de l'établissement, à laquelle nous avons emprunté les indications qui précèdent.

Les bagages des Indiens n'arrivèrent à destination qu'après eux, et non sans quelque retard¹. Cependant, dès le mois de décembre, on considéra que la manufacture était suffisamment en activité pour recevoir des élèves : ceux-ci furent pris parmi les jeunes villageois de Thieux².

M. de Montaran visita fréquemment la colonie³ et chercha les occasions de faire connaître cet établissement et le parti qu'on en pouvait tirer.

Le maréchal de Castries, secrétaire d'État au département de la marine, ayant reçu, à titre d'échantillon, un ballot de coton de Siam cultivé à Sainte-Lucie, soumit cet envoi à M. de Montaran. Celui-ci ne manqua pas d'expédier le ballot à Thieux. Malheureusement l'expérience fut peu intéressante, car elle ne fit que démontrer la mauvaise qualité du coton. La meilleure fileuse ne parvint qu'à grand-peine à en ourdir une chaîne; et, quand cette chaîne, une fois encollée, fut tendue sur le métier, le moindre mouvement faisait casser les fils. Tous les tisserands se récusèrent l'un après l'autre⁴.

Le fait suivant nous paraît plus curieux.

Il existait à Abbeville deux manufactures de cotonnades. Les propriétaires, ayant entendu parler de l'arçonnage du coton à la façon indienne comme d'un procédé très économique, demandèrent à ce sujet des renseignements au sous-inspecteur Pajot des Charmes.

colonie de Thieux. Le nombre de celles qu'il ne nomme pas nous paraît devoir être fixé à six, de manière à atteindre le total de 36 femmes indiqué plus haut. Cela étant, le nombre total des décès aurait été de 6 également.

1. Pièces justif., n° 11.

2. Ils sont nommés dans le registre F^{12*} 254. On nous a assuré que la plupart de ces noms se retrouvaient encore à Thieux il y a quelques années.

3. Le registre de comptabilité présente huit arrêtés de comptes signés par lui à Thieux les 9 et 27 janvier, 5 et 27 mars, 1^{er} mai, 9 juillet, 1^{er} août et 9 décembre 1785. — La mention : « Le 13 dudit [septembre 1786], payé sept livres quatre sols pour de l'eau-de-vie distribuée aux Indiens par ordre de monseigneur le Contrôleur général » (F^{12*} 254, fol. 10 v°), rappelle sans doute la visite que M. de Calonne lui-même fit à Thieux et à la suite de laquelle furent décidées les importantes réparations faites au château de Thieux, en cette même année 1786, par Susleau, maître maçon à Paris. Le mémoire s'éleva à 1,855 l. 19 s. 8 d., somme qui, après vérification de l'architecte juré expert Taboureur, fut réduite à 1,244 l. 17 s. 11 d. (dossier *Thieux*, n°s 6-8).

4. Pièces justif., n°s 14 et 17.

Celui-ci s'adressa à M. de Montaran, pensant qu'il serait possible de retrouver dans ses cartons des dessins du rouet que M. de Montaran père avait jadis fait venir de l'Extrême-Orient. Montaran répondit que des dessins ne pouvaient être qu'imparfaits, mais qu'il se trouvait pour lors en état de proposer quelque chose de mieux. « J'ai en ce moment, fit-il écrire, un établissement d'Indiens dans une de mes terres, et je m'occupe même d'y former des élèves, quant à leur manière de préparer, arçonner et filer le coton. Si, quand ces élèves seront bien formées, les entrepreneurs des manufactures dont il s'agit veulent faire les frais de leur voyage et leur assurer une récompense de leurs peines, je leur enverrai une ou deux filles ou femmes instruites¹. »

M. de Montaran réalisa-t-il cet intéressant projet? Nous sommes à peu près certains du contraire², car diverses circonstances, qu'il nous reste à exposer, vinrent abrégier l'existence de la manufacture indienne.

IV.

Un règlement royal, donné à Versailles le 5 juin 1787³, réorganisa l'administration des finances et du commerce. Entre autres dispositions, il portait qu'à l'avenir, au lieu d'être partagée entre quatre intendants, la direction du commerce et de l'industrie serait centralisée entre les mains d'un seul fonctionnaire.

Une des conséquences de ce changement administratif fut la retraite de M. de Montaran, car ce fut un de ses collègues, M. de Tolozan, que le roi appela à l'unique charge d'intendant du commerce.

De sorte que la colonie indienne de Thieux, bien que continuant d'être logée par M. de Montaran, cessa d'être sous sa surveillance.

Était-ce à regretter?

A vrai dire, cet établissement n'avait pas réalisé les espérances qu'on avait conçues de prime abord.

C'était dans le Bengale que les procédés indiens avaient été portés au plus haut degré de perfection. Or, les ouvriers établis à Thieux venaient d'une région où l'on n'était pas arrivé à cette perfection. Ils ne faisaient que de grosse filature et ne savaient tisser que des toiles

1. Pièces justif., n° 13.

2. Pajot des Charmes composa, dans la suite, un assez volumineux traité de *l'Art du blanchiment des toiles, fils et cotons* (Paris, A.-J. Dugour et Durand, an VI, in-8°); rien dans ce livre n'autorise à croire que l'auteur ait connu autrement que par ouï-dire les procédés en usage aux Indes.

3. Isambert, *Recueil général des anciennes lois françaises*, XXVIII, 357.

et des basins. La fabrication des tissus plus fins, tels que la mousseline, leur était étrangère¹.

Leur outillage était très primitif. On était obligé de porter à Meaux, pour les faire passer au cylindre, les pièces de toiles qui sortaient de leurs métiers².

Le nombre des élèves n'avait augmenté que pendant les deux premiers mois; depuis, il était allé décroissant sans cesse. Dès le mois de septembre 1786, tous avaient quitté l'établissement, à l'exception d'une fillette de douze ans, Geneviève Baillet³.

Quant aux ouvriers eux-mêmes, on les avait vus se mutiner, et il avait fallu, pour les maintenir dans le devoir, prendre des mesures rigoureuses⁴.

Et puis le climat de nos pays n'était guère favorable à ces hommes des régions tropicales. Celui qui a dit, dans les lignes que nous avons citées plus haut, que les Indiens établis à Thieux moururent tous de froid s'est fait l'écho d'une tradition qui, pendant le cours de près d'un siècle, a fort exagéré les choses, mais sans vraiment les dénaturer. Il y eut peu de décès parmi les Indiens; mais les malades furent nombreux. Le sieur Marchand, chirurgien en chef de l'Académie royale de Juilly, fit, en moins de deux ans, deux cent quarante-trois visites à la colonie de Thieux⁵.

1. Rapport du conventionnel Moreau cité plus haut.

2. « Le 28 dudit [octobre 1786], payé la somme de quatre livres au nommé Medard pour avoir porté des toiles à Meux (*sic*) et les avoir rapporté. Ledit jour, le comptable a fait dépense de trois livres pour aller à Meaux faire cilindrer les toiles ci-dessus » (F^{12*} 254, fol. 11). On pourrait multiplier les citations analogues.

3. Marie-Geneviève-Hélène Baillet, née à Thieux le 25 décembre 1773 (Renseignement dû à l'obligeance de M. l'abbé Jacquet, curé de Thieux). — Elle reçut ses derniers gages le 25 août 1787 (F^{12*} 254, fol. 16).

4. « Le 22 dudit [avril 1787], payé à la maréchaussée de Dammartin et au geolier, pour l'emprisonnement de quatre Indiens rebels, la somme de vingt-une livre (*sic*) » (F^{12*} 254, fol. 13). — A rapprocher de la mention suivante, moins explicite : [1^{er} février 1786] « Payé au cavalier de maréchaussée, pour deux jours, 6 livres » (Id., fol. 6). — Une partie des caves du château de Thieux servait de prison (dossier *Thieux*, n° 12).

5. « Le 9 décembre [1786], payé au sieur Marchand, chirurgien à Juilly, la somme de 184 l. 10 s. pour les soins qu'il a donné aux Indiens depuis le 13 octobre 1785 jusqu'à ce jour, à raison de 1 l. 10 s. par visite » (F^{12*} 254, fol. 11 v°). — « Le 19 dudit [août 1787], payé au sieur Marchand, chirurgien à Juilly, la somme de 180 livres pour les visittes qu'il a fait aux Indiens malades, suivant son mémoire quittancé » (Id., fol. 15 v°). Ce mémoire quittancé est conservé dans le dossier *Thieux* sous le n° 19. — Le registre F^{12*} 254 mentionne à diverses reprises des fournitures de tisane, de vin et de bouillon aux malades.

Enfin, l'entretien de l'établissement imposait à l'État des dépenses que l'on ne pouvait espérer couvrir¹ : le travail des ouvriers était trop lent.

M. de Tolozan comprit sans doute qu'il convenait d'examiner sérieusement si l'expérience valait la peine qu'on la prolongeât. Il paraît que le sieur Barneville, industriel estimé², fut désigné comme expert. Il fit travailler les meilleures fileuses et constata leur insuffisance³.

On décida de renvoyer les Indiens dans leur pays.

Ils quittèrent Thieux le 1^{er} septembre 1787⁴, et furent conduits à Orléans, et de là embarqués sur la Loire, à destination de Nantes⁵. Après un séjour de trois mois dans cette ville⁶, on les dirigea, également par eau⁷, sur Lorient, où ils arrivèrent le 24 décembre⁸. Le

1. Le registre de comptabilité ne porte en recette que des sommes versées par l'État et le produit, naturellement minime, de ventes de tabac faites aux Indiens. On avait accordé à ceux-ci le tarif dont jouissaient les troupes (Pièces justif., n° 11).

2. Il existe aux Archives nationales (F 95156) un dossier relatif à Barneville.

3. Rapport du conventionnel Moreau.

4. Pièces justif., n° 18.

5. « Départ d'Orléans le 5 septembre, arrivée à Nantes le 13 dudit » (F¹²* 254, fol. 16 v°). — Cf. Pièces justif., n° 19. Ce document porte que, parmi les Indiens, il y avait douze enfants. Une seule naissance est attestée par les registres paroissiaux de Thieux (Pièces justif., n° 15). Mais le registre de comptabilité (F¹²* 254) fournit d'autres indications : « Le 16 novembre [1785], payé au sieur Page, pour besoins fournis pendant les couches de la nommée Elema, 9 l. 4 s. » (fol. 1). — « Le 20 id. [décembre 1785], payé au sieur Le Page, pour besoins fournis à la nommée Amatavalley pendant ses couches, suivant quittance, ci 14 l. 10 s. Payé au même, comme cy-dessus, pour les couches de la nommée Sagamy, suivant id., 12 l. 18 s. » (fol. 3). — « Ledit jour [21 janvier 1786], payé au même [Lepage], tant pour besoins fournis pendant les couches de la nommée Pitchey que besoins aussi fournis pour les autres malades indiens..., 54 l. » (fol. 5 v°).

6. Ils occupèrent des locaux appartenant au sieur Plumard de Rieux et dont le loyer pour le trimestre s'éleva à 300 livres (dossier *Thieux*, n° 32). Fourcade loua 90 livres une chambre garnie (id., n° 33). Le suisse qui l'accompagnait se servit d'un lit dont le prix de location fut de 24 livres (id., n° 34).

7. « [12 décembre 1787.] Payé pour le chargement des bagages des Indiens à bord de leur navir la somme de neuf livres » (F¹²* 254, fol. 18).

8. « Le 13 décembre 1787, départ de Nantes. Le 24 décembre, dépense en frais de route depuis notre départ de Nantes jusqu'à ce jour de notre arrivée à Lorient, montant à la somme de 122 l. 17 s. 10 d. — Le 24 dudit, payé au nommé Tifauche la somme de 300 livres, prix convenu, pour le transport des Indiens et de leurs bagages de Nantes au port de Lorient » (F¹²* 254, fol. 18).

4 janvier suivant, le sieur Fourcade, qui les avait accompagnés jusque-là, reprenait le chemin de Paris¹.

Les toiles fabriquées par les Indiens furent mises en vente², ainsi que les objets laissés par eux³. M. de Montaran obtint une indemnité de deux mille cinq cents livres pour les dégradations qu'avait subies sa propriété⁴. Ainsi fut liquidée l'affaire⁵.

L'expérience qu'avait proposée Suffren était terminée. Sans doute, le résultat n'en était rien moins que satisfaisant. Mais elle avait été tentée avec la louable intention de perfectionner une des branches de notre industrie ; et nous avons peine à nous expliquer comment, huit ans plus tard, un membre de la Convention a cru, en rappelant l'épisode que nous venons de raconter, donner un exemple des préférences que les ci-devant intendants du commerce auraient marquées pour l'industrie étrangère, au préjudice de l'industrie nationale.

Paul MARICHAL.

1. « Le 4 janvier 1788. Dépense depuis notre arrivée à Lorient le 24 décembre jusqu'à ce jour de notre départ, montant à la somme de 117 livres » (F¹²* 254, fol. 18).

2. Le 16 août 1787, 1,965 aunes d'indiennes avaient été apportées à Paris (dossier *Thieux*, n° 28). La vente fut faite les 7, 8 et 9 février 1788, en l'hôtel de Bullion, rue Plâtrière (auj. rue du Plâtre), par le ministre du commissaire-priseur Hayot de Longpré. Elle produisit 8,392 l. 14 s. (dossier *Thieux*, n° 9 à 11). Ce fut là, après deux années presque entières, le produit du travail des Indiens, dont la rétribution annuelle dépassait 12,000 livres. Depuis leur arrivée à Thieux jusqu'à leur embarquement à Lorient, les Indiens avaient coûté à l'État une somme totale de 41,724 l. 14 s. 9 d. (F¹²* 254).

3. Cette autre vente produisit 1,363 l. 10 s. Le compte en fut approuvé par M. de Tolozan le 20 novembre 1788 (dossier *Thieux*, n° 15).

4. Un état estimatif des réparations à faire au château de Thieux fut dressé le 20 septembre 1787 par l'architecte Taboureur, maître général des bâtiments (dossier *Thieux*, n° 12). M. de Montaran y releva quelques omissions, qui furent reconnues, et réclama, en conséquence, une indemnité de 2,500 livres (id., n° 13). Cette demande fut soumise le 21 août 1788 au bureau du commerce, dont la décision fut favorable (P. Bonnassieux, *Conseil du commerce*, 1700-1791. *Inventaire analytique des procès-verbaux*, p. 468, col. 2).

5. Pour terminer, donnons, d'après nos documents, les noms des principaux fournisseurs de la colonie indienne : Romain, maçon (dossier *Thieux*, n° 18); Marest, peintre-vitrier à Dammartin (id., n° 20); Michel Desaux, charron (id., n° 21); Arnoux, serrurier (id., n° 22); — Gaspard, chaudronnier (F¹²* 254, fol. 16); Haquin fit, pour l'usage de la colonie, divers transports et fournitures de bois (id., *passim*); Lepage, concierge et jardinier du château, se chargea des fournitures à l'usage des Indiens malades et du blanchissage du linge (dossier *Thieux*, n° 24 et 25).

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

I.

Inventaire du dossier de M. de Montaran relatif aux Indiens amenés en France par le bailli de Suffren.

Memoire dans lequel M. le bailli de Suffren offre au gouvernement 54 personnes, qu'il a amené du Malabar, pour filer et tisser les toiles de coton, mousselines, percales et basins, moyennant 20,000 livres par an; il demande aussi la permission de faire entrer les toiles de Malthe en France.

30 avril 1785. Pour le 1^{er} travail.

7 mai. Envoyé au ministre un mémoire pour mettre sous les yeux du Roy en lui renvoyant le 1^{er} memoire.

8. Le Roi a consenti a faire venir les personnes proposées par M. le bailli de Suffren.

31. M. de Calonne en a fait part à M. de Suffren.

3 juin. Réponse de M. le bailli de Suffren.

14. Pour le 1^{er} travail.

5 [juillet]. Lettre de M. de Suffren, dans laquelle il propose de mettre les Indiens à Meudon, et annoncent (*sic*) l'arrivée des Indiens qu'il adressera au s. Agnel, négociant à Marseille¹.

3 août. Lettre des s. Agnel, négociants à Marseille, qui font part de leur arrivée à Marseille².

16. Remis un mémoire au ministre pour prendre des ordres.

16. Le ministre a gardé le mémoire pour en rendre compte au Roi³ et a signé une lettre pour faire venir les Indiens.

12 août. Lettre des s. Agnel qui réclament pour ces Indiens : 1^o leur tabac saisi par la ferme; 2^o des habits, et 3^o une garde pour les accompagner dans leur route à Paris.

26. Lettre du ministre contenant des ordres en conséquence aux s. Agnel.

5 7^{bre}. Lettre du ministre à M. de Montaran pour le charger de preparer le logement de ces Indiens à Meudon, et copies de celles qu'il écrit en consequence à MM. d'Angiviller et de Champcenetz, etc.⁴...

1. Une minute du présent état (Arch. nat., F¹² 1411 v^o, dossier *Thieux*, n^o 1) analyse ainsi cette lettre : « Lettre de M. de Suffren, dans laquelle il observe que les Indiens seroient plus avantageusement placés près la capitale, à Meudon, que dans les provinces meridionales, quoiqu'il y fit plus chaud, pour en tirer le parti qu'on en doit attendre, et engage M. le controleur general à y donner ses soins; il annonce aussi le départ des Indiens adressés au sieur Agnel, negociant à Marseille. »

2. La minute indiquée ci-dessus porte : « Lettre des s. Agnel, qui annoncent l'arrivée des Indiens à Marseille au nombre de 52 avec leurs outils. »

3. La minute porte ces mots, écrits de la main de Calonne : « J'ai gardé les pièces pour en rendre compte au roi dimanche (21 août), etc. »

4. La minute porte : « Lettre du ministre à M. de Montaran, pour le (mot

6 7bre. Réponse de M. d'Angiviller¹.

10. M. de Montaran a vu le ministre et lui a présenté un état des fournitures à faire à ces Indiens (il n'a pas été décidé où on les mettrait).

10. Le ministre a consenti à envoyer à Marseille M. Trublet, officier d'artillerie, pour amener les Indiens à Paris.

17 7bre. M. de Calonne a autorisé M. de Montaran à veiller à l'établissement des Indiens, soit à la Saussaye, près Villejuif, soit ailleurs.

22. M. de Montaran a écrit à M. d'Ormesson pour se concerter avec lui pour les réparations à faire à la Saussaye, appartenant aux dames de Saint-Cyr.

M. de Montaran a gardé vers lui toutes les pièces du dossier.

(Extrait du répertoire D des dossiers d'affaires de M. de Montaran. — Arch. nat., F^{12*} 163, n° 11585.)

II.

Mémoire adressé au Roi de la part du bailli de Suffren, touchant les cinquante-deux ouvriers indiens amenés de la côte de Malabar, en vue de perfectionner l'industrie du coton en France.

MÉMOIRE.

On n'est point encore parvenu en France à fabriquer des mousselines, bazins et toiles de coton aussi fines et d'un aussi bel apprêt que celles de l'Inde, et il est à présumer que cette perfection tient à la manière dont les matières sont préparées et de quelques procédés particuliers lors du tissage.

M^r le bailli de Suffren, désirant procurer cet avantage aux fabriques nationales, a amené avec lui, de la cote Malabard, quatorze hommes et trente huit femmes auxquels cette fabrication est particulièrement connue; mais les difficultés qu'il eut rencontré à les mettre en activité, au moment de leur arrivée en France, l'ont déterminé à les déposer à Malthe. Suivant le marché qu'il a fait avec eux, il doit être payé aux hommes six et huit piastres par mois, suivant la perfection de leur travail, et 4 aux femmes, ce qui fait une dépense annuelle de 20,000 livres. Il est de plus convenu avec eux que, dans le cas où il ne trouverait pas à les employer en France, il leur procurerait gratuitement leur retour dans leur patrie.

Il peut résulter des avantages, pour le commerce national, de l'établis-

omis), de pourvoir au logement des Indiens au château de Meudon; il lui envoie aussi copie de celles qu'il écrit à M^{de} de Brionne à cause d'un logement qu'elle y occupe; à M. le marquis de Champcenetz, gouverneur, et à M. le comte d'Angiviller. »

1. La minute analyse ainsi cette réponse : « Lettre de M. d'Angiviller à M. de Montaran en conséquence de celle de M. de Calonne, dans laquelle il mande qu'il a écrit à M. de Champcenetz de faire évacuer Meudon et de tout préparer pour l'arrivée des Indiens; que de son côté il fera ce qu'il dépend de lui pour cet objet. »

ment projeté par M^r de Suffren, mais, pour qu'il réussisse, il est nécessaire que votre Majesté le prenne sous sa protection.

La différence de religion, la parfaite ignorance qu'ont ces Indiens de la langue française, et plusieurs autres considérations s'opposent à ce qu'ils soient distribués dans les différentes fabriques pour y répandre leurs procédés.

Le seul moyen de les employer utilement serait d'en former une espèce de colonie dans un lieu isolé des autres fabriques, et où il se trouverait un local propre à leurs travaux, et ce ne serait que lorsque cet établissement aurait acquis une certaine consistance, et que ces Indiens s'y seraient acclimatés et auraient contractés les habitudes conformes aux mœurs de leur nouvelle patrie, que l'on pourrait leur donner quelques apprentifs français que l'on répandrait, après qu'ils seraient bien instruits, dans les différentes fabriques de toile de coton.

...¹ paraît présenter un local propre à l'exécution de ce projet; mais il convient de ne pas laisser ignorer à votre Majesté que le transport de ces Indiens de Malthe en France, les frais de leur établissement à..., l'achat des matières premières qu'ils emploieront, formeront un objet de dépense qu'il est difficile d'apprécier; quant aux 20,000 livres qui leur seront payées annuellement pour leur traitement, il est à présumer que cette dépense sera couverte par la vente des marchandises qu'ils fabriqueront.

Dans le cas où, à raison de l'incertitude qu'on peut avoir sur la réussite de cet établissement, votre Majesté ne jugerait pas à propos d'en accueillir le projet, il paraît être de sa munificence de donner les ordres nécessaires pour le renvoi de ces étrangers dans leur pays natal.

[Apostille royale :]

Approuvé pour les faire venir ².

(Arch. nat., F¹² 1411, v^o Thieux, n^o 2.)

III.

Lettre de M. de Calonne au comte d'Angiviller.

Amiens, le 5 7^{bre} 1785.

Le Roi approuve, Monsieur, que les familles indiennes qui vont arriver soient établies provisoirement dans le bâtiment neuf du château de Meudon, sauf à prendre ensuite les mesures convenables pour les transférer au château de Madrid. Je vous prie de donner le plutôt possible pour cet établissement provisoire, dont j'ai chargé M. de Montaran de s'occuper, les ordres qui pourraient être relatifs à la direction des bâtiments.

Vous connoissés le tendre et sincère attachement avec lequel j'ay l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

DE CALONNE.

Je vais prévenir M. de Champcenets.

(Arch. nat., O¹ 1515.)

1. Blanc laissé dans l'original.

2. En tête de cette pièce se lit : « 8 may 1785. M. de Montaran. »

IV.

*Mémoire du comte d'Angiviller sur l'établissement provisoire des Indiens
au château neuf de Meudon.*

MÉMOIRE.

La prochaine arrivée des familles indiennes ramenées de Malthe avoit été, le samedi 3 de ce mois, la matière d'une conférence très réfléchie entre M. le contrôleur général et le directeur général des bâtiments.

Il venoit d'être fait le matin même une visite du château de Madrid, que son emplacement isolé rend le local peut être uniquement propre à une population difficile à placer, si on ne la tient pas dans l'isolement pour lequel elle est nécessairement faite.

La moitié de ce château de Madrid, inutile à jamais, peut suffire à l'établissement; la construction en est bonne; la jouissance en sera libre dans la main de Sa Majesté dès qu'Elle le voudra, et il n'y a de dédommagement à donner peut être qu'au concierge pour la perte de son logement.

L'embarras est que les familles indiennes sont débarquées à Marseille, et qu'un avis qui arrive en ce moment en fait prévoir l'arrivée à Paris d'un moment à l'autre.

M. le contrôleur général a paru s'être assuré que le château neuf de Meudon est absolument vacant, et il y a attaché toutes ses vues pour y déposer, au moins provisoirement, les familles indiennes.

Le directeur des bâtiments a exposé les motifs qui doivent faire écarter un établissement permanent à Meudon.

Mais, puisqu'il faut céder à la circonstance et qu'il n'y a plus un instant à perdre,

Sa Majesté est supplié d'autoriser le directeur général des bâtiments à écrire en son nom, soit à M. le baron de Breteuil, soit à M. de Champcenets, gouverneur, pour que les Indiens soient reçus dans le château neuf de Meudon, et y trouvent un premier azile, qu'il est trop juste de leur donner.

[Apostille marginale :]

Le 6 7^{bre}, à Compiègne, cette feuille a été mise sous les yeux du Roy; et, sur ses ordres, il a été écrit à l'instant à M. le marquis de Champcenets, gouverneur de Meudon, et à M. de Montaran, intendant du commerce.

(Arch. nat., O¹ 1515.)

V.

*Lettre du comte d'Angiviller, directeur général des bâtiments du Roi,
au marquis de Champcenets, gouverneur du château royal de Meudon.*

Compiègne, 6 7^{bre} 1785.

J'ai lieu de présumer, Monsieur, que M. le Contrôleur général, qui partoit samedi, n'aura pu vous écrire le résultat d'une conférence que nous avions eu le matin sur la résolution prise par le Roi de recueillir provisoirement dans le château neuf de Meudon cette petite colonie d'Indiens que M. de

Suffren avoit espéré d'établir à Malthe, mais qu'on ramene en France. Son arrivée a été plus prompte qu'on ne l'avoit compté, et je viens de porter sous les yeux du roi l'avis pressant que me fait parvenir M. de Montaran, intendant du commerce. Sa Majesté m'a ordonné en conséquence de vous informer, Monsieur, que son intention est que le château neuf soit évacué sans aucun délai par le petit nombre de ceux qui y sont logés et qu'à la première réquisition de M. de Montaran ce château lui soit remis pour y installer provisoirement les Indiens et les y tenir dans l'isolement absolu qui convient à leur état et à leurs travaux, de manière qu'ils ne soient subordonnés qu'à M. le Contrôleur général, à M. de Montaran, intendant du commerce, et à leurs préposés. J'écris par le même courrier à M. de Montaran, qui s'empresera sans doute de vous en faire part.

J'ai l'honneur d'être, avec le plus parfait et le plus inviolable attachement, Monsieur, votre, etc.

P.-S. de la main de M. le D. G.¹ :

M. le Contrôleur général m'a dit qu'il avoit prévenu le Roi que Mad^e de Brionne étoit consentante. J'ignore s'il y a d'autres personnes logées. Vous trouverez peut être, ainsi que moi, tout cela bien précipité : mais, si mon avis est suivi, tout cela ne sera que provisoire.

(Extrait du copie de lettres de M. d'Angiviller pour 1785. — Arch. nat., O¹* 1178, p. 454.)

VI.

Lettre du comte d'Angiviller à M. de Montaran.

Compiègne, 6 7^{bre} 1785.

Sur l'avis que je reçois, Monsieur, par le canal du s. Brown², qu'il est plus instant que M. le Contrôleur général et moi ne le présumions samedi dernier de recueillir les familles indiennes dans le château neuf de Meudon, j'en ai sur-le-champ rendu compte au roi, et, en exécution de ses ordres, je viens d'écrire à M. le M^e de Champcenets pour le prévenir que les intentions de Sa Majesté sont qu'à votre première réquisition, Monsieur, il fasse évacuer le château neuf par ceux qui, sûrement en petit nombre, y ont des habitations de tolérance, et qu'il livre ce château pour y déposer provisoirement les familles indiennes et les tenir dans l'isolement absolu qui convient à leur état et à leurs travaux. J'observe à M. de Champcenets que la colonie une fois établie ne sera subordonnée qu'à M. le Contrôleur général, à vous, Monsieur, et aux inspecteurs du commerce qui seront par vous délégués. Le s. Survie, inspecteur des bâtiments sous mes ordres, en reçoit de précieux (sic) pour donner les soins qui peuvent émaner de lui.

J'ai l'honneur d'être avec le plus sincère et le plus parfait attachement, Monsieur, votre très humble, etc.

(Extrait du copie de lettres de M. d'Angiviller pour 1785. — Arch. nat., O¹* 1178, p. 456.)

-
1. Directeur général.
 2. Brown, inspecteur des manufactures en la généralité de Paris (*Almanach royal* pour 1786, p. 279).

VII.

*Lettre du comte d'Angiviller au sieur Herval de Survie,
inspecteur des bâtiments.*

6 septembre 1785.

Je vous prévienne, Monsieur, que le château neuf, à Meudon, va être employé provisoirement et momentanément à recueillir une espece de colonie indienne qui y sera conduite sous les ordres du ministre des finances par M. de Montaran, intendant du commerce. Cet établissement, qui doit s'opérer sans changer la constitution des lieux, pourra exiger quelques cloisonnements pour isoler les gens qu'on y placera et les garantir du concours des curieux. Vous pourrez y pourvoir sur les demandes qui vous seront faites par M. de Montaran ou les agens sous ses ordres, sauf à voir ensuite ce qui conviendra pour le payement des dépenses; si les demandes s'écartoient de la simplicité que je viens de vous indiquer, vous m'en rendrez compte, mais vous donnerez toutes les facilités qui peuvent dépendre de vos soins.

Je suis, Monsieur, votre, etc.

(Extrait du copie de lettres de M. d'Angiviller pour 1785. — Arch. nat., O¹ 1178, p. 456.)

(A suivre.)

III.

BIBLIOGRAPHIE.

1. — COTTIN (Paul). Revue rétrospective. Recueil de pièces intéressantes et de citations curieuses. Paris, aux bureaux de la Revue, rue de Rivoli, 55, 1887-1893, 20 vol. in-12.

Nous avons déjà signalé (*Bulletin*, 1887, p. 127) l'intérêt qu'a cette précieuse collection pour les amateurs de l'histoire de Paris. Voici un aperçu des articles publiés depuis cette époque dans cette intéressante revue, qui, à fin de cette année, aura atteint son vingt et unième volume.

TOME VI.

- P. 3. Souvenirs d'un mobile du VIII^e Bataillon de la Seine [Georges Bertin], avec un dessin de Detaille.
- P. 46. Adresses à la Convention. Mort de Marie-Antoinette et du duc d'Orléans.
- P. 49. Le château et la terre de Chantilly depuis leur origine jusqu'à la seconde moitié du XVIII^e siècle. Manuscrit appartenant à M. F. Masson.
- P. 75. Un gentilhomme polonais à Paris en 1767. Notes de voyage du comte Michel Mnischew.

- P. 145. Mémoires inédits de Rétif de la Bretonne (fin).
P. 193. Souvenirs du comte d'Espinchal sur M^{re} Dubarry.
P. 232. Montgeron pendant l'occupation de 1871.
P. 273. X. Audouin. Souvenirs du comédien Lafitte.
P. 280. Note sur les journées de juin 1832.

TOME VII.

- P. 97. Archives de la Bastille. Communication de M. Frantz Funck-Brentano.
P. 259. Suite de l'article précédent.

TOME VIII.

- P. 92. Les mœurs sous le Directoire. Rapport à Merlin.
P. 141. Fête de la rosière de Romainville en 1775.
P. 169. Une académie politique au XVIII^e siècle. Le club de l'Entresol.
P. 227. M^{lle} Clairon. Note de Meunier, inspecteur de police.
P. 265. Journal anecdotique de Mahul (1820-1825).
P. 281. La journée du 3 septembre 1792 au Temple.

TOME IX.

- P. 1, 193, 259. Souvenirs inédits de Delécluze, publiés par M. Maurice Tourneux.
P. 49, 255. Souvenirs inédits d'un prisonnier de la Bastille (1675).
P. 139. Le numérotage des maisons en l'an VII.

TOME X.

- P. 26. Une détention au Temple sous le Directoire.
P. 49, 158, 262. Souvenirs inédits de Delécluze (suite).
P. 140. Les convulsionnaires à la Bastille (1732).
P. 193. Voyage d'un Anglais à Paris (1788), publié par Fr. Masson.

TOME XI.

- P. 1. Paris du 25 juin au 1^{er} août 1789, par Gudin de la Ferlière.
P. 17. Fournier l'Américain; son rôle en juillet 1789.
P. 26. Lettre d'un officier aux Gardes-Françaises (14 juillet 1789).
P. 28. Documents sur la Bastille.
P. 49. Palloy et Latude.
P. 74, 120, 178. Voyage d'un Anglais à Paris en 1788 (suite).
P. 97. L'exposition de 1806.
P. 250. Souvenirs inédits de Delécluze (fin).

TOME XII.

- P. 68. La grippe en février 1803.
P. 216. Troussseau d'un écolier (1702).
P. 409. Dombrowski et les Allemands.
P. 411. Notes d'un garçon de bureau, mai 1871.
P. 412. Les fiacres de Paris au XVIII^e siècle.
P. 426. Les subsistances sous la Terreur.
P. 431. Apostille de Louis-Philippe sur le recours en grâce de Fieschi.

TOME XIII.

- P. 1, 73, 145, 313, 433. Mémoires inédits d'Hippolyte Auger (1810-1869).
P. 144. Châteaubriand candidat à l'Institut.
P. 294. La veille de Champigny (1870).
P. 298. La Fédération de 1790.
P. 308. Projet d'un canal joignant la Marne, la Seine, l'Aisne et l'Oise.
P. 371. Le jeu à Paris en 1745.

TOME XIV.

- P. 49, 97, 169, 241, 385. Mémoires d'Auger (suite).
P. 152. Curiosités des vieux almanachs (1797).
P. 320. La danseuse Camargo.
P. 326. L'exécution de Louis XVI.

TOME XV.

- P. 25, 169, 265. Mémoires d'Auger (fin).
P. 73. Les massacres de septembre jugés par Louis Blanc.
P. 361. La censure et le théâtre Montansier.

TOME XVI.

- P. 207. Une révolte de blanchisseuses à la Grenouillère (1721).

TOME XVII.

- P. 72. L'exécution de Marie-Antoinette.
P. 142. La vente de Mirabeau.
P. 361. Paris au 2 décembre 1851.
P. 374. Cailhava et la Comédie-Française.

TOME XVIII.

- P. 60. Le 21 janvier 1793.
P. 166. Lettre de Talleyrand sur l'attentat contre le Premier Consul (1800).
P. 311. L'influenza en 1767, 1803, 1817 et 1837.

TOME XIX.

- P. 73, 145, 265. Les journées des 5 et 6 juin 1832.
P. 289, 385. Journal intime de Villenave.

TOME XX.

- P. 49, 85, 208. Journal intime de Villenave (suite et fin).
P. 145. Documents concernant le cœur de Louis XVII.
P. 361. Dumouriez à la Bastille.
P. 394. Un songe à la Bastille (1753).

P. LACOMBE.

2. — MARSY (comte A. DE). Jean Racine, sa fortune, son mobilier et sa toilette. Lecture faite à la séance publique de la Société des Antiquaires de Picardie. Amiens, impr. Yvert et Tellier, 1894, in-8°, 23 pages.

Le titre de ce travail dit assez l'intérêt qui s'attache à son contenu. Ajoutons que la plupart des matériaux mis en œuvre sont ceux qui ont été découverts et publiés en 1892 par notre confrère M. de Grouchy, et l'on comprendra l'importance de cette brochure, qui sera lue et recherchée par tous ceux qui s'intéressent à notre grand poète.

P. L.

BULLETIN
DE LA SOCIÉTÉ
DE L'HISTOIRE DE PARIS
ET DE L'ILE-DE-FRANCE.

I.
COMPTE-RENDU DES SÉANCES.

SÉANCE DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

Tenue à la Bibliothèque nationale le 12 mars 1895.

Présidence de M. Léopold DELISLE, en l'absence du président
et du vice-président, empêchés.

La séance est ouverte à quatre heures.

Étaient présents : MM. A. de Barthélemy, G. Bienaymé, P. Bonnassieux, comte Boulay de la Meurthe, A. Bruel, L. Delisle, A. Dufour, vicomte de Grouchy, P. Guérin, P. Lacombe, A. Longnon, Edgar Mareuse, A. de Montaiglon, H. Omont, baron A. de Ruble, G. Servois, M. Tourneux, Ch. Tranchant, Th. Vacquer, P. Viollet.

M. le comte de Marsy s'excuse par lettre de ne pouvoir assister à la séance.

— Le procès-verbal de la séance du Conseil du 12 février est lu et adopté.

— M. le Président annonce la mort de M. Gabriel de Brossard, membre de la Société. Les regrets unanimes du Conseil accueillent cette communication.

— Le Conseil prononce l'admission de :

957. M. le comte DE VALLERAND, présenté par MM. A. Dufour et le vicomte de Grouchy.

— M. P. Lacombe signale au Conseil l'activité des sociétés parisiennes d'Auteuil et du vieux Montmartre et énumère les principaux travaux qu'elles ont déjà publiés.

— M. Babeau, présent à la séance, veut bien promettre pour la prochaine Assemblée générale de la Société une lecture sur le *Théâtre des Tuileries sous Louis XIV, Louis XV et Louis XVI*.

— Le reste de la séance est consacré à la lecture du projet de traité avec M. Daupeley-Gouverneur, imprimeur, projet qui est communiqué par M. le Trésorier et approuvé par le Conseil.

— La séance est levée à cinq heures et demie.

SÉANCE DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

Tenue à la Bibliothèque nationale le 9 avril 1895.

Présidence de M. J. GUIFFREY, président.

La séance est ouverte à quatre heures.

Étaient présents : MM. A. de Barthélemy, G. Bienaymé, A. Bruel, L. Delisle, A. Dufour, vicomte de Grouchy, J. Guiffrey, P. Lacombe, J. Lair, A. Longnon, Edgar Mareuse, baron A. de Ruble, P. Viollet.

M. H. Omont s'excuse par lettre de ne pouvoir assister à la séance.

— Le procès-verbal de la séance du Conseil du 12 mars est lu et adopté.

— M. le Président annonce la mort de M. Alfred d'Aunay, membre de la Société. Les regrets unanimes du Conseil accueillent cette communication.

— Le Conseil prononce l'admission de :

958. M. Ed.-Séb. ARCHDEACON, présenté par MM. le vicomte de Grouchy et Paul Lacombe.

959. M. Paul LE VAYER, présenté par MM. Jules Cousin et Paul Lacombe.

960. La Bibliothèque du *Cercle de la Librairie*, présentée par MM. J. Guiffrey et Paul Lacombe.

961. M. G. MONVAL, présenté par MM. Edgar Mareuse et Paul Lacombe.

962. M. André LE GLAY, présenté par MM. Paul de Cauville et A. Dufour.

— M. Charles Sellier donne lecture d'une note sur *l'Hôtel de Thoiry*; cette note est renvoyée au Comité de publication.

— M. L. Delisle fait une communication sur le concile de Paris de 1210, d'après un document récemment découvert par M. le Dr Finke, et veut bien promettre de remettre à ce sujet une note au Comité de publication.

— La séance est levée à cinq heures.

II.

VARIÉTÉS.

L'HOTEL DE THORIGNY.

Dès les premières années du x^v^e siècle, les environs de la vieille porte Barbette étaient certainement l'endroit de Paris le plus recherché de la noblesse et de la haute bourgeoisie. Indépendamment des hôtels déjà bien connus de Tancarville et du maréchal de Rieux, situés, l'un rue des Rosiers et l'autre Vieille-Rue-du-Temple; à part les fastueuses maisons de Novion et de La Rivière, qu'on voyait rue de Paradis, non loin de l'hôtel de Clisson; sans compter non plus ce fameux logis de Barbette, que Jean de Montaigu venait de céder à la reine Isabeau de Bavière pour en faire son *petit séjour*, on remarquait entre autres : à l'angle des rues Barbette et de Paradis, la demeure de Henry de Lisaac, valet de chambre de Charles VI et garde de son épargne¹, vis-à-vis de maisons situées contre les Blancs-Manteaux, qui appartenaient à Hémon Raguier, argentier de la reine²; un peu plus haut, presque en face de l'hôtel Barbette, le chevalier Guillaume des Bordes habitait un grand hôtel composé de plusieurs bâtiments et dont les jardins aboutissaient à la rue du Chaume³; au coin de la rue des Poulies, que hantaient les pauvres *francs bourgeois* des *petites maisons d'aumône*, sur la rue Barbette, du côté des vieux murs de la ville, se trouvait la maison à *la Fleur de Lys*, que Hémon Raguier devait céder à Jehan Le Blanc, comme lui argentier de la reine⁴; à l'angle opposé de la rue des Poulies, il n'y avait encore que des masures, qui ne firent place que quelque quatre-vingts ans plus tard à la jolie tourelle qui subsiste encore; mais, du même côté de la rue Barbette, à quelques pas de ces masures, on rencontrait la porte de l'hôtel du chevalier Loys de Villiers, chambellan de Charles VI, que la vieille hôtellerie abandonnée du *Moulinet* séparait de l'hôtel Barbette⁵; au delà de celui-ci et y attenait se trouvait enfin l'hôtel de Thorigny, dont il va être question.

De tous ces opulents logis, dont les hôtes furent diversement mêlés aux graves événements de cette époque si troublée, il reste à peine

1. Arch. nat., S 5586 et 5587¹, censiers de 1438, et MM 133.

2. Ibid., MM 133.

3. Ibid., id.

4. Ibid., S 5082¹, fol. 86 v^o.

5. Ibid., S 5586 et 5587¹, censiers de 1438, et S 5082¹, fol. 129 r^o.

un faible souvenir ; il en est même dont l'histoire semble avoir été complètement effacée. L'hôtel de Thorigny est de ceux-là, car il n'en reste aujourd'hui plus d'autre trace que son nom donné à la rue qui joint la rue de la Perle à la rue de Belleyme. En effet, à part quelques notes rapportées, d'après Sauval¹, par M. Auguste Longnon dans son *Paris pendant la domination anglaise*², nous ne connaissons jusqu'à présent aucun autre renseignement sur cette demeure oubliée et disparue.

Le hasard nous ayant fait rencontrer aux Archives nationales deux pièces inédites ayant un rapport direct avec l'hôtel de Thorigny, nous croyons utile de les mettre en lumière : l'une, datée du 8 août 1407, est une déclaration au Temple, par laquelle le propriétaire de l'hôtel, Hervé de Mauny, reconnaît l'existence de quelques degrés placés sans autorisation devant l'entrée (S 5072^A, n° 1 de la 65^e liasse) ; l'autre, du 16 mai 1480, est un rapport du voyer du Temple à propos d'un empiétement sur la rue du portail de l'hôtel (S 5072^B, n° 1 du carton).

I.

A tous ceulx qui ces lettres verront, Hervé de Mauny, chevalier, seigneur de Thorigny³, chambellan du Roy nostre sire et de M^r le duc d'Orléans, salut.

Comme naguières, pour entrer en nostre hostel que nous avons assis en la rue de la Courtille Barbette à Paris, de laquelle rue avoient esté ostez certaines terres geteisses, gravois et autres choses pour abaisser et avuicer ycelle rue, par vuidenge desquelles terres et ordures le chemin de la voierie de ladite rue qui est en la voierie, terre, justice et seigneurie des religieux, prier et frères de l'hospital S.-Jehan de Hierusalem, qui jadis fut du temple à Paris, Nous avons fait faire certains degrez sans le congé et licence desdits religieux ne de leurs gens ou officiers pour eulx, ce que faire ne pouvons ou debvons par raison, confessons avoir teneu lesdictz degrez et entrée de nostre dite maison desditz religieux, et que par courtoisie ils nous souffrent, laissent ont souffert et laissé tenir et avoir yceulx degrez ; et promettons, que toutes et quantes fois qu'il plaira auxditz religieux, lesditz degrez oster ou faire desmolir, et n'entendons et n'est nostre espérance ou intention que pour

1. Sauval, t. II, p. 244, et t. III, p. 288, 303, 319 et 653.

2. Auguste Longnon, *Paris pendant la domination anglaise* (publié par la Société de l'Histoire de Paris et de l'Ile-de-France). Paris, Champion, 1878, in-8°, p. 95, note 3.

3. Suivant La Roque, il existe une généalogie de la maison de Mauny commençant à Hervé de Mauny, chevalier, baron de Thorigny (sur Vire, en Normandie), chambellan du roi Charles VI en 1406, qui épousa en 1373 Marie de Craon, fille de Guillaume de Craon, seigneur de Sainte-Maure, de Sablé et de la Ferté-Bernard, et de Marguerite de Flandres, dont il eut : Hervé de Mauny, II^e du nom, chambellan de Louis de France, duc d'Orléans, marié à Jeanne Saige, dame de Sacey, dont il eut : Guillaume de Mauny, mort en 1486, et Charles de Mauny (voir La Chesnaye des Bois, *Dictionnaire de la noblesse*).

quelque laps de temps que nous ou nos successeurs ou ceulx qui de nous auroient cause, tregnonz ou tregnent les susditz degrez et entretenir en l'estat et disposition qu'ils sont, ce ne face ou porte aucun préjudice ou dommage aux susditz religieux, à leurdite terre, justice et seigneurie, ne que pour ce nous ou nosditz successeurs puissions ou devions acquérir aucun droit de franchise d'iceulx degrez et entrée, avoir et tenir sans le gré et consentement desditz religieux ne que pour cause de ce nous puissions acquérir aucune saisie ou possession, Et avec ce promettons que, au cas où les gens et officiers du Roy poursuivroient en personne ou temps advenir ou voudroient aucune chose demander aux susditz religieux pour avoir souffert et toléré lesditz degrez et entrée, estre ainsy par la manière qu'ils ont de tout ce garantir et dédommager et rendre indemnes lesditz religieux, leurs gens et officiers pour eux et toutes les choses dessusdites faire continuer et accomplir, avons obligé et obligeons nos biens, nos hoirs et les biens de nos hoirs, meubles et immeubles présens et advenir que nous avons soubmiz et soubzmettons par ces présentes à toutes justices où ils sont et pourront estre trouvez. En tesmoing de ce, nous avons mis nostre scel à ces lettres, qui furent scellées le lundi viii^e jour du mois d'aoust l'an de grace mil quatre cens et sept.

II.

A honorable home et sage Mons^r le Maire et garde de la justice temporelle, que ont en ceste ville de Paris messeigneurs les religieux et commandeur du Temple à Paris de l'ordre S.-Jehan de Hierusalem, Fremin¹ Charpentier, charpentier juré du Roy nostre sire en l'office de charpenterie et garde de la voyerie dudit Temple, honneur et révérence. Mons^r le Maire, plaise vous savoir que de vostre commendement à moy fait, et à la requeste du procureur du Temple pour Mons^r le grand prieur de France, le seiziesme jour du mois de may l'an mille quatre cens quatre-vingts, prins et appelés avecques moy maistres Jehan Poiriau² et Girard Chapiau³, maistres jurez du Roy nostre sire en l'office de massonnerie, je me suis transporté en ung hostel nommé l'hostel de Thorigny, assis en la rue Barbette et qui fait le coing en icelle rue de une ruelle qui va en la cousture S^{te}-Catherine, estant iceluy hostel en la voyerie et haulte justice de iceluy Temple, auquel hostel depuis naguières et de nouvel Guille Regnier et Laurens Bidet (ou Bidot)⁴, massons tailleurs de pierre, ont édifié sur la voyerie ung portail en massonnerie,

1. C'est la première mention que nous ayons rencontrée jusqu'à présent de ce maître charpentier, dont Lance ni Bauchal n'ont parlé dans leurs dictionnaires.

2. Jehan Poireau, maître de l'œuvre de Paris, travaillait aux fortifications de cette ville vers 1475 (Arch. nat., Comptes de la Ville, KK413; voir Bauchal, *Nouveau dictionnaire des architectes français*).

3. Girard Chapeau, maçon juré du roi, répare un hôtel de la rue de Paradis à Paris. Le devis de ces travaux, en date du 15 février 1474, auquel est appendu le sceau de ce maître, est conservé aux Archives nationales (voir Lance, *Dictionnaire des architectes français*).

4. Comme pour le maître charpentier Frémin Charpentier, nous n'avons pu recueillir jusqu'à présent aucun autre renseignement sur les deux tailleurs de pierre Regnier et Bidet.

pour veoir, moy et lesditz Poiriau et Chapiau, iceulx ouvraiges de massonnerie, asçaveoir se en faisant et ediffiant iceulx ouvraiges ils ont été bien et deument allignez et se il n'y a point d'entreprise sur ladite voyerie, lesquelz ouvraiges de massonnerie ainsy faitz sur ladite voyerie oudit hostel de Thorigny par lesditz Regnier et Bidet, moy, lesditz Poiriau et Chapiau, en la présence dudit procureur d'icelle commanderie, nous avons veus et visitez, lignez et jaugez et plombez ainsy que il appartient; et avons trouvé que en ladite massonnerie il y a entreprise et avancement sur ladite voyerie plus que elle n'estoit d'ancienneté de ung poulce ou environ, comme il nous est appareu et appert par les anciens repaires et alignemens. Et tout ce vous certiffie estre vray et aussy font lesditz Poiriau et Chapiau, avoir esté par nous loyaument fait, avons prouvé et le tesmoignons par nos sceaux cy mis l'an et jour dessusditz.

Si, par l'existence de ces deux pièces, il est bien établi que l'hôtel de Thorigny était situé en la justice et voirie du Temple, il ne s'en-suit pas qu'il devait être censitaire de cette seigneurie. Au contraire, cet hôtel semblerait plutôt n'avoir été qu'une sorte de petit fief ou d'arrière-fief ne relevant seulement du Temple que pour ce qui était de la justice et de la voirie, car il ne figure sur aucun des censiers de la commanderie.

Quant à l'emplacement précis de l'hôtel de Thorigny, le titre du 16 mai 1480 dit bien qu'il était assis en la rue de Barbette et faisait le coin d'une ruelle qui allait en la Culture Sainte-Catherine, mais rien de plus. Pour les tenants et aboutissants, on ne peut encore s'en rapporter qu'à Sauval (t. II, p. 244; t. III, p. 288, 303, 319 et 653), dont les indications, répétées d'après les comptes des confiscations des Anglais de 1421 à 1427, établissent avec une clarté suffisante que l'hôtel de Thorigny tenait, d'une part, à l'hôtel du duc de Bretagne qui fut à la reine Blanche, et, d'autre part, à ladite ruelle qui allait en la Culture Sainte-Catherine.

Or, cette ruelle, qui, d'après Sauval (t. I, p. 156), n'avait pas encore de nom en 1579, aurait été, suivant Jaillot (t. III, Q. du Temple, p. 22), primitivement appelée *rue de Thorigny*, dénomination qu'elle échangea par la suite contre celle de *rue de la Perle* empruntée à l'enseigne d'un jeu de paume très en renom qui y existait, et qui passait, au dire de Piganiol de la Force, pour *la perle* des tripots¹.

Parce que Sauval a dit une fois (t. II, p. 244) que l'hôtel de Thorigny « était à la Vieille-Rue-du-Temple et donnait rue de Paradis, » on pourrait peut-être en conclure que la ruelle en question avait aussi porté ce nom; mais tel n'est pas notre avis. Pour nous, Sauval a voulu désigner ici la *rue du Parc-Royal*, qui s'était appelée auparavant *rue du Petit-Paradis*, du nom aussi d'une enseigne du voisinage; et, par conséquent, cet auteur spécifiait bien que l'hôtel de Thorigny s'étendait de la Vieille-Rue-du-Temple (jadis rue Barbette)

1. Piganiol de la Force, *Description de Paris*, t. IV, p. 374.

jusqu'à la rue du Petit-Paradis (depuis dénommée du *Parc-Royal* parce qu'elle conduisait à l'ancien parc du palais des Tournelles¹). L'étendue de l'hôtel de Thorigny, ainsi déterminée, s'explique encore par cette autre indication de Sauval (t. II, p. 244), à savoir qu'il « était accompagné d'un jardin, » le même assurément que cet auteur avait déjà cité d'autre part sous le nom de *Culture Thorigny* (t. I, p. 71).

En disant, d'une part, que l'hôtel de Thorigny attenait ou bien était « attaché » à l'hôtel de la reine Blanche, Sauval (t. II, p. 244 ; t. III, p. 303 et 319) entendait parler de l'hôtel Barbette et de la reine Isabeau de Bavière, qui, devenue veuve en 1422, portait à ce titre, suivant l'usage, le nom de *Reine blanche*. Mais si, d'autre part, Sauval dit que l'hôtel de Thorigny attenait à l'hôtel du duc de Bretagne, il n'y a pas de doute qu'il désigne encore l'hôtel Barbette, que nous savons sûrement être passé aux mains du duc de Bretagne, Jean VI, vers 1408, peu après l'assassinat du duc Louis d'Orléans, ainsi qu'il appert d'un titre que nous avons trouvé aux Archives nationales².

Après avoir ainsi déterminé l'emplacement de l'hôtel de Thorigny, il nous resterait à tracer son histoire ; malheureusement les documents nécessaires nous manquent encore pour le faire d'une façon satisfaisante. Le titre du 8 août 1407 indique bien que le propriétaire de cet hôtel est Hervé de Mauny, chevalier-seigneur de Thorigny ; mais, pour en connaître davantage, nous sommes encore obligé de nous en rapporter aux indications de Sauval et de M. Longnon, lesquelles rapportent que l'hôtel de Thorigny fut confisqué par les Anglais en 1421, comme faisant partie des biens des bannis et des rebelles soupçonnés d'avoir pris part au meurtre du duc de Bourgogne. Loué d'abord 8 livres parisis, puis vendu à Philippe Boussac, apothicaire, et à sa femme, l'hôtel de Thorigny fut donné par le roi d'Angleterre Henri VI, le 16 juin 1423, à Jehan Bezille, chevalier-seigneur de Maye et de Buffières, ancien chambellan du feu roi Charles VI, pour le dédommager en partie des pertes que la guerre lui avait fait subir. Jehan Bezille ayant quitté quelques années plus tard le parti du roi d'Angleterre pour se retirer auprès du duc de Bretagne, qui favorisait le parti du roi légitime, Henri VI lui reprit l'hôtel de Thorigny pour le céder, le 3 mai 1429, à l'un de ses conseillers, Popenham, chevalier anglais.

A partir de ce moment, nous ne savons ce que devint l'hôtel de Thorigny ni à qui il appartenait vers 1480, lorsque les maçons tailleurs de pierre Bidet et Regnier en refirent le portail, qui se trouva, du fait de cette réédification, empiéter d'un pouce sur la rue.

1. Jaillot, t. III, Quartier du Temple, p. 22 et 23. Cependant la rue du Parc-Royal paraît, suivant Sauval (t. I, p. 155), avoir primitivement porté le nom de *Thorigny* ; c'est, en effet, sous cette dénomination qu'elle est indiquée sur un plan de Paris du xvi^e siècle, dit de Saint-Victor.

2. Arch. nat., S 5082¹, fol. 30 et 31.

Cependant, un titre de propriété du 9 novembre 1561, appartenant à M. Coutela, propriétaire actuel du n° 36 de la rue des Francs-Bourgeois, porte que, à l'emplacement de l'ancien hôtel de Thorigny, certain évêque de Mende attenait à l'hôtel Barbette. Or, en ce temps-là, l'évêque de Mende était Nicolas Dangu, abbé de Foix et de Juliers, conseiller privé du roi et maître des requêtes de l'hôtel; il avait été évêque de Séez, puis transféré à Mende en 1547, où il resta vingt ans. L'hôtel de l'évêque de Mende n'est autre assurément que celui qui figure sur le relevé des bâtiments ou des fiefs de Paris dont les détenteurs arguaient de leurs privilèges d'État pour se soustraire à la cotisation imposée en 1553 à tous les propriétaires de Paris pour pourvoir à la construction des fortifications de cette ville¹. Contemporain de l'hôtel Barbette, et comme lui démodé et menaçant ruine, l'hôtel de Thorigny dut enfin disparaître un peu avant les dernières années du xvi^e siècle.

Au xviii^e siècle, l'emplacement de l'hôtel de Thorigny nous paraît s'identifier exactement avec certain fief, dit le *fief des Fusées*, figuré sur un plan général de la censive du Temple en 1789², longeant la rue de la Perle dans toute sa longueur et occupant la moitié environ de la superficie comprise entre la rue de la Perle et la rue Barbette actuelle. Sur le dit plan, cet espace est représenté couvert de maisons avec cours et jardins. De même que l'hôtel de Thorigny, le *fief des Fusées* n'est mentionné sur aucun des comptes censiers du Temple et ne devait relever de cette seigneurie que pour la justice et la voirie. En effet, la clef du plan terrier de 1789 indique que les maisons de cet endroit font partie de la censive du *fief des Fusées*³.

Quant à cette dénomination de *fusées*, anciennement portée, au dire de Sauval (t. I, p. 155), par la rue du Parc-Royal à cause du voisinage de certain *hôtel des Fusées*, les historiens jusqu'à présent,

1. Arch. nat., H 1782, fol. 130 r°, et H 1783, fol. 51 v°. — Voir l'article sur les *Fiefs de Paris au milieu du XVI^e siècle*, publié par M. François Bonnardot dans le *Bulletin de la Société de l'Histoire de Paris et de l'Île-de-France*, 13^e année, 1886, p. 131 et 141.

2. Arch. nat., N⁴ 14 (Seine).

3. Ibid., S 5605. — Sur cette clef du terrier du Temple de 1789, on voit, comme censitaires du *fief des Fusées*, le s^r Perronet pour la maison représentée aujourd'hui par le n° 1 de la rue de la Perle, et le marquis du Coudray pour le n° 3, tandis que le s^r Sanson est indiqué pour la maison portant actuellement le n° 90 de la rue Vieille-du-Temple. D'après l'*État actuel de Paris ou le Provincial à Paris* de Watin fils, édition de 1789 (quartier du Temple, p. 76), le n° 7 actuel de la rue de la Perle était alors occupé par le conseiller Serre de Saint-Romain et par dame Murard son épouse, ainsi que par M. Boscheron des Portes, maître des requêtes, ayant pour voisin, au n° 9, à l'angle de la rue Vieille-du-Temple, M. Dupeiron, ancien directeur de la Monnaie.

il faut l'avouer, n'ont pas fait attention qu'elle évoquait tout simplement le souvenir de l'ancienne résidence de la reine Isabeau dans ces parages. Il eût suffi, pour cela, de se rappeler que les *fusées* étaient justement les propres armoiries de cette princesse, c'est-à-dire celles des anciens ducs de Bavière, au blason *losangé en bandes d'argent et d'azur*. Or, on sait que, en langage héraldique, on désignait jadis sous le nom de *fusées* des losanges allongés. Suivant la coutume de son temps, Isabeau avait fait répéter ses armoiries un peu partout, soit en émail sur des hanaps, soit en peinture sur des étoffes ou des tapisseries, à la grande fureur de son pauvre époux Charles VI, qui ne pouvait, paraît-il, en supporter la vue sans entrer dans un accès de frénésie¹. Il n'y a donc rien d'étonnant que ces *fusées*, ornant aussi le fronton de la porte de l'hôtel Barbette, ne lui aient servi d'enseigne, et c'est précisément ce qu'on doit admettre, car on voit, sur la plupart des censiers du Temple du xvi^e siècle, l'hôtel Barbette désigné aussi sous le nom d'*hôtel des Fusées*². Au xvii^e siècle, suivant Lefeuve, le nom *des Fusées* était passé à un hôtel appartenant alors à M^{me} la présidente Bordier, qu'on surnommait, pour cette raison, *M^{me} des Fusées*. Cet hôtel se voit encore aujourd'hui rue du Parc-Royal, en regard de la rue de Sévigné³.

Mais là se bornent pour aujourd'hui nos connaissances relatives à l'hôtel de Thorigny; nous pensons néanmoins qu'il est encore utile de les mettre en lumière, à cause des quelques particularités documentaires et inédites qu'elles renferment.

Charles SELLIER.

INVENTAIRE SOMMAIRE D'UN MINUTIER PARISIEN

PENDANT LE COURS DU XVI^e SIÈCLE

(1498-1600).

(Suite⁴.)

Mars 1530. — Acceptation définitive par le collège de Dainville du rachat effectué par Jacques Gobelin, le 24 août 1529, d'une rente de 28 l. p. constituée au profit du collège par Jean de Tournay et Gene-

1. Vallet de Viriville, *Isabeau de Bavière*; extrait de la *Revue française*, t. XV (Paris, Techener, 1859, in-8°).

2. Arch. nat., MM 156 à 169.

3. Lefeuve, *les Anciennes maisons de Paris*, t. IV, p. 439.

4. Voir le *Bulletin* de 1893, p. 40-58, 114-136, et celui de 1894, p. 39-57, 77-94, 147-184 et 205-216.

viève Emery, sa femme (2); — à la requête de Claude Saulve, procureur au Châtelet, plusieurs habitants de Notre-Dame-des-Champs, dont Guillaume Duchesne, tavernier (le nom des autres, écrit au haut d'un feuillet, est devenu illisible), attestent que Pierre Mille, laboureur audit lieu, est homme de mauvaise vie et conversation, grand jureur et blasphémateur du nom, du sang et du corps de Dieu, des saints et des saintes, qu'on ne peut se fier à son témoignage, n'étant pas homme de bonne conscience, mais capable de dire, pour une pinte de vin, tout ce qu'on voudra; qu'il est mal intentionné à l'égard du requérant, qui, étant prévôt de Notre-Dame-des-Champs, l'a fait arrêter et condamner à l'amende pour plusieurs blasphèmes (23 et 30); — annulation du contrat du 14 août 1529 entre Germaine Hopyl et Georges Hopyl, rapporté plus haut (22); — échange entre Jean Petit l'aîné, marchand libraire juré en l'Université et bourgeois de Paris, marié à Guillemette de la Vigne, et Nicolas de la Vigne, sergent à cheval des aides et tailles en l'élection de Paris : ce dernier cède la moitié de la maison de la Longue allée, place Maubert, à l'enseigne du Tranchoir d'étain, à lui-même cédée antérieurement, aux mêmes conditions, par son frère Vincent de la Vigne, contre le tiers d'une maison et de 80 arpents de terre, sis à Mauchamps, près Boissy-sous-Saint-Yon, faisant partie de la succession des père et mère de Guillemette, Nicolas et Vincent de la Vigne, et une soulte de 100 l. t. (24).

XVII^e. 7 septembre 1539-27 mars 1540; 30 novembre 1541.

Catherin Fardeau. — Registre, papier, XIII^e XI feuillets.

La couverture du registre est constituée par une expédition, non datée du jour ni du mois, du bail viager, du 27 novembre 1539, rapporté plus bas (153g).

« Premier registre de Katherin Fardeau. 1539. — A l'honneur de Dieu... cy commence le registre faict par Katherin Fardeau, notaire du Roy..., suyvant les ordonnances... publiées tant en la court de Parlement que, comme l'on dict, ou Chastellet de Paris... » (fol. 3).

Septembre. — Marché entre Jean Gourdillau et Michel de la Planche, carriers à Saint-Germain-des-Prés, d'une part, et François Bruneau, marchand à Paris, d'autre, pour l'extraction de la pierre et du moëllon nécessaires à la construction projetée par François Bruneau à

1. L'état matériel du local des archives ne nous a pas permis de procéder, au début, comme nous l'aurions désiré, à un récolement préliminaire; d'autre part, nous avons cru constater qu'à chaque année correspondait régulièrement un article, liasse ou registre; nous avons par suite décidé de donner un numéro même aux articles en déficit; un récent examen nous a montré qu'il fallait renoncer à ce système, telle année étant représentée par plusieurs articles, tel article concernant plusieurs années, sans parler d'une série spéciale de registres concernant l'Hôtel-Dieu de Paris.

Saint-Germain-des-Prés, au Pré-Crotté; un trou de carrière a été creusé sur le terrain à construire; les outils seront fournis par François Bruneau, qui paiera 6 s. t. par toise de muraille; dans le cas où les carriers ne trouveraient rien, ils seraient payés à raison de 5 s. 6 d. t. pour chaque journée (8, fol. 5 v°); — procuration de Jean de Cailly, brasseur de bière à Saint-Marcel, grand'rue Mouffetard (9, fol. 6); — reçu de Michel Le Beuf, écolier étudiant en l'Université de Paris, au collège Sainte-Barbe, autorisé par Didier Pautrat, régent au collège et son pédagogue, à Thomas Saulnier, messenger de Troyes, de 58 l. 3 s. t. à lui envoyées pour ses besoins par son père, Jean Le Beuf, demeurant à Nevers (9, fol. 7); — reçu de Fiacre David, manouvrier, rue Saint-Victor, à Gervais Cadier, laboureur à Fresnes, fils et exécuteur testamentaire de Jean Cadier, de 9 l. 2 s. 6 d. t. pour son salaire d'avoir accompli le pèlerinage de Saint-Claude, conformément au testament du défunt, et pour une messe et une offrande en l'église dudit lieu (10, fol. 7 v°); — procuration de François des Cars, chevalier, seigneur de la Vauguyon, sénéchal de Bourbonnais, gentilhomme de la Chambre du Roi, ayant la garde noble de Jean des Cars, son fils, issu d'Isabeau de Bourbon, dame de Carency, Bucquoy, Aix-en-Gohelle et Bouvigny, au nom de Jacques de Martigny, écuyer, pour présenter à l'Empereur l'aveu et dénombrement des terres provenant d'Isabeau de Bourbon et « demander souffrance qui vaille foy » pendant la minorité de Jean des Cars (11, fol. 8 v°); — procuration de Philippe Bienvenu, maître ès arts, étudiant en l'Université de Paris, près le collège de Navarre, curé de Neufchelles, au nom de Jean Giroust, son vicaire, pour assister à la réformation des coutumes du bailliage de Crépy-en-Valois (11, fol. 9 v°); — marché entre Liénard Forests, tonnelier et menuisier aux faubourgs Saint-Victor, et Nicolas Rogerie, laboureur à Chelles, pour « relier et enfoncer » 120 pièces de futaille, muids, demi-queues et demi-muids, à raison de 2 s. t. la pièce de futaille, trois demi-muids comptant pour deux pièces; le logement et la nourriture du tonnelier et de ses gens seront à la charge de Rogerie durant tout leur séjour à Chelles (14, fol. xii v°); — vente par Michel Martin, laboureur à Fontenay-lez-Bagneux, à sire Jean Frère, marchand à Saint-Marcel, d'un muid de vin blanc, « froit, paré et bien enffutté en feust tenant jaulge compectant », celui-ci à fournir par l'acheteur, de la vendange de l'année et du terroir de Fontenay, moyennant 4 l. 10 s. t. (14, fol. xii v°); — bail pour six ans du prieuré de Saint-Remy-sur-Montreuil, au diocèse de Beauvais, par Jean-André de Ludesse, prieur de Pézenas, agissant pour le prieur, Claude de Bedueil, écolier étudiant en l'Université de Paris, à Jean des Jardins, dit Frérot, Étienne Coppin et Charlot du Plessier, laboureurs à Montreuil, Nourard et Bus-Maubert, moyennant 500 l. t. par an et à charge d'héberger chaque année, durant un mois, le prieur ou son représentant, deux

serviteurs et leurs chevaux (15, fol. xiii); — vente par Michel Miette, prévôt de Villeneuve-Saint-George, demeurant à Vigneux, à Dominique Naullot, marchand bourgeois de Paris, de 20 mille de bûches, bourrées et cotterets, à compter 1,100 pour 1,000, plus un mille pour le vin de marché, à provenir pour moitié de la forêt de Sénart, à raison de 9 l. 15 s. t. le mille, et des bois de la seigneurie de Vigneux, à raison de 8 l. t. le mille; à livrer pour la Saint-Remy et la Toussaint, au port de Courcelles; vente, en outre, de deux muids d'avoine, à livrer au port de la Tournelle, pour 25 l. t. (17, fol. xvii v°); — ratification par Samson Le Vidame, doreur de livres, rue des Amandiers, Jeanne de Grèges, sa femme, et Étienne de Grémont, femme de Jean de Grèges, libraire à Paris, de la vente, consentie le 3 avril 1537 ou 1538, à Guillaume Tonneau, marchand et maçon à Montigny-le-Bretonneux, d'une maison y située, par Étienne Simonneau, Jeanne de Grèges, sa femme, Jean et Jeanne de Grèges, frère et sœur, moyennant 37 l. 10 s. t. (20, fol. xix v°); — renonciation par Julien d'Aumont, joueur d'instruments, hors la porte Bordelle, rue des Morfondus, et Louise Gaillard, sa femme, veuve de Guillaume Poudrard, en leur nom et au nom d'Alix Poudrard, fille mineure de Guillaume, moyennant 15 s. t., à tout recours contre Julien Fouquère, prêtre à Paris, chapelain habitué en l'église Saint-Eustache, pour raison d'un mur mitoyen élevé par Guillaume Poudrard (22, fol. xx v°); — reconnaissance par Antoine Fessart, faiseur de fermoirs de livres, rue de la Juiverie, de 30 s. t. au profit de Martin François, barbier, chirurgien et bourgeois de Paris, pour soins donnés et à donner et pour médicaments fournis et à fournir à l'occasion d'un coup d'épée à la tête reçu par Martin François (28, fol. xxv v°); — contrat d'apprentissage, pour trois ans, par Marion des Ruelles, servante et chambrière chez la veuve de Guillaume d'Auvergne, place Maubert, de son cousin germain, Guillaume des Ruelles, âgé de quinze ans, fils de feu Jean des Ruelles, demeurant aux Bordes, lieu-dit La Bretèche, paroisse de La Celle, au diocèse de Paris; Jean Réal, imprimeur de livres, rue Saint-Victor, au logis des Corbillons, qui le prend, lui fournira le gîte et la nourriture; à l'expiration de son apprentissage, Guillaume des Ruelles paiera 8 l. t. à son maître; Marion des Ruelles s'engage, en cas de fuite de l'apprenti, à le rechercher par la ville et la banlieue de Paris et à le réintégrer (29, fol. xxviii v°); — reçu par Jean Guérin, prêtre, chapelain habitué en l'église Saint-Médard, à Saint-Marcel, de 113 s. t. à lui payés par Jean Bautois, marchand fripier, bourgeois de Paris, au lieu et place de Michelle Baguelin, veuve de Pierre Foliot, pour plusieurs messes chantées à l'intention de celle-ci (29, fol. xxix); — reçu par Étienne Delaunay, marchand fripier, rue de Sacalie, de Jean Louis, imprimeur de livres, rue des Amandiers, devant le collège de Reims, de 8 l. 5 s. t., pour le terme de la Saint-Remy, du loyer de cette maison

(29, fol. xxix v°); — engagement jusqu'à Pâques de Robert Brusset, compagnon bonnetier à Saint-Marcel, rue de Lourcines, chez Pierre Dubois, dudit état et lieu, moyennant le gîte et la nourriture et 8 l. t. (29, fol. xxix v°); — procuration de Barthélemy Latomus, lecteur ordinaire du Roi ès lettres latines, demeurant chez François Griph, imprimeur de livres, rue des Carmes, au nom de celui-ci et de Pierre Gallant, principal du collège du Plessis, son suppléant pendant la durée de son absence, qu'il autorise, en outre, à toucher ses gages de lecteur ordinaire (30, fol. xxx v°); — reprise par Hardouin Corrivault, maître maçon tailleur de pierre, rue de Jouy, du marché passé, le 5 mars 1534, entre feu Philippe Martin, même qualité, et le collège du Cardinal-Lemoine, pour la construction d'un corps d'hôtel au collège; le nouvel entrepreneur verse 200 l. t., somme représentant, jusqu'à concurrence de 103 l. 12 s. t., la valeur, à dire d'experts, des matériaux sur chantier, à Noëlle Goullard, veuve de Philippe Martin et tutrice, avec Madeleine Martin, veuve de Germain Joly, même qualité, de ses enfants mineurs (30, fol. xxxi); — vente par Jean Trepperel, marchand grossier de soie, bourgeois de Paris, rue de la Vieille-Draperie, derrière Saint-Barthélemy, à Louis Miette, maçon, rue de Montauban, à Saint-Marcel, d'un terrain de deux toises et demie sur la rue Trepperel, aboutissant aux terres de feu Louis d'Albiac, cédé antérieurement, aux mêmes conditions, — savoir : rente annuelle de 37 s. 6 d. t., rachetable pour 37 l. 10 s. t., obligation de clôturer dans l'année, de construire dans un délai de deux ans et de donner, en cas de revente, la préférence au bailleur actuel, à égalité d'offre, enfin jouissance du puits du bailleur, à charge de participer aux frais d'établissement de l'ouverture grillée pratiquée dans le mur de la maison du bailleur et à ceux d'entretien de la poulie, etc., — à Nicolas Mauregard, éguillettier, rue d'Ablon, à Saint-Marcel, aujourd'hui renonçant (30, fol. xxxii); — acte identique, concernant un second lot, contigu au précédent, vendu à Jacques Torre, esteufier, rue du Puits-de-Fer, à Saint-Marcel (30, fol. xxxiii).

Octobre. — Vente par Noël Delorme, pâtissier, grand rue Mouffetard, à Jean Rappin, manouvrier, même rue, d'un petit apprentis, rue des Postes, à Saint-Marcel, contigu, d'un côté, à Simon de Colines, moyennant 60 s. t. de rente, rachetable, dans un délai de quatre ans, pour 26 l. t. (1, fol. xxxiiii); — avance par le collège du Cardinal-Lemoine à Hardouin Corrivault de 100 écus d'or soleil, pour l'achèvement des travaux commencés par Philippe Martin; voir plus haut l'acte du 30 septembre (1, fol. xxxvi); — reçu par Perrette Périer, veuve de Jean Grandjean, demeurant au Clos-Bruneau, en sa maison, à l'enseigne des Grands-Jours, de 8 l. 10 s. t., faisant le reste des 10 l. t. constituant la moitié du loyer annuel à elle dû par Nicolas de Guingamp, libraire, pour un ouvroir sur rue et chambre au-dessus,

dans ladite maison (6, fol. XLV); — procuration de frère Dominique Richard, maître, recteur et administrateur de l'Hôtel-Dieu et hôpital du Saint-Esprit de Dijon, actuellement à Paris, rue des Deux-Boules, chez André Bouhord, au nom de Jean Thomassi, clerc et praticien en cour laye, rue des Amandiers, à l'Image Saint-Nicolas, pour publier les pardons et indulgences de cet établissement dans le diocèse de Nevers et en percevoir le produit (7, fol. XLV v°); — contrat d'apprentissage, pour trois ans, par Catherine Égron, veuve de Toussaint du Vau, marchand boucher, rue des Trois-Portes, de son fils, Denis du Vau, âgé de treize ans, chez Jean Grenet, imprimeur de livres, même rue, qui lui fournira le gîte et le couvert (8, fol. XLVIII v°); — prise à son compte par frère Louis de Jaucourt, prieur de « Chicéas » (Cusey?), au diocèse de Langres, logé au Chaudeiron, rue des Anglais, des 404 l. 1 s. t. de dépense faite, chez Jean Allaire, hôtelier, au Griffon, près la place Maubert, du 1^{er} août au 9 octobre, par Jean Damas, écuyer, seigneur et baron de Digoine, le sieur de « Courcheval », leurs gens et chevaux, et engagement de s'acquitter pour la Toussaint; dépôt en garantie d'une panne de martres pour robe d'homme; versement d'un à-compte de 140 l. 10 s. t. (9, fol. XLIX); — reçu de 46 l. t., par Jean Blée, charpentier de la grande cognée, rue de Bièvre, à l'Image Saint-Joseph, de Geneviève Le Bossu, veuve de François Gobelin, teinturier en écarlate, à Saint-Marcel, en qualité de tutrice de ses enfants mineurs, pour réfection des gouttières sous les quais de la maison, sur la Bièvre, et pour travaux au lavoir, sur les quais (10, fol. LI); — bail pour neuf ans d'un moulin, sur la rivière de Rungis, avec maison, grange, jardin et dix arpents en dépendant, par l'abbaye de Sainte-Geneviève, à Denis Blosseau l'aîné, laboureur et meunier audit moulin, moyennant trois muids de blé, un demi-muid d'avoine et un pourceau de 100 s. t. par an (11, fol. LIII v°); — procuration de Jacques Dumont, originaire de la ligue des Grisons, écolier étudiant en l'Université de Paris, demeurant chez Gautier, fripier, en face du collège de Navarre, au nom de Martin de Bézard, maître ès arts, aussi étudiant, « pour recevoir les gaiges et pensions qui aud. constituant sont, pevent et pourront estre deubz et ordonnez par le Roy nostre sire comme escollier dud. s^r en lad. Université » (13, fol. LVI); — bail viager par le collège des Bernardins à Grégoire de la Noue, docteur en théologie, religieux de Cîteaux, élu abbé de Buzay en Bretagne, d'une maison et jardin entre un grand corps d'hôtel s'étendant jusqu'à la salle de la communauté et la grande cour du collège du Cardinal-Lemoine, aboutissant par devant au jardin du proviseur du collège des Bernardins et par derrière à la Bièvre, moyennant 20 s. p. de rente et à charge de construire dans les trois ans un édifice d'au moins 500 l. t. (14, fol. LVIII); — marché entre Jean Alorge, chandelier de suif et carrier à Saint-Marcel, Grand'rue, et Hardouin Corrivault, maître maçon tailleur de pierre, rue de Jouy,

pour la fourniture de la pierre dure, liais, bas cliquant, haut liais et moëllon nécessaires pour la construction d'un grand corps d'hôtel au collège du Cardinal-Lemoine, près la chapelle (15, fol. LIX v°); — reconnaissance par Mahiet Marchand, laboureur à Gentilly, à Nicolas Dupuis, laboureur à Villejuif, de 4 l. t., payables à la Saint-Jean, pour un muid de vin blanc (15, fol. LIX v°); — reçu par Geneviève Bourgenymée(?), garde-malades et servante, rue de Coipeaux, de 60 s. t. pour ses gages d'avoir servi Benoît Gatebled, bonnetier au faubourg Saint-Victor, et sa femme, Nicole Rabeau, comme d'avoir soigné celle-ci pendant sa dernière maladie; reçu, en outre, de deux chemises de chanvre à elle léguées par la défunte (17, fol. LXII v°); — marché entre Guillaume Charles et Thomas Fresneau, couvreurs à Paris, et la fabrique de Saint-Étienne-du-Mont, pour la couverture en plomb du faite du chœur de l'église, celle du faite et des épis des lucarnes et pour la pose d'une croix au faite du chœur, à faire en plomb « du Pec », étamé à deux eaux, chaque table mesurant 3 toises de long et pesant au plus 200 l., la soudure comptant pour plomb (17, fol. LXIII); — procuration d'Étienne Louis, écolier étudiant en l'Université de Paris, demeurant chez Raoulin Louis, compagnon imprimeur de livres, rue des Anglais, son père, au nom de celui-ci et de Jeanne Tranchet, sa mère, pour tout acte à faire à l'occasion de la cession faite la veille par le père à son fils de ses droits sur la succession de ses deux cousins germains, Guillaume de Monthyon (18, fol. LXIII); — placement pour deux ans, par Jean de Courcelles, maçon tailleur de pierre à Dreux, rue Bourdellet, de son fils, Pierre de Courcelles, âgé de dix-sept ans, chez Germain de la Loge, maître tailleur de pierre, rue du Mûrier, à charge par celui-ci de lui donner le gîte et le couvert et de lui payer 10 l. t. (19, fol. LXVII); — quittance générale par Jean Tournant, maçon, hors la porte Saint-Michel, sur les fossés s'étendant entre cette porte et celle de Saint-Germain, à Morel Guiton, libraire, rue des Sept-Voies (20, fol. LXIX v°); — reconnaissance par Gilles Aumoy, laboureur à Notre-Dame-des-Champs, Thibaut Pochet, laboureur à Montrouge et Collette Cointery, Grand'rue, à Saint-Marcel, au profit de Pierre Gobelin, teinturier en écarlate à Saint-Marcel, de 6 écus d'or soleil par lui prêtés à Collette Cointery pour ses besoins et ceux de son mari, tombé malade au cours de son pèlerinage à Saint-Claude (21, fol. LXXI v°); — mise en apprentissage, pour deux ans, moyennant 12 l. t., à payer dans le cours de la première année, par Thomas Boucher, laboureur à Thiais, de son fils, Antoine Boucher, âgé de seize ans, chez Pierre Guyart, maître cordonnier, rue Saint-Victor, qui lui fournira le gîte et le couvert (22, fol. LXXV v°); — confirmation de la mise en apprentissage, pour huit ans, conclue en 1532, par Charles Tourte, bonnetier, grand'rue Mouffetard, de Michel de Rentilly, fils de feu Nicolas de Rentilly, bonnetier à Saint-Marcel, son pupille, chez Jean

Viguiier, boucher, Grand'rue, près Saint-Médard, qui lui devait le gîte, le couvert et l'entretien (22, fol. Lxxvi v°); — à la requête de Claude Merlet, curé de Candor, agissant pour Jean Desmarests, principal des écoles de Soissons et chapelain de la chapelle Saint-Nicolas « ad scolares » de Soissons, Pierre Angevin, vicaire de Saint-Marcel, âgé de trente-deux ans, et Claude Bucquet, chapelain de la même église, âgé de vingt-huit ans, certifient qu'Abraham Hénocque, prêtre, au cloître Saint-Marcel, est décédé chez son frère, Balde Hénocque, chanoine de Saint-Marcel, et qu'il a été inhumé le 19 précédent, entre sept et huit heures du matin, dans l'église Saint-Martin, au cloître Saint-Marcel (23, fol. Lxxix v°); — mise en apprentissage, pour cinq ans, par Macé Guytet, berger à Roissy-en-France, d'Étienne Guytet, son fils, âgé de douze ans, chez Michel Ratoire, bonnetier, rue de Lourcines, « soubz la traverse de lad. rue », qui devra lui fournir ses bonnets, le gîte et le couvert, et lui donner, à l'expiration de son apprentissage, un bonnet noir, fait pour l'apprenti (25, fol. lxxxv); — reconnaissance par Mathieu Le Moine, tombier, rue de la Harpe, près la porte Saint-Michel, au profit de Philippe Le Bel, abbé de Sainte-Geneviève-du-Mont, d'un prêt de 12 l. t. (25, fol. lxxxv v°); — quittance générale par Madeleine Lafné, servante et chambrière chez Monsieur de Saint-Landry, rue du Temple, à Pierre Bonnier, bourgeois de Paris, sieur de Nainville, place Maubert, de tout ce qui pouvait lui être dû pour avoir servi Pierre Bonnier et sa femme pendant neuf ans (29, fol. lxxxvii); — Regnault Chaudière, marchand libraire et bourgeois de Paris, rue Saint-Jean-de-Beauvais, au Soleil-d'Or, se reconnaît propriétaire d'un demi arpent de bois taillis à Aubervilliers, près Meudon, lieu-dit la Fontaine-Toneau, ayant appartenu à Colas Drouet, laboureur à Notre-Dame-des-Champs (31, fol. lxxxix); — testament de Thomas Mauduit, marchand vendeur de vins juré à Paris, rue du Plâtre, près le collège de Cornouailles : lieu de sépulture, la chapelle Sainte-Anne, en l'église des Cordeliers; le testateur sera inhumé vêtu de l'habit de saint François; épitaphe, avec l'image de sainte Anne et celle de saint François (9, fol. lxxxix v°); — testament de Françoise de Montescot, maîtresse d'école, femme du précédent : mêmes stipulations (9, fol. lxxxix v°); — marché entre Denis Ottoven, charpentier de la grande cognée, rue Saint-Victor, aux Trois-Rois, et Grégoire de la Noue, docteur en théologie, élu abbé de Buzay, pour les travaux, énumérés au devis inséré, à faire au collège des Bernardins; prix : 100 l. t. (23, fol. lxxxvii).

Novembre. — Procuration de Paule Petrasancta, Milanais, docteur en droit, conseiller et sénateur de Milan, logé rue du Plâtre, à l'enseigne de la Pie, au nom de Jérôme de Beaquis, Milanais, et Jean Bernard, de Ferrare, natif de Pavie, « pour demander, requérir et

supplier au Roy nostred. sire tel ou telz offices qu'il plaira au Roy donner aud. constituant pour recompense des services et merites dud. s^r constituant » et faire toute chose y relative (3, fol. III^{XXVIII} v^o) ; — association entre Antoine Bonnemere, imprimeur de livres et bourgeois de Paris, « qui dict avoir droict... de la court de Parlement de povoir imprimer et faire imprimer ung livre intitulé... *Le College de sapience, avecques Le Dialogue de la foy*, tant en latin que francoys, composé par frere Pierre Doré, docteur en theologie, de l'ordre des freres Prescheurs à Paris, jusques à tel temps qu'il a pleu et plaira à lad. court », et Guillaume Le Bret et Jean de Brouilly, libraires et bourgeois de Paris, tous trois demeurant au Clos-Bruneau : « led. Bonnemere... associe avecques luy lesd. Le Bret, de Brouilly aud. octroy et impression desd. livres, desquelz led. Bonnemere seul parachevera d'imprimer jusques à la quantité de quinze cens, qui sont ja encommencez, au pris de XIII s. t. pour rame, de facon tant seullement, dont chascune desd. parties sera tenue pour son tyers et icellui payer aud. Bonnemere incontinant que lesd. livres seront achevez d'imprimer, et encores de fournir chascun son tiers du papier, qu'il a ja convenu et commendé, jusques à perfection, et des fraiz dud. octroy, chascun par esgalle portion ; aussi ilz auront pardevers eulx et à leur prouffict chascun une forme entiere desd. livres, dont ilz feront ce que bon leur semblera... ; et lesd. livres imprimez, n'en pourront avoir lesd. parties pardevers soy que chascun ung cent de parfaictz, jusques ad ce que chascun d'eulx aict vendu et debité son cent desd. livres, et ainsi continuer jusques ad ce que tous lesd. quinze cens soyent venduz et distribuez ; et pourra chascune desd. parties vendre ce qu'il en aura par devers soy à tel pris que bon luy semblera ; et lors que lesd. quinze cens livres seront venduz, ne pendant le temps dud. privilege et d'icelle vente ne pourront lesd. parties imprimer ne faire imprimer desd. livres sans le consentement l'ung de l'autre... » (4, fol. ciii) ; — marché entre Jean Tallevale, voiturier par terre, grand'rue Mouffetard, et Vincent Fournier, boucher, Germain Seville, charcutier, François Butor, mégissier, Pierre Levrault, cardier, Sébastien Marquet, charcutier, et Jean Blanchard, couturier, demeurant même rue, commissaires *ad hoc*, pour le nettoïement, pendant l'exercice Saint-Remy 1539-1540, de la rue Mouffetard et des rues et ruelles en dépendant, à raison d'une opération « aux quatre bonnes festes annuelles et quatre termes en l'an à Paris acoustumez, et autres jours qu'il apartiendra, s'il y a aulcun plaintif des habitans... », et pour le transport aux champs des boues et immondices ; prix : 70 l. t. (4, fol. ciii) ; — reçu par Hardouin Corrivault, maçon tailleur de pierre, rue de Jouy, du collège du Cardinal-Lemoine, de 100 écus d'or soleil, à-compte des travaux en cours pour la construction d'un bâtiment attenant à la chapelle du collège (8, fol. cxv v^o) ; — marché entre Claude Billart, maçon,

grand'rue Saint-Jacques, à la Pomme-Rouge, et Grégoire de la Noue, docteur en théologie, abbé de Buzay, pour la construction, au collège Saint-Bernard, d'un corps d'hôtel, de trois toises un pied sur quatre toises, à deux étages; prix : 142 écus d'or soleil (8, fol. cxiv^{vo}); — marché entre Jacques Quivonneau, menuisier, rue des Anglais, près du Chauderon, et Guillaume Desprez, prêtre, curé de Saint-Martial à Paris, demeurant au collège de Navarre, pour la fourniture d'« ung porche, facon d'esquerre, à panneaux platz, tout d'une venue, à parement d'ung costé, de six piedz de hault sur deux piedz et demy troys poulces de large ou environ en tous cens, avecques ung banc de cinq piedz et demy de long, garny de perche et marche, à balustres tournées par dessoubz les acoustoires, à panneaux platz, et à deux coffres fermant à clef »; à livrer, le banc pour Noël, le porche dans la quinzaine après les Rois; prix : 6 l. t. (14, fol. vixxi^{vo}); — quittance réciproque d'Antoine de la Rivière, marchand bourgeois de Paris, rue des Arcis, près la Fontaine de Jouvence, et de Gilles de Seneguillon, charpentier de la grande cognée, près le port Saint-Bernard, à l'occasion d'un marché passé entre eux pour la fourniture du bois de la charpente du comble de l'église Saint-Étienne-du-Mont (14, fol. vixxi^{vo}); — apport à la communauté par Louis Miette, maçon, au Clos-du-Chardonnet, rue de Montauban, fiancé à Guillemette Guillays, veuve de Denis Mulart, cardeur de laines, à La Villeneuve, près Paris, rue Saint-Médard, d'un terrain à bâtir, de deux toises et demie de largeur, en façade, attenant au Clos-du-Chardonnet, lieu-dit la rue Trepperel, récemment acquis par Louis Miette de Jean Trepperel, bourgeois de Paris, moyennant 37 s. 6 d. t. de rente (16, fol. vixxiii); — reçu par Henri Maurice, relieur de livres, rue Saint-Jacques, de 24 l. t., un lit garni de plume, traversin, couverture de laine verte, deux paires de draps de chanvre, de deux lez, à lui donnés par Michel Marchand, même profession, rue Saint-Étienne-des-Grés, à l'occasion de son mariage, à célébrer ce jour, avec sa fille, Isabeau Marchand; engagement par Michel Marchand de loger les mariés gratuitement, pendant un an, « en ung lieu bas » de sa maison, actuellement occupé par un savetier (16, fol. vixxv); — vente, moyennant 10 l. t., payables par trimestre, par Guillaume Cousin, relieur de livres, rue Saint-Victor, au logis de la Grande-Allée, à Guillaume de Melay, papetier, rue du Bon-Puits, de toutes les rognures qu'il fera pendant un an, à raison d'au moins vingt livres par semaine; Guillaume de Melay viendra prendre les rognures chaque semaine (17, fol. vixxvi); — association à part égale entre Honoré Richard, teinturier en draps à Saint-Marcel, près l'église Saint-Médard, et Jacques de « Villechocq », teinturier à Saint-Marcel; ce dernier vient demeurer, avec sa famille et ses gens, chez son associé, dans une maison appartenant à Pierre Gonet (ou Gruet), teinturier à Soissons, et apporte un matériel de teinturerie, notam-

ment deux chaudières, se trouvant au faubourg Saint-Crépin de Soissons (17, fol. vi^{xxvi}); — reçu par Louis Parent, maçon, rue de la Porte-Bordelle, à Pierre Vidoux, marchand imprimeur de livres et bourgeois de Paris, rue des Amandiers, de 11 l. 6 s. 6 d. t., pour façon d'un mur de cinq toises de long et de vingt pouces d'épaisseur, Pierre Vidoux ayant fourni deux chariots de carreaux (17, fol. vi^{xxvi} v^o); — reconnaissance par Jean de Hutin, écuyer, seigneur de Fousse-reau en partie, près Puisieux-en-Gâtinais, au profit de Jean-aux-Enfants, maître tailleur de robes, rue Galande, à la Nasse, chez qui il demeure actuellement, de 27 l. t., prix d'un bon cheval bayard, garni de selle et bride (18, fol. vi^{xxviii}); — reconnaissance par René Langlois, ouvrier en draps de soie et serviteur de Martin Dionise, même profession, à Tours, logé à l'hôtel de Flandre, de 10 s. 6 d. t. à lui prêtés par Claude Haligre, trésorier de Ferrare, pour retourner de Paris, où son maître l'avait envoyé pour affaires vers Claude Haligre, à Tours (19, fol. vi^{xxxi} v^o); — reçu par Robert Godet, demeurant sur les fossés de la porte Bordelle, Guillaume Clouet, rue du Bon-Puits, Éloi Garnier, Grand'rue, à Saint-Germain-des-Prés, Mathurin Drouet, rue Perdue, et Remy Texier, rue du Bon Puits, manouvriers, de 35 s. t., somme restant due par les commis-saires ordonnés pour le nettoiemment des quartiers de la place Mau-bert et de la grand'rue Saint-Jacques, rues et ruelles en dépendant, pour avoir « curé et nectoyé le reste des boues et imundices qui estoient demourées en la rue Gallende et rue de la place Maubert jusques à huy » (19, fol. vi^{xxxii} v^o); — reçu par Jean Crespín, libraire, rue du Mont-Sainte-Geneviève, et Perrette L'Orfèvre, sa fiancée, d'Étienne Parent, procureur en la Chambre des comptes, et de Jeanne Crozon, sa femme, de 20 l. t., par eux promises à Perrette L'Orfèvre à l'occasion de son mariage, tant pour ses gages de cham-brière, « comme aussi des deniers que lesd. Parent et sad. femme ont faict donner et aulmosner pour Dieu à lad. Perrette pendant qu'elle a esté leur chamberiere » (21, fol. vi^{xxv}); — reçu par Étienne Loi-sillon, manouvrier à Troyes, à la Planche-Clément, rue Neuve, près Saint-Étienne, logé à la Nef-d'Argent, rue de la Mortellerie, de Roland Charpentier, libraire, rue des Sept-Voies, de 57 s. 4 d. t., à valoir sur sa créance (21, fol. vi^{xxv}); — renonciation réciproque à toute action par Denise Oger, couturière, rue du Puits-de-Fer, et Jacques Tiersault, labourcur de vignes à Gentilly, à l'occasion de l'entretien et de la nourriture de deux enfants issus des relations des parties, Gilles, âgé de six ans, et Philippe, âgée de trois ans; Jacques Tiersault prend à sa charge le garçon et l'enfant dont Denise Oger est actuellement enceinte; il verse à celle-ci 11 l. t. et lui fournit deux aunes et demie de drap, à 30 s. t. l'aune; en outre, il donnera 10 s. t. au moment des couches de Denise Oger, qui gardera sa fille à sa charge (23, fol. vi^{xxvi} v^o); — mise en apprentissage, pour six ans,

par Gilles Allaire, tisserand en linge, rue de Coipeaux, de son fils, Jean Allaire, âgé de quatorze ans, chez Nicolas L'Orfèvre, tissutier de soie, au faubourg Saint-Denis, qui lui fournira le gîte et le couvert et l'entreprendra (23, fol. vi^{xxvii}); — mise en apprentissage, pour trois ans, par Martin Morin, prêtre, vicaire de Sainte-Croix à Paris, demeurant au presbytère de cette église, d'Esperit Avignon, originaire du Perche, âgé de quinze ans, chez Guillaume Le Bret, relieur de livres et libraire, au Clos-Bruneau, qui lui fournira le gîte et le couvert (24, fol. vi^{xxviii} v°); — reconnaissance de 17 l. t. par Henri Maurice, libraire et relieur de livres, rue Saint-Jacques, près les Jacobins, à Marin Aublé, maître ès arts, étudiant en l'Université, demeurant au collège de Lisieux (25, fol. vi^{xxix} v°); — mise en apprentissage, pour trois ans, par Jean Andri, laboureur à Villejuif, de Cyrot Andri, son fils, âgé de douze ans, chez Guillaume Morin, couturier à Villejuif, qui lui fournira le gîte et le couvert et recevra du père de l'apprenti 6 l. 10 s. t. (26, fol. vii^{xxi} v°); — reçu par Catherine Hégron, veuve de Toussaint du Vau, rue des Trois-Portes, de 24 s. p., rente due à elle et à ses enfans mineurs par Louis Chailloux, papetier, près du Petit-Pont, pour une maison sise à Fontenay près Bagneux (27, fol. vii^{xxiii}); — bail viager, annulant un bail antérieur de six ans, par le collège des Bernardins à Claude de Bèze, abbé de Froidmont, d'une maison rue des Bernardins, contigüe à la première porte du collège, d'une part, à la maison de Guillaume Béraux, notaire et secrétaire du Roi, d'autre, et aboutissant au grand jardin du collège; loyer annuel : 50 l. t.; le preneur versera dans la première année du bail 400 l. t. au collège, qui emploiera cette somme à construire, dans les deux ans, un bâtiment sur le jardin du preneur; celui-ci ne paiera de loyer pour cette construction et n'en aura l'entretien à sa charge qu'à l'époque où il aura été remboursé des 400 l. t., d'après l'évaluation qui aura été faite du loyer du nouveau bâtiment; en cas de décès avant le remboursement intégral, le restant à rembourser sera acquis au collège (27, fol. vii^{xxiii} v°); — vente par le collège des Bernardins à Nicole Champagne, prêtre, curé de Saint-Nicolas d'Attez, au diocèse d'Évreux, d'un terrain s'étendant du jardin du collège à la Seine et par où passe le chemin conduisant de la rivière à la grande porte de derrière du collège, moyennant une rente annuelle de 4 l. p., avec obligation de construire dans les deux ans, en laissant un chemin pour le service du collège, de la hauteur et de la largeur nécessaires au passage d'un chariot (27, fol. vii^{xxv} v°); — bail, pour cinq ans, par le collège de Karember à Jean Mallet, [prêtre, écolier étudiant en l'Université], d'une salle basse, divisée en deux pièces, d'une chambre au premier étage, ayant vue sur le cimetière Saint-Hilaire, d'une autre sur le jardin, avec greniers, cave, jardin et aisances en dépendant, moyennant 30 l. t. par an, avec faculté d'abandon ou de cession du bail au

bout de la première année, et à charge de laisser une clef du jardin au principal pour qu'il puisse venir « se y esbatre », ou y envoyer son serviteur (27, fol. vii^{xxvi}); — reçu par Étienne Liger et Pierre de Launay, voituriers par terre, rue de la Petite-Bretonnerie, près la porte Saint-Jacques, de dix-huit écus d'or soleil, somme qu'étaient tenus de leur avancer, pour les deux premiers mois du terme de Noël, les commissaires au nettoisement des rues des quartiers de la place Maubert et de la grand'rue Saint-Jacques; dans cette somme ne sont pas comprises les 25 l. t. reçues en à-compte du terme de Noël, ni les menues dépenses faites par les commissaires depuis les ordonnances (28, fol. vii^{xxvii v°}); — reçu par Pierre Portais, voiturier par eau, rue du Bon-Puits, de 110 s. t., des commissaires *ad hoc* pour avoir chargé en son bateau les boues de la place Maubert, les 24 et 25 précédents, sur l'ordre de Jean Bouillart, examinateur, etc. (*sic*), somme à déduire par Étienne Liger et Pierre de Launay (28, fol. vii^{xxvii v°}); — reconnaissance par Jean-Baptiste, vicomte d'Azeretto, sieur de Serraval, pays d'Italie, écuyer ordinaire de l'écurie du Roi, suivant la Cour, logé au cimetière Saint-Jean, à la Croix-Blanche, originaire de Milan, à Jérôme de Beaquis, de Milan, logé rue du Plâtre, maison de la Pie, de cinquante écus d'or soleil (21, fol. vii^{xxxi v°}); — titre-nouvel par Nicolas et Thomas Eustace, frères, libraires, le premier rue des Mathurins, le second rue Neuve-Notre-Dame, en qualité d'héritiers de leur frère, Pierre Eustace, même profession, fils de Marguerite Chaillou, renonçante à ses droits, et de feu Guillaume Eustace, au profit de Jean Trepperel, marchand et bourgeois de Paris, au chevet de l'église Saint-Barthélemy, d'une rente de 40 s. t. grevant un terrain de quatre toises sur la rue Trepperel, au Clos-du-Char-donnet, aboutissant aux terres de feu Louis d'Albiac (10, fol. vii^{xxxi v°}).

Ernest COYECQUE.

(A suivre.)

UNE COLONIE INDIENNE A THIEUX,
PRÈS DAMMARTIN-EN-GOËLE.

(1785-1787.)

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

VIII.

Lettre du sieur Herval de Survie au comte d'Angiviller.

Meudon, ce 10 7^{bre} 1785.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous informer que M. de Montaran est venu hier après

midi à Meudon pour voir le château neuf, qu'il n'a trouvé nullement propre à l'usage que M. le contrôleur général se propose d'en faire. Il a vu ensuite les appartemens du rez de chaussée de l'aile gauche du château vieux qui lui ont paru plus propres à cet établissement momentané, si il y avoit près cette partie du château de l'eau de source, ou autre bonne à boire, dont l'usage leur fût particulier : il n'y en a point qui ayent cette qualité, celle de la citerne étant dure et nullement propre à cuire les légumes, dont ces colons asiatiques font beaucoup d'usage, au raport de M. de Montaran. Il faudroit qu'ils eussent un lieu d'aisance assez grand dans leur enceinte pour eux seuls; il n'y en a qu'un petit au second étage, et l'établissement d'une nouvelle fosse dans cette partie du château seroit impraticable. D'ailleurs, ces appartemens fort grands et très hauts ne pourroient être échauffés qu'en y brûlant une grande quantité de bois. Je ne doute pas que M. le contrôleur général, d'après le raport de M. de Montaran, n'abandonne ce projet d'établissement qui auroit occasionné beaucoup de dépense pour la depose des parquets et celle des glaces dont ces appartemens sont ornés.

J'ai l'honneur d'être, avec un profond respect, Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

Herval DE SURVIE.

(Arch. nat., O¹ 1515.)

IX.

Rapport sur l'enquête faite par M. de Montaran en vue d'attribuer un local à l'établissement des Indiens. — Décisions de M. de Calonne à ce sujet.

DÉCISIONS.

Du 17 7^{bre} 1785.

M. de Montaran se concertera avec l'abbaye de St-Cyr, à qui appartient actuellement le couvent de la Saussaye, à l'effet de disposer du local qui lui sera nécessaire dans ledit couvent pour y établir les Indiens, et y fera faire ensuite les réparations et distributions nécessaires.

Bon.

En attendant que ces réparations soient faites, il les recevra dans son château de Thieux.

Bon.

Il fera faire l'acquisition de tous les meubles, denrées et matières né-

MÉMOIRE.

M^r de Montaran a été chargé par le ministre de faire la recherche d'un local propre à recevoir les Indiens qui arrivent de Marseille; après avoir visité les différens lieux qui lui avoient été indiqués, celui qui lui parait le plus convenable est le couvent de la Saussaye, près de Paris, mais, tant à raison du peu de soin qu'on a pris de ces bâtimens que vû la nécessité d'y faire des distributions qui les rendent propres à ce à quoi on les destine, il y aura nécessairement plusieurs réparations à y faire, qui cependant n'exigeront pas une dépense très considérable.

Il supplie M^r le Contrôleur général de l'autoriser à faire faire lesdites réparations.

Il le supplie en outre de décider dans quel lieu, jusqu'à ce qu'elles soient faites, on logera les Indiens,

céssaires, et il se chargera de faire acquitter les dépenses occasionnées par leur voyage; il donnera à cet effet des mandemens sur le caissier de la caisse des subsistances, jusqu'à ce qu'il ait été assigné des fonds pour l'entretien annuel de ces étrangers, sauf à remplacer, s'il est jugé nécessaire, les fonds qui auront été pris dans laditte caisse.

Bon.

Il aura soin de veiller à ce que cet établissement soit dirigé avec le plus d'ordre et d'économie qu'il sera possible, et, en attendant qu'il ait été fait choix d'un économe qui lui sera subordonné, il chargera de tous les détails relatifs à l'établissement le sujet qu'il y croira le plus propre.

Bon.

que l'on attend d'un jour à l'autre; à cet égard, il a l'honneur d'offrir au Ministre de les recevoir en attendant dans son château de Thieux, près Dammartin.

Il faudra nécessairement fournir à ces étrangers des lits et quelques autres meubles de peu de valeur, les vivres avec lesquels ils sont dans l'usage de se nourrir, et des cotons pour les filer et les convertir ensuite en mousseline.

M^r de Montaran supplie Monsieur le Contrôleur général de décider si ce sera lui qui sera chargé de tous ces détails, et où il prendra les fonds nécessaires pour subvenir tant aux frais de la translation de ces Indiens de Marseille au lieu de leur destination qu'à leur établissement dans ledit lieu, et à leur nourriture et entretien.

Enfin, Monsieur le Contrôleur général est supplié de désigner la personne sur laquelle il croit devoir jeter les yeux pour remplir les fonctions d'économe dans l'intérieur de l'établissement, et quel sort il juge à propos de lui faire; il serait à désirer que le sujet dont Monsieur le Contrôleur général fera choix fut marié et put fixer son habitation avec sa femme dans le lieu même de l'établissement.

(Arch. nat., F¹² 1411, v^o *Thieux*, n^o 4.)

X.

État des sommes payées aux Indiens établis à Thieux pour leurs gages d'un mois compris entre le 7 septembre et le 6 octobre 1785.

Payé aux Indiens, suivant la déclaration de Louis, pour leurs gaches (*sic*) des vingt quatre derniers jours du mois de 7^{bre} d^r et six premiers jours du mois d'8^{bre} suivant, savoir :

Au nommé Louis, chef	30
A la nommée Annama, sa p ^{re} fileuse	12
A la n ^{ée} Hiersemey, id.	24
A la n ^{ée} Theylamey, id.	24
Au né Baramaley, aprentif	6
A la n ^{ée} Cannacama, m ^{me} fileuse	15

A la née Ptittemey, fileuse	12
A la née Moutty, id.	12
A la née Maugathay, id.	12
A la née Nagou, id.	12
A la née Thannemey, id.	24
A la née Parevuey, id.	12
Au né Wirchety, tixerant.	36
A la née Ellema, fileuse	12
A la née Mariaïma, id.	12
A la née Sandaïs, id.	12
A né Mouthias, tixerant et 2 ^e chef	48
A la née Mouttou, fileuse	24
A la née Corenditché, id.	24
Au né Comoropain, tixerant et 4 ^e chef.	42
A la née Mouttomal, dévideuse.	24
Au nommé Copetchety, tixerant	36
A la née Chettema, 2 ^e m ^{tesse} fileuse	27
Au né Condgichety, tixerant	36
A la née Hiadamangai, fileuse	12
Au né Mouttomomora, tixerant	36
A la née Sagami, dévideuse	24
Au né Vaugarachellon, tixerant	36
A la née Amatavalley, fileuse	24
Au né Appaw, tixerant	36
A la née Aymontal, fileuse	24
Au né Adioutrey, tixerant	36
A la née Pitché, dévideuse	24
Au né Sabavedy, tixerant.	36
A la née Nattitangal, fileuse	24
Au né Candapen, tixerant	36
Au né Chédembron, id., 3 ^e chef	42
A la née Paéni, dévideuse.	18
A la née Parampatchu, fileuse	12
A la née Cattais, id.	12
A la née Magatani, id.	12
A la née Amataïs, id.	12
Au né Pittogam, blanchisseur	24
A la née Marimoutou, fileuse	12
A la née Parampatchel, id.	12
Au né Guitchné, barbier, à titre de gratification, pour se prêter au travail	6

(Extrait du compte de M. de Villechaise. — Arch. nat., F^{12*} 254, fol. 1 v°.)

XI.

Rapport sur diverses dépenses faites et à faire pour l'établissement des Indiens.

DÉCISIONS.

MÉMOIRE CONCERNANT LES INDIENS.

22 8bre 1785.

Les Indiens sont établis à Thieux, mais ne sont point encore en activité, attendu que leurs métiers et rouets ne sont point encore arrivés; on a même lieu d'être inquiet du retour des rouliers chargé (*sic*) de ces effets.

Il a été écrit à ce sujet à M^r Agnel; ce dernier a envoyé le compte de ce qu'ont coûté les Indiens depuis leur départ de Malthe jusqu'à celui de Marseille, et il en a été remboursé; mais on ignore à la charge de qui seront les dépenses faites à leur sujet antérieurement à leur départ de Malthe; il convient d'autant plus que le Ministre le décide que, suivant le rapport fait par le chef, il est resté environ deux cent dix pièces de marchandises par eux fabriquées pendant leur séjour à Malthe et qui ne sont dans le cas d'être réclamées qu'autant qu'ils seraient décidés être à la charge du roi antérieurement à leur départ de Marseille.

Leur translation particulièrement de Marseille à Thieux, n'a point été faite d'une manière aussi économique qu'on eût pu le désirer, et l'on ne croit pas devoir laisser ignorer au Ministre que, quoique pour leur établissement à Thieux, on n'ait fait que les dépenses d'absolue nécessité, ils ont déjà occasionné une dépense de plus de 20,000 livres, dont plus de trois quarts ont été employés en remboursements faits aux sieurs Agnel et en payements de rouliers.

Il s'est trouvé dans leurs bagages une quantité assés considérable de coton en graine et en laine, et l'on ignore à qui la valeur en est due; on présume que c'est à M^r le bailli de Suffren.

On ignore également quelles sont positivement les conditions faites avec eux, tant pour leur engagement que pour leur solde, et la quantité de nourriture qui doit leur être délivrée. On n'a pu encore se régler à cet égard que sur ce qui a été indiqué par le chef, qui prétend n'avoir pas touché tout ce qui lui est dû de sa solde depuis qu'il est parti de l'Inde.

Prendre à ce sujet des arrangements avec les fermiers généraux pour que le tabac à fumer soit fourni au Le tabac à fumer est pour les Indiens un besoin de presque première nécessité; il serait bien utile pour eux que Monsieur le Contrôleur général voulut bien donner ordre à la ferme générale d'en fournir au prix des troupes, environ 70 livres par mois, sur les mandats de M. de Montaran, qui prendra les mesures nécessaires pour que ce tabac soit consommé par les Indiens uniquement.

même prix que l'ont les troupes. Il paraît qu'il n'a pas été convenu avec les Indiens qu'on leur fournirait des vêtements ; néanmoins, ils ont si peu de facultés qu'il serait à craindre qu'ils ne souffrissent beaucoup du froid dans l'hiver si Monsieur le Contrôleur général n'avait pas la bonté de leur donner des vêtements qui les en préservassent et qui fussent de nature à ne pas les embarrasser dans leurs travaux ; d'après plusieurs éclaircissements pris du chef, il paraît qu'en ne s'éloignant pas trop de leur costume on pourrait, moyennant une somme de cinquante neuf livres par chaque habillement d'homme

Faire la dépense proposée pour l'habillement. et de quatre vingt deux livres par chaque habillement de femme, les mettre pour cet hiver à l'abri de l'intempérie de la saison ; cela ferait au total une dépense d'environ la somme de trois mille neuf cent quarante deux livres.

(Arch. nat., F¹² 1411, v^o Thieux, n^o 5.)

XII.

Lettre de M. Bertier de Sauvigny, intendant de Paris, à M. de Calonne, touchant la requête présentée par les officiers municipaux de Moret tendant à obtenir que les Indiens soient établis en leur ville.

Paris, 25 gbre 1785.

Monsieur,

Les officiers municipaux de Moret viennent de me marquer que, plusieurs personnes les ayant assuré qu'il n'y avait pas encore de lieu destiné pour la manufacture que le gouvernement est dans l'intention d'établir, et pour laquelle M. de Suffren a fait venir des Indiens, ils désireraient que l'on fît choix de leur ville pour former cet établissement.

Ces officiers m'observent en outre que les bâtimens de l'abbaye qui a été transférée à Provins paraissent très convenable (*sic*) à cet objet, tant pour l'étendue du terrain qu'ils occupent que par la facilité de faire pratiquer un canal qui serait alimenté par la rivière de Loing, et la commodité d'exporter les marchandises à la capitale par la Seine et par les canaux dans la province.

Ils ajoutent, Monsieur, que cet établissement seroit un moyen très puissant de réparer dans leur ville les pertes dont les habitans souffrent par la translation de l'abbaye dont il s'agit et le changement de la grande route de Lyon et de la Bourgogne ; que le recouvrement des impositions se ferait avec plus de facilité et que leur ville parviendrait à reprendre son ancien état de splendeur qu'elle a perdu depuis un siècle.

J'ai cru à propos, Monsieur, de vous faire part de la demande des officiers municipaux de Moret afin de vous mettre à portée de rendre dans cette circonstance les décisions que votre sagesse et vos lumières vous suggéreront.

Je suis avec respect, Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

BERTIER ¹.

(Arch. nat., F¹² 1411, v^o Thieux, n^o 3.)

1. En tête se lit l'apostille suivante : « Le Ministre a décidé qu'il n'y avoit rien à faire, 6 Xbre 1785. »

XIII.

*Lettre du sieur Pajot des Charmes, sous-inspecteur des manufactures
à Abbeville, à M. de Montaran.*

Abbeville, le 27 xbre 1785.

Monsieur,

Il existe dans cette ville deux manufactures de toiles et mouchoirs de coton ; les propriétaires ont entendu parler de l'arçonnage de cette matière à la manière des Indiens comme d'un moyen propre à diminuer considérablement la main d'œuvre sans nuire à la bonté de cette substance et à la perfection des ouvrages ; ils désireroient se procurer des renseignements sur les arçons dont faisait usage M. Flachat, directeur des établissemens levantins et de la manufacture de Saint-Chaumont en 1754 ou 1760. Ils en demandent, s'il se peut, des dessins, ainsi que celui du rouet à filer le coton que M. de Montaran père avoit fait venir de la Chine et qui étoit aussi en usage dans ladite manufacture. J'ai cru devoir vous prévenir du désir de ces fabriquans, persuadé que, s'il y a moyen de leur procurer ce qu'ils souhaitent, vous voudrés bien donner des ordres en conséquence. Peut-être seroit-il possible de trouver, dans les cartons de vos bureaux, des mémoires et dessins relatifs à cet objet.

Permettés, Monsieur, qu'en ce renouvellement d'année j'aie l'honneur de vous prier d'agréer les vœux que j'adresse pour votre bonheur et votre gloire. Le devoir et la reconnoissance m'en ont dicté les expressions. Pour moy, je croirai mes désirs satisfaits si vous daignés m'accorder la continuation de vos bontés ; j'aurai toujours à cœur de m'en rendre digne.

Je suis avec un profond respect, Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

PAJOT DES CHARMES.

[Apostille de M. de Montaran :]

Lui mander que des desseins à cet égard seroient imparfaits, mais que j'ai dans ce moment-ci un établissement d'Indiens dans une de mes terres, que je m'occupe même d'y faire des élèves quant à leur maniere de preparer, arçonner et filer le coton ; que, si, quand ces élèves seront bien formées, les entrepreneurs des manufactures dont il s'agit veulent faire les frais de leur voyage et leur assurer une récompense de leurs peines, je leur enverrai une ou deux filles ou femmes instruites¹.

(Arch. nat., F¹² 1407, v^o Abbeville.)

XIV.

*Lettre de M. de Montaran au maréchal de Castries, secrétaire d'État
au département de la marine.*

(11 avril 1786.)

Monseigneur,

J'ai reçu, avec² la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 6 de

1. La lettre écrite conformément à cette apostille fut expédiée le 11 janvier 1786. La minute s'en trouve également dans F¹² 1407, v^o Abbeville.

2. Ce mot est absent de la copie. Nous le rétablissons au moyen d'une

ce mois, le petit ballot qui vous a été adressé de Sainte-Lucie. Par le premier examen que j'en ai fait conjointement avec des personnes de connaissances, il nous a paru que ce coton était très soyeux et en général d'une qualité supérieure; il n'a pas cependant autant de longueur qu'on pourrait le désirer, qualité bien essentielle¹ pour faire de belle filature et qui se trouve particulièrement dans les cotons de Cayenne. Il eut été à désirer², pour pouvoir satisfaire aux différens renseignemens que demande M. de la Borie³ qu'il en eut été envoyé une plus grande quantité. Au surplus, comme il paraît essentiel de constater si ce coton est propre pour la filature et la fabrication des toiles fines, j'ai cru devoir donner au paquet que vous m'avez envoyé cette destination⁴. Je m'occupe actuellement de le faire filer à la mécanique anglaise, et j'ai préféré l'usage de cette mécanique à la main des meilleures fileuses, parce que cela m'a paru être la manière la plus sûre d'obtenir une filature très fine et très égale et d'éviter le plus qu'il est possible les déchet. J'ai recommandé que l'on portât la finesse de la filature au plus haut degré dont la machine est susceptible et qu'on filât ce coton moitié par chaîne, moitié par trame, et, afin de prévenir tout inconvénient et toute négligence, j'ai chargé un inspecteur intelligent de suivre avec la plus grande exactitude cette opération.

Ce préalable rempli, mon projet est de faire courir une chaîne de la longueur que la portion de coton filé que j'aurai me le permettra. Je la ferai préparer, ainsi que la trame, à la manière indienne, que je crois préférable à tout autre. Je choisirai ensuite le meilleur tixerand indien de tous ceux que M. le bailli de Suffren a envoyé en France pour tixer cette chaîne, et, ayant aussi à ma disposition un blanchisseur indien, je ferai donner à la pièce fabriquée toutes les préparations ordinaires de l'Inde.

Je ferai répéter toutes les mêmes opérations avec du beau coton de Cayenne en poids et finesse absolument pareil à celui de Sainte Lucie. Je soumettrai ensuite les échantillons fabriqués⁵ à l'examen d'un ou plusieurs marchands de toille de coton que je saurai être les plus instruits⁶ dans ce genre de commerce, à l'effet d'en faire l'appréciation, et j'aurai l'honneur de mettre sous vos yeux⁷ les échantillons fabriqués et les observations de ces marchands.

Si de cette expérience il résulte que le coton de Sainte Lucie peut entrer en concurrence avec celui de Cayenne pour la fabrication des toiles fines, nul doute qu'il ne fut très avantageux d'en encourager la culture, d'autant plus qu'étant reconnu propre pour la fabrication des toiles, il le sera sûrement pour la bonneterie et la chapellerie⁸.

minute conservée dans la liasse F¹² 1412 et qui nous permet de corriger plusieurs autres fautes.

1. La copie porte « essentiel. »

2. La copie porte « désiré. »

3. La minute porte : « que M. le baron de la Borie demande. »

4. La copie porte : « j'ai cru devoir donner un paquet que vous m'avez envoyé. »

5. La copie porte « fabriquées. »

6. La copie porte « le plus instruit. »

7. La copie porte « eux. »

8. Ce qui suit ne se trouve que dans la minute.

Je crois, au reste, devoir vous prévenir, Monseigneur, que, quelque soin que je me donne pour vous mettre à portée de juger de la qualité des cotons en question, il me sera de toute impossibilité de vous satisfaire à cet égard avant trois semaines ou un mois, vû les différentes opérations auxquelles il faut les soumettre, au nombre desquelles est le blanchissage, qui prend le plus de tems.

Je suis avec respect, Monseigneur...

(Extrait du copie de lettres de M. de Montaran. — Arch. nat., F¹²* 131, p. 99.)

XV.

*Acte de baptême de Marie-Louise, fille d'Anne-Marie, indienne,
née à Thieux¹.*

Le vendredy neuf juin mil sept cent quatre-vingt-six a été baptisée par nous, prêtre curé soussigné, Marie Louise, née de ce jour d'un père à nous inconnu et d'Anne Marie, indienne d'extraction. Le perein a été Jean Louis François Petit, commis des finances, demeurant à Paris, cul-de-sac des Anglais, rue Beaubourg, paroisse Saint Merry; la maraine Marie Élizabeth Joubert, épouse de Jacques Fourcade, secrétaire de messire de Montaran, même demeure, lesquels ont signé avec nous les jour et an susdits.

F. COR² [paraphe], clerc. PETIT. JOUBERT. THOMAS, curé.

(Extrait des registres des baptêmes, mariages et sépultures de la paroisse Saint-Médard de Thieux. — Arch. comm. de Thieux, GG 7, a° 1786, fol. 5.)

XVI.

Acte de sépulture de l'indienne Sandaye (al. Sandaïs), décédée à Thieux.

Le jeudy vingt six avril mil sept cent quatre vingt sept, a été inhumée dans le cimetière de cette église, par nous, prêtre curé soussigné, le corps de défunte Sandaye, indienne d'extraction, âgée d'environ trente ans, décédée (sic) dans la foy catholique, apostolique et romaine, munie du sacrement de l'extrême Onction, en son vivant veuve de François, aussi indien d'extraction, en présence de M. Vorle³ Fourcade, directeur de la colonie indienne, Louis Pragachen, interprète de ladite colonie indienne, de Jean Pierre Magron, suisse

1. Cette pièce et la suivante ont été connues de M. Lebrun, qui, dans ses notes sur Thieux, les a reproduites, mais sous une forme abrégée.

2. Ce personnage devint, pendant la Révolution, procureur syndic du district de Corbeil. Détail assez curieux à signaler ici : on possède aux Archives nationales (F⁷ 4774⁴⁹, v° Montaran) un rapport signé de lui, en date du 30 messidor an II, adressé au Comité de sûreté générale, contre M. de Montaran.

3. Nous rappelons que ce prénom peu usité est celui d'un saint (*sanctus Verolus*) honoré à Châtillon-sur-Seine.

du roy, et Christophe Nicolas Le Page, concierge et jardinier du château de cette paroisse, lesquels ont signé avec nous les jour et an susdits.

FOURCADE. THOMAS, curé.

LOUIS PRAGACHEN. J. P. MARGUERON.

F. COR [paraphe], clerc. C. P. (sic). LEPAGE¹.

(Extrait des registres des baptêmes, mariages et sépultures de la paroisse Saint-Médard de Thieux. — Arch. comm. de Thieux, GG 7, a° 1787, fol. 3.)

XVII.

Lettre de M. de Montaran au maréchal de Castries.

Du 11 mai 1787.

Monseigneur,

Je vous supplie d'agréer toutes mes excuses, si j'ai si longtemps différé à vous rendre compte du résultat des expériences que j'ai fait faire avec le coton de Siam que l'on cultive à Sainte Lucie et dont vous m'avez fait l'honneur de m'adresser l'année dernière une certaine quantité. J'étois dans la ferme persuasion de m'estre acquitté dans le temps de ce devoir.

Au surplus, Monseigneur, voici quel a été le résultat de ces expériences. Ce coton est sec et court de soye; en conséquence, quoique je l'eusse donné à filer à la meilleure fileuse indienne que nous ayons et qui fait habituellement une filature superbe, et, quoiqu'elle y ait mis le double du temps qu'elle emploie à filer du coton de Malthe ou de Cayenne, je n'ai pu en obtenir qu'une filature très ordinaire et qui avoit si peu de consistance qu'on a eu la plus grande peine à s'en servir pour ourdir une chaîne; on y est cependant parvenu et on a mis cette chaîne à la colle à la manière indienne, qu'on regarde comme préférable à tout autre; mais, lorsqu'il a été question de la tendre sur le métier et de la tramer, le moindre mouvement occasionnant la rupture des fils, il a été de toute impossibilité de suivre cette opération, et tous les tisserands y ont successivement renoncé.

Voilà, Monseigneur, quel a été le résultat de l'expérience faite par les Indiens.

Quoiqu'il donne lieu de présumer que l'expérience faite avec les nouvelles mécaniques à filer n'auroit² pas été plus satisfaisante parce que le coton, qui paroît faible et sans nerf, auroit difficilement résisté à leurs mouvements, j'ai cependant regretté de n'en avoir pas conservé une certaine quantité pour la soumettre à cette nouvelle expérience.

Mais il y a quelques jours que l'on m'apportoît quelques livres de coton qu'on prétend estre de Siam, mais que je crois pareil à celui que vous avez bien voulu me confier. Je vais le faire filer par celle de toutes les mécaniques nouvellement inventées qui me paroît estre la plus douce dans ses

1. Margueron et Lepage sont fréquemment nommés dans le registre de comptabilité (Arch. nat., F^{12*} 254).

2. Le texte porte « n'auroient. »

mouvements et procurer la filature la plus fine, et j'aurai l'honneur de vous rendre compte du résultat de cette nouvelle expérience.

Je suis avec respect,...

(Minute autographe. — Arch. nat., F¹² 1412.)

XVIII.

Quittance du prix de transport des Indiens de Thieux à Orléans.

J'ai reçu de M^r Fourcade la somme de sept cent vingt livres, prix convenu avec monsieur Tolozan pour le transport des Indiens et de leurs bagages de Thieux à Orléans, dont quittance. A la Villette, ce premier septembre mil sept cent quatre vingt sept.

Bon pour sept cents vingt livres.

GAUTIER frères.

(Arch. nat., F¹² 1411, v^o *Thieux*, n^o 29.)

XIX.

Quittance du prix de transport des Indiens d'Orléans à Nantes.

Je soussigné reconnois avoir reçu de M^r Fourcade la somme de quatre cent quarante livres pour prix du transport de seize hommes, trente femmes et douze enfants indiens, à raison de six livres dix sols pour chaque individu ; comprise dans laditte somme de quatre cent quarante livres celles de dix huit livres pour une cabane occupée par mondit sieur, celle de vingt quatre livres pour les bagages et celle de vingt une livres pour six douzaines de planches de bois blanc que je lui ai cejourd'hui livré, dont quittance. A Nantes, ce quatorze septembre mil sept cent quatre vingt sept.

François LIZOLLE¹.

(Arch. nat., F¹² 1411, v^o *Thieux*, n^o 30.)

1. Les détails que fournit cette quittance sont complétés par les deux articles suivants du compte du sieur Fourcade :

« Le 14 dudit [septembre 1487]. Payé la somme de douze livres pour le déchargement du bateau des Indiens et le transport de leurs bagages jusqu'à leur logement, cy 12 l.

« Payé au nommé Lizolles, marinier, suivant quittance, la somme de quatre cent quarante livres, tant pour le transport des Indiens et de leurs bagages que pour soixante-douze planches de bois blanc qu'il m'a vendu pour former des cadres pour coucher les Indiens, cy 410 l. »

(Arch. nat., F¹²* 254, fol. 16 v^o.)

III.

BIBLIOGRAPHIE.

3. — BABEAU (A.). Le Louvre et son histoire. Ouvrage illustré de 140 gravures sur bois et photogravures, d'après des dessins, des plans et des estampes de l'époque. Paris, Firmin-Didot et C^{ie}, 1895, gr. in-8°, 350 pages. 8 fr.

L'histoire du Louvre, n'est-ce pas l'histoire presque entière de la France ? C'est la réflexion qu'inspire le beau volume que vient de publier notre confrère M. Babeau et dans lequel il nous a détaillé avec toute sa compétence les annales de ce monument, très intimement liées à celles de notre pays.

Elle peut se diviser en trois périodes :

Période du moyen âge, qui se termine sous le règne de François I^{er}.

Période de la Renaissance et du XVII^e siècle, qui nous mène jusqu'au milieu du règne de Louis XIV.

Période moderne marquée par l'abandon du Louvre comme résidence royale, par l'installation des Académies et enfin par la création du Musée.

Tel est, — à larges traits, — le plan qu'a suivi M. B. dans cet excellent travail qui ne mérite que des éloges pour la sûreté des renseignements qu'il contient et dont la consciencieuse érudition de son auteur est la plus sûre garantie. P. L.

4. — PICHON (Baron Jérôme) et Georges VICAIRE. Documents pour servir à l'histoire des libraires de Paris (1486-1600). Paris, Leclerc et Cornuau, 1895, in-8°, VII-294 pages.

Les documents publiés dans ce volume ont été puisés à différentes sources. Les archives de la Cour des Monnaies, celles de quelques notaires, certains registres du Parlement et du Châtelet les ont fournis.

Nombre de pièces apportent des renseignements nouveaux sur des libraires ou des imprimeurs déjà connus, mais plusieurs d'entre elles nous révèlent des noms ignorés de La Caille ou de Lottin. Le tout constitue une fort intéressante contribution à l'histoire de la librairie parisienne en un luxueux volume, qui mérite l'attention du bibliophile et de l'historien. P. L.

5. — TOURNEUX (Maurice). Procès-verbaux de la Commune de Paris (10 août 1792-1^{er} juin 1793). Extraits en partie inédits publiés d'après un manuscrit des Archives nationales. Paris, 1894, in-8°, VIII-203 pages. (*Société de l'histoire de la Révolution française.*)

Les registres originaux des procès-verbaux de la Commune du Dix août ont péri dans l'incendie du 24 mai 1871; c'est ce qui donne une importance toute spéciale à la publication de ce document. Notre confrère M. Tourneux, que ses travaux bibliographiques sur la Révolution rendaient plus apte que tout autre à en donner une édition définitive, a accompagné celle-ci d'un *Avertissement* et de *notes* soigneusement rédigées. C'est un volume des plus intéressants pour l'histoire de Paris, pendant la période agitée s'étendant de la prise de possession du pouvoir municipal par les révolutionnaires à l'arrestation des Girondins. P. L.

BULLETIN
DE LA SOCIÉTÉ
DE L'HISTOIRE DE PARIS
ET DE L'ILE-DE-FRANCE.

I.

COMPTE-RENDU DES SÉANCES.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE ANNUELLE

Tenue à la Bibliothèque nationale le 14 mai 1895.

Présidence de M. J. GUIFFREY, président.

La séance est ouverte à quatre heures.

— M. J. Guiffrey, président, s'exprime en ces termes :

« Messieurs,

« J'aurais désiré, mettant à profit l'honneur que vous m'avez fait en m'appelant à présider cette réunion, évoquer ici les anciens souvenirs d'une région de Paris inconnue de la plupart des Parisiens ; je voulais vous conduire aux environs de cet hospice de la Salpêtrière qui couvre encore trois ou quatre cent mille mètres carrés de terrain, explorer avec vous l'emplacement où s'élevaient naguère les derniers vestiges de l'église Saint-Marcel et de l'illustre maison de Port-Royal ; nous aurions parcouru ces rues des Marmousets, de la Reine-Blanche, de Croulebarbe, du Banquier, aux noms caractéristiques rappelant de curieuses traditions historiques ou des légendes mystérieuses. Nous nous serions arrêtés au bord de cette rivière célébrée par les romanciers et les poètes, et vous auriez eu peine à reconnaître dans ce cloaque impur, qu'on s'occupe avec raison de cacher sous terre, les rives si vantées de la Bièvre ; mais le triste devoir qui m'incombe aujourd'hui de rappeler les pertes trop nombreuses que votre Société a subies depuis un an ne me laisserait pas le loisir de donner à cette promenade rétrospective tout le développement qu'elle comporte.

« Nous avons eu le regret de voir disparaître, depuis notre dernière réunion générale, dix-huit de nos confrères, dont plusieurs étaient inscrits depuis la fondation de la Société.

« C'est aux environs de la Bièvre qu'il nous faut aller rechercher le berceau de celui de nos associés dont la mort laissera parmi nous un vide irréparable.

« M. Victor Duruy appartenait en effet à une de ces anciennes familles de tapissiers dont plusieurs générations ont passé leur existence tout entière sur les bords de la rivière des Gobelins. Ses ancêtres étaient venus des Flandres, m'a-t-il été assuré, dès les premières années du xviii^e siècle. Son père occupa une des situations les plus élevées de l'atelier de tapisserie, de 1823 à 1850. Parvenu au faite des honneurs et de la réputation, le ministre n'oublia jamais le vieux quartier témoin de sa première jeunesse ; la manufacture des Gobelins, de son côté, a gardé précieusement la mémoire d'un de ses plus illustres enfants. Toujours elle sera fière d'avoir vu naître et grandir à l'ombre de ses murs l'historien de la Grèce et de Rome.

« Vous n'attendez pas de moi le récit détaillé de cette carrière si bien remplie. D'autres voix plus autorisées ont déjà rappelé comme il convenait les qualités de l'homme privé, la science de l'historien, les grandes réformes dues au ministre, les honneurs académiques prodigués aux dernières années de cette longue et honorable existence.

« Successivement inspecteur de l'Académie de Paris en 1861, maître de conférences à l'École normale, inspecteur général de l'enseignement secondaire, M. Victor Duruy fut appelé en 1863 à réaliser dans la pratique les réformes que son long stage de professeur lui avait permis de préparer et de mûrir. Né en 1811, il dépassait alors la cinquantaine, car, pendant longtemps, il n'avait eu d'autre ambition que de remplir avec conscience ses fonctions de professeur d'histoire au lycée Henri IV. Il n'y avait guère qu'une dizaine d'années qu'il avait pris le grade de docteur ès lettres quand un caprice intelligent de la fortune le mit à la tête de l'Université.

« Les grandes réformes réalisées par lui ou dont il a jeté les bases pendant les six années passées au ministère de l'Instruction publique, un de ses successeurs, et non des moins éminents, les rappelait naguère avec une compétence spéciale et un rare bonheur d'expression. Que pourrais-je faire de mieux que de rapporter les termes de cet hommage solennel :

« Il fut, — disait le ministre de l'Instruction publique devant le « Congrès des savants de province, — sous un régime d'autorité, un « ministre tel qu'on en souhaiterait à un régime de liberté. Son « œuvre, grande déjà par ses résultats immédiats, fut plus grande « encore par les principes dont elle s'inspirait et par les semences « d'avenir qu'elle contenait. Dans l'enseignement primaire, dans l'en-

« seignement secondaire, dans l'enseignement supérieur, la République n'a guère fait que développer, achever et mettre au point ce qu'il a commencé, ce qu'il a voulu et ce qu'il a rêvé. »

« Je me garderais bien de rien ajouter à ce magnifique éloge. Ici, toutefois, je ne saurais me dispenser de rappeler que, dès nos premières réunions, M. Victor Duruy avait pris une part active à la constitution de notre Société. Il contribua même par son intervention directe, si j'ai bonne mémoire, à empêcher que le champ de vos investigations fût restreint aux étroites limites de l'ancien Paris ; il voulut que tous les travailleurs de cette belle province qui a été de tout temps comme le cœur de la patrie française fussent associés à l'œuvre entreprise. Pendant plusieurs années, il se montra fort assidu à nos assemblées. Aussi, votre Société tint-elle à honneur de le porter à la présidence, et, si les absorbants travaux qui l'occupèrent jusqu'à sa dernière heure privèrent nos publications d'une collaboration active, le nom de Victor Duruy restera associé à ceux des hommes éminents, les Longpérier, les Guilhermy, les Maury, les Egger, je ne cite que ceux que nous avons perdus, qui ont patronné votre Société naissante devant le monde savant par l'autorité de leur nom.

« La noble figure de Victor Duruy s'inscrivait d'elle-même à la première place de cette funèbre liste nécrologique. Sans cela, la courtoisie m'eût fait un devoir de rappeler avant tout autre le souvenir d'une femme éminente qui, par son propre mérite autant que par son nom et ses alliances, a occupé une grande situation dans la haute société parisienne. Née en 1806, M^{me} Gabriel Delessert, née Valentine de Laborde, sœur aînée de l'ancien directeur des Archives nationales, de l'homme éminent dont le nom est resté cher à tous ceux qui ont le culte de l'histoire de nos vieux maîtres français, après avoir épousé celui qui devait être investi des fonctions de préfet de police sous la monarchie de Juillet, se trouva, par sa propre famille comme par celle de son mari, en relations avec toutes les célébrités de la politique, de la finance, de la littérature et de l'art. Son salon, au temps où il y avait des salons, réunit pendant trente ans les hommes les plus illustres et les femmes les plus distinguées de France et d'Europe. Douée d'un talent pour la peinture qui est resté ignoré du public et n'a pu être apprécié que d'un très petit cercle d'intimes, M^{me} Delessert avait aussi le goût des beaux livres et des riches reliures anciennes. Depuis longtemps, elle était inscrite parmi les membres de la Société des bibliophiles français. Elle était venue à nous dès 1875 et nous est demeurée fidèle jusqu'à la fin. Perte d'autant plus regrettable que les femmes sont rares sur nos listes et qu'un nom comme celui-là ne saurait guère se remplacer.

« Bien souvent, l'observation en a été faite plus d'une fois, les Pari-

siens de naissance ne sont pas ceux qui se passionnent le plus pour l'histoire de notre cité, de ses institutions, de ses organes et de ses curiosités. C'est que, comme l'a dit un spirituel écrivain de province, bien des Parisiens ne sont en somme que des provinciaux en rupture de ban. Aussi, nul ne songea-t-il jamais à disputer à M. Victor Fournel, originaire de la Meuse¹, le domaine qu'il avait fait sien par ses longs travaux. Comme l'a dit avec justesse un de ses biographes², que je cite d'autant plus volontiers qu'il est des nôtres et que son excellente notice est restée inédite, « bien que par ses origines il ne fût pas « plus Parisien qu'Édouard Fournier et que tant d'autres, M. Victor « Fournel s'était senti attiré par le pavé de Paris et ses aspects pittoresques toujours renouvelés; de là toute une série d'études sur *Ce qu'on voit dans les rues de Paris* (1858); *les Spectacles populaires et les artistes des rues* (1863); *Paris nouveau et Paris futur* (1865), — « dont l'auteur ne s'attendait guère à rédiger six ans plus tard le texte « d'un album intitulé *Paris et ses ruines en mai 1872* (in-folio); — *les Rues du vieux Paris* (1879); *le Vieux Paris, fêtes, jeux et spectacles* « (1886); *les Cris de Paris* (1886), où l'on sent toujours, — ajoute « notre biographe inédit, — la solidité de la trame sous la légèreté de « la broderie. »

« M. Victor Fournel, on le voit par le titre des ouvrages qui viennent d'être cités, était surtout attiré par les petits côtés de la vie parisienne dont la révélation a fait la fortune littéraire de plus d'un écrivain amoureux de l'anecdote.

« Il convenait de rappeler en première ligne les ouvrages où notre confrère avait répandu les trésors d'une érudition de bon aloi sur la description des dessous mystérieux du Paris ancien ou moderne. Mais je laisserais votre attention, si je me laissais aller à énumérer les titres de tous les livres du laborieux auteur, sur *les Contemporains de Molière*, sur *les Vainqueurs de la Bastille*, *le Patriote Palloy*, *l'Exploitation de la Bastille*, *les Comédiens révolutionnaires*; si je rappelais tous les journaux, les revues, les grandes publications auxquelles il a collaboré, *l'Illustration*, *le Français*, *le Moniteur universel*, *la Biographie Didot*. Il a aussi écrit quelques livres de pure imagination que l'Académie française ne jugea pas indignes d'une de ses couronnes. Enfin, il a laissé la relation écrite avec humour de ses pérégrinations en Danemark, en Suède, en Espagne, en Italie, en Autriche, voire même en Égypte. Vous me reprocheriez d'oublier ses essais de critique d'art sur les *Artistes contemporains*.

« Vous voyez que cet écrivain infatigable, dont vous n'avez pas oublié l'affable et sympathique physionomie, — car il se plaisait à

1. Né à Cheppy (Meuse), le 8 février 1829.

2. M. Maurice Tourneux.

assister aux réunions de votre Conseil, — avait touché à tous les sujets, à tous les genres, à toutes les époques. Mais ce sont les études sur Paris qui dominent dans cette œuvre considérable, c'est à elles que le nom de M. Victor Fournel devra une place, modeste sans doute, mais honorable, dans la littérature contemporaine. Ils sont rares d'ailleurs, par le temps qui court, les hommes de lettres qui ont mérité l'hommage rendu à ce travailleur par une haute autorité : « Quelle grâce et quelle consolation pour un écrivain, — a écrit l'archevêque de Paris, — de quitter ce monde avec la certitude de n'avoir jamais publié une seule page, une seule ligne qu'il eût à regretter¹ ! »

« Les grands travailleurs ne prennent pas tous le public pour juger de leurs productions, pour confier de leurs études. M. Victor Delzant, ancien conseiller municipal de Paris, membre de notre Société depuis l'origine, n'a pas, je crois, signé un seul volume imprimé, et cependant sa vie a été remplie par un labeur immense. Un seul fait suffirait à donner une idée de son activité. Il prit une part des plus actives à la reconstitution de l'état-civil parisien, à l'organisation de la bibliothèque de Carnavalet, à celle du Musée historique de Paris. Ceux de nos confrères qui ont siégé dans le Conseil de la Ville à ses côtés ont gardé un souvenir durable de l'affabilité du collègue, de l'ardeur et du dévouement avec lequel il s'acquittait de toutes les tâches, si pénibles fussent-elles. N'est-il pas singulier de voir un homme doué du goût de l'érudition, aimant les livres, passionné pour les études historiques, mourir sans avoir publié une ligne, laissant près de cent volumes de travaux commencés ou terminés et de notes sur les sujets les plus variés ? La famille de M. Delzant a bien voulu nous communiquer quelques détails sur cette énorme production. Parmi ces manuscrits inédits, le plus important renferme une *Biographie des députés de la France aux assemblées nationales depuis la convocation des États-Généraux jusqu'à nos jours*. La reconstitution de l'état civil parisien lui avait fait vivement sentir la nécessité de rectifier les erreurs de la plupart des compilations historiques, et il avait voué à cette tâche la dernière partie de sa vie. On sait comment la publication conçue et entreprise par M. Delzant a été exécutée par des éditeurs plus pressés. Mais le modeste auteur avait donné ses soins à bien d'autres recherches. Il laisse une *Histoire d'Hippolyte Clairon*, une *Histoire de Condé-sur-Escaut*, une *Bibliographie des régions du nord de la France* (Nord, Pas-de-Calais, Somme), des *Bibliographies Valenciennaise, Lilloise, Tournaisienne*, enfin une

1. Lettre citée par M. Joseph Denais dans le *Moniteur universel* du 24 juillet 1894.

Bibliographie de la chasse. Plusieurs de ces ouvrages doivent, nous a-t-il été assuré, voir prochainement le jour par les soins du fils de l'auteur. M. Victor Delzant, né à Anzin le 12 janvier 1823, est mort à Paris le 29 avril 1894.

« Si nous rapprochons du souvenir de M. Victor Delzant le nom de M. Lucien Faucou, quel contraste poignant ! Tandis que l'un nous quitte plein de jours, l'autre disparaît frappé par un mal foudroyant, au début d'une carrière brillante, alors que la destinée semblait ne lui promettre que prospérités. Comme s'il eût senti que ses jours étaient comptés, le jeune conservateur des collections de Carnavalet, le successeur librement choisi par l'éminent bibliothécaire qui a su créer de toutes pièces cette merveilleuse collection de livres sur Paris que vous connaissez tous, M. Lucien Faucou apportait à ses travaux administratifs une hâte fébrile, presque malade. Le mal l'a terrassé en plein succès, lui enlevant même, par faveur spéciale, le temps des regrets. Sa jeunesse, ses multiples et absorbantes occupations ne lui ont pas permis de laisser après lui des travaux témoignant de la souplesse ingénieuse de son esprit. Le journal auquel il consacrait ses rares loisirs gardera seul le souvenir de son activité dévorante, de sa curiosité toujours en éveil, de sa vive intelligence. Sa collaboration aux travaux de l'exposition de 1889, bientôt récompensée par une distinction que les plus méritants attendent parfois toute leur vie ; enfin la part prise par lui à la publication documentaire sur la Révolution décidée par un vote du Conseil municipal, ont prouvé qu'on devait attendre beaucoup de son zèle mûri par l'expérience et la pratique. Ses amis ont célébré à l'envi ses qualités de cœur et tous ceux qui l'ont connu regretteront que la mort ne lui ait pas laissé le loisir de donner sa mesure. M. Lucien Faucou, né à Paris, dans le quartier du Palais-Royal, en 1861, nommé conservateur de la bibliothèque et des collections historiques de la ville de Paris lors de la retraite volontaire de M. Jules Cousin, est mort après une brève maladie le 30 novembre dernier.

« M. le comte Léopold Hugo, fils du frère aîné de l'auteur de *Notre-Dame de Paris*, a été enlevé par une douloureuse maladie, le 19 avril dernier. Il était venu se joindre à nous dès les débuts de notre Société et nous a envoyé à diverses reprises de curieuses communications qui ont trouvé place dans le *Bulletin*. Le comte Léopold Hugo avait eu pour précepteur l'abbé Dupanloup ; ses goûts le portaient vers l'étude des sciences géographiques et mathématiques. L'Académie des sciences reçut de lui plusieurs communications sur des sujets de mathématiques pures.

« Peu de personnes ont eu le privilège, je n'ose dire enviable, de se survivre à elles-mêmes et de connaître par anticipation le jugement

de leurs contemporains sur leur personne et sur leur œuvre. C'est ce qui advint à notre confrère M. Alfred d'Escudié, dit Alfred d'Aunay. La compilation d'Otto Lorenz le déclarait décédé dès 1883 ; le bibliographe se trompait, puisque M. Alfred d'Aunay n'est mort qu'au mois de mars dernier. Est-ce pour protester contre cet enterrement prématuré que le chroniqueur du *Figaro* faisait paraître en 1884 les premières livraisons d'un grand ouvrage sur *les Quatre-vingts quartiers de Paris* ? Le succès ne paraît pas avoir couronné cette publication plus commerciale, nous a-t-il été dit, que littéraire. Quelques fascicules seulement virent le jour et l'ouvrage n'a pas été terminé. M. Alfred d'Aunay, successivement attaché à divers journaux parisiens, appartenait à notre Société depuis sa fondation. C'est à ce titre surtout que nous lui devons ici l'hommage de nos regrets.

« Jusqu'à présent, les Parisiens de naissance ou d'option m'ont exclusivement occupé. Il serait injuste d'oublier ceux de nos associés qui, retenus loin de nous par leurs devoirs professionnels ou leurs affections de famille, ont prouvé cependant qu'ils portaient intérêt à nos efforts. M. Jules Laroche, architecte de la ville et de l'arrondissement de Corbeil, né le 16 janvier 1830, a été membre de notre Société depuis l'origine jusqu'au jour de son décès, arrivé le 11 juin 1894. Élève de son père et de l'École des beaux-arts, M. Jules Laroche fut complètement absorbé par l'accomplissement de ses fonctions. Beaucoup d'édifices de la ville et de l'arrondissement de Corbeil ont été érigés ou restaurés sur ses plans, par ses soins. Les rares instants de liberté que lui laissaient ses obligations étaient consacrés à des études d'archéologie ou d'art, et c'est à ce souci de se tenir au courant des travaux d'érudition que nous avons dû de le compter parmi les adhérents de la première heure.

« J'allais clore cette nomenclature funèbre déjà si longue ; j'allais rappeler le nom de ceux de nos confrères avec lesquels nous n'avons jamais eu que des relations assez indirectes, quand me parvint la triste nouvelle d'un nouveau deuil. M. Pierre Bonnassieux, archiviste aux Archives nationales depuis 1874, fils du sculpteur bien connu mort il y a quelques années à peine, vient d'être enlevé à l'affection de sa famille par une cruelle maladie le 3 de ce mois. Il atteignait à peine sa quarante-cinquième année.

« Absorbé depuis longtemps par des recherches sur le commerce de la France au XVIII^e siècle, recherches immenses dont il n'a pas eu le temps de résumer les résultats, M. Bonnassieux avait débuté par la publication du récit des négociations qui aboutirent à la réunion de Lyon à la France. C'était le sujet d'une thèse présentée à l'École des chartes. Plus tard, dans un volume intitulé *le Château de Clagny et M^{me} de Montespan* (1881), M. Bonnassieux eut la bonne

fortune de faire connaître le testament inédit du grand architecte de la Renaissance, Pierre Lescot, abbé de Clagny.

« M. Bonnassieux a rempli avec zèle pendant de longues années les fonctions de secrétaire à la Section d'économie politique du Congrès des Sociétés savantes. Depuis quelque temps déjà il appartenait à votre Conseil d'administration dont il suivait régulièrement les séances. A diverses reprises il fit profiter notre *Bulletin* des heureuses trouvailles sur Paris faites au cours de ses travaux dans les fonds d'archives confiés à ses soins. Ainsi, dès 1875 (p. 91), il nous apportait une *Autobiographie du citoyen Cardinaux, directeur du théâtre de l'Estrapade*; puis viennent successivement : une *Note sur trois hôtels appartenant à Charles de Valois, frère de Philippe le Bel* (1880, p. 48); la description d'un *Trousseau de mariée à l'époque du Directoire* (1887, p. 58); une communication sur l'*Église de Saint-Germain-des-Prés en l'an X* (1889, p. 54). Il y a quelques mois à peine (1894, p. 187) il nous présentait encore un curieux mémoire sur l'organisation de la *Police à Paris pendant l'époque révolutionnaire*. Les regrets unanimes de ses anciens collègues ont accompagné M. Bonnassieux.

« M. le comte de Saint-Foix, que nous avons perdu récemment, appartenait, je crois pouvoir l'assurer, à la famille de l'auteur bien connu des *Essais historiques sur Paris*. Grâce à son fils, ce nom ne disparaîtra pas des listes de la Société. M. Gabriel de Brossard, ancien chef de bureau à la Caisse des dépôts et consignations, ainsi que M. Edmond Archdeacon, ont un titre spécial à nos regrets : ils étaient au nombre des fondateurs de la Société et nous sont restés fidèles jusqu'à leur dernier jour. M. le comte Stanislas d'Imécourt s'était joint à nous en 1875, la même année que M. Georges Martin. M. Émile Delagarde, agent de change honoraire, se fit inscrire en 1882. M. Armand de Mas devint sociétaire en 1884. M. le marquis de Fleury, préfet des Vosges sous l'Empire, nous fut présenté en 1885 et M. Émile Martinet en 1886. Vous le voyez, ce sont d'anciens, de très anciens associés que nous avons perdus pendant l'année qui vient de s'écouler.

« Il faut le reconnaître, ces confrères qui n'ont peut-être jamais assisté à vos réunions n'apportaient probablement qu'une attention assez distraite à vos travaux. Et pourtant, ne l'oublions pas, ils contribuaient d'une manière efficace à la prospérité de la Société. On aurait grand tort de ne pas compter assez avec ces Mécènes intelligents qui comprennent qu'une société ne saurait vivre des seuls efforts de quelques savants. Pour assurer son existence, il lui faut des ressources qu'elle ne peut tirer que du nombre des adhérents. Aussi, me semblerait-il fort impolitique de ne pas tenir compte dans nos publica-

tions des goûts de ce public spécial qui nous rend un signalé service en nous apportant sa cotisation et qui n'a guère le loisir de retourner à l'école pour compléter ses études de grec ou de latin.

« On m'objectera que notre devoir est de justifier notre titre de Société savante. Mais, avant tout, il s'agit de ne pas mourir de consomp-tion, et, pour vivre, la première condition est de combler les vides dont chaque réunion annuelle ramène la triste énumération. N'y a-t-il pas assez de corps savants fermés, assez de publications officielles pour suffire aux exigences des esprits entiers qui n'admettent aucune trans-action avec les goûts du public ? N'oublions donc pas que la grande majorité de nos adhérents est recrutée parmi des hommes du monde, fort désireux sans doute de s'instruire et de se renseigner, mais que rebute et éloigne une érudition trop aride.

« Notre *Bulletin* m'a toujours paru l'organe le mieux fait pour assu-rer et répandre l'influence de votre Société. Ne pourrait-il pas devenir plus vivant, d'une lecture attrayante, tout en restant sérieuse et ins-tructive ? Sans imposer de nouveaux frais à votre caisse, — je n'aurais garde d'émettre une pareille proposition en présence de votre trésor-ier, — je voudrais que ce *Bulletin* parût plus souvent, qu'il devint plus jeune, plus alerte, mieux informé. C'est, j'en suis convaincu, dans cette transformation que vous trouverez la pierre philosophale qui vous enrichira et que vous cherchez depuis longtemps.

« Si je ne craignais d'abuser de votre attention, je me hasarderais à soumettre d'autres projets à votre examen. Il en est un cependant que je prendrai la liberté de vous recommander, car il me paraît de nature à donner à votre Société un nouvel essor et une plus grande autorité.

« Dans divers quartiers de Paris, à Montmartre, à Passy, tout récemment dans la région de la montagne Sainte-Genève, des groupes d'habitants se sont formés pour étudier ensemble, pour élu-cider certains points d'histoire locale. Ne rentrerait-il pas dans la mission de notre Société d'aider, de fortifier, en les centralisant et en les vulgarisant, ces tentatives isolées ? Comment, par quels moyens s'exercera votre action, se fera sentir votre influence ? Vous n'aurez pas de peine à le trouver.

« Il me semble, et c'est par là que je veux conclure, que la *Société de l'Histoire de Paris et de l'Ile-de-France* aurait un rôle utile et fécond à remplir en se rattachant toutes ces bonnes volontés qui manquent souvent de point d'appui, en s'affiliant tous ces groupes dispersés dont l'effort individuel ne suffit pas à assurer le succès. Il y aurait pour votre Société honneur et profit à assumer cette tâche. Vous avez prouvé depuis longtemps qu'elle ne saurait être au-dessus de votre courage et de votre dévouement. »

— M. Paul Viollet, secrétaire, donne lecture du rapport suivant sur les travaux de la Société :

« Messieurs,

« Un de nos plus regrettés confrères, érudit aimable et fécond, qui, vivant, ne cessa jamais de fouiller l'inépuisable domaine de la curiosité et de l'anecdote, me disait quelquefois : « Nos *Mémoires* ne sont « pas amusants. Comment expliquer cette anomalie ? Paris est si amusant ! » — Moi, je défendais nos publications. « Ce n'est pas, lui « disais-je, notre mission particulière d'amuser le public. Tel ne fut « pas l'esprit de notre fondation. Certes, nous n'excluons pas les récits « gais et piquants, mais nous sommes loin d'en faire notre spécialité. « Si l'histoire sociale, économique, artistique de Paris n'avait d'autre « aspect que cet aspect joyeux qui se reflète si heureusement en votre « prose alerte et toujours éclatante d'esprit et de verve, la Société de « l'Histoire de Paris n'existerait pas. Les librairies amusantes et les « chroniques des journaux suffiraient à tous les besoins et nous n'aurions pas le plaisir de vous serrer la main tous les mois aux réunions du Conseil. Nous serions, certes, vos lecteurs, souvent vos admirateurs ; mais peut-être nous ne vous aurions jamais vu. »

« Je pensais par un tel argument séduire sinon cet esprit récalcitrant, du moins ce cœur excellent. C'était une illusion. Lui, ne se rendait pas. Il ignorait totalement l'art de capituler et je ne le ralliai pas... à notre manière. Hélas ! Il ne me reste plus la ressource d'engager (c'était toujours mon dernier mot) cet intransigeant de la gaîté à nous envoyer lui-même quelque communication. Mais je puis adresser et, de fait, j'adresse cette requête à ceux qui, comme le regretté Fournel, trouveraient nos publications d'un goût par trop sévère.

« Notre tome XXI, dont je dois vous rendre compte aujourd'hui, n'eût pas trouvé grâce au tribunal de cet aimable confrère, car j'y cherche en vain l'image joviale du moindre « grand Thomas » ou quelque histoire de théâtre forain. — Ces planches de la foire étaient pour moi de vraies planches de salut, chaque fois que je discutais avec l'homme excellent que je salue ici pour la dernière fois.

« Le journal de François Grin, religieux de Saint-Victor, que publie M. le baron A. de Ruble est un de ces documents de valeur moyenne où se reflètent à merveille, comme le fait observer notre confrère, les impressions, les préoccupations du populaire : notre moine y juge les grands événements des règnes de Henri II, de François II et de Charles IX « à la façon du populaire, comme les jugeaient sans « doute, dans le voisinage du monastère de Saint-Victor, les petits « bourgeois de la place Maubert. »

« M. Coyecque, à qui nous devons l'analyse si intéressante aux

points de vue les plus divers d'un minutier parisien, analyse publiée dans notre *Bulletin*, a extrait de ce minutier pour nos *Mémoires* les inventaires, après décès, de cinq imprimeurs et libraires parisiens. Ces documents nous font pénétrer dans l'officine de ces industriels et pourront inspirer à plus expert ou plus aventureux que M. Coyecque et moi-même des observations piquantes sur le commerce de la librairie au xvi^e siècle, sur le chiffre probable des tirages, sur le prix des livres.

« Ceux qui ne connaissent l'illustre Chapelain que par quelques vers de la *Pucelle* ou par les mordantes épigrammes de Boileau apprendront à le connaître sous un nouveau jour en parcourant ses lettres à Huet, dont M. Péliissier publie l'inventaire complet suivi d'un choix judicieux. « On y trouve, a fort bien dit notre confrère, nombre de « renseignements sur le mouvement général de l'érudition vers le « milieu du xvi^e siècle, sur la vie littéraire à Paris et les savants « étrangers qui y étaient en séjour ; des détails précieux sur le cava- « lier Marin, sur la Comète, sur la façon dont Chapelain préparait sa « fameuse liste des gratifications royales. »

« Le Dr Le Paulmier nous a donné une notice sur Julien Le Paulmier qui fut, au xvi^e siècle, docteur régent de la Faculté de médecine de Paris. Notre confrère a retracé, à cette occasion, les péripéties de l'histoire des régents calvinistes (car Le Paulmier était calviniste). Les divers ouvrages médicaux de Le Paulmier sont signalés avec soin et résumés. Le *De vino et pomaceo* eût ravi notre regretté confrère Siméon Luce, partisan convaincu, comme Le Paulmier, de cette excellente boisson qui s'appelle le *cidre*. « Le cidre de bonne qualité, « pris en quantité modérée, procure un sommeil doux, est nourrissant, « augmente le lait des nourrices, réjouit les mélancoliques, convient « dans presque toutes les maladies, prolonge la durée de la vie, « amollit doucement le ventre, guérit les obstructions et l'hypocon- « drie. » Telle est, en abrégé, la doctrine de Le Paulmier sur le cidre, doctrine éminemment sincère, car Le Paulmier ne se contentait pas de vanter le cidre, je crois qu'il le vendait !

« *Éverhard Jabach, collectionneur parisien* (1695), tel est le titre du mémoire qui clôt notre tome XXI. Il est dû à notre confrère M. le vicomte de Grouchy, qui eût pu très légitimement l'intituler : *Origine de la galerie du Louvre*. Le grand collectionneur Jabach (d'origine allemande) vendit à Louis XIV (1671) ses plus beaux tableaux. Les prédécesseurs du roi avaient à peine laissé une centaine de toiles ; celles de Jabach, en venant s'y ajouter, formèrent le noyau de la galerie du Louvre ; « tant qu'on admirera la Mise au tombeau du « Titien, le Concert de Giorgione ou la sainte Catherine de Raphaël, le « souvenir de Jabach restera cher à la France, » a fort bien dit M. le vicomte de Grouchy. L'hôtel parisien où furent réunies ces mer-

veilles existe encore et le passage Jabach a conservé le nom du grand collectionneur. Combien de Parisiens, lorsqu'ils passent insouciant devant le n° 42 de la rue Saint-Merry, songent que cet hôtel abrita jadis les chefs-d'œuvre de l'art, qui sont aujourd'hui l'honneur du Louvre ?

« Notre *Bulletin* a reçu pendant l'année 1894 de nombreuses communications dues à MM. Félix Aubert, L. Auvray, A. Babeau, P. Bonnassieux, A. Bruel, vicomte de Caix de Saint-Aymour, Couderc, E. Coyecque, vicomte H.-Fr. Delaborde, L. Delisle, A. Dufour, abbé V. Dufour, vicomte de Grouchy, Guiffrey, Lacombe, Lelong, Longnon, G. Marcel, Mareuse, comte A. de Marsy, A. Mientienne, Paul Meyer, H. Moranvillé, H. Omont, Léon-G. Pélissier, Paul Pérot, Tranchant, Vacquer et moi-même.

« La régularité de nos publications, régularité si rare dans le groupe des Sociétés savantes, est due, Messieurs, à votre zèle et à votre exactitude, à la simplicité de votre organisme, mais aussi et par-dessus tout, — vous me permettrez de le faire remarquer, — aux rares qualités du secrétaire de notre Comité de publication, M. Omont. Permettez-moi de me faire votre interprète à tous en lui adressant ici nos meilleurs remerciements.

« L'avenir de nos publications est assuré pour longtemps.

« Notre collection de *Documents* s'enrichira cette année, et sous peu de jours, de l'introduction de M. Longnon au Polyptyque d'Irminon et de la table de cette importante publication, heureusement terminée.

« Voici, quant aux *Documents*, nos projets de publications ultérieures :

BOISLISLE (DE). *Lettres de Marville, lieutenant de police, au ministre Maurepas* (1742, 1745-1747), 2 volumes. — Nous espérons publier en 1896 le tome I^{er} des *Lettres de Marville*.

VIARD. *Documents parisiens du règne de Philippe VI de Valois*, tirés du Trésor des chartes.

AUVRAY. *Journal des règnes de Henri IV et de Louis XIII*, par Laurent Bouchel, conseiller au Parlement de Paris (1620-1627). — C'est une suite du *Journal de l'Estoile*.

« Quant à nos *Mémoires*, aux articles précédemment promis et indiqués par nous, il faut ajouter :

BOURNON. *Journal de Pierre Driart, religieux de Saint-Victor, au XVI^e siècle*.

DELABORDE (vicomte). *Fragments de l'enquête du procès de canonisation de saint Louis*.

DES CILLEULS. *Le Parloir aux Bourgeois*.

DESPIERRES (M^{me} G.). *La Construction du Pont-Royal* (1685-1688).

FAGNIEZ. *Essai de reconstitution des anciens registres perdus du Châtelet de Paris* (XIII^e-XIV^e siècle).

OMONT (H.). *Inventaires des trésors des saintes chapelles royales de Paris et Vincennes et de l'abbaye de Saint-Denis*.

STEIN (H.). *Documents inédits sur les Estienne*.

« En faisant mieux connaître Paris, nous le ferons aimer, et, — permettez-moi de le dire, — nous travaillerons aussi à le faire mieux respecter. Paris, disait au XII^e siècle Jean de Salisbury¹, est comme l'échelle de Jacob, qui, de la terre, s'élève jusqu'au ciel. Pour Jean de Salisbury au XII^e siècle comme pour notre ami Fournel au XIX^e, Paris est joyeux : *lætitia populi*; pour Jean de Salisbury, comme pour nous tous, il est ouvert à toutes les activités de l'esprit : *varias occupationes philosophantium*. Mais pourquoi citer seulement ces lambeaux de Jean de Salisbury? Il me plaît de relire ici avec vous cet enthousiaste tableau de Paris tracé au XII^e siècle : « A proposito revocatus, « iter Parisios deflexi. Ubi cum viderem victualium copiam, lætitiâ « populi, reverentiam cleri, et totius Ecclesiæ majestatem et gloriam, « et varias occupationes philosophantium, admirans velut illam scalam « Jacob, cujus summitas cælum tangebatur, eratque via ascendentium « et descendentium angelorum, lætæ peregrinationis urgente stimulo, « coactus sum profiteri, quod *vere Dominus est in loco isto et ego nesciebam*². Illud quoque poeticum ad mentem rediit :

« *Felix exsilium, cui locus iste datur*³. »

« — J'ai changé d'avis. Je me suis dirigé sur Paris. Là j'ai trouvé des « vivres en abondance, une population joyeuse, un clergé respecté, une « Église pleine de majesté et de gloire, des travailleurs, philosophant « sur les sujets les plus variés. Paris m'est apparu comme l'échelle de « Jacob qui s'élève jusqu'au ciel : des anges la montent sans cesse, « puis la descendent. Et je me suis senti pressé de faire moi-même « ce joyeux pèlerinage et j'ai confessé *que le Seigneur est vraiment « en ce lieu et que je l'ignorais*.

« Et cette exclamation d'un poète latin m'est revenue à la mémoire :

« Heureux exil, l'exil en ce lieu ! »

— M. Paul Lacombe, trésorier, fait connaître la situation financière par recettes et dépenses, au 30 avril 1895. Nous donnons ici le résumé de son rapport :

1. Ovide, *Fastes*, I, v. 540.

2. *Gen.*, xxviii, 16.

3. Jean de Salisbury, *épître* 134 (*Patrologie Migne*, t. CXCIX, col. 113).

RECETTES.

Le solde en recette accusé dans le rapport financier présenté à l'assemblée du 8 mai 1894 se montait à . 6,626 75

Dont il convient de déduire le prix de la

Table décennale postérieurement réglé . 706 80

Ce qui constitue pour l'année 1893 un

excédent se montant à 5,919 95

Cotisations de l'année 1894 6,480 » »

Deux souscriptions perpétuelles 300 » »

Ventes de publications. 349 65

Revenus de la Société. Rente 3 % . . . 400 » »

— Intérêts des fonds

disponibles . . . 242 55

Reçu du Ministère : Subvention annuelle . 600 » »

— Souscription annuelle :

34 ex. des publications

de 1893 510 » »

Total des recettes 14,802 15

DÉPENSES.

Administration :

Frais de perception 192 90

Impression de quittances, lettres d'avis et

papeterie 149 90

Correspondance et frais divers 83 85

Honoraires du secrétaire du Comité de publication. . 600 » »

Indemnité annuelle au libraire de la Société 200 » »

Achat de 10 fr. de rente 3 % pour capitalisation des

souscriptions perpétuelles 341 90

Publications :

Bulletin de 1894. Impression et papier . . 1,799 20

— Tirages à part 156 40

— Dessin et cliché. . . . 52 » »

Mémoires. Tome XXI. Impression et papier 2,069 95

— — Honoraires des au-

teurs. 574 » »

Total des dépenses 6,220 10

Excédent à reporter à 1895 . . . 8,582 05

Total égal à celui des recettes . . 14,802 15

M. le Président met aux voix l'approbation de l'exposé de la situation financière de la Société fait par le Trésorier.

Les comptes du Trésorier sont approuvés.

— L'Assemblée procède à l'élection de quatorze membres du Conseil en remplacement de MM. Germain Bapst, Léopold Delisle, Gustave Fagniez, Arthur Giry, vicomte de Grouchy, Alfred Lamouroux, Anatole de Montaiglon, Charles Tranchant, Th. Vacquer, Noël Valois, sortant en 1895 (rééligibles); Pierre Bonnassieux et Victor Fournel, décédés, qui devaient sortir en 1895; l'abbé Dufour, démissionnaire, et Victor Duruy, décédé, qui devaient sortir en 1897.

Sont élus : MM. Germain Bapst, Ernest Coyecque, Léopold Delisle, Gustave Fagniez, Arthur Giry, vicomte de Grouchy, Alfred Lamouroux, Paul Le Vayer, Anatole de Montaiglon, Charles Tranchant, Th. Vacquer, Noël Valois, et MM. Albert Babeau et Eugène Lelong, en remplacement de MM. l'abbé Dufour et Victor Duruy, qui devaient sortir en 1897.

Communication.

— M. Albert Babeau donne lecture d'un mémoire sur le *Théâtre des Tuileries sous Louis XIV, Louis XV et Louis XVI*.

— La séance est levée à cinq heures et demie.

SÉANCE DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

Tenue à la Bibliothèque nationale le 21 mai 1895.

Présidence de M. Jules GUIFFREY, président.

La séance est ouverte à quatre heures.

Étaient présents : MM. A. Babeau, G. Bienaymé, F. Bournon, E. Coyecque, L. Delisle, A. Dufour, vicomte de Grouchy, P. Guérin, J. Guiffrey, marquis de Laborde, P. Lacombe, J. Lair, E. Lelong, P. Le Vayer, A. Longnon, comte de Marsy, H. Omont, baron A. de Ruble, G. Servois, M. Tourneux, P. Viollet, baron O. de Watteville.

— Les procès-verbaux de la séance du Conseil du 9 avril et de l'Assemblée générale du 14 mai 1895 sont lus et adoptés.

— M. le Président annonce la mort de M. Pierre Bonnassieux, archiviste aux Archives nationales, membre du Conseil; de M. le comte Léopold Hugo et de M. Émile Martinet, membres de la Société. Il rappelle le tribut d'hommages qu'il a rendus à la mémoire de nos regrettés confrères à la dernière Assemblée générale.

— Le Conseil prononce l'admission de :

963. M. Lucien RAULET, présenté par MM. A. Longnon et E. Lelong.

964. M. le vicomte Jules TREILHARD, présenté par MM. le vicomte de Grouchy et A. Dufour.

965. M. le comte André MARTINET, présenté par MM. le baron O. de Watteville et A. de Barthélemy.

966. Mademoiselle DE LA BAUME-PLUVINEL, présentée par MM. P. Boselli et le vicomte de Grouchy.

967. M. Gaston DUVAL, présenté par MM. F. Bournon et F. Mazerolle.

— M. le Président rappelle que l'objet principal de la réunion est l'élection du Bureau et des Comités pour l'année 1895-1896. Il ajoute qu'aux termes du règlement le Président n'est pas rééligible.

Élection du Bureau. Sont élus : président, M. Jules Lair ; vice-président, M. Gustave Fagniez ; trésorier-bibliothécaire, M. Paul Lacombe ; secrétaire-archiviste, M. Paul Viollet ; secrétaire-adjoint, M. Edgar Mareuse.

Élection du Comité des fonds. Sont élus : MM. le comte Boulay de la Meurthe, marquis de Laborde, baron A. de Ruble, baron O. de Watteville.

Élection du Comité de publication. Sont élus : MM. A. de Barthélemy, L. Delisle, comte de Lasteyrie, A. Longnon, A. de Montaignon, H. Omont, E. de Rozière.

— La séance est levée à cinq heures.

SÉANCE DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

Tenue à la Bibliothèque nationale le 11 juin 1895.

Présidence de M. G. FAGNIEZ, vice-président.

La séance est ouverte à quatre heures.

Étaient présents : MM. A. Babeau, comte Boulay de la Meurthe, F. Bournon, A. Bruel, E. Coyecque, G. Fagniez, P. Guérin, P. Lacombe, E. Lelong, H. Omont, M. Tourneux, Ch. Tranchant, Th. Vacquer et P. Viollet.

MM. L. Delisle, marquis de Laborde, J. Lair, P. Le Vayer, A. Longnon et Edgar Mareuse s'excusent par lettre de ne pouvoir assister à la séance.

— Le procès-verbal de la séance du Conseil du 21 mai 1895 est lu et adopté.

— Le Conseil prononce l'admission de :

968. M. le colonel L. BORELLI DE SERRES, présenté par MM. le vicomte de Grouchy et H. Omont.

969. M. le commandant BOUEIL, présenté par MM. G. Marcel et P. Lacombe.

— Le Conseil décide que le prix du tome II (texte) du *Polyptyque de Saint-Germain-des-Prés* sera exceptionnellement fixé à 5 fr. pour les membres de la Société admis postérieurement à la publication de ce volume, jusqu'au 31 décembre de l'année courante.

— M. le comte Boulay de la Meurthe communique le document suivant sur la démolition, le 1^{er} nivôse an X (22 décembre 1801), de la tour de l'église de Saint-André-des-Arts :

« L'on a abattu hier la tour de Saint-André-des-Arts ; placée dans un endroit extrêmement resserré, elle donnait lieu de craindre des accidents ; un procédé aussi simple qu'ingénieux en a garanti. La tour a été minée à hauteur d'homme et appuyée à mesure sur des morceaux de bois debout ; quand cette opération a été terminée, on a mis le feu, à trois heures précises, à ces étais, et dix minutes après la tour s'est écroulée sur elle-même, sans qu'une seule pierre ait été jetée à deux toises du local qu'elle occupait. Avant cette opération, les habitants des maisons voisines avaient quitté leurs demeures ; mais à trois heures et demie ils étaient rentrés chez eux et la sécurité était rétablie dans le quartier. Il n'y a plus aucune crainte sur la démolition. »

— M. Tranchant donne quelques détails au sujet d'actes importants intervenus, ces derniers temps, relativement au palais d'Orsay. En exécution d'une loi du 16 avril, qui a ouvert au ministère des Travaux publics un premier crédit de 30,000 francs, le ministre a, par un arrêté en date du 18 mai, établi un concours pour la reconstruction du palais en vue de son affectation à la Cour des comptes.

Les projets doivent être déposés le 31 août. Les façades du quai, de la rue de Lille et le périmètre de la cour d'honneur doivent être rétablis tels qu'ils étaient avant l'incendie ; liberté est laissée pour le surplus.

Les concurrents auront à rechercher, en visitant les ruines, quelles sont les parties à conserver ou à transformer. Ils sont autorisés à suggérer toute combinaison comportant la réinstallation de la Cour ailleurs, mais l'idée maîtresse du concours est évidemment la restauration du palais d'Orsay. Le jury du concours, composé avec grand soin, est institué sous la présidence du ministre, avec MM. Boulanger, sénateur, premier président de la Cour des comptes, et Étienne, député, comme vice-présidents.

— La séance est levée à cinq heures.

II.

VARIÉTÉS.

LE CONCILE DE PARIS DE L'ANNÉE 1290.

M. le docteur Henri Finke, professeur à l'Université de Munster, vient de découvrir et de publier¹ un document d'un grand intérêt pour l'histoire du clergé français et de l'Université de Paris au temps de Philippe le Bel. C'est un récit très animé des discussions qui eurent lieu à Paris, à la fin de l'année 1290, en présence des légats du pape, au sujet des privilèges que Martin IV, par la bulle du 13 décembre 1281 (*Ad fructus uberes*), avait conférés aux religieux de l'ordre des Mineurs.

La bulle avait été fort mal accueillie par le clergé français, qui, sur beaucoup de points, combattit avec acharnement les prétentions des religieux. Le différend prenait des proportions inquiétantes, quand, pour y mettre fin, le pape Nicolas IV envoya en France deux légats, les cardinaux Benoît Gaëtani et Gérard de Parme.

La mission des deux légats a été mentionnée par plusieurs historiens contemporains, comme ayant pour principal objet le rétablissement de la paix entre les rois de France et d'Angleterre. Au dire d'un chroniqueur sénonais, Geoffroi de Courlon, ils devaient aussi traiter avec Philippe le Bel de certaines affaires ecclésiastiques², et les petites Annales de l'abbaye de Saint-Denis parlent d'un concile qu'ils tinrent dans l'église de Sainte-Geneviève à Paris³. Mais nous étions dans une complète ignorance sur les questions que l'assemblée avait agitées. Il y avait là une très regrettable lacune, que la découverte de M. Finke est venue combler. Grâce à ce savant professeur, nous avons maintenant un compte rendu détaillé des séances du concile réuni à Paris pendant le mois de novembre 1290.

1. *Das Pariser Nationalkonzil vom Jahre 1290. Ein Beitrag zur Geschichte Bonifatius VIII und der Pariser Universität*, von Heinrich Finke, dans *Römische Quartalschrift für christliche Alterthumskunde und für Kirchengeschichte* (Rome, in-8°), année 1895, p. 171-182.

2. *Recueil des historiens*, t. XXII, p. 9 c.

3. « Eodem anno missi fuerunt a curia Romana duo legati in Francia, quorum nomina dominus Girardus et dominus Benedictus, qui, convocatis omnibus prelatibus ejusdem regni, tenuerunt concilium in ecclesia Beate Genovefe Parisius. » *Petites Annales de Saint-Denis*, publiées par Élie Berger dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*, 1879, t. XL, p. 295.

Les légats n'avaient rien dit des instructions que le Souverain Pontife leur avait remises, et le bruit s'était accrédité en France qu'ils donneraient satisfaction aux réclamations du clergé. La suite des événements montra combien ce bruit était dénué de fondement.

Les prélats se réunirent en concile à Paris, le jour de la Saint-Martin (11 novembre 1290), pour communiquer aux légats leurs observations sur la bulle de Martin IV.

Les doléances du clergé séculier furent exposées par l'évêque d'Amiens, Guillaume de Mâcon, prélat éloquent, dont le rôle dans la lutte contre les réguliers, depuis 1282 jusqu'en 1286, a été si parfaitement retracé par M. Hauréau¹. Jacques de Boulogne, évêque de Téroüanne, soutint la cause des réguliers.

Ce n'était là qu'une entrée en matière ; les religieux essayèrent alors de savoir quelles étaient les dispositions des cardinaux ; mais ceux-ci continuèrent à se renfermer dans un silence absolu. De part et d'autre on ignora quelle pourrait être la solution jusqu'à la veille de la Saint-André (29 novembre 1290), jour où les prélats et le clergé de Paris s'assemblèrent dans l'église de Sainte-Geneviève. Guillaume de Mâcon pressait les légats de se prononcer. « Sire Benoît, répétait-il sur tous les tons, pourquoi ne faites-vous pas droit à nos réclamations en révoquant le privilège des religieux, puisque le pape vous en a donné le pouvoir ? » Un profond silence s'étant établi, le cardinal prit la parole. Le discours qu'il prononça laisse entrevoir le caractère violent et l'esprit dominateur du prélat qui allait bientôt monter sur le trône pontifical et prendre le nom de Boniface VIII. Après avoir plaisanté sur l'insuccès des démarches antérieures de Guillaume de Mâcon en cour de Rome, il déclara sans aucun détour que les religieux étaient le seul membre sain de l'Église et qu'il fallait les protéger, bien loin de les troubler dans la jouissance de leur privilège. Et il ajouta : « Je voudrais les voir ici tous, ces maîtres de Paris dont la présomption s'affiche en cette circonstance, eux qui se permettent d'interpréter un privilège du Souverain Pontife et qui supposent sans doute que la cour de Rome l'a accordé sans mûre délibération. Ils devraient savoir que la cour de Rome a des pieds de plomb et non de plume. Ils s'imaginent que nous les considérons comme des savants ; ce ne sont que des sots, plus que sots, car ils ont rempli l'univers du poison de leur doctrine. »

Après ce discours, qui ne souffrait pas de réplique, on passa à la lecture des actes du concile.

Mais l'affaire n'en devait pas rester là. Maître Henri de Gand, qui jouissait alors d'une grande autorité dans les écoles, se hâta de réunir les maîtres de l'Université. Il les conjura de ne pas accepter la déci-

1. *Hist. litt. de la France*, t. XXV, p. 385-394.

sion des cardinaux. « Nous pouvons, disait-il, discuter sur l'Évangile, pourquoi pas sur le privilège des religieux ? »

Cet essai de révolte fut aussitôt porté à la connaissance des cardinaux. Pour y couper court, Benoît Gaëtani suspendit les leçons de Henri de Gand et confia l'exécution de cette sentence à deux maîtres non moins estimés des étudiants, Jean « de Murro » et Gilles de Rome¹.

Le lendemain, 30 novembre, beaucoup de maîtres des Facultés se rendirent auprès des cardinaux pour réclamer en faveur de Henri de Gand. Ils furent très mal accueillis, et Benoît Gaëtani ne garda vis-à-vis d'eux aucun ménagement. « Vous, maîtres de Paris, dit le fougueux légat, vous faites un sot emploi de votre science ; vous agitez l'univers, ce que vous ne feriez pas si vous connaissiez l'état général de l'Église. Vous siégez dans vos chaires et vous vous imaginez que la chrétienté doit être régie par vos raisonnements. Ces frivoles raisonnements troublent la conscience de beaucoup de fidèles. Il n'en peut être ainsi, mes frères ; non, il n'en peut être ainsi. Comme c'est à nous que le monde est confié, nous devons tenir compte non de votre bon plaisir, mais de ce qui est utile à tout l'univers. Vous croyez peut-être jouir chez nous d'une grande considération ; mais votre prétendue gloire n'est que fatuité et fumée. Au lieu de discuter des questions utiles, vous perdez votre temps à des niaiseries et à des futilités. La question qui vous préoccupe n'a pas le sens commun : un sot la pose sottement, et un maître la développe et la résout non moins sottement. Je connais vos raisonnements ; seraient-ils bons, qu'il y aurait moyen d'y répondre, et voici la solution que nous apportons : « Sous « peine de privation des offices et des bénéfices, nous défendons à tous « les maîtres de prêcher, de discuter et de conférer, en public ou en « particulier, sur le privilège des religieux. » Ce privilège conservera donc toute sa force. Si on en doute, qu'on demande l'avis du Souverain Pontife. Je vous le dis en vérité, la Cour de Rome, plutôt que de révoquer le privilège, briserait l'Université de Paris. »

Le compte rendu que je viens de résumer est évidemment l'œuvre d'un partisan des religieux. Certaines parties peuvent être taxées d'exagération ; mais, dans l'ensemble, ce doit être une relation fidèle

1. Le texte porte simplement *magister Egidius*. Gilles de Rome est trop connu pour qu'il soit nécessaire de lui consacrer une note. — L'autre professeur, *Johannes de Murro*, eut aussi sa célébrité. Il mourut en 1312, après avoir été général des Franciscains et évêque de Porto. Nous avons trois lettres de Nicolas IV adressées au chancelier de l'Église de Paris, le 6 juin, le 1^{er} et le 31 décembre 1288, pour l'inviter dans les termes les plus pressants à conférer à « Johannes de Murro » la licence de professer la théologie à l'Université (*Chartularium universitatis Parisiensis*, t. II, p. 20-23, nos 548, 550 et 551).

des principaux incidents du concile. En la lisant, on croit assister à ces luttes qui tiennent une si grande place dans les Annales de l'Université au XIII^e siècle.

Le légat paraît avoir obtenu gain de cause dans les réunions de Sainte-Geneviève; mais il avait profondément blessé beaucoup des maîtres et des écoliers, si brutalement condamnés au silence, et ces blessures devaient encore saigner treize ans plus tard quand l'Université embrassait si chaudement la cause de Philippe le Bel contre Boniface VIII.

Le document qui nous a transmis les paroles de Benoît Gaëtani se trouve dans les papiers d'un dominicain du XV^e siècle, frère Jacques de Soest¹, aujourd'hui conservés en Westphalie et partagés entre trois dépôts : la Bibliothèque royale de Munster, les Archives de l'État et les Archives de la ville de Soest². C'est dans le lot de la ville de Soest que le professeur Henri Finke a découvert la relation du concile de 1290 : nous devons le féliciter, moins encore peut-être de cette très intéressante découverte que de la sagacité avec laquelle il a fixé la date et reconnu la portée d'un document auquel le Père Denifle et M. Chatelain accorderont une place d'honneur dans le supplément de leur admirable Cartulaire de l'Université de Paris³.

Léopold DELISLE.

1. Sur ce religieux, mort après l'année 1422, voir Quétif et Échard, *Scriptores ordinis Prædicatorum*, t. I, p. 774.

2. C'est aussi des archives du couvent des Dominicains de Soest que vient un recueil de lettres relatives pour la plupart à l'ordre des Dominicains, qui est passé en 1875 des Archives de Munster à la Bibliothèque royale de Berlin. Winkelmann l'a mis à profit pour la publication des *Acta imperii inedita* et Henri Finke en a tiré les éléments d'un petit volume intitulé : *Unge-druckte Dominikanerbriefe des XIII Jahrhunderts* (Paderborn, 1891, in-8°, de iv et 176 p.).

3. A cette notice, qui a paru dans un des derniers cahiers du *Journal des Savants* (avril 1895, p. 240-244), nous croyons devoir joindre le texte du document publié par M. le Dr H. Finke :

DE PRIVILEGIO MARTINI.

Post datum privilegium de confessionibus audiendis a domino papa Martino, erat in regno Francie murmur magnus, laborantes in curia pro ejusdem privilegii revocatione. Propter quod dictus dominus Martinus papa¹ misit in Franciam duos cardinales ad sedandum rumorem et roborandum dictum privilegium. Unde contigit dominum Gerhardum et dominum Benedictum

1. M. Finke a démontré jusqu'à la dernière évidence qu'il fallait lire *Propter quod dominus Nicolaus papa...* Ce fut, selon toute apparence, au mois de mars 1290 que Nicolas IV envoya en France les cardinaux Benoît et Gérard. Voyez Potthast, *Regesta pontificum*, n° 23225-23227.

a sede apostolica ad legacionis officium mitti ad totum regnum Francie, cum quibus etiam fuerunt archiepiscopus Byturicensis et episcopus Ambianensis. Qui duo, videlicet archiepiscopus et episcopus, divulgaverunt in clero, quod ad nichil forent missi legati nisi ad privilegium revocandum datum a domino Martino papa de confessionibus audiendis Predicatoribus et Minoribus, insultantes fratribus et exitum rei exspectantes.

A cardinalibus indictum est consilium in festo sancti Martini. Universis prelati convenientibus et consilio presidentibus, dixerunt cardinales : « Unusquisque prelatorum proponat causam ecclesiam suam magis turbantem. » Surrexit primus Ambyanensis et dixit : « Universalis pressura omnium ecclesiarum nostrarum est executio privilegii fratrum de confessionibus audiendis, » cum plures magistri et priores contrarium determinaverint, adjuvans magistrorum rationes. Quibus dictis, tacuit, nullo penitus respondente.

Postea surrexit episcopus Morinensis, juvenis valde, et ait : « O fratres coepiscopi, audite ! Profiteor dominum Ambyanensem pro me non esse locutum, quia, esto quod privilegio papali fratres non gaudeant adhuc etiam, si eos prohiberem et eis vices nostras non committerem, judicarem me mortalissime peccare, quia hoc eorum vita declarat et doctrina sana. Et quia omnes parum reputamus salutem animarum, dignum est, ut pressuram sustineamus ecclesiarum. » Et multa similia peroravit, cardinalibus penitus tacentibus.

Hiis actis, facta cardinalium fratres plus adverterunt, nuncios ad cardinales mittentes qui de dicto privilegio a cardinalibus inquirerent. Inquisiti vero cardinales omnino tacerunt.

In vigilia vero sancti Andree, convenit universitas prelatorum et clerus Parisiensis ad ecclesiam Sancte Genovefe, acta consilii audire desiderans, et precipue de privilegio revocando, vel saltem de interpretatione. Surgens ergo Ambyanensis clamabat : « Domine Benedicte, quare finem clamoribus nostris non facitis, revocando privilegium Fratrum, cum ad hoc faciendum auctoritatem a sede apostolica acceperitis ? » Etiam multa similia proposuit, que longum esset enarrare. Ad hec verba, dominus Benedictus, indicto silencio, inquit : « O fratres coepiscopi, vestre caritati dominum Ambyanensem, vestrum procuratorem et advocatum, diligentissime recomendo. Ipse enim in curia Romana contra dictum privilegium ardentissime laboravit, et tamen nichil profecit, volens hic supplere, in quibus sensit se in curia defecisse. Et, ut cernitis, consumptus est laboribus et expensis. Set fateor coram omnibus vobis quod non habemus potestatem dictum privilegium revocandi, nec Fratres contra quos latratis turbandi, set potius dictum privilegium confirmandi. Hoc enim membrum solum sanum reperimus. Ideo non sunt turbandi, set potius confovendi. Et ideo volumus ut privilegium, sicut datum est, in suo robore permaneat. » Et adjecit : « Vellem omnes magistros Parisienses adesse, quorum fatuitas hic clarescit, qui ausu temerario et nefario sibi presumptuose interpretationem dicti privilegii assumpserunt, putantes curiam Romanam sine deliberatione tale privilegium dedisse. Scire debent pro certo quod curia Romana non habet pedes plumeos set plumbeos. Putant enim dicti magistri quod reputati sint scientes apud nos, ymmo stultis stultiores, quia non solum se, sed jam totum orbem sua doctrina pestifera repleverunt. Sub auctoritate ergo qua fungimur, ad hoc nobis specialiter delegata, revocamus et irritum facimus quidquid contra dictum privilegium a quocunque est attemptatum. Posset enim sic omne privilegium sedis apos-

tolice per magistrorum versucias annulari. » Hiis dictis, alia acta consilii legebantur.

Magister autem Hinricus de Gandavo, qui multa disputaverat de privilegio et de duodecim peciis librum ediderat, hiis auditis, convocavit magistrorum presenciam, persuadens ipsis ut se dictis cardinalibus opponerent, dicens : « Cum liceat nobis de ewangelio disputare, cur non de privilegio? » Quod cardinales minime latuit. Unde dominus Benedictus, vocans magistrum Johannem de Murro et magistrum Egidium, precepit eis quod predictum magistrum Hinricum ab officio lectionis suspenderent. Quod factum fuit.

Sequenti die, magistris theologic et arcium et aliarum facultatum plurimis ad cardinales venientibus et pro magistro Hinrico postulantibus, dixit dominus Benedictus : « Vos, magistri Parysienses, stultam fecistis et facitis doctrinam sciencie vestre, turbantes orbem terrarum, quod nullo modo faceretis, si sciretis statum universalis ecclesie. Sedetis in cathedris et putatis quod vestris rationibus regatur Christus. Nam consciencia plurimorum vestris frivolis rationibus sauciat. Non sic, fratres mei, non sic! Set quia nobis commissus est mundus, cogitare debemus, non quid expediat vobis clericis pro vestro libitu, set quid expediat orbi universo. Et sic in vobis impletur quod dicitur : *Dicentes se esse sapientes stulti facti sunt*. Creditis vos apud nos magnam reputari gloriam et commendacionem. Ymmo nos judicamus fatuitatem et fumum(?). Deberetis disputare de questionibus utilibus, set nunc assumitis vobis fabulosa et frivola. Est enim questio vestra fatua, quam stultus fatue proponit vel quam magister fatue assumit vel determinat. Vidi rationes vestras, et vere sunt, set rationes solubiles. Set hec sit solucio : Precipimus in virtute obediencie, sub pena privacionis officii et beneficii, ne aliquis magistrorum de cetero de dicto privilegio predicet, disputet vel determinet occulte vel manifeste. Set privilegium fratrum in suo robore stet. Et qui de dicto privilegio dubitet vel dubitaverit, interpretacionem a summo pontifice querat. Vere dico vobis, antequam curia Romana a dictis fratribus hoc privilegium amoveret, pocius studium Parysiense confunderet. Non enim vocati sumus propter scire vel gloriose apparere, set propter nostras salvare animas. Et quia dictorum fratrum vita et doctrina multos salvat, privilegium dictum semper erit eis salvum. »

Et universitas magistrorum, inclinatis capitibus, accepta benedictione, rediit ad propria. Disputacione de quolibet postea facta, questiones iterum de privilegio erant mote, quas minime receperunt. Tunc dixit magister Eustachius quidam claudus : « Ecce quam valida et firma fuerunt magistrorum argumenta a decem annis fabricata, ut per dictum unius cardinalis omnia sunt concussa. Quid, putatis, respondeant in curia, cum uni cardinali respondere non poterat universitas magistrorum apud suam cathedram constituta? »

Et tunc Ambyanensis confusus recessit, clamantibus cunctis post tergum ejus : Va cun de, Va cun de¹, etc. Et sic permansit privilegium validum in suo robore.

1. Pas plus que M. Henri Finke, je ne puis expliquer ce mot, qui est ainsi coupé dans la copie de Jacques de Soest.

INVENTAIRE SOMMAIRE D'UN MINUTIER PARISIEN

PENDANT LE COURS DU XVI^e SIÈCLE

(1498-1600).

(Suite¹.)

Décembre 1539. — Mise en apprentissage pour quatre ans de Bardin Christofle, natif d'Éramecourt, orphelin de père et de mère, sans parents ni amis, âgé de dix-huit ans, chez Jean Vallerault, savetier, rue Saint-Victor, à la Pomme-de-Pin, à qui il verse 10 s. t., et qui lui fournira le gîte, le couvert, la chaussure et les outils (1, fol. vii^{xxiiii}); — bail pour six ans par Jacqueline Le Pelletier, veuve de Jean de la Porte, avocat en Parlement, à Pierre Beauvais, imprimeur de livres, près le collège de Coquerel, d'une maison et jardin, rue des Bernardins, en face de la porte du collège Saint-Bernard, entre l'hôtel de Troyes et la maison des héritiers de François de Louvain, aboutissant à l'Image Saint-Martin, moyennant 65 l. t. par an et à charge d'y faire sa résidence et de n'installer de presses qu'au rez-de-chaussée (2, fol. vii^{xxiiii} v^o); — reconnaissance par Jean Bailleux, dit des Noirs, compagnon relieur de livres, au Mont-Saint-Hilaire, de 45 s. t., au profit de Galiot du Pré, imprimeur juré en l'Université, devant l'église Saint-Pierre-des-Arcis (2, fol. vii^{xxiiii}); — renonciation par Jean d'Alençon, libraire, devant l'église Saint-Jean-de-Latran, à toute action contre Charles Fremin, apothicaire, épiciier et bourgeois de Paris, place Maubert, pour les injures à lui adressées, les coups à lui portés, il y a quinze jours environ, en la boutique de Charles Fremin, en la présence de ce dernier, par ses serviteurs et « autres, ses alliez et complices », et pour la perte de son bonnet et de son manteau, moyennant 110 s. t. (3, fol. vii^{xxiiii} v^o); — procuration d'Antoine Bastide, porteur ordinaire de cuisine de bouche de la Reine, à la Bastide de Saint-Thomas en Gévaudan, logé chez Jacques Le Fèvre, rue Perdue, près la place Maubert, au nom de Jean Blanchard, procureur en Parlement (3, fol. vii^{xxv}); — reçu par Antoine Buguet, fossoyeur de l'église Saint-Benoît-le-Bien-Tourné, demeurant porte Saint-Jacques, à François Cartault, notaire au Châtelet, de 7 s. 6 d. t. « pour les droictz, peines et vacacions dud. Buguet et ses gens d'avoir porté le corps de feu petit Jehan du Haulsoys,... filz mineur d'ans de feu m^e Jehan du Haulsoys,... notaire, etc., et Françoisse Boucher, jadis

1. Voir le *Bulletin* de 1893, p. 40-58, 114-136, celui de 1894, p. 39-57, 77-94, 147-184, 205-216, et celui de 1895, p. 73-85.

sa femme, à present femme dud. Cartault, lequel feu petit Jehan du Haulsoys... est deceddé le jour d'huy en la paroisse dud. Saint Benoist, depuys le lieu où il est deceddé jusques en la paroisse de Saint Estienne du Mont... » (5, fol. vii^{xxvi}); — procuration d'Antoinette Savetier ou Canetier, au nom de son mari, Jean Bailleur, relieur de livres, au Mont-Saint-Hilaire, pour aliéner ce qui lui est échu de la succession de son neveu, Jacques, fils de feu Pierre Savetier ou Canetier, demeurant à Montlignon (6, fol. vii^{xxvi} v°); — vente par Jean Chupin, relieur de livres et bourgeois de Paris, rue du Mont-Sainte-Genève, maison de la Fleur de lys, et Mathurin Chupin, son fils, écolier étudiant en l'Université, logé chez son père, à Servais Dumas, praticien en cour laye, à Boussy-Saint-Antoine, de deux pièces de terre, dont l'une attenant à Simon Chupin, et d'une saussaie, à Boussy, lieu-dit la Tournelle, moyennant 30 l. t. (6, fol. vii^{xxvii}); — vente par Cirot Ruelle, laboureur, à Villejuif, à Jean Gervais et Julien Tirel, laboureurs, au même lieu, d'un quartier de vigne, à Villejuif, lieu-dit la Rosière, chargé de 5 s. p. de rente envers Catherine Langlois, veuve de Jean Gobelin, moyennant 18 l. t. (6, fol. vii^{xxviii}); — mise en apprentissage pour quatre ans par Pierre Mirault, manouvrier, à Favières en Brie, de son fils, Jean Mirault, âgé de douze ans, chez Jean Le Roy, cloutier, sur les fossés, entre les portes Saint-Jacques et Bordelle, qui lui fournira le gîte et le couvert et recevra, à la fin de la dernière année, 100 s. t. (7, fol. vii^{xxix}); — vente par Jean Rondeau, maçon, à Saint-Marcel, rue de la Planchette, du consentement de Jean Trepperel, bourgeois de Paris, rue de la Vieille-Draperie, qui la lui a vendue à charge de construire et moyennant 45 s. t. de rente, d'une pièce de terre, contenant trois toises de largeur sur la rue Trepperel, près du Clos-du-Chardonnet, à Jean d'Espagne, manouvrier, à Saint-Marcel, rue d'Orléans, aux mêmes charges et moyennant 45 s. t. une fois payés (7, fol. vii^{xxix}); — renonciation par Gaspard de Perchepondue, prêtre, chapelain habitué en l'église Saint-Médard, rue de l'Arbalète, à Saint-Marcel, à toute action contre Pierre Belamy, compagnon savetier, rue des Postes, pour les coups à lui portés, il y a environ deux mois, par une troupe dont Pierre Belamy, actuellement incarcéré à la prison de Sainte-Genève-du-Mont, faisait partie, à charge par ce dernier de payer le chirurgien, Gilles de Verly, d'acquitter les frais de la poursuite et de verser 8 l. t. à Gaspard de Perchepondue (10, fol. viii^{xi}); — reçu par Remy du Val, maçon, rue de Bièvre, de 11 l. t. à Nicolas de la Cour le jeune, tonnelier et bourgeois de Paris, place Maubert, maison de l'Image Saint-Laurent, qui lui appartient en partie, « pour avoir... fait la vuydange d'une fousse pour mettre deux vaysseaux de muyz, fustaille servant à retraictz, fait la massonnerye de lad. fosse, avecques les tuyaux montants jusques au grenyer », plus l'aire de l'ouvroir, de douze pieds

sur quatre (13, fol. viii^{xxiii}); — reçu par Jean Laneau, laboureur, à Maisons-sur-Seine, près le pont de Charenton, de 12 l. 10 s. t., à François Le Jay, procureur en Parlement, pour le transport de Limeil et Brévannes à Paris, rue de Bièvre, de vingt-huit muids et demi de vin de la récolte de 1538 (13, fol. viii^{xxiii}); — bail pour neuf ans par les trois boursiers du collège de Karember, Jean Le Masson, Yves de la Motte, *alias* Modan, et Bertrand Prégent, à Yves Magnet, prêtre, maître principal du collège, de tous les bâtiments et revenus du collège, tant à Paris, rue des Sept-Voies, qu'à Pierrefitte et ailleurs, à l'exception des chambres des boursiers, moyennant 30 l. t. par an (15, fol. viii^{xxvi}); — bail, « jusques à tel temps qui reste à parachever par le preneur... du lieu qui luy a esté par cy devant baillé », par le collège de Karember à Nicolas Buffet, marchand libraire, rue d'Écosse, du « hault d'ung petit comble... joignant la vifz du lieu que tient led. Buffet..., à prendre led. hault dud. petit comble, qui est encommencé à faire, depuys le premier plancher jusques en amont... », à charge par le preneur d'achever la construction, qui sera couverte en tuile, de garnir de fer et verre dormant les vues sur le jardin du collège et de ne pas dépasser en hauteur une fenêtre du local loué par le collège à Jean Prévost; prix : 40 s. t. l'an (15, fol. viii^{xxvi}); — reconnaissance de 50 s. t. par Guillaume Farent, compagnon menuisier, rue Saint-Denis, à Martin Le Jeune, raquetier, sur les fossés, entre les portes Bordelle et Saint-Jacques, pour vente d'outils de menuisier (15, fol. viii^{xxvii} v°); — mise en apprentissage, pour deux ans, par Étienne Petit, libraire, au Mont-Saint-Hilaire, de Fremin Carrier, natif de Grenoble en Dauphiné, âgé de dix-sept ans, chez Pierre Archambault, libraire et bourgeois de Paris, au Mont-Saint-Hilaire, qui lui fournira le gîte et le couvert et recevra 4 l. 10 s. t. (18, fol. viii^{xxix} v°); — reconnaissance de 70 s. t. par Denis Doc, maître jardinier, au faubourg Saint-Jacques, à Jean Jaquelin, même profession, à Paris, pour vente d'œillets et d'amandiers (18, fol. viii^{xxx}); — reçu par Jean Trepperel, marchand grossier et bourgeois de Paris, rue de la Vieille-Draperie, à Nicolas Eustache, libraire, rue des Mathurins, de 108 s. 10 d. t., montant d'une cédula souscrite par feu Pierre Eustache, frère de Nicolas, le 15 juillet précédent (20, fol. viii^{xxxi} v°); — reprise à son compte par Nicolas Eustache de la créance de son frère (20, fol. viii^{xxxii}); — reçu de 400 l. t. par Guillaume Charles, rue Saint-Nicolas-du-Chardonnet, et Thomas Fresneau, rue du Foin, maîtres couvreurs, aux marguilliers de l'église Saint-Étienne-du-Mont, pour travaux de couverture et fourniture de plomb (22, fol. viii^{xxxiii}); — mise en apprentissage, pour cinq ans, par Jean Barbier, laboureur, à Saint-Marcel, rue de la Barre, de Pierre Barbier, son fils, âgé de onze ans, chez Jean de Quay, maître enlumineur, au Mont-Saint-Hilaire, qui lui fournira le gîte et le couvert et l'entretiendra, moyennant deux

écus d'or soleil ; en cas de résiliation du contrat, soit que le père place son fils chez un autre enlumineur ou lui fasse apprendre un autre métier, sauf celui de laboureur, soit que le fils veuille se retirer, Jean de Quay aura droit à quatre écus d'or soleil de dommages et intérêts (26, fol. viii^{xxvi}).

ERN. COYECQUE.

(A suivre.)

PROJET D'UN COLLÈGE ORIENTAL A PARIS

AU DÉBUT DU RÈGNE DE LOUIS XIII.

(1612.)

François Savary de Brèves, ambassadeur de France à Constantinople sous les rois Henri III et Henri IV, avait pensé qu'un des moyens les plus propres à ramener au sein de l'Église romaine les schismatiques orientaux serait de répandre parmi eux des livres de piété traduits et imprimés en leurs langues. Dans ce but, il avait fait graver à ses frais des caractères orientaux, qui devaient former plus tard le noyau de la typographie orientale de l'Imprimerie royale¹, et il avait appelé auprès de lui, à Rome, où Louis XIII venait de l'envoyer, deux prêtres Maronites, Victor Scialac et Gabriel Sionita, pour diriger l'impression des livres qu'il se proposait de publier.

Ces deux Maronites lui suggérèrent bientôt l'idée de la création à Paris d'une véritable école des langues orientales où pourraient être admis douze ou quinze jeunes gens de leur nation. Ceux-ci y auraient été exercés à faire des traductions d'ouvrages syriaques et arabes, à préparer les textes orientaux de la grande *Bible polyglotte* de Paris, dont Le Jay avait déjà conçu le projet²; plus tard ils auraient pu être envoyés comme missionnaires en Orient ou servir d'interprètes pour les négociations diplomatiques et les affaires commerciales; enfin, l'institution d'un collège oriental à Paris, maintes fois projetée depuis le moyen âge³ et où l'on aurait enseigné les langues vivantes syriaque, arabe, grecque et turque, devait former un utile complément des diverses branches d'études qui florissaient à Paris.

Tels sont les motifs que les deux Maronites firent valoir auprès des deux personnages dont ils pensaient que l'avis serait le plus écouté en ces matières à la cour, l'historien J.-A. de Thou et le cardinal Davy Du Perron, dans les lettres suivantes, qu'ils leur écrivirent de Rome les 14 février et 16 avril 1612. Bientôt V. Scialac et G. Sionita vinrent eux-mêmes à Paris, où ils ne tardèrent pas à publier, sous la direction de Savary de Brèves, plusieurs

1. Voy. *Antoine Vitré et les caractères orientaux de la Bible polyglotte de Paris*,... par Aug. Bernard (Paris, 1857, in-8°); réimprimé dans *l'Histoire de l'imprimerie royale du Louvre*, du même auteur (Paris, 1867, in-8°), p. 40 et suiv.

2. Cf. les *Notes et documents sur la Bible polyglotte de Paris*, publiés par M. L. Dorez dans le *Bulletin de la Société de l'Histoire de Paris* (1890), t. XVII, p. 84-94.

3. Cf. le même *Bulletin* (1891), t. XVIII, p. 164.

livres orientaux¹. Mais le collège oriental qu'ils avaient proposé d'établir ne fut pas fondé; l'idée en devait être reprise plus tard, sans cependant encore aboutir, en 1730², puis en 1765³, et ce ne devait être qu'en 1795⁴ qu'une école des langues orientales vivantes devait enfin être créée à Paris.

H. O.

I.

LETTRE A J.-A. DE THOU. (Rome, 14 février 1612.)

Illustrissime Domine noster ac semper servandissime.

Postquam excellentissimus dominus de Breves Constantinopolitanam legationem explesset, patriam remeare cupiens omnes fere Asiæ Africæque partes lustravit, ubi multas gentes christianæ quidem fidei addictas, sed hæresum imperitiæque caligine misere oppressas atque obrutas, deprehendit. Quocirca magna miseratione commotus, nullam viam, quæ ad earum auxilium apta sibi videretur, intentatam reliquit. Tandem pio magnoque animo decrevit se totum omniaque bona sua in earum gentium beneficium addicare; animoque semper pervolvens quamam ratione istis earum egestatibus succurrere posset, duplex illi via sese obtulit, videlicet viros morum probitate doctrinæque soliditate munitos ad eos populos legare, et libros externis quidem characteribus conscriptos, sed veram sanamque fidei catholicæ doctrinam continentes, inter illos disseminare, ut sic doctorum virorum præsentia imperitiæ caliginem et approbatorum librorum doctrina densas errorum tenebras expellant. Itaque cum jam mandaverit (quamvis multum pecuniæ in ea re impendatur) externos characteres incidi, nobis ad se convocatis, inque domesticorum suorum numerum adscriptis, imposuit hoc tantum opus, cujus exordium ad illustrissimam dominationem tuam de ejus mandato misimus, ut hoc esset tam religiosi consilii quoddam quasi initium atque fundamentum⁵.

At vero cum vitæ nostræ curriculum brevis sit valde atque incertus, ne tam præclarum consilium inexpletum remaneat, decrevit viros ad illum exequendum accommodatos perquirere, qui deinceps tanto ac

1. Cf. les articles d'Aug. Bernard déjà cités.

2. Voy. *une École des langues orientales à Saint-Germain-des-Prés en 1730*, dans le *Bulletin de la Société de l'Histoire de Paris* (1892), t. XIX, p. 176-180.

3. Voy. *Société royale des études orientales et académie Clémentine établies chez les Capucins de Saint-Honoré à Paris*, dans le même *Bulletin*, p. 98-115.

4. Voy. *Notice historique sur l'école spéciale des langues orientales vivantes*, [par Ch. Schefer] (Paris, 1883, in-8°), dans les *Mélanges orientaux*, publiés par la même école.

5. C'étaient les premières feuilles de la *Doctrina christiana... card. Bellarmini*, qui devait paraître l'année suivante à Rome, 1613, in-8°.

tam arduo operi præessent et ad optatum finem perducerent. Nos optimam illius mentem, ut officii nostri est, juvare cupientes, proposuimus illi optimum fore, si sua apud magnates auctoritate et religiosorum virorum ope obtineret, ut erigatur Parisiis collegium, ubi aliquot nationis nostræ Maronitarum adolescentes iisdem, quibus nos, idiomatibus præditi degentes, non modo ejus consilium explere possent, sed etiam post virtutum ac scientiarum adeptionem catholicam Maronitarum gentem confirmarent, latinis mercatoribus sacra mysteria ministrarent, omnes orientis nationes variis erroribus implicatas ad veræ fidei cognitionem reducerent, Galliamque diversarum linguarum cognitione illustrarent. Ipse libenter annuit et hunc animum illustrissimo reverendissimoque D. cardinali de Joiosa exponens, unus idemque fuit utriusque in eo approbando consensus. Quinimmo excellentissimus hic patronus noster, ut nobis pertulit, ad illustrissimam dominationem tuam de hoc perscripsit, affirmavitque nobis illustrissimam dominationem tuam cum illustrissimo ac reverendissimo D. cardinali Perronio, aliisque urbis primatibus rem tractasse neminemque fuisse, qui tali consilio non annuerit. Nos quoque igitur preces nostras easque quam maximas (si tamen ullius apud dominationem tuam pretii erunt) adjungimus, tuumque reliogissimum animum etiam atque etiam rogamus ut operi faveas et pro posse commendes. Optime enim novimus ejus te esse apud christianissimi Francorum regis majestatem et illustres viros auctoritatis, ut, uno te hoc in negotio intercedente, optimum ac certissimum exitum sit res habitura. Vale.

Datum Romæ, 14 die februarii, anno ab incarnatione Domini 1612.

Victorius SCIALAC et Gabriel SIONITA, Maronitæ.

(*Au dos :*) A Monsieur, Monsieur le président de Thou, conseiller du Roy en son Conseil d'Estat, à Paris¹.

II.

LETTRE AU CARDINAL DU PERRON. (Rome, 11 avril 1612.)

Illustrissime ac Reverendissime Princeps, cum omnem studiorum collegiorumque Parisiensium administrationem et tutelam tibi, ut virorum doctrinam profitentium principi et antesignano, commissam esse, magna animi nostri lætitia, ad nos devenerit, non consentaneum modo, verum etiam nostrarum esse partium duximus quiddam ad eandem curam pertinens altæ religiosæque menti tuæ cogitandum proponere, ad quod munus prestandum eo nos vehementius impelli sentimus quo certiores sumus fore ut officium nostrum multo ante sibi debitum, si minus retribuamus, at aliquantum levemus, quoque

1. Bibl. nat., coll. Dupuy 806, fol. 214.

apertius videmus fore, ut in magnam gentis nostræ Maronitarum utilitatem, regiæ majestatis et publicorum Parisiensis urbis studiorum splendorem, et, quod magis est, in singulare divini cultus atque honoris redundet augmentum. Illud vero est ut tam splendidæ christianissimi regis munificentiae in tot, ac talibus collegiis ac gymnasiis extruendis vel parvum quid insumeretur in collegio pro natione Maronitarum erigendo, ubi duodecim vel quindecim circiter ejusdem nationis adolescentuli Christianis moribus et disciplinis doctrinaeque catholicae operam navarent; qui postea adolescentes virtutibus imbuti non modo nationi suæ et omnibus Orientis partibus, sed Galliae quoque ipsi non parum prodescent. Eo namque Orientalium partium calamitas devenit, ut eæ regiones, unde antea scientiarum fontes peritiæque flumina manarunt, nunc (proh dolor) vel parvo rectæ eruditionis rivulo ardentem imperitiæ sitim extinguere cupiant, et quæ primæ ardentissimos veræ fidei radios in orbem universum emisere, nunc vel remissum veri luminis fulgorem cogantur emendicare, ejusmodi vero egestates, aliqua saltem ex parte dicti adolescentes explerent.

Præterea non est in dubium vertendum quin collegium hoc, de quo sermonem instituimus, summi ornamenti et cujusdam quasi complementi florentissimis Parisiorum studiis esset futurum. In illo enim præter latinum idioma vigerent etiam chaldaicum, arabicum, græcum, turcicum, quæ omnia idiomatica viri virtutum amatores facili negotio ab ejusdem collegii alumni, nec quidem leviter, sed plenè ediscere possent. Iidem quoque alumni optimos sanè, ac perspicuos sacrarum literarum textus, chaldaicos videlicet atque arabicos, latine redderent, et sic Biblia regia, christianissimo regi dicata, integra in primis et iis Bibliis regiis, quæ modo extant, multo emendatiora conficerentur, quod et majestatis regiæ nomen plurimum augeret, et nostræ ætatis hæreticorum calumnias retunderet; in iis enim quæ modo extant Novum ac Vetus Testamentum ex arabicis et ex chaldaicis, totum Vetus et nonnulla ex Novo desiderantur, et pauca, quæ habentur, non sunt fideliter reddita. Iidem alumni multum ipsi regi inseruirent, si quando, ut hic Romæ sæpe, sæpius accideret ulla alicujus principis orientalis epistolas prædictis idiomatibus exaratas transferre, aut certe ad aliquem orientalem principem litteras, vel legationem mittere contingeret. Iidem denique, ut reliqua prætermittamus, maximo forent adminiculo mercatoribus Latinis, ac præsertim Gallis in orientali plaga, tum in rebus ad animarum salutem pertinentibus, cum in iis quæ ad sæcularia negotia spectabunt.

Longos frequentesque hac de re sermones habuimus cum illustrissimo domino cardinali de Joiosa et cum excellentissimo domino de Breves, christianissimi regis oratore, ut idem fuit utrique animus in ea approbanda. Et vero prædictus excellentissimus D. de Breves mirum in modum est propensus in auxilium illarum gentium orien-

talium, quippe qui, cum e Constantinopolitana legatione reverteretur, omnes fere eas regiones perlustrans et summam earum calamitatem ac præcipue magnam spiritualium rerum inopiam deprehendens, ea captus est commiseratione, ut religioso et christiano animo decreverit optimam bonorum suorum partem in Orientalium subsidium impendere; quocirca domi nos suæ recepit inque domesticos suos ascripsit, et imposuit ut luculentum linguæ arabicæ et chaldaicæ, sive syriacæ, dictionarium scriberemus, ut deinde ex hoc dictionario, quasi e fonte alia prestantiora opera, favente Deo optimo maximo, promanare possint. Ipse præterea excellentissimus D. de Breves, animi pietate ductus, egregium sane et grandis impensæ opus inchoavit, scilicet incisionem variorum typorum arabici, chaldaici ac persici characteris, ea mente ut Orientalium libros erroribus expurgatos imprimeret, et his libris veluti facibus densas expelleret hæresum tenebras, quibus obrutæ jacent miseræ illæ nationes. Consilium profecto optimum, et dignissimum ut ab omnibus viris religioni et divino cultui studentibus commendetur atque promoveatur. Idem ergo D. de Breves valde favet isti rei et illustrissimæ dominationis tuæ prudentia et autoritate (prout sæpe nobis innuit) magnopere fretus, foelicem, et quasi certum rei exitum expectat. Age igitur, Illustrissime ac Reverendissime Princeps, et, quando ista se offert occasio, perfice pristinam tuam in nostram Maronitarum nationem humanitatem. Te enim gens nostra ut amantissimum patrem ac patronum veneratur propter singulare illud beneficium quod in eam contulisti, cum opera tua declaratum fuit a sanctissimo domino nostro Paulo quinto, Pontifice maximo, beatum Maronem abbatem præcipuum totius nationis patronum, a quo appellationem trahunt Maronitæ indubitanter esse in sanctorum numerum ascriptum, unde factum est ut multorum adversariorum calumniæ reprimerentur. Nunc quoque tempus opportunum videtur implendi pium illud consilium tuum, quo ab urbe Roma profecturus nonnullos ex collegii nostri Maronitarum alumnis Parisios ducere decreveras. Nunc demum oportuna tibi sese offert occasio acquirendi perpetuum nominis monumentum apud omnem nostram nationem et summam apud Deum mercedem pro opere adeo sibi accepto. Et vero ea nostra est in te fides, ut pro certo habeamus rem hanc, te uno protegente ac favente, optimum et certissimum finem esse consecuturam. Vale.

Datum Romæ, die 11 aprilis anno ab incarnatione Domini 1612.

Victorius ACCURENSIS et Gabriel SIONITA, Maronitæ.

(*Au dos :*) Ad Illustrissimum ac Reverendissimum Dominum semper colendissimum Dominum cardinalem Perronium¹.

1. Bibl. nat., coll. Dupuy 806, fol. 216-217. — Cette lettre fut envoyée à J.-A. de Thou pour être remise par lui au cardinal Du Perron; voyez une autre lettre (s. d.) des deux Maronites à de Thou (Ibid., fol. 212).

III.

BIBLIOGRAPHIE.

6. — CAIX DE SAINT-AYMOUR (vicomte DE). Notes et documents pour servir à l'histoire d'une famille picarde au moyen âge (XI^e-XVI^e siècles). La maison de Caix, rameau mâle des Boves-Coucy. Paris, H. Champion, 1895, gr. in-8°, 252, CCXXVIII et 83 pages.

Ce livre, dit l'auteur dans sa préface, « n'est ni une histoire ni une généalogie. La première prétention ne serait pas justifiée par la modestie de la maison dont il contient les annales et qui, bien qu'issue de grands barons féodaux, a vécu sans illustration dans son obscurité provinciale. La seconde épithète lui serait aussi mal appliquée, car, pour la lui mériter, il eût fallu à son auteur la complaisance, qui a toujours été la qualité maîtresse des faiseurs de généalogie, quelque officiels et quelque patentés qu'ils aient pu être. » Cette déclaration est d'une modestie excessive ; l'intérêt de ce volume n'est pas aussi restreint qu'elle permettrait de le supposer. Il est accompagné, en effet, de nombreuses pièces justificatives (CCXXVIII pages), qui en font un véritable recueil de documents sur l'histoire de la Picardie. Ces documents sont très divers, car M. de Caix ne s'en est pas tenu à ceux qui présentaient pour son travail une importance directe. Il en a publié plusieurs dont l'insertion ne se justifie que par ce seul fait qu'un des membres de la famille y est cité. Ainsi, on ne s'étonnera pas d'y trouver un certain nombre de montres du XIV^e et du XVI^e siècle. Deux tables très développées (noms de personnes et noms de lieux) terminent le volume et rendent les recherches faciles. Il est à regretter qu'elles ne soient pas suivies d'une table chronologique de documents, ceux-ci n'ayant pas été classés, d'après leur date, dans la série des preuves.

C. C.

7. — COÛARD (E.). Inventaire sommaire des archives de Seine-et-Oise antérieures à 1790, série G, clergé séculier. Versailles, Cerf, 1 vol. in-4°, VIII-462 pages, 12 francs.

Ce volume contient l'analyse et la description de tous les titres, cartulaires, registres de délibérations, terriers, plans, etc., constituant la série G, et qui se trouvent répartis entre les fonds suivants : archevêché et chapitre de Paris ; évêché et séminaire de Chartres ; officialités de Dourdan et de Mantes ; grand-vicariat et officialité de Pontoise ; églises collégiales de Corbeil, Étampes, Linas, Luzarches, Mantes, Montfort-l'Amaury, Montmorency, Paris, Pontoise, Saint-Cloud, Vincennes ; églises paroissiales, bénéfices, chapelles, etc., classés par ordre alphabétique de paroisses d'Abbeville à Wy, dit Joli-Village.

Un appendice fournit la liste des localités dont les fabriques paroissiales ont repris à la préfecture tout ou partie de leurs archives. Une table méthodique des matières facilite la consultation de cet inventaire, dont la place est marquée dans toute bibliothèque parisienne.

BULLETIN
DE LA SOCIÉTÉ
DE L'HISTOIRE DE PARIS
ET DE L'ILE-DE-FRANCE.

I.

COMPTE-RENDU DES SÉANCES.

SÉANCE DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

Tenue à la Bibliothèque nationale le 9 juillet 1895.

Présidence de M. Jules LAIR, président.

La séance est ouverte à quatre heures.

Étaient présents : MM. A. Babeau, F. Bournon, E. Coyecque, L. Delisle, A. Dufour, G. Fagniez, vicomte de Grouchy, marquis de Laborde, P. Lacombe, J. Lair, A. Lamouroux, P. Le Vayer, A. Longnon, H. Omont, G. Servois, M. Tourneux, P. Viollet.

— Le procès-verbal de la séance du 11 juin 1895 est lu et adopté.

— Le Conseil prononce l'admission de :

970. M. le comte DE BERCHTOLD, présenté par MM. Adalbert de Fuchs et Jules Lair.

— M. L. Delisle signale, au nom de M. Armand Béné, archiviste du Calvados, l'existence, dans les papiers du château d'Asnières, récemment entrés au dépôt départemental, d'une copie des lettres patentes du mois de septembre 1403, par lesquelles Charles VI, pour dédommager les chanoines de la Sainte-Chapelle de la diminution du produit de leurs biens de Normandie, leur assigne des revenus à Paris sur les changes et forges à orfèvres du Grand-Pont et sur les ouvroirs ou étaux situés sous et contre le palais. C'est là un document curieux pour la topographie parisienne. La copie, aujourd'hui conservée à Caen, méritait d'être mentionnée dans notre *Bulletin* pour le cas où l'original du document ne serait pas aux Archives nationales.

— M. G. Servois communiqué une note de M. H. Courteault sur des documents des archives de Lot-et-Garonne, provisoirement déposés aux Archives nationales et qui intéressent l'histoire de Paris pendant la Ligue.

— M. H. Omont communique une « Harangue du Grand Thomas le jour de sa réception à l'Académie française, » dont le texte, conservé à la bibliothèque de Toulouse, a été très obligeamment envoyé par M. Massip, bibliothécaire de cette ville.

— La séance est levée à cinq heures.

II.

VARIÉTÉS.

LE THÉÂTRE DES TUILERIES

SOUS LOUIS XIV, LOUIS XV ET LOUIS XVI.

I.

LA SALLE DES MACHINES.

Lorsque Louis XIV et Mazarin voulurent, en 1660, achever le Louvre et le réunir aux Tuileries, « suivant l'ancien et magnifique dessein » qui remontait au moins au temps de Henri IV¹, ils firent élever presque simultanément, par l'architecte Le Vau, les pavillons du Louvre qui devaient entourer la cour vers l'est et le corps de logis qui prolongeait le château des Tuileries vers le nord. Dans ce corps de logis, qui s'étendait depuis l'édifice de Philibert Delorme jusqu'au pavillon désigné plus tard sous le nom de Marsan, le surintendant des bâtiments, Antoine de Ratabon, présida à la construction d'un vaste théâtre² destiné à la représentation des grands spectacles aux-

1. Lettres patentes du 6 novembre 1660. — Voir sur ce dessein Berty, *Topographie historique du vieux Paris, région du Louvre et des Tuileries*, t. II, p. 96 à 99, et les *Plus anciens plans d'achèvement du Louvre*, dans les *Mémoires de la Société des Antiquaires de France*, 1894, p. 159.

2. La scène seule occupa le nouveau bâtiment; la salle destinée aux spectateurs fut placée dans le pavillon nord du château construit par Catherine de Médicis, comme on peut le voir dans un plan gravé par Israël Silvestre en 1668, au-dessous de la « Vue du palais des Tuileries, du côté du jardin, » et dans deux vues de l'extérieur des Tuileries, l'une dessinée par Perelle et vendue chez Mariette, l'autre gravée par J. Marot. Dans la première, des chiffres de renvoi indiquent séparément le « pavillon de l'amphithéâtre des machines » et la « salle du bal ou des machines. » La gravure.

quels concouraient la danse, la musique et la poésie pour charmer les loisirs de la cour. La grande salle de l'hôtel de Bourbon allait être démolie; la salle de spectacle élevée au Palais-Royal par Richelieu¹ était concédée à Molière; au Louvre, les salles des gardes et des Suisses ne suffisaient plus à la magnificence des ballets où le roi figurait². Elles ne paraissaient pas assez vastes pour les fêtes qui devaient être données à la suite de son mariage. Elles se prêtaient mal au jeu des décors, aux effets de scène, aux illusions théâtrales. La nouvelle salle des Tuileries³,

de Marot ne désigne ce corps de logis que par le titre de « grande sale du bal, » et l'autre par ces mots : « Pavillon de l'amphithéâtre. » Voir aussi un plan manuscrit de cette partie du château, daté du 16 octobre 1693. (Cabinet des estampes, topographie des Tuileries, V^e 221.) D'après l'abbé de Pure (*Idée des spectacles anciens et nouveaux*), la salle avait environ 31 mètres de profondeur et la scène 43. Les corridors de la salle avaient 2 mètres de large.

1. Sur cette salle, voir Sauval, *Antiquités de Paris*, t. II, p. 161-163. Molière s'y installa en janvier 1661 (*Registre de La Grange*, 1876, p. 26).

2. Le volume V^e 221 de la Topographie de la France, au Cabinet des estampes, volume consacré au palais des Tuileries, contient un dessin au lavis de la coupe d'une salle de spectacle, au rez-de-chaussée d'un palais, qui ne saurait être celui des Tuileries. A l'extrémité droite de la salle est la coupe d'un pavillon, au premier étage duquel on indique l'emplacement de « la grande gallerye des peintures. » Au rez-de-chaussée sont écrits ces mots : « Salle de l'appartement de la Reine merre (*sic*). » Comme aucune reine mère n'a résidé aux Tuileries, pas même Catherine de Médicis, que le dessin dont nous parlons ne saurait remonter au delà du milieu du xvii^e siècle, nous croyons que cette salle devait être située au Louvre, près de la galerie d'Apollon, alors désignée sous le nom de galerie des rois ou des peintures. Elle peut être identifiée avec « la salle des comédies domestiques, » dont il est question dans des comptes de 1655, et sur laquelle on peut aussi consulter l'étude que nous avons publiée dans le *Bulletin de la Société des Antiquaires de France*, sur le « Salon du dôme du Louvre » (année 1894, p. 189). La salle dont nous parlons ici, de dimensions beaucoup plus restreintes que celle qui fut construite en 1661 aux Tuileries, était conçue sur un plan analogue. Des dessous sont indiqués sous le plan un peu incliné du théâtre. Aucun espace ne paraît réservé pour l'orchestre. On entrait dans la salle proprement dite par une porte située de chaque côté de la scène, sous deux loges d'avant-scène superposées, entre des pilastres à chapiteau corinthien. La porte donnait accès à un étroit « parterre, » en arrière duquel était dressé un « amphithéâtre, » dont la partie antérieure était réservée pour le roi et qui se terminait en gradins. Un balcon, semi-circulaire en face de la scène, était supporté sur des colonnes d'ordre toscan.

3. Catherine de Médicis avait fait élever, en 1573, une salle en charpente, près des Tuileries, où elle donna un ballet aux ambassadeurs de Pologne; mais cette salle, dont il existe une gravure, n'eut qu'une durée éphémère (Germain Bapst, *Essai sur l'histoire du théâtre*, p. 201-203).

dont la maçonnerie s'achevait en octobre 1660¹, devait être construite dans des conditions mieux appropriées à sa destination, et l'on n'épar-
gna rien, au dire de certains auteurs, pour en faire le théâtre « le plus
beau et le plus magnifique de l'Europe². »

Les travaux, dont les plans auraient été approuvés par Molière,
étaient en pleine activité en septembre 1661³, lorsque le roi vint de
Fontainebleau les visiter⁴. Tandis que Vigarani⁵ aménageait du côté
du nord une scène immense au-dessus de laquelle s'élevait un comble
de trente-sept pieds de haut et qui dominait un sous-sol de seize pieds,
l'un disposé pour les « vols et les gloires, » l'autre pour les « effets mari-

1. Brevet des concierges de la salle des Tuileries pour les ballets et les
comédies, du 12 octobre 1660. (Archives du ministère des Affaires étran-
gères, France, vol. 1594, fol. 95.) — Cette pièce, que nous reproduisons à
l'appendice, parle de la salle « qu'on achève; » assertion qui paraît en con-
tradiction avec les devis d'août 1661, cités plus loin, mais qui permet cepen-
dant de croire que la maçonnerie extérieure se terminait.

2. Germain Brice, *Description de Paris*, 1706, t. I, p. 87. — Expilly,
Dictionnaire des Gaules, t. V, p. 436.

3. Jehan Pastel et André Mazières, jurés du roi en ouvrages de maçonne-
rie, signèrent en août 1661 un devis « pour ouvrages de maçonnerie à faire
pour les fondations de la grande salle des comédies et ballets à machines
que Sa Majesté désire construire en toute diligence dans la place qui reste à
bastir du château des Tuileries, depuis le corps de logis qu'occupe M. le
comte d'Harcourt, tenant vers la grande écurie. » Cette pièce, qui a passé
aux ventes Chambry et Lacarelle, est revêtue d'une apostille approbative de
Molière, que M. Charavay regarde comme l'œuvre d'un faussaire (*Catal. des
autographes de la vente Chambry*, 1881, n° 450).

4. Le roi visite, le 19 septembre, « ses nouveaux bâtiments du Louvre
avec la superbe salle des machines, qu'on construit devant les Tuileries »
(*Gazette*, 1661, p. 1038). Ce texte nous a été indiqué par M. de Boislisle.

5. Gaspar Vigarani, gentilhomme modénais, vint en France en 1659,
dit-on, avec son fils Charles. Quoique Bernin ait dit de lui qu'il n'avait
aucune intelligence ni du dessin ni de la perspective et qu'il faisait tout
faire par un valet qui en savait plus que lui (*Mém. de Charles Perrault*,
p. 71), il n'en jouissait pas moins d'une grande réputation comme décora-
teur; son fils Charles paraît avoir surtout dirigé les machines. En 1664, il
recevait 1,500 fr. par trimestre pour son « entretienement; » en 1688, il figure
sur les rôles des menus plaisirs, avec le titre d'« inventeur et conducteur
des machines de théâtre et ballets de Sa Majesté, » et reçoit les mêmes gages
(Arch. nat., KK 213 et 214). C'est lui qui, d'après l'abbé de Pure, présida à
la construction de la grande machine sur laquelle figura la famille royale
dans l'*Hercule amoureux*. On accusa Gaspar d'avoir détruit les décors pro-
venant de l'hôtel de Bourbon, en 1661, qu'il s'était fait attribuer, afin qu'il
ne restât rien de l'œuvre de son prédécesseur Torielli (*Registre de La
Grange*, p. 26). Voir aussi, sur Charles, le *Dictionnaire critique* de Jal,
p. 1267.

times et infernaux¹, » Charles Errard présidait à la décoration de la salle destinée aux spectateurs². Le Vau³ lui avait conservé la forme plus longue que large des grandes salles féodales et des jeux de paume où s'étaient installés plusieurs théâtres, comme on l'avait fait pour la salle du Palais-Royal, que Richelieu avait inaugurée par la représentation de *Mirame*. Comme à l'hôtel de Bourbon, les parois furent garnies de loges et de galeries ; mais l'ensemble avait un caractère monumental inconnu jusqu'alors en France dans les salles de ce genre. L'ouverture de la scène était encadrée par un noble portique, sou-

1. *Idée des spectacles anciens et modernes*, par M. M. D. (l'abbé de Pure), 1668, p. 311-318.

2. Charles Errard prit une part importante à l'ornementation de la salle des Tuileries. Suivant son biographe, Guillet de Saint-Georges, il avait travaillé en 1646 à la décoration du Palais-Royal et se fit remarquer par la belle ornementation de la salle de spectacle : la même année, il peignit les décors des *Amours d'Orphée*. De 1653 à 1655, il préside à la décoration des appartements de la reine mère et de Mazarin au Louvre ; plus tard, jusqu'en 1665, il est chargé des peintures de Versailles, de Saint-Germain et de Fontainebleau et reçoit pour ces travaux des sommes importantes, consignées dans les *Comptes des bâtiments du roi* publiés par M. Guiffrey. On sait qu'il fut le premier directeur de l'Académie de France à Rome et qu'il envoya de cette ville les dessins du dôme de l'Assomption, œuvre dénaturée, dit-on, par ses constructeurs et que l'on qualifia de « sot dôme. » On conçoit que ce fut à Errard qu'on s'adressa en 1661 pour l'ornementation de la salle des Tuileries. L'*Inventaire des autographes et documents historiques de la collection de M. Benjamin Fillon* (1879, p. 30, n° 1693) contient une pièce datée du 13 août 1661 et signée par lui, André Le Nostre, Antoine Ratabon et Pierre Coquart, sr de la Mothe. C'est le « Devis des ouvrages de peinture et de dorure à faire à la salle du peuple, construite au palais des Tuileries pour les grands ballets et comédies à machines, corniches, frises, architraves, plafonds des galeries, des loges, en dedans de ladite salle, pillastres, balustrades, marches et degrés de l'amphithéâtre, grandes colonnes, chapiteaux, bases, piédestaux et plafonds, tant dudit amphithéâtre que de la façade de l'entrée et ouverture dudit théâtre où sont les machines et décorations. » Charles Errard se charge de toutes les peintures et dorures, moyennant 32,000 l.; de revêtir les ouvrages d'architecture de couleur de marbre avec chapiteaux et moulures, dorés à or bruni ou passé, se combinant avec des étoffes et des draperies vertes. Guillet de Saint-Georges dit à tort qu'il eut le soin de toutes les décorations et donne la date erronée de 1657 pour la construction de la salle (*Mémoires inédits sur la vie et les ouvrages des membres de l'Académie royale de peinture*, 1854, t. I, p. 80).

3. Quoiqu'on attribue assez fréquemment le dessin de cette salle à Vigarani, je crois qu'il doit être de Le Vau, secondé par son élève d'Orbay. Le Vau avait construit au Louvre la salle des comédies domestiques, et l'architecture noble et majestueuse de la salle des Tuileries est en rapport avec les autres œuvres de cet architecte de talent.

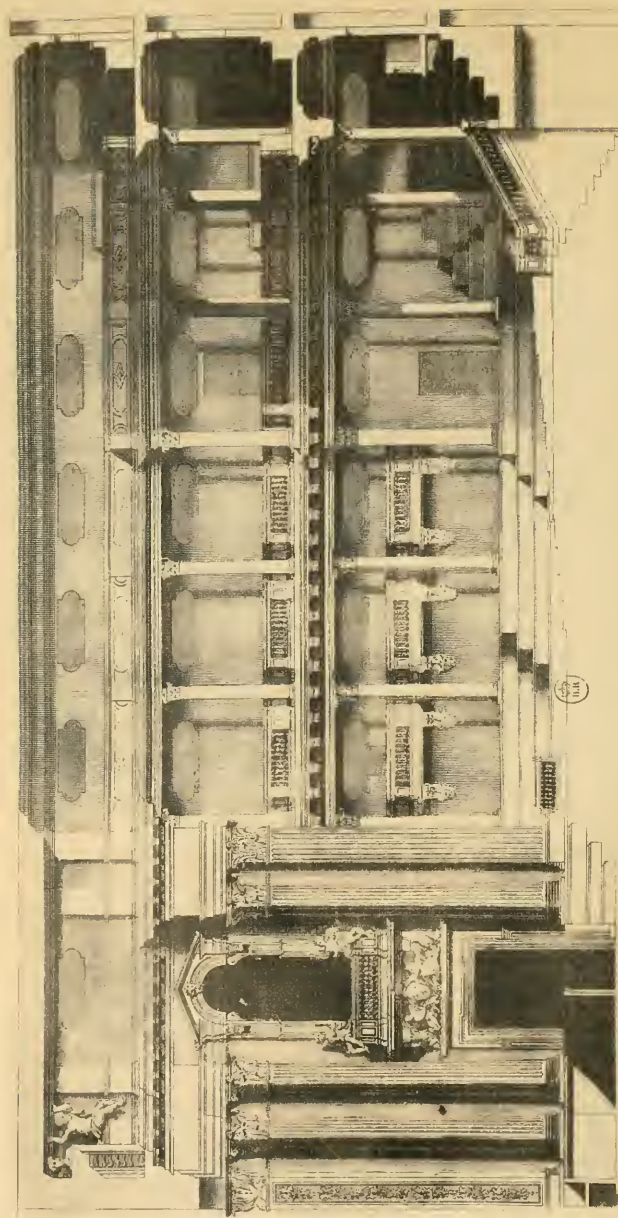
tenu de chaque côté par deux colonnes corinthiennes, surmonté d'un fronton, dominant l'écusson royal et sur les rampants duquel deux statues étaient à demi couchées. A droite et à gauche, en guise d'avant-scène, deux corps d'architecture, avec une large fenêtre à balcon et à fronton, accompagnée de pilastres corinthiens d'ordre colossal, reliaient à la « face de la scène » la salle proprement dite, composée de deux ordres d'architecture, corinthien et composite, dont les colonnes, aux bases et aux chapiteaux dorés, supportaient deux balcons. Dans les espaces ménagés entre les colonnes du premier ordre, avaient été fixées des loges, qui, « semblant suspendues à la tige des colonnes, formaient, selon Blondel, une disposition qui nuisait à l'idée de vraisemblance¹. » Mais, sauf quelques légères critiques, on s'accordait pour louer la magnificence de l'ensemble, dont « la richesse poussée jusqu'à la prodigalité présentait l'aspect le plus éclatant. » Il fut rehaussé par les peintures que Noël Coypel avait tracées dans les compartiments du plafond, entourés de bordures sculptées en « carton aussi dur que la pierre et que les matières les plus solides². » Dans le médaillon central, Jupiter, sous les traits de Louis XIV, permettait à la Paix d'enchaîner Mars et de faire triompher l'Hyménée³.

1. Blondel a donné en 1756 une description détaillée de la salle des machines, avec des planches sur cuivre représentant les plans, les élévations d'un des côtés de l'amphithéâtre, de la face du théâtre, du fond de la salle. La plus intéressante est celle que nous reproduisons, qui représente un des côtés de l'amphithéâtre (*l'Architecture française*, t. IV, p. 89-90, planches 27-31). Voir aussi l'*Encyclopédie*, t. X, et Dumont, *Parallèle des plans des plus belles salles de spectacle d'Italie et de France*, 1774, pour les gravures. On trouvera aussi des descriptions de la salle dans le livret de *Psyché*, reproduit par P. Mesnard dans l'édition de Molière des *Grands Écrivains de la France* (t. VIII, p. 362-384), dans les *Descriptions de Paris* de G. Brice, de Saugrain et d'autres. M. Charles Nutter a fait exécuter pour l'Exposition universelle de 1889 une réduction en relief de cette salle, qui est conservée à la bibliothèque de l'Opéra.

2. *Idée des spectacles anciens et modernes*, p. 314. Le plafond se composait d'un « morceau de milieu ovale, de 15 pieds sur 12, accompagné de quatorze ronds » (*Voyage pittoresque de Paris*, 3^e éd., 1757, p. 62).

3. *Inventaire des autographes... de Benjamin Fillon*, 1879, n^o 30. — On dit généralement que le plafond fut peint par Coypel sur les dessins de Le Brun. Sans méconnaître l'influence considérable de cet artiste sur les peintures exécutées dans les maisons royales, nous croyons que ce plafond fut surtout inspiré par Charles Errard. Il en est question dans son devis d'août 1661. Ajoutons que depuis 1646 il travaillait avec Coypel. Celui-ci avait commencé par faire sous sa direction une frise dans tout le pourtour de la salle de spectacle du Palais-Royal. Dans l'appartement de Marie-Thérèse au Louvre, « tous les tableaux, dit Guillet de Saint-Georges,





Phototypie Berthaud

THÉÂTRE DU CHATEAU DES TUILERIES

Tiré de l'*Architecture française* de J.-F. Blondel.

Ce théâtre avait été disposé pour un roi qui, suivant les circonstances, pouvait être acteur ou spectateur. Des galeries secrètes étaient aménagées pour que Louis XIV, après avoir dansé, pût se retirer dans sa loge située au fond du théâtre. Non loin de là se trouvaient « de grandes salles, de belles chambres avec des escaliers séparés, où le roi, les princes et les dames pouvaient s'habiller et se coiffer séparément, » tandis que d'autres pièces étaient réservées « pour les danseurs communs. » Dans la salle, les fauteuils du roi et de la reine étaient placés au centre, sur un parquet¹ dominant le parterre des gardes du corps de l'orchestre, dont il était séparé par une balustrade. Derrière, s'étendaient en pente douce les banquettes de l'amphithéâtre destinées aux personnes de la cour. Les officiers de la maison du roi se partageaient les loges de côté.

Grâce à l'activité qui fut imprimée aux travaux par le roi², la salle, selon toute vraisemblance, fut inaugurée, le 7 février 1662, par la représentation d'un grand ballet formant les intermèdes de la tragédie italienne d'*Hercule amoureux*³. L'intérêt du spectacle n'était pas

sont de M. Coypel, qui, sur les simples pensées de M. Errard, en faisait toutes les études; ce qui peut s'entendre en général de tout ce qu'il a fait pour M. Errard » (*Mémoires inédits sur la vie et les ouvrages des membres de l'Académie...*, 1854, t. I, p. 77). Errard, favori de Ratabon, avait été à l'Académie de peinture l'antagoniste de Le Brun (*Mém. pour servir à l'histoire de l'Académie...*, 1853, t. II, p. 23 et suiv.).

1. Le livret de *Psyché* le désigne sous le nom de haut-d'ais ou haut-dais. Cependant l'abbé de Pure dit que le haut-dais de la reine est dans une espèce de loge, d'où elle peut se rendre directement à son appartement, et qui est « séparé de la foule par la construction de grilles de fer bien dorées et appropriées avec toute l'intelligence et la magnificence possible » (*Idee des spectacles...*, p. 315).

2. L'ambassadeur vénitien Alvise Grimani écrit le 14 février 1662 : « Sua Maestà, vedendo la lunghezza con che si procedeva nell' allestire il gran baletto et opera musicale dell' Hercole, hà con rissoluto comando voluto lunedì si rappresentasse per la prima volta, e si rapplicherà questo carnevale molte altre » (Dépêches, Bibl. nat., ms. italien n° 1851, fol. 263). Ce n'est pas la seule fois que Louis XIV eut à hâter les préparatifs d'un ballet. On raconte que Lulli répondit à un officier de la cour, chargé de lui dire que le roi attendait : « Le roi est le maître; il peut attendre tant qu'il lui plaira » (*Menagiana*, t. IV, p. 11).

3. Il est assez singulier que ni la *Gazette*, ni Loret (t. III, p. 465), ni l'ambassadeur vénitien Alvise Grimani ne parlent du lieu où fut représenté l'*Hercule amoureux*. Dans un livre publié en 1760, intitulé : *Ballets, opéra et autres ouvrages lyriques par ordre chronologique depuis leur origine*, se trouve cette indication bibliographique, à la page 60 : « *Hercule amoureux*, tragédie en cinq actes et un prologue, en vers français, traduite par Camille de la tragédie italienne *Ercole amante*, avec le texte à côté de la traduction, et représentée dans la salle neuve des Tuileries, le 7 février 1662, pour les

dans cette pièce médiocre, où l'on voyait Hercule, rival de son fils Ilus, courtoiser la jeune Yole et finir par épouser la Beauté, mais dans les pompes de la mise en scène, le jeu des machines, les entrées de ballets, le nombre et la qualité des personnes qui y prenaient part¹. « Les changements soudains et imperceptibles » des palais, des bois et des mers, sur un théâtre de vingt-cinq toises de profondeur, ne sur-

noces de Leurs Majestés très chrétiennes. Paris, R. Ballard, 1662, in-4°. » Nous n'avons pu rencontrer cette édition ; celle que nous avons trouvée à la Bibliothèque nationale ne contient que le texte italien. Il existe à la bibliothèque de l'Arsenal un exemplaire, et à la bibliothèque de l'Opéra trois exemplaires, d'une autre édition contenant ce texte avec la traduction française en regard, mais le titre : *Ercole amante, tragedia rappresentata per le nozze delle Maestà christianissime*, Hercule amoureux... Robert Ballard, 1662 (in-4° de 157 p.), n'indique pas le lieu où cette pièce fut représentée. Les *Œuvres de M. de Bensserade*, 1697, t. II, p. 254 à 280, renferment le texte des vers du *Ballet royal d'Hercule amoureux* dansé par Leurs Majestés en 1662 ; mais on ne dit pas où il a été dansé. Et cependant il est probable que les travaux entrepris en août 1661 et menés « en toute diligence » devaient être terminés six mois plus tard et que la salle des Tuileries a dû être prête pour la représentation d'*Hercule*.

Le bel ouvrage publié par Charles Perrault en 1670, sous le titre de *Festiva ad capita annulumque decursio*, contient une planche très intéressante intitulée : *Arrivée de la cavalcade à la place du Carrousel* (en 1662). On aperçoit au fond le bâtiment de la salle des machines, avec ce titre : *Structa recitandis comœdiis aula*. Le pavillon de Marsan n'est pas aménagé, et l'on discerne au nord les bâtiments de la grande écurie. Cette planche est plus véridique que les deux grandes gravures qui terminent le recueil, et où l'on voit non seulement le pavillon de Marsan, qui allait être bientôt élevé, mais les galeries du nord, parallèles à celles du bord de l'eau et qui ne furent construites que sous Napoléon I^{er}. La *Gazette* (1662, p. 558), dans sa Relation du grand carrousel de juin, parle de « la salle des balets, » depuis peu ajoutée au pavillon nouveau et qui « n'est pas moins superbe au dehors qu'au dedans. » L'*Estat de la France*, de Besongne, dans son édition de 1663 (p. 230), mentionnant les travaux que fait exécuter le roi, dit qu'il « a fait faire la salle des machines vers les grandes écuries. » Le silence des annalistes sur son emplacement vient peut-être de ce qu'à cette époque on considérait les Tuileries comme faisant partie du Louvre. Notre confrère de la Société de l'histoire de Paris, M. Monval, archiviste de la Comédie-Française, qui a bien voulu nous donner quelques renseignements précieux, paraît être, dans sa savante préface de l'édition de *Psyché* de 1895, le premier qui ait réuni des preuves sérieuses en faveur de l'inauguration de la salle des machines par la représentation de l'*Ercole amante*.

1. Plus de sept cent trente personnes y ont employé, dit Loret (*Muse historique*, t. III, p. 470). D'après les *Anecdotes dramatiques* (1775, t. I, p. 313), Mazarin aurait fait venir des acteurs spéciaux d'Italie ; le « célèbre abbé Melani » y aurait joué un rôle. Il n'y aurait eu d'actrices françaises que les demoiselles Hilaire et de la Barre.

prenaient pas moins les yeux que l'art avec lequel descendaient les machines, dont l'une contenait, suivant la *Gazette*, autant d'hommes que le cheval de Troie¹. N'était-ce pas celle dont parle l'abbé de Pure, de soixante pieds de profondeur et de quarante de large, sur laquelle Vigarani « eut la hardiesse de faire placer toute la maison royale et pour le moins soixante autres personnes tout à la fois ? » Témérité que blâme l'abbé de Pure en disant : « Nos princes nous doivent être plus chers que nos plaisirs, et ce ne sera jamais de mon conseil qu'ils s'exposeront à de pareils dangers, quoique sur la foi de toute la philosophie². »

Au prologue de la tragédie, la Lune invitait les quatorze familles impériales, toutes romaines³, de qui l'on faisait descendre la maison de France, à descendre sur la terre pour faire honneur aux noces de Louis XIV, qui avaient été célébrées deux ans auparavant. L'Hymen et l'Amour, représentés par Monsieur et M. le duc, les accompagnaient. Le roi faisait le personnage de la maison de France; la reine celui de la maison d'Autriche. Les autres rôles étaient remplis par des princesses et par les femmes les plus qualifiées de la cour⁴. Lorsque la machine qui les transportait les déposa sur la scène, la mer qui en recouvrait une partie se retira, et les quatorze fleuves qui avaient été soumis à la domination française chantèrent un chœur à l'éloge des princes et des princesses, qui dansèrent un ballet superbe et majestueux⁵.

1. *Gazette*, 1662, p. 170-171.

2. *Idée des spectacles anciens et modernes*, 1668, p. 314.

3. Camillo Lilli, le traducteur de l'*Ercole*, avait, dans une généalogie fantaisiste, fait descendre Louis XIV de Chilpéric et celui-ci de Venantius Fortunatus, qu'il rattachait aux empereurs romains. Les familles représentées dans ce prologue étaient la Julia, la Claudia, la Domitia, la Vipsania, la Constantia ou Flavia, la Ceionia, l'Aurelia, la Valeria, la Trajana, la Gordiana, la Calpurnia, l'Amala, la Marina, la Quintilia. Elles apparaissaient sous les traits de Mademoiselle, de M^{lles} d'Alençon et de Valois, des comtesses de Soissons et d'Armagnac, de M^{lles} de Nemours et d'Aumale, qui plus tard occupèrent les trônes de Portugal et de Savoie, des duchesses de Luynes, de Sully et de Créquy, de la comtesse de Guiche, de M^{lles} de Rohan, de Mortemart et des Autels (*Vers du ballet royal dansé par Leurs Majestés entre les actes de la grande tragédie d'Hercule amoureux...* Robert Ballard, 1662, in-4° de 51 p. — Bibl. de l'Opéra).

4. *Des ballets anciens et modernes* (par le P. Ménétrier), 1682, p. 267.

5. « La ricchezza e la magnificenza non può esser maggiore, écrit Alvisé Grimaldi. Oltre tutte l'altre cose, il Rè e la Regina, Monsiù, duca d'Anghien, Madamosella, le prencipesse sue sorelle et altri della corte comparendo in una machina con quella pompa e maestà, che rappresentano ben al naturale, e una leggiadria la più bella con laquale danzano poi nella scena medesima,

Des tableaux successifs représentaient un jardin, un palais, la grotte du sommeil, la mer dominée par des tours, un jardin de cyprès plein de magnifiques tombeaux, l'enfer et le ciel. Junon lançant la foudre, Vénus, moins terrible, au milieu des nuages, descendaient sur la terre; et, dans les entrées de ballets, dont les vers avaient été écrits par Benserade, la musique par Cambert¹, on voyait danser les Zéphirs, les Tempêtes, des Statues, des Fantômes, Pluton et Proserpine avec douze Furies, Vénus et les Plaisirs, les Influences des astres, Mars et le Soleil². Pluton, Mars et le Soleil étaient représentés par Louis XIV, et ce dut être une sorte d'apothéose incomparable lorsqu'il apparut dans le dernier tableau sous les traits d'Apollon, au milieu des douze Heures, et tout environné d'un cortège d'étoiles qui évoluaient autour de lui. « La Renommée aux cent bouches, disait la *Gazette*, ne saurait faire une peinture fidèle de tant de belles choses qui tenaient les spectateurs dans une continuelle admiration³. »

Comment se fait-il, après le succès retentissant de l'*Hercule amoureux*, que le théâtre, où il avait été représenté quatre fois pendant le carnaval de 1662⁴, ait été abandonné pendant neuf ans? Pourquoi le roi, qui avait la passion de ces sortes de spectacles, se contenta-t-il pendant trois hivers de les faire donner dans une salle du

non astenendosi ne meno la Regina dal ballare, benchè si crede certamente grvida... » (Bibl. nat., ms. italien n° 1851, fol. 263).

1. *Anecdotes dramatiques* (par Clément et l'abbé Delaporte), 1775, t. I, p. 313.

2. Voici, d'après les *Œuvres de M. de Benserade* (t. II, p. 254-280), les dix-huit entrées d'Hercule amoureux : 1. Le roi représentant la maison de France. 2. Le Roi et la Reine, les Familles impériales. 3. Des Foudres et des Tempêtes. 4. Des Songes. 5. Des Statues. 6. Des Zéphyrus. 7. Des Fantômes et demoiselles. 8. Pluton et Proserpine avec douze fusées. 9. Mars, suivi d'Alexandre (représenté par M. le prince), de César et autres grands capitaines de l'antiquité. 10. Influence de la Lune et Pèlerins. 11. Mercure et charlatans. 12. Jupiter avec quatre monarques. 13. Vénus et les Plaisirs. 14. Influence de Saturne, produisant plusieurs enchantements. 15. Influence du Soleil, accompagné des vingt-quatre Heures, de l'Aurore et des Étoiles. 16. L'Aurore. 17. Le Soleil et les douze Heures du jour. 18. Les Étoiles.

3. *Gazette*, 1662, p. 195. — La dépense de cet opéra-ballet est portée à 88,700 livres aux comptes de l'argenterie royale pour 1662 (*Psyché*, éd. Flammarion, 1895, notice par M. Monval, p. vi). Ce chiffre est tiré des *Comptes des bâtiments du roi*, publiés par M. Guiffrey (t. I, Intr., p. xvi), et figure, avec cette simple mention : « Argenterie pour le ballet d'Hercule, » dans un registre des Archives nationales (KK 355) intitulé : « Estat par abrégé des receptes, dépenses et maniemment des finances, de 1662 à 1700. »

4. Le 7, le 14, le 17 et le 21 février, lundi gras (*Gazette*, 1662, p. 147, 170, 195).

Palais-Royal, dont l'exiguïté suscitait les plaintes de Loret¹? Comment, lorsqu'il vint séjourner aux Tuileries pendant les hivers de 1667-1668 et de 1668-1669², fit-il jouer les comédies³ dans la galerie des peintures et danser les ballets⁴ dans le grand salon situé sous le dôme? Peut-on supposer que le théâtre des Tuileries, qu'un compte présenté à l'administration des bâtiments⁵ appelle en 1667 « la salle

-
1. « (Elle) ne contient pas seulement
De places qui soient bonnes
Que pour deux cent trente personnes. » (Loret, IV, 6.)

Dans cette salle, qui n'était pas celle de Richelieu, occupée par Molière, on donne en 1663 le ballet des *Arts*, en 1664 celui des *Amours déguisés* (*Gazette*).

2. Louis XIV a séjourné aux Tuileries du 9 novembre 1667 au 22 janvier 1668, du 7 novembre 1668 au 29 mai 1669, du 27 novembre 1670 au 10 février 1671 (*Gazette*).

3. L'*Amphitryon*, de Molière, fut joué aux Tuileries le 16 janvier 1668. « Le 16, dit la *Gazette*, les divertissements se continuèrent par la belle comédie d'*Amphitryon*, qui fut suivie d'un magnifique souper en l'appartement du roi. » Le 6, il y avait eu comédie, concert et souper dans cet appartement, « préparé avec une magnificence non pareille; » le 18, on y donne une mascarade, composée seulement de sept entrées, mais « toutes si bien concertées et sur un si superbe théâtre qu'on n'y peut rien voir de plus agréable. » Comme on a soin de dire que ce ballet est donné « en l'appartement du roi, » on doit en conclure, comme pour l'*Amphitryon*, qu'il ne le fut pas dans la salle des machines, séparée des appartements par la chapelle. Robinet, dans une *Lettre en vers à Madame*, parle « des décorations avec les machines volantes » de l'*Amphitryon*; mais ces décorations étaient simples, et les machines volantes se bornaient à faire paraître sur les nuages Mercure, la Nuit et Jupiter.

4. Entre autres le *Ballet des muses*, le 21 janvier 1668, avec sept entrées, et des vers de Benserade (Robinet, *Lettre à Madame*; Benserade, *Œuvres*, t. II, p. 354).

5. Ouvrages de maçonnerie faits pour le roi aux Tuileries, janvier 1667 (Bibl. nat., Mélanges Colbert 314, fol. 68). Le chapitre VIII est consacré « au pavillon double de la salle du peuple pour les comédies » et aux cours voisines. La salle était à la suite de la chapelle, dont elle était séparée par une chambre. Il est question du ravalement de l'attique et d'un bouchement de quatre fenêtres dans cet attique. Une note marginale en tête du chapitre porte ce qui suit : « Les moulures et tout ce qui regarde l'architecture de ce pavillon ne doit pas être compris, attendu qu'il fait partie du marché de la salle des comédies. » C'est sans doute pour cette raison que les *Comptes des bâtiments du roi*, publiés par M. Guiffrey, et qui ne commencent qu'en 1664, ne mentionnent guère pour la salle des machines en 1665 qu'une dépense de maçonnerie de 1,000 livres, en 1666 et 1667 que des dépenses de cordages (t. I, p. 70, 130, 156, 189) et d'ouvrages, dont on ne détermine pas la nature, faits par Pierre Jaraquin, en 1666, pour 504 livres (t. I, p. 118).

du peuple pour les comédies¹, » n'avait été revêtu que d'une décoration provisoire, lorsque la *Gazette*, rendant compte du grand carrousel de juin 1662, parle de la salle des ballets depuis peu ajoutée au château et qui « n'est pas moins superbe au dehors qu'au dedans² ». La salle des machines était délaissée en 1668, au point que l'abbé de Pure proposait d'y transférer l'Académie de la danse³ et qu'elle parut ouverte pour la première fois⁴, lorsqu'en janvier 1671 elle servit à la représentation d'une œuvre hors ligne à laquelle concoururent Vigarani pour les décors, Lulli pour la musique, Quinault pour les paroles chantées et, pour le texte même, Corneille et Molière. De leur collaboration était sortie la comédie-ballet de *Psyché*, dont la beauté et les grâces du style frappèrent moins encore les contemporains que le luxe de la salle, les séductions de la mise en scène, l'éclat et la variété des décors.

Plusieurs de ces décors, la mer, le bois de cyprès semé de tombes, l'enfer, le ciel, paraissaient être les mêmes que ceux de l'*Hercule amoureux*, ce qui a permis de conjecturer qu'on avait utilisé quelques-uns d'entre eux tout en leur donnant plus d'éclat et de prestige⁵. Plus de 130,000 francs furent dépensés pour monter la pièce de *Psyché*⁶, interprétée par les chanteurs les plus renommés⁷

1. Elle est aussi dénommée salle du peuple dans le marché passé avec Errard en 1661.

2. *Gazette*, 1662, p. 558.

3. *Idée des spectacles*, p. 317-318.

4. Plusieurs auteurs disent qu'elle ne servit que pour les seules représentations de *Psyché* (*Anecdotes dramatiques*, 1775, t. II, p. 110).

5. G. Monval, *Notice sur Psyché*, p. vii.

6. M. Bougenot a publié, dans le *Bulletin historique et philologique* de 1891 (p. 71), les comptes des intendants des menus pour les préparatifs de *Psyché*, d'après un manuscrit du British Museum (Bibl. Egerton, ms. 916). D'après ce compte, Pierre Sauvage, commis de Vigarani, dépense 21,773 livres pour toutes les journées d'ouvriers. Les peintures pour les décorations s'élèvent à près de 10,000 l. Dubois, marchand de bois, reçoit 5,103 l. 15 s.; des charpentiers, 1,200 l. pour bois fourni pour servir au théâtre. Mentionnons aussi des dépenses de cordeaux, toiles, fils de laiton, cartons, lampes et plaques de fer, sans compter les costumes, masques, jarretières, perruques des acteurs et actrices, l'acquisition de trompettes pour le ballet. Lulli reçoit 1,400 l. pour la nourriture et l'entretien des copistes, et le sauteur Archambault touche, tant pour lui que pour les autres sauteurs, 1,156 l. — Le total est de 130,164 l.

7. Le personnel chantant et les symphonistes si nombreux de la cour y figurèrent; parmi les premiers se trouvaient les chanteurs recrutés en Gascogne par l'abbé Perrin, qui devait, deux mois plus tard, fonder l'Académie royale de musique. Tels étaient Beaumavielle, Rossignol, de la Grille, Morel et Gillet (Nuitter et Thoinan, *les Origines de l'Opéra français*, 1886, p. LXVI).

et des acteurs tels que Baron et M^{lle} Molière. Des tableaux variés émerveillèrent les yeux des spectateurs. Les rives de la mer, d'affreux rochers dans un désert étaient remplacés par un bois de cyprès, où s'alignaient les tombeaux des ancêtres de Psyché, par « la cour magnifique du palais de l'Amour, » par un jardin superbe et charmant, décoré de dômes de rocailles. Puis c'était l'enfer, avec une mer de feu dont les flots venaient frapper des murs embrasés, et, pour finir, le ciel, rempli des palais de Jupiter et des autres dieux que l'on voyait successivement paraître sur des nuages¹.

Cette belle mise en scène fut en grande partie conservée lorsque la troupe de Molière représenta *Psyché* sur le théâtre du Palais-Royal. On y vit, dit le gazetier Robinet :

Même éclat, mêmes agréments,
Les divers changements de scènes,
Les mers, les jardins, les déserts,
Les palais, les cieux, les enfers,
Les mêmes dieux, mêmes déesses;
On y voit aussi tous les vols,
Les aériens caracols,
Les machines et les entrées,
Qui furent là tant admirées.

La salle, éclairée par trente lustres de cristal qui se haussaient au lever du rideau pour laisser libre la vue du théâtre², n'avait pas moins émerveillé les spectateurs, qui la comparaient à un palais enchanté par son architecture et sa richesse :

Avec de grands ornements,
Si merveilleux et si charmants,
Tant de colonnes, tant de pilastres,
Tant de niches, tant de balcons,
Et, depuis son brillant plafond
Jusques en bas, tant de peintures,
Que l'on croit, sur la foi des yeux,
Être en quelque canton des cieux !

La *Gazette de France* se fait de son côté l'écho du « ravissement extraordinaire » que causaient « la pompe et l'éclat » déployés dans la comédie-ballet de *Psyché*, en disant que « les ambassadeurs et les étrangers déclarèrent qu'il n'y a que la cour de France et son incomparable monarque qui puissent produire de si charmants et si éclatants spectacles. »

1. Voir le premier livret de *Psyché*, reproduit par M. P. Mesnard dans les œuvres de Molière, édition des *Grands écrivains français*, t. VIII, p. 362-384.

2. Livret de *Psyché*. Vers 1650, des lustres de ce genre avaient été employés au théâtre de l'hôtel de Bourgogne (G. Bapst, p. 375).

Ils furent donnés cinq fois pendant le carnaval de 1671; mais ce furent les dernières fêtes offertes par Louis XIV aux Tuileries. Le mercredi des cendres, il gagna Versailles¹ pour ne plus revenir séjourner à Paris. La salle du théâtre, désignée d'ordinaire sous le nom de salle des machines, allait être abandonnée pendant de longues années comme le château qui la renfermait.

Il n'en est plus question qu'au sujet d'allocations de 2,000 et de 3,000 livres données pendant un certain nombre d'années aux concierges du palais, « à condition d'entretenir deux valets pour tenir nette ladite salle, ouvrir et fermer les portes et fenêtres, et d'avoir l'œil à la décoration, machines et amphithéâtre d'icelle². » En 1677, on y fait faire quelques peintures par un certain Nicasius, qualifié ailleurs de « peintre pour les animaux, » et, depuis 1689, on se contente d'y faire exécuter des travaux de réparation sans importance³.

II.

LA MINORITÉ DE LOUIS XV.

Après la mort de Louis XIV, la régence du duc d'Orléans ramena le roi et la cour aux Tuileries. Mais, dans les premières années de son séjour, Louis XV était trop jeune pour prendre part à des fêtes théâtrales⁴. Ce fut seulement en 1720 que, marchant sous ce rapport sur les traces de ses prédécesseurs, Louis XIII et Louis XIV, il figura dans un ballet. On repréenta, le 24 février, dans la salle des machines, la comédie de l'*Inconnu*, avec quelques intermèdes dans chacun des-

1. J. Lair, *M^{lle} de la Vallière*, p. 277-279.

2. De 1672 à 1682, 2,000 fr. furent payés par an à Gissey et Clinchant dans ce but. Clinchant touche aussi 1,000 fr. certaines années pour la salle des comédies. Doit-elle être identifiée à la salle des machines, qu'on désigne dans les *Comptes des bâtiments du roi* (t. I, p. 578) sous le nom de « salle nouvellement construite pour danser les ballets et représenter les grandes comédies et machines? » En 1678, il est alloué 556 fr. à Clinchant pour nettoiement comme « concierge de la grande salle des machines et de la salle des comédies. » Clinchant ou Clinchamp, concierge des Tuileries, logeait dans un bâtiment adossé à la salle des machines du côté de la cour, comme on peut le voir dans le plan manuscrit de 1693, au Cabinet des estampes.

3. Voir les trois volumes parus des *Comptes des bâtiments du roi*, publiés par M. Guiffrey, à la table, au mot Tuileries : salles.

4. On représente devant lui, le 16 février 1718, le ballet de la *Jeunesse*, de la composition de Beauchamp pour la musique, de Matot et Alarius pour les paroles (livret édité par J.-B.-Chr. Ballard, 1718).

quels le jeune roi, âgé de onze ans, « dansa, dit le *Mercure* , avec toute la justesse et les grâces imaginables¹. » La salle, depuis longtemps abandonnée, nécessitait des réparations, que le régent donna l'ordre d'exécuter pour l'année suivante². Pendant le carnaval de 1721, comédies et ballets se succédèrent aux Tuileries. On ne se contenta pas de faire jouer l'*Esprit follet*, le *Roi grondeur* et *Crispin médecin* sur un petit théâtre dressé dans l'antichambre du roi, on donna dans la salle des machines *don Japhet d'Arménie*, de Scarron, *Endymion ou l'Amour vengé*, les *Folies de Cardenio*³, où Louis XV figurait dans les intermèdes de ballets. Dans le troisième tableau des *Folies*, « l'union de l'Hymen et de l'Amour, » le roi représentait l'Amour, et, pendant qu'il dansait, une bergère chantait :

Ah ! que cet amour a de charmes !
Tout doit céder à ses attraits vainqueurs ;
Les grâces et les ris sont ses plus fortes armes ;
Qu'il règne à jamais sur nos cœurs !
Le devoir ne veut pas qu'on se laisse charmer ;
Si tous les amours sont de même,
Hélas ! peut-on se défendre d'aimer⁴ ?

Le ballet des *Éléments*, donné le 31 décembre 1721, fut le troisième et dernier où figura Louis XV. A la fin du prologue, représentant le chaos et ses horreurs, le jeune roi apparaissait, au milieu d'un chœur triomphant qui chantait :

Trompettes, éclatez, frappez, percez les airs !
Éclatez, annoncez un maître à l'univers !

Quelques-uns des décors rappelaient ceux de l'*Hercule amoureux*, et, dans l'épilogue, le roi, représentant le Soleil, s'avavançait sur un

1. *Nouveau Mercure*, février 1720. Dans le premier intermède, le roi dansa seul et avec les Amours et les Plaisirs. Il y eut ensuite une entrée de Comus, prétexte pour servir un superbe buffet, une entrée de Bohémiens, une autre de bergers, enfin une noce de village.

2. En 1716, il avait été déjà question de « faire raccommoder la grande salle des Tuileries ; » mais on y avait renoncé par économie (Dangeau, *Journal*, t. XVI, p. 481).

3. Pièce de Coypel, musique de Lalande, ballet de Balon, maître de danse de Sa Majesté.

4. *Gazette*; *Mercur*e, janvier, février 1721. « Le roi a dansé, dit le *Mercur*e, et a fait l'admiration de toute la cour et de la ville, la grande salle ayant toujours été remplie de tout ce qu'il y avait de personnes distinguées, et tout s'y est passé avec beaucoup d'ordre et de magnificence. » Les *Folies de Cardenio* furent jouées le 29 décembre et le 4 janvier 1721 ; *Don Japhet d'Arménie*, les 11, 13, 14 et 20 janvier ; *Endymion*, le 20 et le 27.

char environné des signes du zodiaque et suivi des quatre parties du monde¹.

La salle des machines devait recevoir une destination nouvelle au mois de mars de l'année suivante; un bal superbe y fut donné en l'honneur de l'infante, âgée de quatre ans, qu'on avait fait venir d'Espagne pour la fiancer à Louis XV. Un parquet fut disposé de l'amphithéâtre à la scène, décorée de portiques et surmontée d'un plafond, où Van Loo avait peint une allégorie de la France et de la Paix. Deux orchestres, « aussi nombreux qu'excellents, » étaient placés sur des estrades, aux deux extrémités de la salle, dont le plafond et les pourtours étaient ornés de lustres et de girandoles de cristal de roche. Le roi, vêtu d'un habit de soie rouge à petits carreaux d'or à mosaïque et à boutons de diamants, arriva à huit heures; il s'assit sur un fauteuil au centre de la salle, et l'infante vint se placer à ses côtés; les princes et les princesses, sur des pliants, et les personnes de la cour, rangées sur des « formes » et sur des gradins, constituaient ce qu'on appelait « le cercle du bal. » A neuf heures et demie, les danses commencèrent par un branle mené par le roi et dix-sept gentilshommes. La magnificence de cette fête frappa vivement le *Mercure*²; il n'en attribuait pas seulement l'éclat à la richesse étincelante des vêtements chargés de pierreries, à la beauté exceptionnelle de l'illumination, mais surtout à la richesse, à la magnificence et à la grandeur de la salle, qui, suivant les contemporains, aurait pu contenir jusqu'à sept ou huit mille personnes³, chiffre évidemment

1. *Les Éléments, troisième ballet dansé par le Roi*, paroles et musique de Roy (Ballard, 1721). L'année suivante, il y eut moins de représentations théâtrales. On joua, le 17 janvier, *Timon*, comédie en trois actes, avec ballets (*Gazette*).

2. *Mercure*, mars 1722, I, 150-153; II, 137-139. Le duc de Villequier, secondé par MM. de Saint-Disant et Lefèvre, intendants des menus, avait organisé ce bal, qui eut lieu le 10 mars 1722. Les impostes des portiques qui entouraient la scène étaient soutenues par des termes et des cintres, couronnés de groupes d'anges, supportant les armes de France. Le roi ouvrit le bal avec M^{lle} de Charolais, dansa ensuite plusieurs menuets et le ferma avec la marquise de Gontaut. « Il y eut bien des tracasseries de femmes, écrivait-on le 14 mars, au bal des Tuileries...; on dit que les duchesses ont été battues par les dames de qualité » (*les Correspondants de la marquise de Balleroy*, publié par Éd. de Barthélemy, t. II, p. 437; voir aussi de Goncourt, *Portraits intimes du XVIII^e siècle*, p. 8-9).

3. *Mercure*, mars 1722, I. — G. Brice, *Description de Paris*, éd. 1706, I, 87; éd. 1725, II, 145; éd. 1752, 151-152. — Expilly, t. V, p. 436. — *Les curiosités de Paris et de ses environs* (par Saugrain), éd. 1760, t. I, p. 131. — *Voyage pittoresque de Paris*, par D*** (d'Argenville), éd. 1757, fol. 62.

très exagéré, mais qui prouve l'idée qu'on se faisait de l'étendue du théâtre¹.

Le bal offert à l'infante fut la dernière fête royale donnée dans la salle des machines². Le roi, qui, suivant Mathieu Marais, « n'aimait aucun spectacle³, » ne tarda pas, cette année même, à quitter Paris pour aller habiter Versailles, et les grands appartements des Tuileries restèrent de nouveau sans emploi.

III.

LE CONCERT SPIRITUEL ET LE SPECTACLE DE SERVANDONI.

Anne Danican Philidor, « ordinaire de la musique de la chapelle de Sa Majesté, » profita de cet abandon pour obtenir la jouissance du « grand salon ou salle des Suisses, » placé sous le dôme et dont la décoration n'avait jamais été achevée ; son privilège lui permettait d'y donner des concerts spirituels aux grandes fêtes religieuses de l'année et pendant la quinzaine de Pâques, époque à laquelle les théâtres étaient fermés. Le goût de la musique se répandait à ce point qu'on la recherchait pour elle-même, non moins que pour rehausser l'éclat des cérémonies religieuses et le charme des fêtes mondaines. Des gradins furent disposés de toutes parts dans le grand salon pour les auditeurs⁴. Une large estrade⁵ fut construite pour les musiciens en face de l'entrée et séparée des auditeurs par des balustres en forme de lyres, posés sur un socle peint en marbre. Au fond de la salle, Le Maire peignit, sur les dessins de Berain, la perspective d'un « magnifique salon. » Sur les murs était inscrite en lettres d'or cette

1. Selon Donnet (*Architectonographie des théâtres*, 1821, p. 261), le théâtre des Tuileries aurait contenu 1,400 places au parterre et 2,600 aux trois amphithéâtres, en tout 4,000 places. Nous ignorons d'où ces chiffres sont tirés. Les *Mémoires secrets* (t. XX, p. 163) disent que le nouveau théâtre français, aujourd'hui l'Odéon, contient 1,913 places, tandis que la salle d'Opéra, incendiée en 1781, « la plus vaste de toutes, » n'en renfermait que 1,800. L'Opéra actuel en contient 2,200.

2. Il faut aussi mentionner, sous Louis XIV, un bosquet du jardin des Tuileries, planté de « picéas, d'ifs et de marronniers, » disposé en forme de salle de comédie, avec théâtre, parterre et amphithéâtre en gradins. Blondel a donné le plan (t. IV, pl. XXI) de ce théâtre en plein air, qui fut détruit sous la Régence (De Goncourt, *Portraits intimes du XVIII^e siècle*, p. 12).

3. Marais, *Mémoires*, t. II, p. 421. « Le roi..., » dit-il en parlant des spectacles, « ne les aime pas ; on ne sait pas trop ce qu'il aime. »

4. Un état de 1728 dit que la salle des Suisses est remplie de tous côtés de gradins, qui chargent les solives qui sont très longues (Bibl. nat., ms. fr. 7801).

5. L'estrade avait 6 pieds de haut sur 36 de face et 9 de profondeur.

devise latine : *Sic Davidis aula sonabat*¹. Douze lustres et quantité de girandoles garnies de bougies éclairaient la salle du concert, dont l'inauguration eut lieu le 18 mars 1725².

Soixante exécutants firent entendre des motets à grands chœurs et des symphonies françaises et italiennes des meilleurs auteurs. Les « récitants, » les symphonistes et les choristes faisaient partie de la musique du roi, de l'Académie royale de musique et des principales églises de Paris; une seule femme, M^{lle} Antier, figurait parmi eux. On entendit aussi dans les concerts suivants des instrumentistes célèbres, tels que Baptiste et Guignon, « les deux plus excellents joueurs de violon qui soient au monde, » disait le *Mercure*. A des morceaux de musique sacrée se mêlaient des compositions profanes, qui dans le cours du siècle furent de plus en plus nombreuses³. Il était d'abord interdit, pour ne pas déroger aux privilèges de l'Opéra, à qui le concert payait une redevance annuelle⁴, de chanter dans une autre langue que le latin. Les concerts avaient lieu de six à huit heures du soir.

Le succès de ces auditions fut tel que le directeur Royer demandait en 1748 de faire établir dans la salle des Cent-Suisses des loges d'égale grandeur qui pourraient se démonter en vingt-quatre heures⁵. On bravait même le froid pour y venir. En 1761, les musiciens se plaignaient de ne pouvoir « y tenir par les temps rigoureux » et demandaient l'autorisation d'y établir des poêles. Le marquis de Marigny, directeur des bâtiments, ne se laissa pas émouvoir : « Ils feront, écrit-il, comme ils ont fait jusqu'à présent. Je ne veux pas me laisser entamer sur les poêles, qui dégradent et dépensent⁶. »

La salle du concert spirituel était séparée par la chapelle de la salle des machines, qui fut concédée en février 1738 au chevalier Servandoni, « peintre et architecte des bâtiments du roi, » pour y établir des

1. F. Clément, *Histoire de la musique*, p. 698.

2. *Mercure de France*, mars 1725, p. 614-617; avril 1725, p. 830.

3. Le 8 décembre 1778, à la fête de la Conception, il n'y a que des oratorios, des symphonies, des airs de Gluck et de Piccini; mais, dans la semaine sainte, les morceaux religieux dominent.

4. Cette redevance, de 1,000 fr. en 1727, s'éleva après 1741 de 6,000 à 9,000 fr. De 1734 à 1741, ce fut l'Opéra qui exploita le concert. Les directeurs suivants furent : Royer, 1741; d'Auvergne, 1762; Dauvergne et Berthon, 1771; Legros, 1777 (F. Clément, *Histoire de la musique*, p. 692).

5. Il y eut une loge du roi, dans laquelle, en 1777, on fit quelques travaux (Arch. nat., K 527).

6. Arch. nat., O¹ 1682, 1683. — On revint sur cette question en 1768. Soufflot écrivait, le 14 février, en parlant des poêles : « Il y en a eu autrefois dont les tuyaux sortaient par les terrasses; l'établissement n'en serait que renouvelé; mais il conviendrait de les faire ôter l'été » (Ibid., O¹ 1683).

spectacles d'un genre nouveau¹. Pendant les trois semaines du temps pascal de 1738, il disposa sur la scène un décor majestueux représentant la perspective intérieure de Saint-Pierre de Rome, « éclairée par un grand nombre de lampions qui, placés avec art, donnaient l'idée du jour tranquille d'une église. Plusieurs représentations de figures à genoux contribuaient à l'illusion². » Cette espèce de diorama ayant paru peu varié, Servandoni prépara l'année suivante « un spectacle éclatant de perspective, selon le *Mercur*, où la peinture, la sculpture et l'architecture se prêtaient un mutuel accord. » On y vit Mercure enlevant Pandore et la conduisant dans l'Olympe, où les dieux arrivaient de toutes les parties de l'univers. Le Soleil sur son char s'arrêtait dans sa course, et « plus de deux mille figures de relief, » peintes sur les dessins de Boucher et de Natoire³ « et parmi lesquelles il y en avait beaucoup de naturelles, » assistaient au présent de la boîte fatale que Jupiter faisait à Pandore. La représentation se terminait par l'ouverture de la boîte, de laquelle s'échappaient des maux terrifiants qui se répandaient sur toute la nature. « De rapides passages des ténèbres à la lumière, de l'épouvante au plaisir, du terrible au gracieux, » donnaient un attrait particulier à ce spectacle, que les privilégiés de l'Opéra forçaient à demeurer « muet. » On y tolérait la pantomime de quelques acteurs et quelques morceaux d'orchestre. En 1740, la *Descente d'Énée aux enfers* fut donnée pour la première fois avec sept changements de décorations; puis vinrent en 1741 et 1742 les *Aventures d'Ulysse* et de *Léandre et Héro*⁴.

Après une interruption de dix années au moins, les spectacles de Servandoni reprirent avec plus d'éclat que jamais. La réputation de cet architecte-décorateur s'était accrue; il avait dirigé les fêtes que la ville de Paris avait données lors du mariage de la fille de Louis XV; en Italie, en Allemagne, il avait fait des merveilles comme metteur en scène; à Stuttgart, il avait fait manœuvrer quatre cents chevaux sur le théâtre. Parmi les représentations qui furent données à partir

1. Servandoni avait inauguré à l'Opéra, en 1728, des décors à perspective oblique et en avait tiré de nouveaux effets (G. Bapst, p. 476; voir la vue d'un de ces décors, p. 477). Un volume de la collection Destailleur, acquis par le Cabinet des estampes et que M. Bouchot a bien voulu nous indiquer, renferme de nombreux dessins et aquarelles de décors de la première partie du XVIII^e siècle, entre autres une salle de palais avec des instruments scientifiques, avec un bel effet de perspective oblique (vol. Tb 1).

2. Duc de Luynes, *Mémoires*, t. II, p. 102. Les frais journaliers de ce spectacle montèrent à 10,000 l., indépendamment de la construction, des bois et des peintures. Le duc de Luynes évalue les recettes à 20,000 l.

3. Manuscrits de Bachaumont, bibl. de l'Arsenal, 4041, fol. 619. Description du spectacle de Pandore.

4. *Mercur*, février 1738, février 1739, mars 1740.

de 1754¹, il faut citer la *Forêt enchantée*, dont le sujet était tiré des chants XIII et XVIII de la *Jérusalem délivrée*. Une sombre forêt, traversée par des magiciens, l'intérieur d'une mosquée, le camp de Godefroy de Bouillon, un autre site de la forêt, où surgissaient des monstres, où se dressaient des palais enflammés et des tours de feu, précédaient un dernier tableau où tous les prestiges du théâtre étaient mis en œuvre. Un paisible cours d'eau, au sein d'une forêt éclairée par les feux de l'aurore, était traversé par le paladin Renaud. Des dryades sortaient des arbres ; l'image d'Armide apparaissait entre les branches d'un myrte ; Renaud s'avanceit, l'épée à la main. Le tonnerre éclatait ; Armide était transformé en géant, les dryades en cyclopes. Le myrte était frappé de l'épée de Renaud ; aussitôt géant et cyclope disparaissaient, tandis que « trois compagnies de cavalerie..., dans le plus brillant équipage, » appartenant à l'armée de Godefroy de Bouillon, entraient triomphalement et que les arbres, abattus par les soldats chrétiens pour en faire des machines de guerre contre les Sarrasins, tombaient de toutes parts avec fracas².

Pour soutenir les chevaux que Servandoni faisait paraître sur le théâtre, il avait été nécessaire d'en renforcer le plancher³. Ce ne furent pas les seuls animaux que l'on y vit. Une génisse et un veau y jouèrent un rôle, pour un sacrifice, dans l'*Histoire de Léandre et Héro*, et, comme on était en carême, il fallut une autorisation spéciale des administrateurs de l'Hôtel-Dieu, qui avaient à cette époque de l'année le monopole de la boucherie, pour permettre de transporter la génisse et le veau au « grand théâtre du palais des Tuileries⁴. »

Les risques d'incendie étaient sérieux dans ce théâtre ; de grandes précautions furent nécessaires ; huit pompes furent transportées aux

1. Une lettre du 29 février 1752 constate que le roi, ayant accordé à Servandoni la permission de donner des représentations à décoration dans la salle des machines, l'avait autorisé à faire travailler aux préparatifs, à la condition qu'on n'y travaillerait pas aux lumières et qu'on ferait une cloison autour des loges pour en ôter la communication aux curieux et au public (Arch. nat., O¹ 1683). Malgré ce texte, je n'ai pas trouvé de mention de nouveau spectacle avant le 31 mars 1754.

2. Lettre de M. *** à M^{me} de *** sur le nouveau spectacle donné sur le grand théâtre du palais des Tuileries, le dimanche 31 mars 1754, par le sieur Servandoni, chevalier de l'ordre militaire de Christe, peintre et architecte ordinaire du roi et de son Académie royale. — Prix : 12 sols (chez Ballard).

3. Lettre d'Isles, mars 1751. — Les planchers du théâtre et des dessous étaient à cette époque en mauvais état (Arch. nat., O¹ 1683).

4. Inventaire sommaire des archives hospitalières. Hôtel-Dieu, 1880, t. I, p. 380. Ce texte curieux m'a été indiqué par M. Paul Lacombe.

Tuileries en 1741¹; en 1755, des feux d'artifice, dirigés par Ruggieri, concoururent aux effets du spectacle. On fit répandre du sable sur les planchers, et deux pompes, avec de l'eau en réserve et « du monde pour les servir, » furent tenues à proximité de la scène².

Malgré les chevaux et les feux d'artifice, le spectacle de Servandoni n'excitait pas une admiration sans réserve. Grimm se montre sévère pour la *Forêt enchantée*, qui était accompagnée d'une « mauvaise musique » de Gemigniani; il trouve les mimes médiocres, l'action ridicule, les décors même défectueux au point de vue de la perspective. Il ajoute cependant : « Ce spectacle, tout mauvais qu'il est, ne saurait qu'être utile à nos jeunes artistes et à ceux qui aiment les arts. » Le *Triomphe de l'amour conjugal*, l'histoire touchante d'Alceste, déjà traitée par Quinault, excite encore plus en 1755 la verve dénigrante de l'écrivain allemand. Il n'y rencontre « ni génie dans l'idée, ni sagesse, ni goût dans l'ordonnance, ni agrément, ni couleur, ni feu dans l'exécution des décorations³. » En 1756, il est obligé de constater le « grand succès » de *Thomas Kouli-Khan*; mais il a soin de dire : « Tout cela n'est bon qu'à amuser les enfants. » En 1757, il s'acharne après la *Constance couronnée*⁴, qu'admire pourtant Fréron. Le public finit par se lasser de ces spectacles, qui changeaient tous les ans à l'entrée du printemps et qui ne duraient d'ordinaire que trois semaines. En 1758, la *Chute des anges rebelles* tomba à la première représentation⁵. L'entreprise de Servandoni ne s'en releva

1. Arch. nat., O¹ 1683. Les pompes furent enlevées des Tuileries après la cessation du spectacle.

2. Lettre du 26 mars 1755. — On paie le 27 juin 128 l. pour les frais des pompiers et l'on fait déguerpir, par crainte du feu, des menuisiers qui travaillent dans le rez-de-chaussée de la salle des machines (Arch. nat., *ibid.*). Les feux d'artifice sont à la mode. Le 13 mars 1746, lit-on dans le *Mercur*, « on a donné à la Comédie-Française un feu d'artifice intitulé *le Déluge universel*. » Depuis plusieurs années, le théâtre italien avait inauguré de vrais feux d'artifice sur la scène (*Traité des feux d'artifice pour le spectacle*, nouvelle édition, 1747, p. 438).

3. Le *Mercur* d'avril 1755 dit de son côté : « Les premières représentations d'un si grand spectacle sont toujours imparfaites. Nous attendrons que celui-ci soit exécuté dans toutes ses parties avant que d'en dire notre sentiment. »

4. *Description du spectacle de la « Constance couronnée »*, donnée le 27 mars 1757.

5. Grimm, Diderot, *Correspondance*, éd. M. Tourneux, t. II, p. 343, 347; t. III, p. 13, 341, 369; IV, p. 12. — Voici la liste des livrets de Servandoni, d'après la *France littéraire* de Quérard, t. IX, p. 93 : *Pandore*, pantomime, 1739, in-8°; *la Descente d'Énée aux enfers*, 1740, in-8°; *les Travaux d'Ulysse*, éd. 1741, in-8°; *Léandre et Héro*, pantomime, 1742, in-8°; *Description du nouveau spectacle donné sur le grand théâtre des Tuileries* le 31 mars 1754, 1754, in-12; *la Forêt enchantée*, pantomime, 1754, in-8°;

pas. Soufflot écrit, le 18 décembre de cette année : « Je viens de la salle des machines; je voulais voir si on n'enlevait rien pour le compte des créanciers de ceux qui ont donné ces spectacles... et si on pouvait enlever les gradins, loges et amphithéâtres postiches qu'ils y ont faits... Toutes ces parties peuvent se défaire sans rien détériorer. Mais il conviendra qu'on ne sorte les planches à vendre qu'après avoir bien remis la salle dans l'état où elle était avant que M. Servandoni en fit usage... Les directeurs de l'Opéra pourront y mettre ensuite les décorations que M. de Marigny leur a permis d'y entreposer¹. »

L'Opéra allait prendre possession de la salle pour y mettre ses décors² quelques années avant que le théâtre tout entier fût mis à sa disposition pour y donner ses représentations.

IV.

L'OPÉRA.

Le 6 avril 1763, la salle du Palais-Royal, dans laquelle Lulli avait installé l'Académie royale de musique, prenait feu, et l'Opéra restait sans asile. En attendant qu'on lui fît reconstruire une salle nouvelle, non loin de l'emplacement de l'ancienne, on résolut de lui donner un abri dans la salle des machines. Dès le 25 avril, on pressait le déménagement des vieux décors et des immondices qu'elle contenait. On en dégagait le vestibule sur la cour des princes, et bientôt les ouvriers se mettaient à l'œuvre³. Ce ne fut pas cependant la salle construite en 1661 qu'on essaya d'aménager; on prétendait qu'elle était si vaste que la voix des acteurs ne pouvait s'y faire entendre; elle aurait été si sourde qu'au dire de Blondel elle convenait surtout aux spectacles muets de Servandoni⁴. Elle fut donc condamnée, non à la destruction, mais à l'abandon, et l'on construisit sur la scène, à partir de l'ancien orchestre, une salle nouvelle, avec une distribution

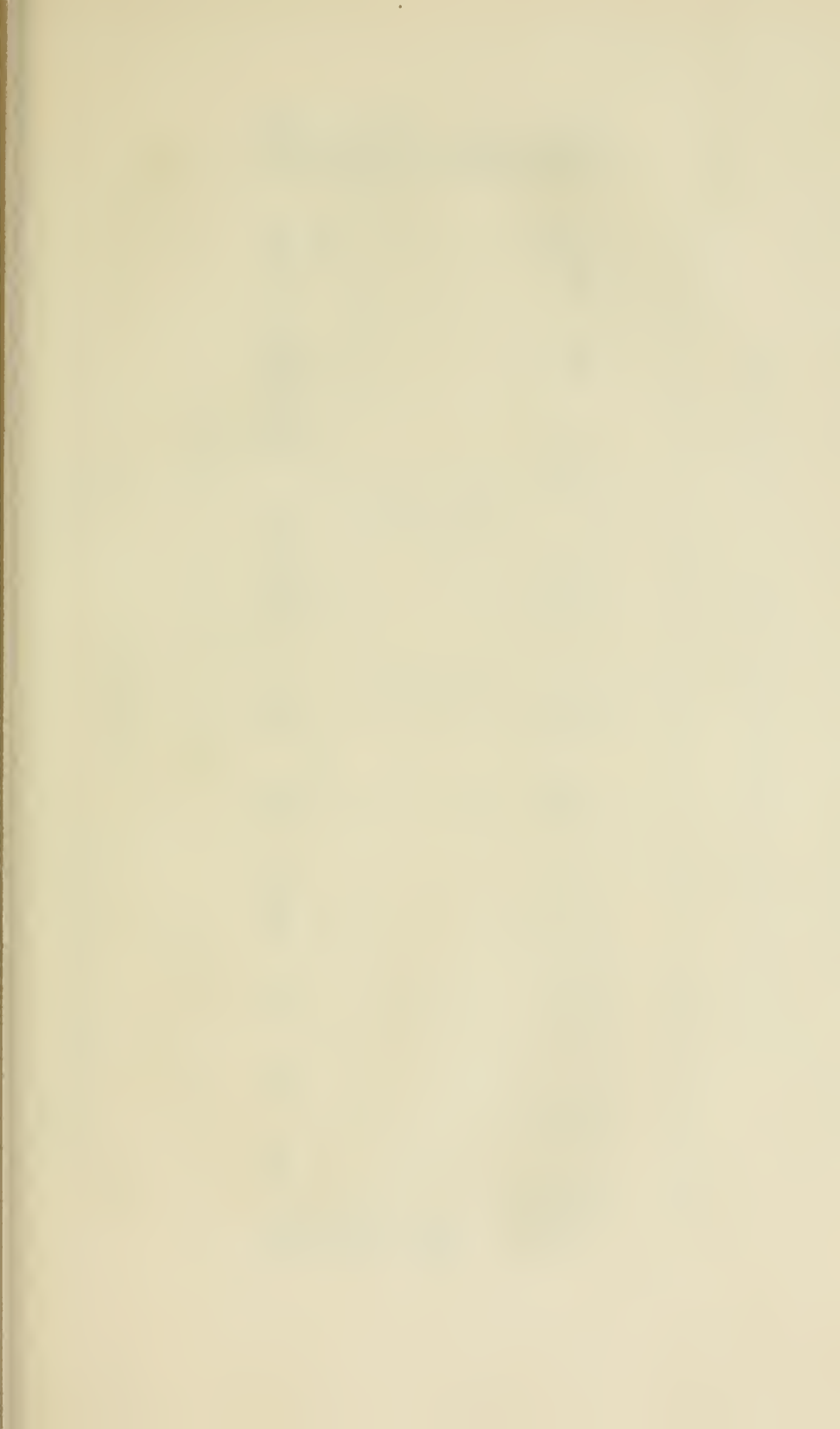
le Triomphe de l'amour conjugal, id., 1755, in-8°; *la Conquête du Mogol par Thomas Kouli-Khan*, id., 1756, in-8°; *la Constance couronnée*, id., 1757, in-8°; *la Chute des anges rebelles*, id., 1758, in-12.

1. Ordre fut donné en conséquence le 22 décembre (Arch. nat., O¹ 1683).

2. Il semble résulter d'une lettre écrite par l'inspecteur des bâtiments, d'Isles, en mars 1751, que déjà à cette époque, pendant la suspension des représentations de Servandoni, l'Opéra avait eu la jouissance de cette salle pour y mettre ses machines et, dans ce but, avait déplacé la balustrade qui renfermait l'enceinte du roi (Ibid., O¹ 1683).

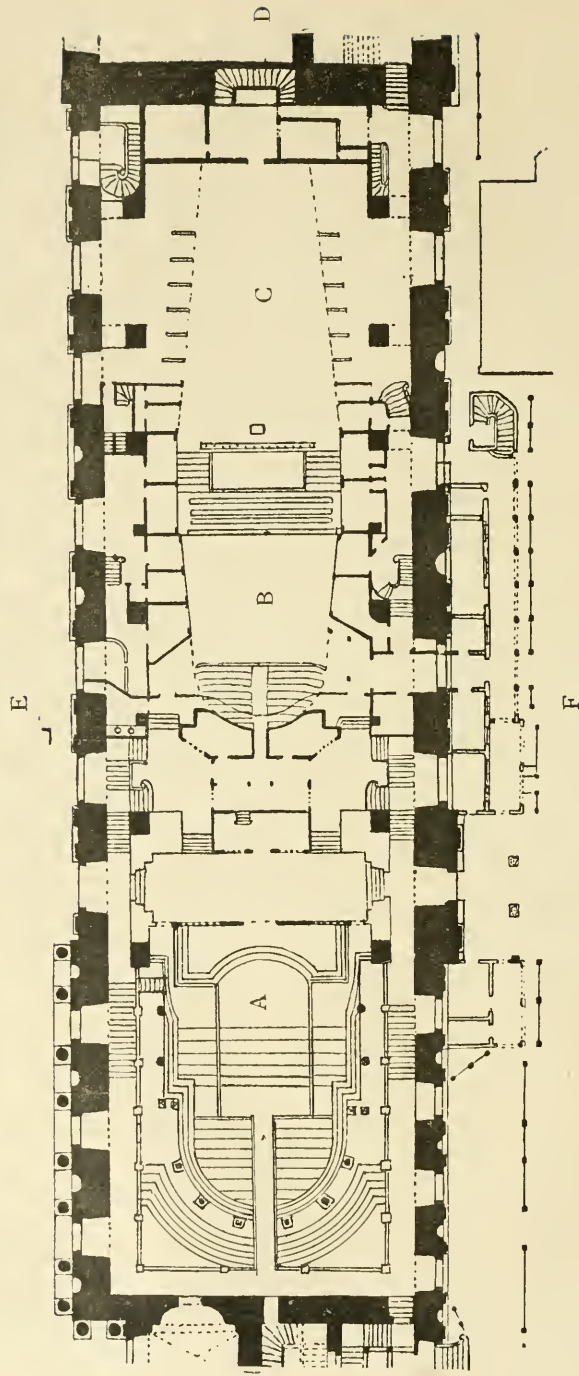
3. Arch. nat., O¹ 1683. — *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la République des lettres*, t. 1, p. 206.

4. Blondel, t. IV, p. 90.



PLAN DU THÉÂTRE DES TUILERIES

D'après l'original de Brebion (1783), conservé aux Archives nationales.



LÉGENDE.

- A. Salle construite sous Louis XIV.
- B. Salle construite par Soufflot en 1763.
- C. Scène.

- D. Pavillon de Marsan.
- E. Jardin.
- F. Cour.

analogue à celle que l'incendie avait détruite au Palais-Royal, « afin, disait-on, que les locataires des loges s'y retrouvassent, pour ainsi dire, dans les mêmes positions¹. »

Soufflot, qui avait construit le grand théâtre de Lyon², fut chargé, de concert avec Gabriel³, de la construction de cette « salle provisionnelle » d'Opéra. On en estima la dépense à 100,000 livres, puis à 200,000⁴; mais, alors comme aujourd'hui, les devis étaient souvent dépassés, et, quand on régla tous les comptes, ils s'élevèrent à 413,356 livres, dont 369,266 furent payés par la ville de Paris⁵.

Les travaux furent menés avec une grande rapidité. « La salle de l'Opéra aux Tuileries, » écrit Soufflot, le 13 juillet 1763, « commence à aller assez bon train; les murs en sont faits; le premier et principal plancher est posé; les loges sont avancées de tailler ainsi que les différents planchers; on lève les bâtiments en charpente où doivent être les loges d'acteurs et d'actrices; tous les niveaux sont établis. » Mais il faut stimuler les ouvriers, et Soufflot n'y manque pas. « A l'égard de la salle d'Opéra, » écrit-il à Marigny le 13 octobre, « j'ai tant veillé depuis dix ou douze jours, j'ai tant crié, malgré le manque d'argent, que je la vois en bon train et que bientôt je pourrai mettre les peintres au plafond. Le théâtre avance aussi, et je pense qu'à la fin de novembre il pourra recevoir les décorations et que toutes les machines pour les faire mouvoir seront à peu près faites et placées. C'est un ouvrage immense que la totalité de l'établissement d'un Opéra français, quand il faut y placer depuis le premier clou jusqu'au dernier⁶. »

1. *Mercur*, février 1764. — *Mémoires secrets*, t. I, p. 206. On ne prendra, disent les *Mémoires*, à la date du 16 avril 1763, que le théâtre (de la salle des machines), plus long que toute la salle (du Palais-Royal).

2. Voir sur ce théâtre les planches du grand ouvrage de Dumont, *Parallèle des plans des plus belles salles de spectacle d'Italie et de France*, gr. in-fol., 1774.

3. *Mercur*, février 1764, p. 198.

4. Lettres des 21 avril et 24 juillet 1763 (Arch. nat., O¹ 1683).

5. État général des dépenses pour la nouvelle salle d'Opéra, 1763-1764 (Arch. nat., O¹ 1683). — 44,090 l. furent payées par l'administration des bâtiments du roi. Parmi les dépenses, citons 25,885 l. pour les peintres Dumesnil, Guillet et Deleuse, 2,016 l. pour le sculpteur Boulanger, 56,988 l. pour le maçon Ozé, 17,703 l. pour le serrurier, 1,230 l. pour fils de laiton fournis par l'épinglier Daubermine, 33,460 l. pour le tapissier Guillaumon, 7,247 l. pour cordes, 3,630 l. à l'ingénieur machiniste Girault, 409 l. à un marchand de nattes, etc. Brebion, qui seconda Soufflot, reçut 4,599 l. pour les plans. On trouvera l'éloge de Girault dans le *Mercur* de février 1764. La ville de Paris ne s'était d'abord engagée que pour 60,000 fr., mais on disait qu'elle « paierait davantage, selon les besoins. » Elle paya six fois plus.

6. Arch. nat., O¹ 1683. — On trouvera les dispositions de la salle de Souf-

La hâte était telle que les entrepreneurs, contre l'intention de Soufflot, avaient fait travailler deux dimanches de suite. « Je les ai querellés, » écrit-il le 4 novembre à Marigny, « et leur ai prédit que l'on aurait des défenses précises, non seulement pour ces jours-là, comme cela est naturel, mais encore pour les fêtes. En effet, ces défenses sont venues et nous retranchent dans ces deux mois beaucoup de journées, à moins que vous n'ayez la bonté de vous intéresser à un changement à cet égard¹. »

Il restait aussi beaucoup à faire pour dégager les accès de la nouvelle salle du côté de la cour des Suisses et de celle du logement de M^{me} de Marsan, qui a donné son nom au pavillon du nord. Deux entrées pour le public furent ménagées du côté de la cour et du jardin, outre trois entrées particulières. Six portes furent disposées pour la sortie générale. Le grand vestibule, selon le *Mercur*, était « d'un agrément infini; » comme celui du pavillon central, il était garni de boutiques, y compris celle du café, et « cet agrément, disait-on, devait être d'autant plus sensible dans la belle saison par la communication de ce lieu avec le plus beau jardin du monde². »

Les abonnés et les habitués de l'Opéra attendaient l'inauguration de la nouvelle salle avec non moins d'impatience que les artistes, qui pendant l'année avaient donné une série de vingt-huit concerts dans la salle des Suisses³. Cette inauguration eut lieu le 24 janvier 1764 par la reprise de *Castor et Pollux*, de Rameau. La garde avait été triplée; l'affluence était énorme, et pendant les deux premiers actes ce fut un brouhaha sans discontinuer⁴. Les spectateurs purent avan-

flot, construite en avant de l'ancienne salle, dans un plan dressé par Brebion, en 1783, pour des travaux demandés par M^{me} de Brionne, qui logeait aux Tuileries (Arch. nat., O¹ 1707). Nous donnons la reproduction de ce plan.

1. Lettre du 22 octobre 1763 (Arch. nat., O¹ 1683).

2. *Mercur*, février 1764. — On pouvait encore s'y promener le soir, en été, après la représentation. « Les spectacles commencent de si bonne heure à Paris, écrit un Anglais en 1776, qu'ils sont terminés à huit heures et quart environ » (*Observations in a journey to Paris in the month of august 1776*, t. II, p. 4).

3. Ces concerts, autorisés par le comte de Saint-Florentin et qui eurent lieu tous les vendredis, du 29 avril au 30 septembre 1763 et du 18 novembre au 16 décembre, produisirent 54,386 l. Avec les 70,000 fr. que le duc d'Orléans paya pour ses loges aux Tuileries, la recette s'éleva à 124,386 fr., affectés au paiement des directeurs, artistes et employés. La subvention de la ville venait en sus; elle s'éleva à 145,114 fr. pour les frais et les appointements (Registre des recettes de l'Opéra; Historique des salles de l'Opéra, par Félix Martin, ms. de la bibl. de l'Opéra n° 1624). Ces concerts furent qualifiés d'« onguent pour la brûlure » (*Mémoires secrets*, t. I, p. 209).

4. *Mémoires secrets*, t. II, p. 12.

tageusement comparer la nouvelle salle à celle du Palais-Royal, « espèce de caverne, » où les loges semblaient de petites cases égales, à peu près semblables, selon le *Mercur*, « aux niches des pigeons dans les colombiers. » Ici, tout était plus vaste, moins écrasé, plus élégant. Trois rangs de loges¹, aux *devantures* bombées, peintes en vert très clair, avec ornements d'or d'un très bon genre, étaient soutenus et divisés par des piliers rehaussés d'or et décorés de consoles. Les murs étaient tendus d'étoffes dont la couleur était assortie à la peinture ainsi qu'à « l'éclat naturel des femmes qui les occupaient. » Les soubassements de l'amphithéâtre et des premiers balcons étaient peints en marbre vert campan. Le *Mercur* louait même la commodité de la partie supérieure de la salle, qu'on appelait le paradis et qui contenait des banquettes en gradins, derrière lesquelles on avait réservé des places « pour se tenir debout ; » il faisait aussi valoir la disposition ingénieuse du plafond de l'amphithéâtre ; il était en mosaïque, de forme circulaire, et l'on pouvait en enlever la clé pour renouveler l'air au besoin.

Aux éloges du *Mercur*, qui vante surtout la très bonne *résonance*, nous dirions aujourd'hui l'acoustique de la salle², plusieurs contemporains viennent mêler des notes discordantes. Suivant Grimm, le mécontentement est général dans tous les ordres de spectateurs, qui ont trouvé les loges trop élevées et les balcons si mal disposés que la moitié des personnes qu'ils doivent contenir ne peut voir le théâtre. Et il ajoute : « Soufflot, qui a fait à Lyon une salle où l'on n'entend pas, vient d'en faire une à Paris où l'on ne voit rien³. » L'auteur des *Mémoires secrets* trouve, de son côté, le parterre trop

1. Le *Mercur* parle de trois rangées de loges. Cependant, il n'est fait mention que de premières et de secondes loges dans les comptes. Dans la salle nouvelle du Palais-Royal, il y aura quatre rangs de loges ; à la Porte-Saint-Martin, cinq. Les trois rangs de loges sont indiqués dans une coupe et élévation dessinées au trait, portant pour suscription : « Salle de spectacle des Tuileries, » et conservées dans l'album V^a 221 du Cabinet des estampes.

2. Dans le troisième acte de *Castor et Pollux*, le chanteur qui faisait le rôle de Jupiter se faisait très bien entendre du fond du théâtre au fond de l'amphithéâtre, à une distance de 70 pieds (*Mercur*, février 1764, p. 174-197). On disait aussi que la raison pour laquelle on entendait mieux dans la salle des Tuileries qu'ailleurs était qu'il y avait très peu d'espace entre les décorations et le mur de clôture (*Véritable construction d'un théâtre d'opéra à l'usage de France*, par le ch. de C.-D.-J., 1766, p. 11). Aussi l'on peut se demander si c'est bien à ce théâtre que peut s'appliquer le mot de l'abbé Galiani rapporté par M. Tisserand. — A l'observation d'un auditeur disant : « Mon Dieu ! que cette salle est sourde ! » Galiani, faisant allusion au talent des chanteurs, aurait répliqué : « Elle est bien heureuse ! »

3. Grimm, *Correspondance*, t. V, p. 453.

élevé, les loges mal construites, le paradis « si reculé et si exhaussé qu'on y est dans un autre monde et qu'on n'y entend rien¹. » Collé se fait l'écho de plaintes analogues : des secondes loges, les acteurs ne paraissent pas plus grands que des pygmées ; les petites loges placées sur le théâtre masquent la vue d'une partie du parterre et des fauteuils de balcon². En outre, l'orchestre et les voix ne font aucun effet, et lors de l'ouverture on n'aurait entendu que M^{lle} Arnould, « à cause de sa belle prononciation³. » Critiques sans doute exagérées, car la Comédie-Italienne et, comme nous le verrons plus loin, la Comédie-Française s'empressèrent de demander la jouissance de la salle des Tuileries lorsque l'Opéra fut sur le point de la quitter.

Les premières loges étaient au nombre de trente ; vingt-deux d'entre elles, placées sur les côtés, étaient désignées sous le nom de lanternes et séparées du théâtre par deux grands pilastres en formes de termes. Entre les deux tombait la toile, sur le fond damassé de laquelle s'enroulait le chiffre royal en or, enlacé dans des ornements et encadré par une « riche campane. » Comme les grands seigneurs n'étaient pas admis sur la scène à l'Opéra, on avait multiplié, au détriment du public, dans la nouvelle salle comme dans l'ancienne, les petites loges donnant sur la scène même. Elles portaient les noms caractéristiques et pittoresques de timbales, de confessionnaux et de crachoirs⁴. Le prince de Conti avait « sous le théâtre » deux loges, qu'il

1. *Mémoires secrets*, t. I, p. 12.

2. On défend Soufflot en disant qu'il a été forcé de tout sacrifier à certaines loges de protection, qui font un effet des plus désagréables et rendent le public fort mécontent du peu d'égards que l'on a pour lui (*Ibid.*).

3. Collé, *Journal*, t. II, p. 336. — Henri de Costa vit assez bien, au parterre de l'Opéra, en 1767, « en se guindant sur la plante des pieds ; » mais il déclare n'avoir « pas entendu un mot des fadaïses qu'on y chantait » (marquis de Costa de Beauregard, *Un Homme d'autrefois*, p. 44). Peut-être parlait-il des paroles. La musique de l'Opéra passait pour bruyante, si l'on en juge par l'abbé Galiani, qui disait en 1763, après l'incendie de la salle du Palais-Royal, qu'il fallait transporter l'Opéra à la barrière de Sèvres, « les grands bruits devant être hors de la ville » (Clément, p. 613).

4. Voir la gravure de Gaucher, d'après un dessin de Moreau le jeune, représentant l'*Hommage rendu à Voltaire par le Théâtre-Français le 30 mars 1778*. La disposition des loges sur le théâtre y est présentée aux regards. On aura une idée différente et peut-être moins exacte des loges voisines du théâtre et des avant-scènes par un très curieux dessin à l'encre de Chine, de Gabriel de Saint-Aubin, conservé parmi les dessins du Louvre et exposé dans la salle X de ce musée. Il représente aussi le couronnement de Voltaire et nous montre deux colonnes, à chapiteau corinthien, entre lesquelles se trouvaient trois rangs de loges et le crachoir, et qui soutenaient la partie supérieure de l'ouverture de la scène. En deçà des deux colonnes, une vaste

payait 4.000 livres. Les crachoirs devaient être en contre-bas de la scène, de telle sorte que leur accotoir était au niveau des planches. Deux d'entre eux étaient loués aux ducs de la Vallière et d'Aumont. Il y avait aussi, sous l'amphithéâtre, des loges qualifiées de chaises de poste, dont l'une était affermée en 1769, par bail notarié, au premier président d'Aligre. La direction de l'Opéra était tenue de la meubler de sièges et de la garnir de grilles et de jalousies qui pourraient con-

loge à balcon bombé, au premier étage, est celle des gentilshommes de la chambre ; on y voit Voltaire couronné par Brizard et M^{me} de Villette ; au-dessous, une sorte de loge, qui paraît un peu plus vaste, doit être le balcon des seigneurs. Il y a trois rangs de loges, mais le rang inférieur est à peu près au niveau des baignoires de certains théâtres, comme l'Opéra. Elles dominent quelque peu le parterre et une enceinte qui sépare celui-ci de l'orchestre des musiciens. Saint-Aubin s'est plu à écrire les noms des œuvres dramatiques de Voltaire sur les colonnes des avant-scènes. — On consultera aussi avec intérêt une jolie gravure, sans nom d'auteur, et qui fait partie de la collection Hennin (t. CXI, année 1778). Elle est intitulée : *Anecdote théâtrale de l'homme unique au monde*. La loge où se trouve Voltaire est placée « côté cour, » tandis que dans les autres dessins elle est « côté jardin. » Les décorations des balcons des quatre loges que l'on aperçoit sont dessinées avec soin. Brizard, qui, d'après une annotation manuscrite, porte le costume de Zopire dans Mahomet, tend la couronne dans la loge. Comme particularité curieuse, on aperçoit, au-dessus de la séparation qui s'étend entre le parterre et l'orchestre, des pointes à peu près semblables aux fers de lance qui surmontent les grilles. Cette gravure est dédiée à M^{me} de Villette, belle et bonne, avec ces vers de mirliton :

« Cette couronne	Notre cœur la redonne
Qui sied tant à vos mains,	A celui des humains
O belle et bonne,	Qui le plus nous étonne ! »

Une gravure de Dupin, d'après un dessin de Desrais, nous montre un Voltaire décrépît couronné par une reine de théâtre plantureuse ; un autre nous le montre recevant la couronne des mains d'Arlequin, avec ces vers en forme de parodie :

« Il est beau de la recevoir
Quand c'est Arlequin qui la donne. »

Mais ces estampes ne nous fournissent aucune indication sur l'aspect de la salle de Soufflot. — Un très intéressant dessin à la mine de plomb, de Wille fils, daté de 1767 et qu'a bien voulu nous indiquer M. G. Duplessis dans la collection Hennin (t. CVI, n° 46), donne une idée très suggestive des salles de spectacle de l'époque, si on ne peut affirmer qu'elle représente la salle de Soufflot. Sur une scène, surmontée d'un trophée pittoresque, se dresse un décor représentant une chambre rustique, qui aurait servi au *Devin de village*, donné à l'Opéra, depuis 1753. La salle est garnie de trois rangs de loges, et les balcons des secondes loges sont décorés de lyres, comme dans la gravure dédiée à M^{me} de Villette ; mais il y a des dissemblances sensibles avec la gravure de Gaucher, d'après Moreau le jeune.

venir au locataire¹. Deux baignoires, se faisant face, étaient occupées par le maréchal de Soubise et le duc de Coigny.

L'aristocratie de la naissance et de la finance se partageaient les lanternes ou loges du premier rang. Si le marquis de Marigny, surintendant des bâtiments du roi, payait une vaste seconde loge 6,000 francs², quatre premières loges étaient attribuées gratuitement au bureau de la ville de Paris, aux premiers gentilshommes de la chambre, aux architectes du roi, Gabriel et Soufflot. Les autres étaient louées de 1,850 à 5,000 francs, par moitié, par tiers ou par quart, à divers titulaires; six secondes loges, outre celle du marquis de Marigny, valaient de 2,750 à 3,000 francs. Il y eut aussi deux loges dans le cintre. La plupart de ces loges étaient désignées d'après leur position comme étant du côté de la reine ou du côté du roi³. Pour la plantation des décors, les machinistes se servaient, d'après la situation du théâtre, des indications : « Côté cour et côté jardin ; » termes qui ont persisté jusqu'à nos jours à l'Opéra et qui remplacèrent, en 1792, pour la salle de la Porte-Saint-Martin, les désignations prosrites de côtés du roi et de la reine⁴. Particularité digne d'être notée : les mots côté cour et côté jardin désignent aussi de nos jours la gauche et la droite dans le matériel des pompes funèbres.

En dehors des loges louées à l'année, il y avait des places dont l'Opéra disposait à chaque représentation; d'abord des loges vacantes, ensuite des sièges de balcon⁵ et d'amphithéâtre, enfin des entrées au parterre. Les places de balcon valaient 10 francs, celles d'amphithéâtre et des premières loges 7 l. 16 s. Quant au parterre, on y était admis moyennant 40 sous, mais on n'y était pas assis. En moyenne, il y tenait environ 4 à 500 personnes; mais il faut croire qu'on s'y tassait aisément, car à la première représentation d'*Ernelinde*, en 1767, il s'y casa jusqu'à 1,216 spectateurs. Les recettes journalières étaient très variables. Elles tombent à 290 francs le 4 août pour s'élever à 5,624 francs à la première d'*Ernelinde*⁶. Quand une pièce avait du succès, le *Mercur*,

1. Bail du 14 juin 1770 (Arch. de l'Opéra).

2. En 1775, Rebell, l'un des anciens directeurs, réclamait à l'administration des bâtiments du roi 1,500 fr., qui lui étaient dus depuis 1867, époque où il s'était retiré, sur les 18,000 fr. représentant trois années de location de la loge du marquis de Marigny (Arch. nat., O¹ 1683).

3. Voir à l'Appendice l'état des loges louées à l'année en 1768.

4. Clément, *Histoire de la musique*, p. 630. — Ces termes servaient encore à désigner, dans la salle de la rue Le Peletier, la situation des petites loges placées sur le théâtre, derrière le rideau (*l'Illustration*, t. IV, 1844, p. 171).

5. Le balcon des seigneurs était situé aux deux côtés de l'orchestre. Les places coûtaient 10 livres (*le Géographe parisien*, 1768, t. II, p. 86).

6. Voir, pour les détails, les feuilles de recettes de l'Opéra, en dehors de la location, de 1767 à 1769. Nous donnons, à l'Appendice, comme spécimen,

comme le font certains journaux actuels, donnait le chiffre des recettes ; c'est ainsi qu'il nous apprend que les cinq premières représentations de la reprise de *Castor et Pollux*, lors de l'ouverture de la salle des Tuileries, rapportèrent 20,800 francs ¹.

Les recettes étaient diminuées², les jours de vogue, par les entrées gratuites, qui s'élevaient à 273 en 1744 et qui, toutes réduites qu'elles furent plus tard, restèrent toujours très nombreuses. Parmi les privilégiés figuraient quarante-deux officiers des gardes françaises et des mousquetaires, les membres de la municipalité et de certaines juridictions, les premiers commis des ministres, certains acteurs des Comédies-Française et Italienne, les auteurs et compositeurs de l'Opéra. Ceux-ci avaient d'abord leur entrée au parterre ; mais, dit un mémoire officiel, « s'étant aperçu qu'ils cabalaient les uns contre les autres pour faire tomber les opéras nouveaux, on leur permit l'entrée à l'amphithéâtre, où l'on examine mieux leur conduite³. » Les journalistes étaient moins nombreux ; en 1750, il n'y en avait qu'un, Raymond de Saint-Albine, auteur du *Mercure*, qui était admis au parterre.

Rebell et Francœur, qui avaient le privilège de l'Opéra en 1764, étaient des violonistes et des compositeurs distingués, longtemps « batteurs de mesures » de l'orchestre ; ils firent surtout représenter des reprises de pièces qui avaient eu jadis la faveur du public ; on les louait « d'avoir su conserver le goût respectable de Lulli et de Quinault et de donner un nouveau lustre au grand Rameau⁴. » L'opéra de *Castor et Pollux* eut un succès réel, grâce au talent de Larrivée et de Sophie Arnould, grâce aux séduisants et superbes décors peints par Boucher. Le 15 avril 1766, les directeurs donnèrent cependant une

celle de la reprise de Dardanus, le 1^{er} février 1768. — Voici quelques autres chiffres : reprise d'Hippolyte : 2,640 l. ; 1^{er} janvier 1768, 18^e d'Ernelinde : 1,264 l. ; 1769, 2 mai, 1^{re} d'Omphale : 4,079 l. ; 11^e : 1,136 l. ; 13 juin, 1^{re} de Zaïs : 3,382 l. ; le 13 août, 24^e : 718 l. ; 28 novembre, reprise de Dardanus : 2,559 l.

1. *Mercure*, février 1764. — Le *Temps*, du 24 mai 1895, nous apprend que la troisième représentation de la reprise du *Tannhäuser* à l'Opéra a rapporté 23,070 fr.

2. « L'Opéra est le plus dispendieux de tous nos spectacles, disait-on ; il est le moins nombreux en spectateurs ; il est toujours noble et pompeux, et le grand nombre aime à rire » (*Idées sur l'Opéra*, 1768, p. 27, bibl. Carnavalet, 12710).

3. Mémoire (Arch. de l'Opéra). — Voir l'Appendice, § 11.

4. Citons, parmi les reprises données en 1764 et 1765, *Titon et l'Aurore*, de Mondonville ; les *Talents lyriques* et *Nais*, de Rameau ; *Armide*, de Lulli, *Tancrède* ; les *Fêtes de l'Hymen et de l'Amour*, de Rameau, etc., et celle de la pastorale de *Daphnis et Alcimadure*, de Mondonville, écrite en patois languedocien (*l'Opéra*, 1847, p. 17).

pièce nouvelle de Sedaine et de Monsigny, le ballet héroïque en trois actes d'*Aline, reine de Golconde*, qui eut quarante-cinq représentations¹. Mais, lorsqu'ils eurent résilié en 1767 leur bail avec la ville, en se faisant attribuer une pension viagère de 15,000 francs, leurs successeurs Berton et Trial², tous deux compositeurs, s'empressèrent de faire jouer des pièces inédites, sans doute pour faire passer les leurs. Les ballets héroïques de *Sylvie* et de *Théonis*, dont ils écrivirent la musique, n'ont pas laissé de traces; l'oubli s'est étendu également sur la comédie-ballet de la *Vénitienne* de Dauvergne, sur la tragédie lyrique d'*Omphale*, par Cardonne, sur une *Psyché*, de Mondonville; et la seule pièce qui ait eu un succès quelque peu éclatant, c'est *Ernelinde, princesse de Norvège*, de Philidor³. Les jeunes compositeurs n'attirant point le public, il fallut en revenir aux anciens et reprendre encore deux fois *Dardanus*⁴.

1. Les directeurs firent pour 30,000 fr. de dépenses. « Tout a été épuisé pour la pompe de la mise en scène, la richesse des habits, la magnificence des décorations » (*Mémoires secrets*, t. VI, p. 20).

2. En 1749, le privilège de l'Opéra avait été accordé à perpétuité au prévôt des marchands, qui le recéda pour trente ans, en 1757, à Rebell et à Francœur. Ceux-ci résilièrent en 1767 en faveur de Berton et de Trial, protégés par le prince de Conti, qui leur prêta en partie et leur garantit un cautionnement de 400,000 livres. Le déficit de la première année ayant été de 60,000 livres, la ville voulut bien le prendre à sa charge, régît l'Opéra à son compte, en adjoignant Dauvergne, ancien batteur de mesures de l'orchestre, et Joliveau comme codirecteurs à Berton et à Trial. Le déficit augmenta sous l'administration de Rebell, en 1771, et de Berton, en 1775, jusqu'à ce que Papillon de la Ferté, intendant des menus, fût mis à la tête de l'Opéra. Ce n'était pas une sinécure. Papillon écrivait au ministre Amelot, le 5 avril 1782 : « Si je n'étais pas accoutumé à tous les désagréments qu'occasionne la conduite des spectacles, je serais tenté de vous dire : « Ah ! « l'abominable chose que ce tripot de l'Opéra, car je défie au plus habile de « venir à bout de concilier les esprits et tous les intérêts particuliers. » Et Amelot de répondre : « En vérité, monsieur, je sens qu'il faut une patience plus qu'humaine pour conduire l'indécrottable machine de l'Opéra, mais ne perdez pas courage et aidez-moi à la faire aller au moins de notre mieux » (Précis sur les différentes régies de l'Opéra; lettres des 5 et 6 avril 1782; registre des menus plaisirs. Arch. de l'Opéra).

3. *Ernelinde*, dont la première représentation eut lieu le 24 novembre 1767, fut donné à Versailles avec succès le 12 décembre 1773. On y vit dans une action 400 grenadiers à cheval(?) sur le théâtre, ce qui fut considéré comme une nouveauté (*Mémoires secrets*, t. VII, p. 97).

4. 30 novembre 1769. Il fut exécuté, comme à Fontainebleau, dans toute la magnificence des habits de la cour (*Mémoires secrets*, V, 21). — On donnait aussi des spectacles, composés de fragments d'opéras, « genre le plus propre, disait-on, à attirer du monde par la variété qui plaît à plus d'ama-

L'Opéra trouvait un surcroît de recettes dans les bals masqués que depuis 1716¹ il donnait pendant l'hiver. Au moyen de vis en bois de 22 centimètres de diamètre, le plancher du parterre se soulevait au niveau de l'amphithéâtre, et la salle des Tuileries pouvait en moins de trois heures se transformer en salle de bal de 26 mètres de long sur 9^m75 de large². Le premier bal y fut donné le 2 février 1764. Les deux extrémités étaient cintrées d'une manière uniforme; une coupole semblable à celle de l'amphithéâtre était figurée au-dessus de la scène. Des buffets, placés vis-à-vis de grands trumeaux de glace, furent établis sur les balcons et de nombreux lustres et girandoles répandaient une vive clarté³. Ces bals, qui avaient lieu, au nombre de quatorze ou de seize, du milieu de novembre aux jours gras, de onze heures du soir à six heures du matin, n'étaient pas également fréquentés⁴. Si l'on en juge par le prix des entrées, qui était de six francs, et si l'on peut croire à l'observation stricte du règlement, qui disait : « Nul, même les officiers de la maison du roi, ne peut entrer sans payer, » certains bals, en novembre ou au commencement de janvier, n'auraient pas réuni plus de 120 à 200 cavaliers, tandis que le nombre des assistants dépassait 2,000 dans la nuit du lundi gras, où l'affluence était toujours la plus considérable⁵. Mais il faut remarquer que les femmes étaient

teurs » (*Ibid.*; voir aussi : Th. de Lajarte, *Bibliothèque musicale du théâtre de l'Opéra*, 1878, t. I, p. 245-272; t. XIX, p. 77).

1. Lettres patentes du 8 janvier 1713 (registres des recettes de l'Opéra). Le premier bal n'eut lieu qu'en 1716 (Nérée Desarbres, *Deux siècles à l'Opéra*, p. 222).

2. Félix Martin, notice manuscrite sur les salles de l'Opéra (Arch. de l'Opéra).

3. *Mercur de France*, février 1764, p. 195. « On peut faire avancer, disait-on, un carrosse jusqu'à la porte de la salle, moyennant une marque qu'on délivre à ceux qui en demandent. »

4. « On sait qu'il n'est plus de bon air d'y danser, écrit-on en 1769; les deux côtés de la salle sont occupés par quelques masques obscurs qui suivent les airs que l'orchestre joue. Tout le reste est un tableau de confusion » (*Manuel de l'homme du monde*, p. 44).

5. En 1764, il y eut douze bals; celui qui rapporte le moins est celui du 16 février, avec 1,914 fr. Le lundi gras, on atteint 12,423 fr., tandis que le dimanche gras la recette ne dépasse pas 3,972 fr. — En 1764-1765, seize bals; minimum, 30 novembre : 1,266 fr.; maximum, lundi gras : 11,835 fr. (le dimanche gras, 4,200 fr.; le mardi, 5,202 fr.). — 1765-1766. En 1765-1766, minimum, 12 janvier : 672 fr.; maximum, lundi gras : 12,465 fr. — En 1766-1767, minimum, 11 janvier : 1,290 fr.; maximum, lundi gras : 11,665 fr. — Les premières ou secondes loges se payaient de 30 à 60 l. — Les bals rapportent à l'Opéra, en 1764-1765 : 63,447 fr.; en 1765-1766 : 44,559 fr.; en 1766-1767 : 74,545 fr. — Le lundi 15 février 1768, la recette est de 13,002 fr., dont 2,492 fr. pour les loges. Il y a 37 loges de huit

admises gratuitement à ces bals, sauf aux quatre derniers, où elles payaient comme les hommes ¹.

L'Opéra avait besoin de vastes dépendances pour ses décorations. Comme on lui refusait les appartements royaux des Tuileries², il obtint vers 1766 le grand salon du Louvre pour y faire peindre ses décors. L'Académie de peinture se plaignit vivement des dégâts que causaient les ouvriers dans cette pièce, de leurs « propos licencieux, » du « bruit affreux » qu'ils faisaient, des « odeurs infectes » qu'exhalaient leurs essences. Plus tard, lorsque l'Opéra eut quitté les Tuileries, il demanda la salle des machines, alors sans emploi, pour y déposer ses décorations. Marigny était favorable à sa demande; mais il se heurta contre la résistance de M. de Champcenetz, gouverneur du château, qui lui écrivit, le 12 juillet 1772, cette lettre, qui met en relief d'une manière piquante les procédés dont les fonctionnaires pouvaient user entre eux à cette époque : « Je n'ai eu et n'ai aucune envie de contester votre droit sur la salle des machines..., mais... les portes et les grilles dépendent de moi... Je vous ai prévenu que j'avais donné des ordres très précis pour qu'on ne laissât entrer aucune voiture de machines ou de décoration; je viens aujourd'hui de me faire réitérer cet ordre par le roi, qui veut que cette salle reste libre et nettoyée, M^{me} la comtesse du Barry devant la voir après le voyage de Compiègne et juger des deux versions fort différentes, l'une qui dit, après l'avoir essayée, qu'elle est sonore et avantageuse, l'autre qui assure qu'elle ne peut être que sourde et ingrate. » En 1775, l'Opéra revint à la charge; le comte d'Angiviller fut plus heureux que son prédécesseur Marigny et put autoriser l'Académie royale de musique à placer ses décors dans la ci-devant salle des machines³.

places à 60 fr., 2 loges de quatre, 2 de cinq, etc. Le 4 février, la recette totale n'avait été que de 2,610 l. (Registres des recettes de l'Opéra. Arch. de l'Opéra).

1. On lit dans le *Journal de Paris* du 5 janvier 1789 : « Les billets gratuits pour deux dames ayant jusqu'à présent donné lieu à beaucoup d'abus qui éloignent la bonne compagnie, il n'en sera plus donné dorénavant; mais aussi, chaque homme, en prenant un billet qui sera toujours du prix de 6 l., aura le droit de faire entrer une dame jusqu'au dimanche 15 février; quant aux quatre derniers bals, hommes et femmes y paieront, ainsi qu'il a toujours été d'usage. »

2. En 1770, la galerie de la reine aux Tuileries fut mise à la disposition de l'école gratuite de dessin pour y donner un concert en sa faveur (*Mercur*, avril 1770, p. 166).

3. Arch. nat., O¹ 1683, 1680. — Le concierge du théâtre dépendait du gouverneur; de 1770 à 1789, cette charge fut exercée par un nommé Crépin, qui recevait 400 l. de gages et un habit donné par le gouvernement tous les deux ans (Arch. nat., K 528).

V.

LA COMÉDIE-FRANÇAISE.

Lorsque l'Opéra se fut installé, le 26 janvier 1770, dans la nouvelle salle qui avait été construite par Moreau au Palais-Royal, à peu près sur l'emplacement de celle qui avait été incendiée en 1763, la Comédie-Française fut autorisée à se transporter aux Tuileries. Le théâtre qu'elle occupait depuis 1688 dans la rue des Fossés-Monsieur-le-Prince¹, aujourd'hui rue de l'Ancienne-Comédie, menaçait ruine « par la vétusté des bâtiments; » le terrain étant défectueux, on jugea qu'il était avantageux d'élever sur un autre emplacement un nouvel édifice plutôt que de consolider l'ancien², et, en attendant une construction qui devait être longue, la salle des Tuileries fut mise à la disposition de la Comédie. Quelques modifications à l'aménagement de cette salle furent demandées; elles consistaient surtout dans la création de quatre loges sur la scène, dans des déplacements de cloisons et de couloirs, dans la suppression des « deux chaises de poste sous l'amphithéâtre » et dans l'établissement de deux cloisons au paradis « pour former cinquante places de chaque côté pour les entrées gratuites et le reste l'abandonner au public³. » Cent entrées gratuites⁴! A qui pouvaient-elles être données au paradis? Ce ne

1. Sur cette salle, voir Dumont, *Parallèle des plans des plus belles salles de spectacle*, 1774.

2. Mémoire constatant que les gentilshommes de la chambre et le lieutenant de police ont reconnu que la salle menaçait ruine, qu'il en coûterait autant pour la rétablir que pour en faire construire une autre (Arch. nat., O¹ 845).

3. État des ouvrages à faire au théâtre des Tuileries pour y installer la Comédie-Française (Arch. nat., O¹ 845). Mentionnons aussi la prolongation du théâtre de trois pieds sur l'avant-scène, l'aménagement de petites loges à deux places à l'entrée du balcon, l'abaissement des cloisons des loges à l'année et l'établissement d'un corridor pour communiquer au parterre d'un côté à l'autre. « Le parterre, ajoute-t-on, aura un poêle avec un petit vestibule dans lequel il y aura des banquettes avec des latrines particulières. » Parmi les travaux dont l'urgence fut signalée ultérieurement, citons, en 1778, la proposition de faire un perron au petit escalier de sept marches qui conduisait de la cour des princes aux galeries de la Comédie (Ibid., O¹ 1680).

4. Comme à l'Opéra, les intendants des bâtiments eurent leur loge. Soufflot était très assidu aux représentations, si l'on en juge par une lettre de son successeur Brebion, qui écrivait, le 5 février 1781 : « Feu M. Soufflot me dispensait par sa présence d'aucun soin et d'aucune inquiétude pendant les

devait pas être sans doute aux auteurs, parmi lesquels se trouvait Sébastien Mercier, qui protesta en 1775 devant les tribunaux contre une décision des gentilshommes de la Chambre, qui lui avait interdit l'entrée du théâtre¹.

Les modifications réclamées étaient sans importance, et, quatre mois après le départ de l'Opéra, la Comédie-Française put s'établir, à la rentrée des théâtres, le 23 avril 1770, dans la salle des Tuileries, qu'elle inaugura par une représentation de *Phèdre* et de l'*École des maris*. « Ce spectacle, » dit le *Mercure* en parlant de la Comédie-Française, « qui fait tant d'honneur à la nation, est enfin placé convenablement et honorablement². » Ce n'est pas que cette installation fût sans défaut. On avait rompu, disaient les critiques, l'harmonie de la salle pour augmenter le nombre des loges, surtout des petites loges, « qui pour des commodités particulières dégradaient la noblesse du spectacle. » Le recul du théâtre produisait, disait-on, un « effet révoltant, » en éloignant la scène et en empêchant les voix de parvenir jusqu'au fond de l'amphithéâtre³. Si la petitesse du foyer soule-

représentations; mais, depuis son décès, il y a bien lieu de croire qu'aux heures de spectacle il s'y trouve rarement quelqu'un attaché aux bâtiments. » Brebion était quelquefois six mois sans faire usage de son entrée (Arch. nat., O¹ 1680). Les membres de l'Académie française avaient aussi leur entrée à la Comédie-Française depuis Molière. Quelques personnes entraient aussi par fraude (voir une correspondance entre Rochon de Chabannes et les comédiens, en 1777, *Revue rétrospective*, 1837, t. XV, p. 146).

1. La liasse O¹ 845 des Archives nationales contient un mémoire de Mercier à ce sujet. L'entrée lui fut interdite le 28 mai 1775 « avec un éclat et une indécence qu'on a peine à imaginer. » Il s'en plaignit par une requête au roi et assigna les comédiens au Châtelet, qui lui rendit ses entrées par sentence du 20 août 1776; mais cette sentence fut évoquée par les gentilshommes de la Chambre, qui l'annula le 27 août. Mercier protesta, en invoquant, dans son mémoire du 12 avril 1778, l'appui de ses confrères les auteurs dramatiques (voir aussi les *Mémoires secrets*, t. VIII, p. 69). Henrion de Pansey publia deux mémoires et leur requête en faveur de Mercier en 1775 (Corda, *Catalogue des factums de la Bibliothèque nationale*, t. III, p. 576).

2. *Mercure*, mai 1770.

3. *Mémoires secrets*, t. V, p. 99, 100; Collé, *Journal*, t. III, p. 251. — Voir aussi les lettres patentes du 30 juillet 1773 pour la construction des bâtiments devant servir à la Comédie-Française sur les terrains de l'ancien hôtel de Condé. « L'hôtel dans lequel nos comédiens français donnaient leurs représentations, dit le préambule de ces lettres, était devenu dans un tel état de caducité qu'il n'était plus possible de les y continuer. Pour ne point laisser interrompre un spectacle devenu célèbre..., nous avons bien voulu permettre aux comédiens français l'usage de notre théâtre du palais des Tuileries; mais nous reconnûmes dès lors l'impossibilité d'y laisser subsister un

vait des murmures, on y était gêné par la fumée, et l'on voulait, en 1776, en construire un plus convenable dans une partie de l'ancienne salle des machines. Soufflot s'y opposait, par la raison qu'il était impossible de placer une cheminée dans le nouveau foyer sans détériorer le plafond « très orné ¹ » de la salle de Louis XIV, peint, comme nous l'avons vu, par Coypel.

La Comédie fut plus heureuse en obtenant l'autorisation de faire un magasin d'habits sous le grand vestibule ². Si l'on en juge par un inventaire de 1782, ces habits étaient en nombre considérable ; on y trouvait par douzaines des costumes de soldats romains, gaulois, espagnols, américains, turcs, tartares, russes, et d'autres vêtements d'ordinaire plus pittoresques qu'exactes, comme l'indique la désignation de « vingt habits de prêtres romains pour Athalie ³. »

spectacle public, s'il nous plaisait de séjourner dans la capitale de notre royaume ; d'ailleurs, l'étendue et la disposition primitive de ce théâtre pour un autre genre de spectacle ont fait connaître qu'il était incommode aux acteurs de la Comédie, par la nécessité de forcer continuellement leur voix pour se faire entendre, inconvénient qui, en rendant la déclamation pénible et désavantageuse, préjudicie également à la santé des acteurs et à la satisfaction des spectateurs... » Cependant, satisfaction avait été donnée aux réclamations de certains acteurs, et particulièrement de Lekain, en avril 1773 ; on avait diminué la salle, en « rapprochant le rond-point du théâtre. » L'architecte Lenoir dépensa 8,000 l. pour faire exécuter en douze jours cette modification, qui devait entraîner une perte annuelle de 40,000 l. sur les recettes. « Si les comédiens se fatiguaient, écrit à ce sujet Papillon de la Ferté, on devait l'attribuer moins à la grandeur de la salle qu'à leur ambition de s'écraser les uns les autres, et... le sieur Lekain était celui qui avait introduit l'habitude de crier au théâtre et d'être toujours hors nature » (Ernest Boyssé, *Journal de Papillon de la Ferté*, 1887, p. 323). Le *Nouveau spectateur* (1776, p. 28) critique aussi vivement le débit traînant, lent, monotone et boursoufflé de Lekain et de ses camarades. Un Anglais, qui assista en 1776 à plusieurs représentations de la Comédie-Française, n'est pas de cet avis ; il ne peut assez louer, dans la tragédie, la dignité des gestes, la force de l'expression et toutes les grâces qui rendent l'élocution parfaite (*Observations in a journey to Paris*, t. II, p. 7).

1. Lettres de Soufflot du 26 mars 1776 (Arch. nat., O¹ 1682).

2. Lettres de Brebion et de Soufflot, avril 1778. Soufflot, qui fait un devis de 1,012 l. pour cet établissement, a constaté que les dessous de la salle et du théâtre étaient en bon état (Arch. nat., O¹ 1680).

3. État général du magasin de la Comédie-Française (Arch. nat., F¹⁷ 25), cité en partie par M. Germain Bapst, p. 485. — Le roi prit à sa charge l'éclairage des passages et des portes du palais, les soirs de représentations de la Comédie. Il consistait en 805 terrines, dont la dépense était de 16 sous environ par trimestre, soit 674 fr. pour le quartier d'octobre 1777 et 690 fr. pour celui de janvier 1778 (Arch. nat., K 527. Comptes du gouverneur des Tuileries).

Le séjour de la Comédie-Française aux Tuileries fut marqué par des succès plus brillants et plus nombreux que celui de l'Opéra. Plusieurs des pièces représentées de 1770 à 1788 furent accueillies avec faveur et sont restées au répertoire. Si la *Veuve du Malabar*, de Lemierre, et la *Partie de chasse de Henri IV*, par Collé, n'ont pas vu persister leur vogue, il n'en fut pas de même du *Fils naturel* de Diderot, du *Bourru bienfaisant* de Goldoni et surtout du *Barbier de Séville* de Beaumarchais. En 1772, Shakespeare apparut pour la première fois sur la scène française; à la première représentation, le parterre couvrit de huées les vers de Ducis, qui lui parurent « gigantesques et boursoufflés, » comme le drame même de *Roméo et Juliette*. A la seconde, la pièce « monta aux nues ¹. » Il en fut de même pour le *Barbier de Séville*. Sifflée le premier soir, réduite de cinq actes en quatre par l'auteur, cette comédie célèbre, qui devait fournir une si belle carrière, obtint quelques jours plus tard un succès que les détracteurs de Beaumarchais qualifiaient d'extravagant et qu'ils attribuaient aux « battoirs » du parterre ².

Parmi les nombreuses tragédies qui sont jouées, celles de Du Belloy, auteur du *Siège de Calais*, sont empruntées à nos traditions nationales et sont accueillies favorablement. Le dénouement dramatique de *Gabrielle de Vergy*, qu'un critique qualifie de « parade dégoûtante, » provoque à chaque représentation une telle émotion que des femmes s'évanouissent et qu'il faut les emmener. Une dame richement vêtue est ainsi emportée dans l'appartement du sieur Despland, suisse de l'hôtel. Quand elle revient à elle, elle s'écrie : « Quelle pièce ! quelle atrocité ! Peut-on... » et tout à coup : « M. Despland, dit-elle, avez-vous encore une loge à louer pour la prochaine représentation de *Gabrielle* ³ ? »

La variété du répertoire de la Comédie-Française, le succès de certaines pièces nouvelles, le talent des acteurs attiraient une telle affluence au théâtre des Tuileries qu'il était malaisé d'y trouver des places. Comme les hommes sont seuls admis au parterre et à l'orchestre, comme il n'y a pas de fauteuils de galeries, « une femme qui n'a pas le moyen d'avoir une loge à l'année doit s'y prendre, dit-on, souvent quatre mois à l'avance pour s'assurer une place; encore n'en peut-elle avoir ni des troisièmes ni des secondes loges, mais seulement des premières, toutefois en prenant une loge de huit places ⁴. » Le

1. *Mémoires secrets*, t. XXIV, p. 193.

2. *Mémoires secrets*, t. VII, p. 298, 300; La Harpe, *Correspondance littéraire*, t. I, p. 99; L. de Loménie, *Beaumarchais et son temps*, t. I, p. 470; M^{me} du Deffand, *Correspondance*, t. II, p. 474 : « Cette pièce est détestable, » écrit-elle.

3. *Journal des théâtres*, 1777, t. I, p. 183; t. II, p. 83.

4. *Le Nouveau spectateur*, n° du 1^{er} avril 1776, p. 14.

sort des hommes qui peuvent pénétrer au parterre n'est pas digne d'envie; il faut avant d'entrer « souffrir pendant trois heures la torture la plus cruelle..., être meurtri, estropié, étouffé... » Heureux, dit-on en parlant du patient qui fait queue de la sorte, si, « porté malgré lui au bureau de la recette, il lui reste assez de forces pour jouir du fruit de ses peines et rester debout pendant quatre heures encore. » On se plaignait aussi amèrement du trafic des billets : « Si le parterre peut contenir quatre à cinq cents personnes, on ne distribue que deux cent cinquante billets; le reste est remis, à un prix très honnête, entre les mains de gens qui rançonnent les curieux » selon la pièce du jour et font payer de 3 à 12 livres ce qui vaut 20 sous. Les comédiens, mis en cause, protestèrent vivement contre une imputation peut-être exagérée, mais en déclarant que, « malgré tous leurs efforts, ils étaient dans l'impossibilité d'arrêter ce trafic¹. »

L'affluence des spectateurs augmentait dans certaines circonstances, comme à la première du *Barbier*, où la recette à la porte s'éleva à 3,367 livres². Parfois, la garde devait être renforcée pour contenir la foule qui assaillait les bureaux et remplissait les couloirs³. Aux débuts de M^{lle} Raucourt, en 1772, la foule était telle qu'on fut obligé de la laisser déborder jusque dans l'orchestre des musiciens et même sur le théâtre⁴. Lorsque la dauphine Marie-Antoinette vint à la

1. *Journal des théâtres*, janvier 1778, t. III, p. 187, 217, 218.

2. La recette monte à 6,400 l., le 16 février 1776, à une représentation de *Cinna*, « donnée au sang du grand Corneille » (*Journal de Paris*), c'est-à-dire au bénéfice de son petit neveu.

3. Soufflot signale à d'Angiviller « les suites fâcheuses » causées par la foule qui réclamait des billets de parterre. D'Angiviller est d'avis de s'adresser au maréchal de Duras pour la garde (lettre du 17 août 1775. Arch. nat., O¹ 1680). Cette garde se composait, en 1781, de 39 gardes françaises, sous les ordres de 2 adjudants, 2 sergents et 4 caporaux (*Spectacles de Paris pour 1782*, p. 72). Papillon de la Ferté signale aussi, le 24 octobre 1781, une foule si grande qu'elle a forcé la garde et que la salle n'a pu contenir tout le monde (Registre des menus plaisirs. Arch. de l'Opéra).

4. *Mémoires secrets*, t. VI, p. 238. — En 1779, un ordre du duc de Duras, premier gentilhomme de la chambre, prescrit à la demoiselle Raucourt de prendre l'emploi des reines (Arch. nat., O¹ 845). « On ne saurait nommer M^{lle} Raucourt sans enthousiasme, » dit un imprimé du temps de quatre pages, contenant une liste des acteurs, sous le titre : *Théâtre français*. L'affluence de spectateurs qu'attirait cette actrice était caractérisée par ce distique, que lui adressa un amateur qui n'avait pu entrer au parterre :

« A vous claquer quand tout Paris s'empresse,
Moi seul encor n'y suis point parvenu. »

(*Mémoires secrets*, t. VI, p. 259.)

En 1778, les acteurs pour la Comédie étaient surtout admirables, selon

Comédie-Française, en 1773, on afficha qu'on ne pouvait faire retenir des places par des laquais, et dès midi une foule nombreuse se pressait pour obtenir des billets¹. A l'occasion de son mariage, une représentation gratuite avait été donnée au public². Il y en eut d'autres, lors de la naissance de Madame, fille du roi, et du dauphin, en 1778 et 1781. Dans celle qui eut lieu en 1778, où l'on joua *Zaïre* et le *Florentin*, « les figurants des ballets se sont mêlés, dit une relation contemporaine, avec les charbonniers et les poissardes et ont formé des danses animées par le plaisir et la gaité. Les comédiens ont versé à boire et l'on a crié : « Vive le roi³ ! »

Il faut aussi citer les soirées auxquelles assistèrent Joseph II et le futur empereur de Russie Paul I^{er}, voyageant sous un incognito qui se laissait partout reconnaître. La reine Marie-Antoinette, qui aimait le théâtre, honora plus d'une fois la salle des Tuileries de sa présence⁴; elle assista avec son frère Joseph II à la reprise d'*Œdipe* de Voltaire⁵; elle se trouvait avec M^{me} Élisabeth et le comte d'Artois à la première de la tragédie d'*Irène*⁶, la dernière œuvre de cet écrivain fameux.

Quelques jours plus tard, le 31 mars 1778, Voltaire apparut en triomphateur à une représentation de cette tragédie. Dès que son carrosse, couleur d'azur parsemé d'étoiles, eut pénétré dans la cour des Princes, qui donnait accès au théâtre, il fut assailli par une foule enthousiaste. Quand il se montra dans la loge des gentilshommes de la chambre, l'acteur Brizard lui apporta une couronne que M^{me} de Villette posa sur sa tête. Les spectateurs, debout, applaudirent pendant vingt minutes avec une sorte d'ivresse; la poussière « qu'excitait le flux et le reflux de la multitude agitée » montait dans la salle comme une fumée d'encens. A la fin de la tragédie, on alla chercher dans le foyer de la Comédie le buste du vieux poète, sculpté par Le Moine; on le porta sur la scène, et, devant tous les acteurs agitant des palmes, M^{me} Vestris récita de médiocres vers de circonstance qui furent bissés avec frénésie. A la sortie, les spectateurs se

von Vizine, qui nomme Prévile, Molé, Brizard, Auger, Doligny, la Vestris et le Sainval (*Lettres de France*, 1888, p. 63). Lekain venait de mourir.

1. C'était le 23 juin 1773. Le dauphin et la dauphine arrivèrent à cinq heures et demie, « au milieu de transports indicibles » (*Mémoires secrets*, t. VII, p. 15).

2. On joua *Tartuffe* et *Crispin rival de son maître* (*Ibid.*, t. V, p. 119).

3. *Les Spectacles de Paris pour 1780*, p. 105.

4. Le 20 septembre 1773, la dauphine assiste à deux pièces de Dorat, qui lui est présenté dans la loge des gentilshommes de la chambre (*Mémoires secrets*, t. VII, p. 59).

5. *L'Illustre voyageur*, p. 33.

6. *Mémoires secrets*, t. XI, p. 156. — Desnoiresterres, *Retour et mort de Voltaire*, p. 267.

rangent sur le passage de Voltaire; « les femmes le portent pour ainsi dire dans leurs bras, » écrit Grimm, et, quand il monte en carrosse, on crie de toutes parts : « Des flambeaux, que tout le monde puisse le voir! » — L'engouement avait gagné jusqu'aux princes. Le comte d'Artois vint exprès de l'Opéra pour assister à cette scène extraordinaire et fit dire à Voltaire par son capitaine des gardes toute la part qu'il prenait à son triomphe¹. Spectacle digne de l'attention de l'histoire que celui de l'apothéose de ce philosophe, félicité par le futur Charles X, dans une salle créée par Louis XIV et qui, dix-sept ans plus tard, devait devenir le siège de la Convention nationale.

Après cette éclatante soirée, la Comédie-Française acheva sans grands incidents la fin de son séjour aux Tuileries. *Œdipe chez Admète*, de Ducis, eut un succès brillant, mais peu durable². En juil-

1. *Mercury*, avril 1778, p. 169. — *Mémoires secrets*, t. XI, p. 175-179. — Grimm, *Correspondance*, éd. M. Tournoux, t. XII, p. 69. — *Preuves de Voltaire*, 1877, VII, 323. — Une autre ovation fut faite à Voltaire à la fin d'avril, quand il assista à une représentation d'*Alzire*. Le chevalier de Lescurie lui adressa un médiocre quatrain, auquel le vieux poète répondit par ces deux vers, plus médiocres encore :

« Des chevaliers français tel est le caractère ;
Leur noblesse en tout temps me fut utile et chère. »

(*Mercury*, mai 1778, p. 156-157.)

Sur ces deux soirées, voir *Lettres de France*, par von Vizinc, 1888, p. 67 à 69, 82 à 84. — Desnoiresterres, *Retour et mort de Voltaire*, p. 283 à 291. — Voltaire assiste aussi, au fond d'une loge grillée, le 2 avril, à la septième représentation d'*Irène*, qui fut suivie du discours de clôture de l'année théâtrale. Ce discours fut prononcé par Molé, qui fit l'éloge de Lekain, récemment décédé, et de Voltaire, qu'il appela « l'honneur et l'orgueil de la nature » (*Journal de Paris*).

2. La bibliothèque de la Comédie-Française contient deux affiches de 1779; l'une d'elles, dont voici le texte, annonce les dernières représentations d'*Œdipe chez Admète* :

LES COMÉDIENS ORDINAIRES DU ROI DONNERONT, aujourd'hui mercredi 3 février 1779, la dix-neuvième représentation D'ŒDIPE CHEZ ADMÈTE, Tragédie nouv., suivie de PYGMALION, scène lyrique. On prendra six liv., etc. Vendredi 5, la seconde représentation DES MUSES RIVALES, comédie nouvelle en un acte, en vers. Samedi 6, la 20 ^e et dernière reprs. d'ŒDIPE CHEZ ADMÈTE.

let 1781, un commencement d'incendie se déclara un soir où l'on jouait *la Veuve du Malabar*¹. Il fit prendre des précautions nouvelles contre le feu, telles que le dépôt permanent d'une pompe et l'établissement dans le corps de garde d'une petite armoire en forte tôle renfermant une sonnette de signal². Cette année, la Comédie essaya de lutter contre le désir de la reine, qui voulait faire donner les bals de l'Opéra pendant l'hiver dans la salle des Tuileries³. Les comédiens

L'autre affiche, du dimanche 31 janvier, indique l'*Avare*, de Molière, suivi de la *Métamorphose amoureuse*. Il est à remarquer que les noms des auteurs, sauf pour l'*Avare*, ne sont pas marqués sur l'affiche, pas plus que les noms des acteurs et l'heure du commencement du spectacle. Le texte est entouré d'un encadrement gravé, très fatigué, au sommet duquel se trouve l'écusson des armes de France.

1. Arch. nat., O¹ 1681.

2. La pompe coûta 2,000 francs (Ibid., O¹ 1683). Deux réservoirs, alimentés par les pompes de la Samaritaine, étaient placés près de la Comédie, dans la cour des Suisses (1786) (Ibid., O¹ 1681). De sérieuses précautions étaient prises par les architectes des bâtiments. Le 4 décembre 1775, Gabriel, Soufflot, Billaudelle et Brebion avaient visité la salle de la Comédie pour constater comment se comportaient les ouvrages de solidité faits lors de sa construction. Ils signalèrent des dangers de feu dans les différents étages de loges et dans la présence d'un bûcher sous le parterre. Ils demandèrent qu'on ne pût circuler sous le parterre qu'avec des lanternes bien closes (Ibid., O¹ 1683).

3. La salle récemment terminée de la Porte-Saint-Martin passait pour froide. « Il est fâcheux, » dit à ce sujet Papillon de la Ferté, « que l'on ait donné des préventions à la reine, car il faisait si chaud dans la salle que quelques dames en ont été incommodées. » On fit étudier cependant la transformation de la salle de spectacle des Tuileries en salle de bal. Boulet, machiniste du roi, s'engagea à consolider le plancher du théâtre, à faire un plancher au-dessus du parterre et à garnir la scène de décorations, moyennant 18,000 francs en cinq semaines. Une correspondance administrative active s'engage à ce sujet. Le ministre Amelot écrit, le 14 décembre 1781, qu'il a mis sous les yeux de la reine la soumission de Boulet : « Sa Majesté, écrit-il, m'a paru en désirer l'exécution ; mais Elle m'a chargé de m'assurer auparavant avec certitude que les travaux ne dérangeront pas un seul jour les représentations de la Comédie-Française, ce qu'Elle a peine à croire et ce qui me paraît également impossible. » Mais Boulet ne recule pas devant les difficultés ; il reçoit un premier acompte de 6,000 livres et demande qu'on lui permette de travailler la veille et le jour de Noël, où la Comédie fait relâche, et il sera prêt le 20 janvier. Le ministre écrit à Papillon de la Ferté, intendant des menus, de prévenir les premiers gentilshommes de la chambre pour qu'ils engagent les comédiens à se prêter aux travaux ; il écrit aussi, le 24 décembre, au surintendant des bâtiments, le comte d'Angiviller, pour qu'il ordonne à l'architecte Brebion de donner aux ouvriers de Boulet la liberté de travailler. Il invoque à ce sujet le désir de la reine et l'autorisation du roi. Le comte d'Angiviller obéira ; mais il proteste contre la soumis-

rappelaient qu'ils avaient eu antérieurement à l'Opéra le privilège de donner des bals; ils se plaignaient de la concurrence que leur faisaient les spectacles forains; ils craignaient le feu, le vol et le pillage qui pouvaient résulter de la présence des ouvriers appelés à transformer le théâtre en salle de bal¹. Mais il leur fallut céder devant un ordre du roi sanctionnant le désir de la reine. La Comédie-Française, du reste, n'avait que peu de temps à rester aux Tuileries, qu'elle quitta au mois de mars 1782 pour aller prendre possession du nouveau théâtre que l'on venait de construire spécialement pour elle et qui est aujourd'hui l'Odéon².

VI.

LE THÉÂTRE DE MONSIEUR.

La reine Marie-Antoinette, qui avait un faible pour les bals de l'Opéra³, aimait Paris et les Tuileries⁴ avant d'être contrainte d'y rési-

sion faite directement par Boulet et demande une copie de l'ordre du roi. Le ministre répond qu'il n'a pas voulu empiéter sur les droits de la charge de d'Angiviller, mais qu'il a été pressé par le temps, qu'il n'y a pas un moment à perdre et qu'il faut presser les travaux. Quant à l'ordre du roi, il n'a été donné que verbalement (Correspondance de Papillon de la Ferté. Arch. de l'Opéra. — Arch. nat., O¹ 1683). Marie-Antoinette aurait assisté à l'un des bals donnés aux Tuileries déguisée en boulangère, et l'un des frères Lameth en aurait profité pour lui adresser à bout portant des couplets de circonstance (Nérée-Desarbres, *Deux siècles à l'Opéra*, p. 242-243).

1. Mémoire de janvier 1782 (Arch. nat., O¹ 1680).

2. La clôture eut lieu le 16 mars, et Dorival, dans le discours d'usage, annonça que la Comédie allait « passer dans le temple nouveau que la munificence de nos princes venait d'élever à la gloire de l'art dramatique. » L'inauguration du nouveau théâtre eut lieu le 9 avril par une représentation d'*Iphigénie* où assistèrent la reine et M^{me} Elisabeth (*Journal de Paris*).

3. Maxime de la Rocheterie, *Histoire de Marie-Antoinette*, t. I, p. 234.

4. Elle y résida plusieurs fois, notamment en 1773 et en 1785. En juin 1773, Brebion avait fait remettre en état les appartements royaux des Tuileries, qui avaient été vingt-sept ans sans être occupés; il avait dû faire étayer des parties de planchers, mais un simple époussetage avait suffi pour remettre le grand escalier et le vestibule « dans leur première fraîcheur. » Le 21 novembre 1785, le même Brebion écrit, en parlant du dernier séjour que la reine avait fait aux Tuileries, qu'elle avait marqué le désir d'avoir une petite cheminée « dans le petit boudoir après son cabinet, où elle aime à se tenir souvent » (Arch. nat., O¹ 1682). A en juger d'après un état des meubles des Tuileries dressé en 1788, l'appartement de la reine était meublé avec un certain luxe. La belle tenture de l'Histoire de Scipion garnissait l'antichambre. Sept tapisseries des Gobelins ornaient la « pièce des nobles. »

der. Elle voulut, en 1784, faire aménager plusieurs appartements du premier étage de ce palais pour y coucher quand elle viendrait à Paris. Comme la salle des gardes donnait accès à ces appartements, le directeur du concert spirituel obtint la concession de la salle de Soufflot. L'installation se fit à la hâte, au mois d'avril, « avec une mesquinerie affreuse, » disent les critiques; on ne jugea pas à propos de ravier les peintures enfumées; on se contenta de placer des banquettes dans le parterre et de fermer le théâtre par des planches. La salle, mal illuminée, fut jugée sourde¹. Le directeur du concert n'en avait pas moins dépensé 23,000 livres pour cette organisation nouvelle; et le gouverneur des Tuileries, Champcenets, lui réclamait deux loges par séance². On sait que le château était habité par plusieurs personnes privilégiées auxquelles des logements avaient été concédés. Champcenets avait installé des domestiques et des artisans dans les anciennes loges d'acteurs; le jour des concerts, l'odeur des cuisines se répandait jusque dans la salle; le bruit des métiers voisins s'y faisait entendre, et, quand on enjoignait aux artisans de faire silence, ils protestaient; un forgeron se plaignait même de ne pouvoir travailler à sa forge pendant les concerts³. Ceux-ci continuèrent cependant à être donnés avec un succès constant⁴ jusqu'en 1790, où ils furent transférés dans la salle de l'Opéra, construite près de la Porte-Saint-Martin.

Pendant qu'on construisait cette salle, l'Opéra avait obtenu, comme après l'incendie de 1763, de donner des concerts aux Tuileries, sans doute dans le local du concert spirituel. Ces concerts eurent lieu deux fois par semaine, les mardis et vendredis, du 19 juin au 14 août

Dans la chambre, le lit à quatre colonnes était recouvert de velours galonné en or, comme les fauteuils et les pliants. Mentionnons aussi dans les cabinets une riche commode et un secrétaire estimé 3,356 livres (Arch. nat., O¹ 3434).

1. *Mémoires secrets*, t. XXV, p. 270-271.

2. Le gouverneur Champcenets recevait 2,000 livres de l'administration du concert, et la location des deux loges était évaluée en outre 1,360 francs. Lettre de Legros, directeur, du 20 avril 1786 (Arch. nat., O¹ 1683). Une loge était aussi attribuée aux intendants des bâtiments (Ibid., O¹ 1680).

3. Lettres de Legros de 1785 et d'avril 1786 (Arch. nat., O¹ 1683).

4. Voici, d'après le *Journal de Paris*, le programme du concert spirituel du 3 avril 1789 :

« *Première partie.* — Symphonie de M. Amédée Mozart. — Air italien. — Concerto de hautbois. — Air italien de Zanetto, avec accompagnement de basson.

« *Deuxième partie.* — Symphonie de M. Haydn. — Air italien chanté par M^{lle} Balletti. — Concerto de violon. — Trio, musique de Gonzaniga.

« On commencera à six heures.

« S'adresser pour les loges au s^r Boucault, au bureau tenant à la salle du concert. »

1781, et se composaient de scènes lyriques. A partir du 14 août, l'Opéra donna des représentations de pièces lyriques en un acte, sur le théâtre des Menus Plaisirs, en attendant que la salle de la Porte-Saint-Martin, élevée en moins de six mois, fût prête¹.

Cette salle était regardée comme provisoire, et l'on aurait voulu en construire une autre plus monumentale à proximité des Tuileries, non loin de l'hôtel de la rue Saint-Nicaise, où était installée l'administration de l'Académie royale de musique². En 1781, après l'incendie de la salle du Palais-Royal, il avait été question de donner de nouveau asile à l'Opéra dans la salle de Soufflot; puis on avait voulu construire un édifice spécial pour le théâtre au Carrousel, dans la cour des princes, où, selon le désir du roi, il aurait communiqué avec le château par une galerie couverte³. Les architectes Huet⁴, Belanger⁵, Brebion, Boullée et Peyre présentèrent dans ce but des plans très étudiés. En 1786, la question était encore à l'étude, et Peyre proposait au roi un devis de 3,370,000 francs pour la construction d'un vaste opéra aux abords du château⁶.

Comme le concert spirituel ne fonctionnait qu'aux fêtes reli-

1. *Les Spectacles de Paris pour 1782*, p. 10 et 219.

2. Cet hôtel avait été construit en 1712, moyennant 120,000 livres, et contenait l'administration, le conservatoire des études, les bureaux de copies et un atelier pour les tailleurs. Il renfermait aussi un théâtre pour les représentations et portait le nom de magasin, sans doute à cause des costumes et de quelques décors qu'on y conservait (Nérée-Desarbres, *Deux siècles à l'Opéra*, p. 221-222). En 1782, Papillon de la Ferté convoque les principaux acteurs de l'Opéra, dans une des salles du magasin, pour leur donner connaissance d'un nouveau projet d'administration (Registre des menus. Arch. de l'Opéra).

3. Lettres du ministre Amelot des 3 avril et 16 août 1781. On estimait seulement à 66,350 francs le rétablissement de l'Opéra dans la salle de Soufflot. Pour le projet de construire l'Opéra près des Tuileries, voir (Arch. nat., O¹ 1707) la correspondance des menus plaisirs en 1781 et 1782 près des Tuileries. Le duc de Chartres proposa aussi de le rebâtir près du Palais-Royal, et ce projet fut sérieusement examiné en avril 1782.

4. *Mémoires secrets*, t. XVIII, p. 30.

5. Belanger plaçait l'Opéra de l'autre côté du carrousel, en face du pavillon central des Tuileries. Il a fait graver par Berthault le dessin de son projet. Cette jolie gravure, avec une variante à la sépia, se trouve dans les collections du musée Carnavalet. Le projet de Belanger, présenté par lui le 11 décembre 1781, fut accueilli froidement par l'administration des bâtiments. On écrit en marge de sa lettre : « Répondre par des politesses vagues » (Arch. nat., O¹ 1707).

6. Les plans de Brebion et de Peyre sont remarquables; Brebion indiquait huit emplacements où l'on pouvait placer l'Opéra, Peyre en désignait sept (Arch. nat., O¹ 1707).

gieuses et pendant le temps pascal, la salle des Tuileries restait disponible la plus grande partie de l'année. Elle fut concédée en 1788 pour y « ouvrir un spectacle sous le nom de théâtre de Monsieur; » malgré le patronage officiel du comte de Provence, il est permis de croire que l'influence de la reine Marie-Antoinette présida à sa fondation. Le privilège fut accordé en effet à son coiffeur ordinaire, le célèbre Léonard, Léonard Antier¹, qui devait jouer auprès d'elle un rôle de confiance pendant le voyage de Varennes². Au mois de septembre 1788, on étudiait les plans d'une loge destinée à la reine, au plain-pied des premières, proche des balcons, et dans laquelle elle pouvait se rendre de ses appartements sans être vue de qui que ce soit³. Cette loge était située du côté du jardin; elle était accompagnée d'un petit salon, d'une garde-robe, d'une salle pour six gardes du corps et d'une antichambre pour quatre valets de pied. Le reste de la salle n'eut à subir que de minimales modifications : ainsi l'on agrandit le parterre, « parce que c'était, disait-on, le moyen d'obtenir journellement une très grande recette⁴. »

Léonard s'adjoignit pour la direction artistique de son théâtre le violoniste Viotti. Leur programme comprenait la comédie française, l'opéra-bouffe en italien et parodié en français. Si les pièces appartenant au premier genre eurent peu de succès, les autres en eurent davantage. Malgré les événements politiques, les opéras se succédèrent en grand nombre. Les troubles qui accompagnèrent la prise de la Bastille retardèrent de quelques jours la première représentation du *Barbier de Séville*, mis en musique par Paisiello. Le *Marquis Tulipano*, du même auteur, attira surtout la foule, que séduisait d'ailleurs le talent de quelques-uns des interprètes. Lorsque la famille royale vint s'installer aux Tuileries au commencement d'octobre 1789, le théâtre continua ses représentations jusqu'au 23 décembre, où la salle et les loges furent évacuées pour faire place au service de la

1. Il est qualifié d'attaché au service de la reine (Arch. nat., O¹ 1681). — « Enfin Léonard vint, écrit M^{me} de Genlis, et toutes les coiffeuses tombèrent dans le mépris et dans l'oubli » (*Mémoires*, t. II, p. 225).

2. *Correspondance secrète*, publiée par Lescure, t. II, p. 535.

3. Arch. nat., O¹ 1682.

4. Ibid., O¹ 1683. On voulut aussi détruire l'amphithéâtre, qui ne tenait que par des crochets établis pour le service de bal de l'Opéra, et rétablir les choses telles qu'elles étaient avant l'installation de Legros (1788. Arch. nat., O¹ 1681). Les directeurs des bâtiments du roi furent en discussion avec Léonard pour l'attribution d'une loge qu'on voulait leur donner au troisième rang; celle qu'ils s'étaient attribuée avait été donnée aux maréchaux de France. Monsieur avait dû intervenir et se prononcer en faveur de messieurs des bâtiments (Ibid., O¹ 1682).

maison du roi. Le théâtre de Monsieur dut s'installer provisoirement dans la salle des variétés de la foire Saint-Germain¹.

Nous arrêtons là notre étude². De 1722 à 1789, le château des Tuileries n'a pas d'autre histoire que celle de son théâtre; à partir de cette époque, il appartient entièrement à l'histoire de France. Bientôt les deux salles de spectacle construites sous Louis XIV et sous Louis XV vont être démolies pour faire place à une salle nue et sévère où siégeront la Convention et le Conseil des Anciens, en attendant que Napoléon I^{er} y rétablisse un théâtre destiné à être transporté, sous Napoléon III, dans un corps de logis que Lefuel devait construire sur la place du Carrousel, en face de la nouvelle salle des États. On sait comment l'incendie dévora, le 24 mai 1871, le château tout entier avec les murs de la salle où s'étaient déployés les pompes théâtrales de Louis XIV et de Louis XV, les grands spectacles de Servandoni et de l'Opéra, les chefs-d'œuvre de la Comédie-Française, et où l'on

1. Grimm, *Correspondance*, t. XV, p. 385-390. — *Mercure*, février 1789. — *Journal de Paris*, 10 janvier 1789. — Voir l'Appendice, § VII.

2. En outre du concert spirituel et du théâtre de Monsieur, le château des Tuileries donna asile, en 1786, aux concerts de la Société olympique. Ces concerts, organisés par des amateurs, avaient été fondés en 1770; ils eurent leur siège, en 1780, dans le local de la loge olympique, rue Coq-Héron, à l'hôtel Chamillard, puis au n° 65 des galeries du Palais-Royal. C'est de là qu'ils furent transférés dans la salle des gardes des Tuileries, qui était décorée de peintures de Nicolas Loir et se trouvait près du dôme, du côté opposé à la chapelle. « Messieurs de la Société olympique » furent autorisés à élever une estrade pour l'orchestre au-devant de la cheminée. Les embrasures des croisées qui donnaient sur la cour et sur le jardin furent bouchées dans cette partie de la galerie et décorées de toiles peintes, où furent représentées des lyres rayonnantes de lumière, couronnées de roses et posées sur des fûts de colonnes tronquées et dorées, entrelacées de fleurs et de branches de lauriers. Des gradins furent disposés en amphithéâtre sur les côtés de la salle. Le *Guide des amateurs et des étrangers voyageurs à Paris* (par Thiéry, 1787, t. I, p. 383-384), à qui nous empruntons ces détails, dit que le premier concert de cette Société eut lieu aux Tuileries le 11 janvier 1786. Il était fait peu de publicité pour ces concerts; le *Journal de Paris* n'en publie pas les programmes, parmi lesquels figuraient pourtant les symphonies de Haydn; le *Mercure* n'en rend pas compte. Le carton K 528 des Archives nationales contient une note, sans date, où l'on peut lire : « État des concerts olympiques pour les bas officiers de la compagnie des Tuileries. Douze concerts, à 25 l. 10 s. chaque, font 306 l.; » à raison de 2 l. pour le sergent, 1 l. 10 s. pour le caporal, 22 bas officiers à 1 l. Il y avait en outre 10 Suisses, à 2 fr. par séance. Suisses et bas officiers étaient chargés de maintenir l'ordre dans les concerts. *L'État actuel de Paris*, publié en 1788 (*Louvre*, p. 125, et 2^e partie, p. 116), parle de ce concert, mais le place encore au Palais-Royal. Voir aussi *l'Histoire de la musique*, de Clément, p. 704.

put entendre les discours tragiques de la Convention avant d'y voir reflleurir les fêtes princières sous le règne des Napoléons et des Bourbons de notre siècle.

APPENDICE.

I.

LES CONCIERGES DE LA SALLE DES COMÉDIES ET BALLETS EN 1660.

Les Archives du ministère des Affaires étrangères contiennent, dans le registre, France, 1594, une pièce que nous reproduisons parce qu'elle constate l'état d'avancement, en 1660, des travaux de la salle qu'on appela plus tard salle des machines et l'importance qu'on attachait à sa garde et à celle des décors et des machines qu'elle devait contenir. Nous avons vu plus haut que les deux concierges, Gissey et Clinchamp, restèrent en fonctions après l'abandon des Tuileries, en 1671, et quels étaient leurs émoluments. Henri Gissey, né en 1612, mort en 1673, était très apte à remplir les fonctions qui lui étaient confiées. Membre de l'Académie de peinture, il fut qualifié de « dessinateur pour les divertissements, fêtes et plaisirs du roi; » il déploya tous ses talents, lors du carrousel de 1662. On peut consulter sur lui l'*Abece-dario* de Mariette (t. II, p. 313), le *Dictionnaire critique* de Jal (p. 644), et une notice de 28 pages, extraite du journal *le Théâtre*, publiée par M. Anatole de Montaiglon en 1854.

Voici le texte dont nous parlons et qui est, à notre connaissance, le document le plus ancien concernant la construction de la salle de théâtre des Tuileries :

Brevet de concierge de la salle du palais des Thuilleries, destinée pour les ballets et les comédies, et de garde des décorations et machines, pour les sieurs Gissé et Clinchamp, en survivance.

Aujourd'huy, xii^e du mois d'octobre 1660, le Roy estant à Paris, voulant que les théâtres, amfitéâtres, décorations et machines de la salle qu'on achève, attenant le palais des Tuileries, pour ses comédies et ballets, soient soigneusement conservez, et empescher que, faute de prévoyance, les choses destinées à cet usage ne viennent à dépérir, Sa Majesté, bien informée de la capacité, de la vigilance et affection qu'ont pour son service Henry Gissé et Pierre Clinchamp, et qu'elle n'en peut commettre le soin à d'autres qui s'en acquittent plus fidèlement qu'eux, elle les a retenus et retient pour la servir en la charge de gardes-clefs de ladite salle et de gardes de téâtres, amfitéâtres, décorations, machines et autres choses qui en dépendront, pour par eux jouir de cette charge, conjointement en l'absence et en la survivance l'un de l'autre, aux honneurs, autorités, prérogatives, franchises et libertez, et aux gages qui seront ordonnez pour ledit estat, et mesme de l'ordinaire de

pain, de vin et de deux pièces de viande qu'elle veut être délivré à chacun d'eux, par jour, suivant l'ordre qui en sera donné par mons^r le grand maistre de France; affin que lesdits Gissé et Clinchamp, par ce moyen, soient toujours présents et en estat de rendre les services nécessaires pour l'effet ci-dessus en tout qui leur sera ordonné à cette occasion par le surintendant des ballets et commédies, auquel Elle entend qu'ils obéissent; sans qu'avenant la mort de l'un d'eux, cette charge peut estre impetrable sur le survivant, attendu le don que Sa Majesté lui en a dès à présent fait; veut qu'en la présence du sieur Gissey, [par] luy, surintendant des ballets et commédies, il soit fait un bon et fidelle inventaire des décorations, machines et autres choses servans aux théâtres et amfitéâtres, tant de celles qui ont servy que de celles qu'on fera désormais pour les commédies et balletz qui seront représentés dans la susdite salle, que l'original dudit inventaire signé desdits concierges et gardiens demeurera entre les mains dudit superintendant, et qu'il en soit délivré coppies auxdits Gissé et Clinchamp pour luy être par eux représenté, quand et lorsqu'il le jugera nécessaire; mande audit marquis de Congés, capitaine et concierge de son palais des Tuileries, ce à tous autres qu'il appartiendra, de faire jouir lesdits Gessé et Clinchamp de ladite charge, et au superintendant des ballets et commédies de les faire jouir aussi de la garde des machines et décorations, conformément au présent brevet, qu'elle a, pour témoignage de sa volonté, signé de sa main et fait contresigner par moy, son conseiller, secrétaire d'Estat et de ses commandements.

II.

ABONNEMENTS ET ENTRÉES GRATUITES A L'OPÉRA.

Le vicomte de Grouchy¹ et M. Ernest Boyssse² ont publié la liste des abonnés de l'Opéra en 1778, en 1783 et en 1786. Comme ces nomenclatures s'appliquent à la seconde salle du Palais-Royal et à la salle de la Porte-Saint-Martin, nous croyons utile de donner, d'après un manuscrit des archives de l'Opéra, la liste des loges louées à l'année en 1768, qui fournit de précieuses indications sur la topographie de la salle des Tuileries.

LOGES LOUÉES A L'ANNÉE AU 1^{er} AVRIL 1768.

CÔTÉ DU ROI.

<i>Baignoire.</i> — N ^o 1. Duc de Coigny.	3,600 l.
<i>Lanternes.</i>	
N ^o 2. Duc de Choiseul, comtesse de l'Hôpital.	5,000 l.
3. Le Bureau de la ville. Mémoire.	
4. Le prince de Condé, le comte de la Marche.	5,000 l.
5. De Marville, Fontaine, Coppier.	3,000 l.
6. De Villemonble, de Montalais.	3,000 l.

1. *Bulletin de la Société de l'histoire de Paris*, 1891, p. 146-158.

2. Ernest Boyssse, *les Abonnés de l'Opéra* (1783-1786), in-8°, 1881.

7. De Boullongne, Tessier, de Clignancourt.	1,850 l.
8. De Laborde, de Boullongne, Legrand.	5,000 l.
9. Marquis de Peyre, d'Angé, de l'Épineau, de Mazade.	5,000 l.
10. De Peyre, comte de Rochefort, Godcheu, marquis de l'Angehac.	3,750 l.
11. De Clément, Tessier, le prince de Lambesc, par moitié.	5,000 l.
<i>Timbale.</i>	
Le duc de Gontaut, le marquis de Galliffet.	2,000 l.
<i>Arrière-balcon.</i>	
De Villemur.	2,500 l.
<i>Sous le théâtre.</i>	
N° 1 C. Le prince de Conti, 2 loges.	4,000 l.
<i>Confessionnal.</i>	
M. Nouët.	720 l.
<i>Crachoir.</i>	
N° 1 V. Le comte de Bentheim, l'abbé d'Arty.	1,200 l.
Total.	50,620 l.
CÔTÉ DE LA REINE.	
<i>Baignoire.</i> — N° 1. Le maréchal prince de Soubise.	3,600 l.
<i>Lanternes.</i>	
N° 2. La comtesse de Brionne, le maréchal duc de Biron.	5,000 l.
3. S. A. S. Mgr le duc d'Orléans occupe la lanterne, le balcon et la première des secondes. Mémoire.	
4. Le comte de Valentinois, la duchesse de Mazarin.	5,000 l.
5. La comtesse de Beauharnais, la marquise de Brancas, Moreau, le comte d'Estaing.	4,000 l.
6. Bourque, le comte de Vaudreuil, de Montsaugé.	4,000 l.
7. De Boullongne, conseiller d'État, le comte d'Onsembray, de la Borde.	5,000 l.
8. Les premiers gentilshommes de la chambre.	5,000 l.
9. La marquise de la Ferrière, le comte de Rochechouart, le marquis de Bussy, d'Elpech.	5,000 l.
10. Le duc d'Aiguillon, de Saint-Jullien, d'Arjuzon.	2,500 l.
11. Soufflot, loge entière. Mémoire.	
<i>Timbale.</i>	
Le marquis d'Étrehan, de Baudeville.	
<i>Sous le théâtre. — Crachoir.</i>	
N° B C. Le duc de la Vallière. Mémoire.	
2 C. Le duc d'Aumont.	1,000 l.
3 C. M ^{me} Bontemps, gouvernante du château.	1,000 l.
<i>Arrière-balcon.</i>	
N° 2 X. MM. des Menus-Plaisirs, Fournier.	2,500 l.
<i>Confessionnal.</i>	
Le comte de Duras.	720 l.
Total.	45,320 l.

DANS LA SALLE.

Premières loges sur l'amphithéâtre. — Côté du roi.

N° 1. A. de Beaujeu.	3,000 l.
2. Le comte de Caraman, la princesse de Bauffremont, le comte de Rouhaut.	3,000 l.
3. Chalut, de Granville, la comtesse de la Massais, de la Garde.	3,000 l.
4. Brissart, MM. des Menus-Plaisirs.	2,750 l.

Côté de la reine.

N° 1. La marquise de Bezon, d'Anizy, le comte d'Argental, d'Hauteville.	3,000 l.
2. De la Porte, de Neuville, Perinet de Jars, Bourgue.	3,000 l.
3. La duchesse de Praslin, de Monregard.	3,000 l.
4. Gabriel, loge entière. Mémoire.	

Secondes loges. — Côté du roi.

N° 1. Le marquis de Marigny, loge entière.	6,000 l.
1 B. De Cramayel, Berthelot, Hérault, la duchesse de Gramont.	2,800 l.
2 B. Boullongne de Préninville, la princesse de Talmont, de Presle, la marquise d'Aubercourt.	3,000 l.
4 B. Brissart.	3,000 l.

Côté de la reine.

N° 1 B. D'Escoussans, de Bréquigny, la marquise de Brancas, l'ambassadeur de l'Empire.	2,800 l.
2 B. Baron de Lieuray, de la Reynière, le duc d'Aiguillon.	3,000 l.
3 B. De Beauval, le baron de Beuzenval, la marquise de Reynal, la duchesse de Gramont.	3,000 l.

Chaise de poste. — Côté du roi.

N° 1 D. Rossignol, Lalive d'Épinay, de Marville.	1,500 l.
--	----------

Côté de la reine.

Le marquis de la Grange.	1,500 l.
--------------------------	----------

Cintre.

N° 1. Le marquis de Courtanvaux.	1,000 l.
2. Le marquis de Montbarey.	1,000 l.

Total. 37,600 l.

ABONNEMENT.

M. Raynal, au parterre.	240 l.
De Bourgade, à l'amphithéâtre, 1/2.	360 l.
Isnard, pour six mois.	180 l.
Estève, au parterre.	240 l.

REDEVANCES.

Café dans la salle.

M. et M ^{me} Mabille.	2,000 l.
--------------------------------	----------

Concert spirituel.

MM. d'Auvergne, Joliveau et Capperan.	7,500 l.
---------------------------------------	----------

Opéra-Comique.

Les comédiens italiens cessionnaires de ce privilège.	30,000 l.
---	-----------

Total. 40,520 l.

Total général. 186,060 l.

Il est intéressant de comparer cette liste avec celle que M. Ernest Boyssé a publiée pour la salle de la Porte-Saint-Martin. Celle-ci comprenait cinq rangées de loges superposées, dont vingt environ à chaque étage; des cinquièmes loges de face étaient louées au comte d'Houdetot et au duc de Montmorency. La loge de la reine, aux deuxième loges, était louée 6,000 l.

M. Boyssé a donné aussi la liste des entrées gratuites en 1783 et 1784. Il n'existe pas aux archives de l'Opéra de listes pour la période pendant laquelle ce théâtre a séjourné aux Tuileries. Celle qui s'en rapproche le plus est de 1750. Elle réduisait à des proportions moins exagérées le nombre des entrées. Un mémoire antérieur à 1744 disait que « ce nombre est si considérable qu'il est impossible que le théâtre se soutienne. » En effet, 88 officiers des mousquetaires, tous les officiers des gardes-françaises y étaient admis gratuitement. On réduisit le nombre total des entrées, en 1744, à 273; il fut encore diminué en 1750. Mais on éludait aisément les règlements, et le 29 novembre 1757 le roi rendit une ordonnance pour « renouveler les défenses d'entrer à l'Opéra sans payer, même aux officiers et pages de sa maison; pour interdire aux pages d'entrer, même en payant, ailleurs qu'au parterre et aux troisième loges; pour exclure les domestiques en livrée de l'intérieur de la salle. »

ÉTAT DES ENTRÉES A L'OPÉRA, 1750, ORDONNÉES PAR LE ROI.

Amphithéâtre et premières loges.

Auteurs des poèmes mis en musique :

De Fontenelle, Roy, de la Serre, Fuzelier, Defermeluy, de Moncrif, de la Bruère, de Bonneval, Bernard, Tanneveau, de Mondorge, Favard, le comte de la Rivière, de Saint-Marc, Duclos, de Cahuzac, de Voltaire, Dalbaret, Laujon. 19

Compositeurs de la musique :

De la Coste, Batistin, de Blamont, Aubert, Rebel, Francœur, Royer, le marquis de Brassac, Rameau, Plessis cadet, Boismortier, Niel, Grenet, Mion, Mondonville, de Bury fils, Le Clerc, M^{lle} Duval. 18

Officiers de l'état-major des gardes-françaises. 20

Officiers des deux compagnies de mousquetaires. 22

Connétable :

De Boissablon, prévôt général. 1

De chez le roi :

Bachelier, Champcenay père et fils, Le Bel, Bontemps, premiers valets de chambre du roi; 2 huissiers; 1 maréchal des logis; 1 valet du cabinet; de Cindré, de Curis, intendants des menus; Hébert, trésorier des menus; Gabriel, architecte du roi; d'Isle, contrôleur des bâtiments; le marquis de Dampierre; Laval, maître des ballets du roi. 16

Du Palais-Royal :

De Montaman, concierge du Palais-Royal; de Brémont. 2

De chez les ministres :

6 premiers commis. 6

Police :

Duval, commandeur du guet; de Roquemont (id.). 2

A cause des anciennes directions :

De Francine et M^{lle} de Francine, le comte de Souches, descendants

de Lulli; Duchesne, Thuret, de Tréfontaine, de Saint-Germain, de la Feuillade, Boujenier, anciens directeurs; Bombarde, comme ayant travaillé à la direction; de Nicolay, gendre de feu M. Destouche. 11

Entrées particulières :

Le comte de Mesmes; le marquis de Voyer; de Bernage de Chaumont; le chevalier de Mailly; d'Herbault; Garnier; de Mazancourt; de Fiennes; le chevalier de Mazancourt; Mouret; Crébillon père, de l'Académie française; Crébillon fils; de la Chaussée; Nicole, de l'Académie des sciences; de la Garde; de la Rivière, receveur des hôpitaux; Pieron, substitut du procureur général; Marcel, ancien danseur; Tribou, ancien acteur; Matter, ancien maître des balets; Pibrac, chirurgien; Boucher, peintre du roi. 22

Comédie-Française :

M^{lles} Grandval, Gaussin, Gauthier. 3

Comédie-Italienne :

M^{lles} Dehesse, Silvia, Ricoboni. 3

Bureau de la ville :

Le prévôt des marchands; les quatre échevins (avec faculté de mener chacun une personne, qui ne pourra entrer sans eux); le procureur du roi de la ville (id.); le greffier; le receveur; M. Turgot, ancien prévôt des marchands; Gourdain, colonel des gardes de la ville. 15

Total. 150

Parterre.

4 maréchaux des logis, 4 brigadiers, 4 sous-brigadiers des mousquetaires; 3 employés des menus; Clinchant, concierge des Tuileries; Châtillon, sous-inspecteur des Tuileries; 2 concierges du vieux Louvre; Dangerville, musicien du roi; 6 personnes, secrétaires ou officiers de la maison du comte d'Argenson; 4 de la maison du duc de Gesvres; 4 des bureaux ou de la maison du prévôt des marchands; Adam; Durault; Bluquet; l'abbé Rénal; Inard; Vata; les commissaires du quartier de l'Opéra; ceux du quartier du Magasin; Le Duc, inspecteur des Tuileries; le commissaire Lecomte; le notaire de l'Académie royale de musique; d'Alembert, de l'Académie des sciences; 2 officiers des gardes du duc de Gesvres; le secrétaire du duc de Biron; Lartois, secrétaire de M. Berrier; Raymond de Sainte-Albine, auteur du *Mercur*; les sieurs Parfait frères; de la Tour, peintre; Duval; Grandval, Dubreuil, de la Noue, de la Torillière, acteurs de la Comédie-Française; Dehesse, Mario, Rochar, Carlin, de la Comédie-Italienne; le major et l'aide-major des gardes de la ville. 64

Fait et arrêté à Versailles, le 31 mars 1750.

Marquis DE VOYER D'ARGENSON.

III.

RECETTES ET DÉPENSES DE L'OPÉRA PENDANT SON SÉJOUR AUX TUILIERES.

Les recettes de l'Opéra consistaient dans le produit des loges louées à l'année, dans le prix des places prises aux bureaux et dans certaines redevances.

Les recettes aux bureaux s'élevèrent pour l'année théâtrale, qui commençait après Pâques et finissait au dimanche de la Passion, à 389,775 l.

16 s. 4 d. en 1764-1765 ; à 345,259 l. en 1765-1766 ; à 445,080 l. en 1766-1767. Les bals figuraient en 1764 pour 63,447 l.; en 1765 pour 44,559 l.; en 1766-1767 pour 74,545 l. Chaque année, il était donné trois représentations rapportant de 3 à 6,000 l. pour la capitation des acteurs. En 1763, on donna dans ce but, les 1^{er}, 8 et 15 mai, trois bals, qui rapportèrent 2,847 l. 8 s. Ils eurent lieu vraisemblablement dans l'ancienne salle des machines. Parmi les recettes, il faut faire figurer la redevance de 30,000 l., payée par la Comédie-Italienne, et celle de 8,000 l., à laquelle était assujetti le concert spirituel.

Plus tard, les redevances augmentèrent à tel point qu'à celle de la Comédie-Italienne, qui s'éleva à 40,000 l., vinrent s'ajouter celles de différents autres spectacles qualifiés de forains, dont le montant atteint 116,176 l. en 1788. A cette époque, le total des recettes de l'Académie royale de musique était de 1,062,635 l., dont 444,636 l. 12 s. pour les recettes à la porte et 415,808 l. 15 s. pour le produit des loges à l'année. (Registre de l'administration. Arch. de l'Opéra.)

Les archives de l'Opéra conservent les feuilles de recettes journalières faites aux portes de 1764 à 1770. Grâce à elles, on peut connaître le nombre de spectateurs que chaque pièce attirait et leur répartition entre les différentes places. Voici la reproduction d'une de ces feuilles imprimées, où le nombre des billets et le chiffre des recettes sont écrits à la main :

RECETTE DE L'OPÉRA DU JEUDI 4 FÉVRIER 1768.		
Première représentation de <i>Dardanus</i> .		
19 Billets de balcons, à 10 l.		190 l. » s.
108 Billets de premières loges et d'amphithéâtre, à 7 l. 10 s.		810 l. » s.
36 Billets de secondes loges, à 4 l.		144 l. » s.
687 Billets de parterre, à 2 l.		1,374 l. » s.
Première loge de douze, louée à 90 l.		» l. » s.
4. Première loge de huit, louée à 60 l.		240 l. » s.
1. Première loge de quatre, louée à 30 l.		30 l. » s.
Première loge de cinq, louée à 37 l. 10 s.		» l. » s.
6. Seconde loge de huit, louée à 48 l.		288 l. » s.
2. Seconde loge de quatre, louée à 24 l.		48 l. » s.
2. Seconde loge de cinq, louée à 30 l.		60 l. » s.
Seconde loge de douze, louée à 72 l.		» l. » s.
Seconde loge de face, de vingt-quatre, louée.		» l. » s.
Balcon des secondes.		» l. » s.
Supplément de billets.		268 l. » s.
	Total.	3,452 l. » s.

Dans la collection des feuilles de recettes, la seconde loge de face, de vingt-quatre, et le balcon des secondes ne sont jamais suivis d'un chiffre de recettes.

Dardanus fut encore repris le 28 novembre 1769; à la première représentation, la recette fut de 2,559 l., pour s'élever à 4,690 l. à la cinquième et tomber à 1,400 l. à la dix-huitième.

Les pièces en vogue atteignaient de 30 à 45 représentations; en 1764, *Cas-*

tor et Pollux en eut 28, qui rapportèrent 88,108 l. L'année suivante, les *Talents lyriques* en ont 43, donnant une recette de 83,447 l.; *Aline, reine de Golconde*, rapporte en 1766 74,187 l., avec 34 représentations; *Silvie*, 78,171 l., avec 32. Citons aussi, parmi les pièces souvent jouées cette année, *Nais* (33), *Tancrède* (27), *Armide* (27), *Thésée* (28).

L'Opéra jouait quatre fois par semaine, les mardi, jeudi, vendredi et dimanche. Comme les autres théâtres, il fermait pendant le temps pascal et lors de la mort des princes du sang.

Un factum publié en 1767 sous le titre suivant : *Prospectus de l'établissement de l'Opéra, tel qu'il doit être pour la satisfaction publique, la gloire de ce spectacle et le bien des acteurs qui le composent* (in-4° de 4 p.), évalue ainsi les dépenses de l'Opéra :

Pensions des sujets retirés.	70,000 l.
Retraite de Rebell et Francœur.	17,000 l.
Pour la rente de la ville.	20,000 l.
Pour le quart des pauvres, abonnement.	80,000 l.
Cinq opéras par an les uns dans les autres.	100,000 l.
Frais journaliers de garde, illuminations.	40,000 l.
Appointements des sujets, aujourd'hui à 12,000 fr. par mois.	144,000 l.
Total.	471,000 l.

Ce factum avait été rédigé par les acteurs de l'Opéra, qui demandaient à constituer une société comme à la Comédie-Française (*Mémoires secrets*, t. III, p. 21).

Le personnel de l'Opéra était considérable. Outre 12 acteurs chantants et 12 actrices chantantes, il y avait 55 choristes, dont 26 hommes, 9 danseurs seuls et 7 danseuses seules, plus un corps de ballet de 55 sujets, figurants et surnuméraires, dont 24 hommes. L'orchestre se composait de 56 musiciens (*les Spectacles de Paris*, 1767). Un certain nombre de pensionnaires et des écoles de chant et de danse dépendaient aussi de l'Académie de musique.

En terminant ces notes sur le séjour de l'Opéra aux Tuileries, nous ne saurions trop remercier M. Charles Nutter pour l'extrême obligeance avec laquelle il a facilité et dirigé nos recherches à la bibliothèque et aux archives de l'Opéra, confiées à ses soins.

IV.

RECETTES ET DÉPENSES DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE AUX TUILERIES.

M. G. Bapst a publié (*Essai sur l'histoire du théâtre*, p. 487), d'après une note des Archives nationales (O¹ 845), le relevé du produit du parterre à la Comédie-Française pendant six ans, de 1775 à 1781; il varie de 106,613 l. en 1775 à 118,972 l. en 1780-1781. Il donne aussi le tableau suivant :

Années.	Nombre de représentations.	Location.	Loges à l'année.	Total.
1776-1777	314	438,380	245,100	683,480
1777-1778	342	515,819	248,400	764,219
1778-1779	317	448,706	255,900	704,606

Nous reproduisons, d'après le même carton des archives (O¹ 845), un *État général des dépenses de la Comédie-Française pendant une année* (vers 1781).

Pensions des anciens acteurs et actrices retirés.	20,000 l. » » s. » » d.
Id., d'anciens employés retirés.	600 l. » » s. » » d.
Appointements des postes comptables.	18,300 l. » » s. » » d.
Supplément d'appointements en matière de gratification.	3,925 l. » » s. » » d.
Appointements des gagistes.	14,158 l. » » s. » » d.
Appointements des symphonistes.	12,150 l. » » s. » » d.
Appointements des danseurs et danseuses.	15,500 l. » » s. » » d.
A M. de Lormeel, pour les affiches de Paris.	2,400 l. » » s. » » d.
Appointements des acteurs, actrices à l'essai.	15,600 l. » » s. » » d.
Constitutions de rentes en contrat, 529,400 l. en principal, dont l'intérêt est de	26,470 l. » » s. » » d.
Rentes viagères, 5,000 l. de principal, dont l'intérêt est de	500 l. » » s. » » d.
Aux acteurs et actrices pour 138,000 l. de fonds, dont les intérêts sont de	6,900 l. » » s. » » d.
Aux hôpitaux, conformément à l'abonnement.	60,000 l. » » s. » » d.
Pour les bougies, chandelles et huiles de l'année.	27,037 l. 15 s. 6 d.
Pour frais de peinture, de décoration et entretien d'habits des magasins.	51,670 l. 8 s. » » d.
Part d'auteur (cet objet est sujet à variation).	22,977 l. 16 s. 4 d.
Pour la garde militaire et les soldats qui ont assisté dans les tragédies.	19,779 l. 10 s. » » d.
Pour loyer d'appartement pour faire des loges pour habiller les acteurs.	1,500 l. » » s. » » d.
A l'inspecteur des Tuileries.	500 l. » » s. » » d.
Frais de voiture pour les affaires de la Société.	436 l. 13 s. » » d.
Feux d'acteurs et d'actrices.	10,390 l. » » s. » » d.
Jetons d'assemblée en général.	18,450 l. » » s. » » d.
Retenue faite aux acteurs et actrices pour servir au remboursement des dettes.	11,500 l. » » s. » » d.
Total général des frais.	360,745 l. 2 s. 10 d.

La Comédie était administrée par un comité composé d'auteurs désignés par le premier gentilhomme de la chambre, le maréchal duc de Duras. « Nous avons nommé, écrit-il le 30 novembre 1779, pour tenir le comité de la Comédie-Française, MM. Molé, Monvel, des Essarts, Vanhove, Courville et Dazincourt. Ordonnons qu'ils s'assemblent une fois par semaine, sous peine de 100 livres d'amende » (Arch. nat., O¹ 845).

Le nombre du personnel était considérable. Il y avait, en 1772, 11 acteurs, 14 actrices, un corps de ballet composé d'un maître, de 6 danseurs et figurants, de 11 danseuses et figurantes, de 16 enfants, et un orchestre de 21 musiciens, plus 6 surnuméraires (*les Spectacles de Paris pour 1773*).

Les droits d'auteur furent fixés, par un arrêt du conseil, de décembre 1780, à 146 l. 16 s. par 1,000 l. pour les pièces en cinq actes, à 107 l. 2 s. pour les pièces en trois actes, à 71 l. 8 s. pour les pièces en un ou deux actes,

mais en déduisant de la totalité de la recette le quart du droit des pauvres et 600 fr. pour les frais ordinaires et journaliers. On évaluait dans cet arrêt les recettes atteignant une certaine moyenne à 2,300 fr. l'hiver et à 1,800 fr. l'été (*les Spectacles de Paris pour 1782*, p. 60). En 1777, Beaumarchais avait voulu intenter un procès à la Comédie-Française, parce que les droits d'auteur ne portaient pas sur le produit des petites loges louées à l'année. La question était encore à l'étude en 1779 (E. Boyssé, *Journal de Papillon de la Ferté*, p. 408 et 429).

V.

PIÈCES NOUVELLES DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE, DE 1770 A 1782.

Les pièces nouvelles, dont nous avons cité les plus célèbres, pendant le séjour de la Comédie-Française aux Tuileries, ne dépassaient pas sept ou huit par an. Les pièces du xviii^e siècle, notamment celles de Molière, les reprises, ou, comme on disait alors, les « remises, » de pièces plus récentes¹ occupaient l'affiche pour la majorité des soirées et leur donnaient une variété que réclamaient les habitués du parterre et les locataires des loges. Il était exceptionnel qu'une pièce eût plus de vingt représentations la première année.

Les tragédies sont toujours en vogue. Beaucoup sont oubliées, comme les *Druides*, de Le Blanc, les *Chérusques*, de Bauvin, les *Arsacides*, de Beausol. Les *Barmécides* firent parler d'eux, parce qu'ils étaient de La Harpe. Si l'on traite encore des sujets antiques et exotiques, comme *Térée et Philomèle* (1773), *Médée* (1779), *Œdipe chez Admète* (1778), *Agathocle* (1779), *Zuma* (1777), *Mustapha et Zéangir* (1777), *Nadir ou Thomas Kouli-Khan*, *Mustapha et Zéangir* eut à la première représentation un grand succès, et le parterre fit tapage pour forcer l'auteur, Champfort, qui s'y refusa, à paraître sur la scène pour recevoir ses applaudissements.

Le moyen âge, si dédaigné à la fin du xviii^e siècle, fournit de nombreux sujets aux auteurs tragiques : *Pierre le Cruel*, *Gabrielle de Vergy* (1777), *Adélaïde de Hongrie*, *Richard III*, *Jeanne I^{re}, reine de Naples* (par La Harpe), *Gaston et Bayard*. Les sujets patriotiques sont en faveur. En 1780, on joue deux pièces héroïques : *l'Héroïsme français ou le siège de Saint-Jean-de-Losne*, par d'Ussieux, et *la Réduction de Paris*, par Desfontaines.

En moyenne, on donne une ou deux comédies nouvelles en cinq actes et en vers par an. Dorat, l'auteur de *Richard III* et *Pierre le Grand*, est celui qui en produit le plus : *la Feinte par amour* (1773), *le Célibataire* (1776), *le Malheureux imaginaire* (1777), *le Chevalier français à Turin*, *le Chevalier français à Londres* (1778), *Roséide* (1779). Ces pièces sont oubliées, comme les *Amants généreux*, de Rochon de Chabanne (1774), *l'École des mœurs*, de Fenouillot de Falbaire (1776), *l'Égoïsme*, de Gailhava (1777), *l'Homme personnel*, de Barthe (1778), *Clémentine et Desormes*, de Monvel

1. Le répertoire des pièces modernes était affiché dans le foyer (*le Nouveau Spectateur*, 1^{er} avril 1776). Les pièces nouvelles dont nous parlons nous ont été indiquées par les almanachs, désignés sous le titre de : *les Spectacles de Paris*, de l'époque.

(1780), le *Jaloux sans amour*, d'Imbert (1781). Citons aussi quelques comédies héroïques, comme *Albert 1^{er}*, de Le Blanc, et *Aldolonyme*, d'après Métastase. On donne aussi une traduction d'un drame de Friedel, *la Discipline militaire du nord*, en 1781.

Les pièces en un acte ou en deux actes sont aussi nombreuses ; il serait trop long de les énumérer ; je mentionnerai seulement celles qui ont été écrites par des femmes : *l'Heureuse rencontre*, de M^{mes} Roset et Chaumont (1771), *les Amants sans le savoir*, par la marquise de S. C. (1771), *l'Amour à Tempé*, pastorale érotique de M^{me} Chaumont (1773), *la Rupture ou le malentendu*, par M^{me} de l'Horme (1775), enfin *Henriette*, drame en trois actes en prose, par M^{lle} Raucourt, qui joua le principal rôle (1789). Ce fut la dernière pièce donnée par la Comédie-Française sur le théâtre des Tuileries.

VI.

RÉPERTOIRE DU THÉÂTRE DE MONSIEUR.

La direction du théâtre de Monsieur déploya une véritable activité pendant son séjour aux Tuileries, puisqu'en moins de dix mois elle fit représenter quarante-une pièces. Les opéras-bouffes italiens étaient au nombre de onze ; les opéras français « parodiés sur la musique » de compositeurs italiens atteignaient le chiffre de neuf. Vingt pièces françaises, comédies ou pièces de genres divers, eurent en général peu de succès. Sauf le *Conseil imprudent*, qui eut vingt-cinq représentations, les autres en ont difficilement dix. Le grand succès est pour le *Roi Tulipano*, de Paisiello, qui est joué cinquante-trois fois ; puis, pour le *Nouveau Don Quichotte*, de Zanardelli (27 représentations), et la *Villanella rustica*, de Bianchi (26 représentations). Paisiello est le musicien favori. Neuf de ses pièces sont données tour à tour. Cimarosa n'en eut que deux : *l'Impressario in angustie*, donné dix-neuf fois, et *Il fanatico burlato*, qui échoua.

Malgré les événements politiques, le théâtre de Monsieur sut attirer le public. Comme pour les autres spectacles, l'été n'en suspendait pas les représentations. Le voisinage du jardin des Tuileries était même un attrait pour les spectateurs. Le 12 mai, on annonce dans le *Journal de Paris* qu'« on commencera à cinq heures et demie précises, pour que le public puisse jouir de la promenade après le spectacle. »

Les acteurs laissaient souvent à désirer ; cependant, l'on fait l'éloge du chanteur Roveredo, de M^{mes} Limperani et Galli, et le *Mercure* exalte une jeune Allemande, M^{lle} Balletti, qu'il qualifie d'enchanteresse.

Voici, d'après le *Journal de Paris*, la liste des pièces jouées au théâtre de Monsieur en 1789 :

26 janvier 1789. — *Le Vicende amorose, dramma giocoso*, — *les Aventures amoureuses*, opéra-bouffon, musique de Tritto (peu de succès à la première), 16 représentations.

28 janvier. — *Le Marquis Tulipano*, opéra français parodié sur la musique de Paisiello (grand succès), 53 représentations.

Le Bouquet du sentiment, comédie (chute).

L'Oncle et le neveu, comédie, 15 représentations.

- 3 février. — *Le Chevalier de Faublas*, comédie, 7 représentations.
5 février. — *La Feinte jardinière*, opéra d'Anfossi (peu de succès).
Maison à vendre, comédie en deux actes, 9 représentations.
21 février. — *Il re Teodoro in Venezia*, *dramma eroico-comico*, musique de Paisiello, 22 représentations.
25 février. — *Bal et souper des poètes*, comédie, 8 représentations.
9 mars. — *L'Antiquaire*, opéra parodié sur musique italienne (échec), 4 représentations.
12 mars. — *La Serva padrona*, musique de Paisiello (plein succès), 9 représentations.
Le Fabuliste, comédie, par Landin, 10 représentations.
24 mars. — *I filosofi immaginari*, *burletta*, musique de Paisiello (succès brillant, pièce rappelant les *Femmes savantes*, de Molière), 7 représentations.
26 mars. — *Les Grands et petits*, comédie double, en un acte double, sur un théâtre double, par Guillemin (chute).
(Du 29 mars au 20 avril, clôture.)
23 avril. — *Une Matinée de Molière*, comédie.
27 avril. — *Orgon dans la lune*, opéra français en trois actes parodié sur la musique de Paisiello (succès contesté), 6 représentations.
30 avril. — *Le Conseil imprudent*, comédie de Paillardel (grand succès), 25 représentations.
6 mai. — *L'Impressario in augustie*, *l'Entrepreneur italien dans l'embaras*, musique de Cimarosa (succès), 19 représentations.
26 mai. — *Le Nouveau Don Quichotte*, opéra français parodié sur la musique de Zanardelli (grand succès), 27 représentations.
L'Amour et l'intérêt, comédie en vers (succès), 19 représentations.
(Clôture, par ordre, de tous les théâtres, du 6 au 13 juin.)
15 juin. — *La Villanella rustica*, *dramma giocoso*, musique de Bianchi (grand succès), 26 représentations.
22 juin. — *L'Infante de Zamora*, musique de Paisiello (succès d'abord contesté), 11 représentations.
24 juin. — *L'Esclave de la mode*, comédie.
2 juillet. — *Pandore*, mélodrame, 9 représentations.
8 juillet. — *Le Procès*, comédie de Duplessis (amusant), 9 représentations.
(Relâche du 12 au 21 juillet.)
22 juillet. — *Il Barbiere di Siviglia*, de Paisiello (succès d'abord contesté), 18 représentations.
28 juillet. — *Éléonore de Gonzague*, comédie en deux actes.
3 août. — *L'Isle enchantée*, opéra en trois actes, paroles de Sedaine, musique de Bruni (succès), 17 représentations.
14 août. — *Le Retour de Camille à Rome*, pièce héroïque, en un acte, en vers, du chevalier Aude, 7 représentations.
21 août. — *La Confiance trahie*, comédie, 4 représentations.
22 août. — *L'Isola disabitata*, *dramma*, paroles de Métastase, musique de Mengozzi, 3 représentations.
11 septembre. — *Les Fourberies de Marine*, musique de Piccini.
14 septembre. — *Le Nozze di Dorina*, *dramma giocoso*, musique de Sarti (succès), 13 représentations.

16 septembre. — *Le Comte de Waltron*, pièce militaire en trois actes, imitée de l'allemand, 11 représentations.

12 octobre. — *Le Souper de Henri IV ou le Laboureur devenu gentil-homme*, fait historique en un acte, par de Bouthillier et Dupré de Valmore (succès de circonstance), 17 représentations.

27 octobre. — *Le Valet rival et confident*, opéra français parodié sur la musique de Paisiello, 8 représentations.

28 octobre. — *L'Homme en loterie*, comédie en deux actes, en vers.

31 octobre. — *La Molinarella, dramma giocoso*, trois actes, musique de Paisiello, 9 représentations.

17 novembre. — *Le Badinage dangereux*, comédie en un acte, en prose (insuccès).

28 novembre. — *Il Fanatico burlato, dramma giocoso, l'Entiché de noblesse*, en deux actes, musique de Cimarosa (insuccès).

12 décembre. — *La Pastorella nobile, dramma giocoso*, en deux actes, musique de Guglielmi (succès), 4 représentations.

VII.

NOTE ICONOGRAPHIQUE SUR LE THÉÂTRE DES TUILERIES DEPUIS 1789.

Lorsque le peuple se fut emparé des Tuileries, en août 1792, on jugea à propos d'y transférer l'assemblée souveraine, qui, depuis 1789, siégeait dans l'ancien manège situé au nord du jardin, contre les dépendances du couvent des Feuillants. Dès le 14 septembre, le ministre de l'Intérieur présentait des plans¹ pour la transformation de la salle des machines en une salle d'assemblée où la Convention nationale se serait réunie le 13 novembre suivant. Les travaux, dirigés avec activité, ne furent pas terminés avant le commencement de mai 1792. Nous renverrons pour les détails de cette transformation au très intéressant ouvrage de M. G. Lenotre sur *Paris révolutionnaire* (chap. iv, la Convention aux Tuileries); qu'il nous suffise de dire que l'ancienne salle des spectateurs fut divisée en deux vastes vestibules, l'un destiné aux députations, l'autre portant le nom de salle de la Liberté, et que l'ancienne scène de Vigarani fut tout entière convertie en salle des séances de la Convention. Des gradins en hémicycle furent disposés, dans le sens de la longueur, en face de la tribune et du bureau du président. C'était un spectacle d'un genre particulier qui avait ses loges et ses amphithéâtres. Nous trouvons dans les comptes conservés aux Archives nationales (F¹³ 278) une dépense de 4,353 livres pour les carrelages conduisant aux premières loges, au premier et au second amphithéâtre. La salle était décorée avec une simplicité toute républicaine, qui ne comportait guère que quelques « orne-

1. Ces plans furent tracés par P. Vignon, qui les fit graver, sous ce titre : *Plan et coupe du palais des Tuileries, avec le projet de salle pour la Convention nationale, décrété par l'Assemblée législative le 15 septembre 1792*. Ils furent exécutés, avec quelques modifications, par Gisors et deux autres architectes, dont Vignon se plaint vivement dans la légende qui accompagne son plan (Cabinet des estampes, Va 226).

ments à fleurs et palmettes, » coûtant 1,884 livres, sur une dépense totale de 695,957 l. 18 s. 9 d.¹.

Deux gravures contemporaines, dont l'une a été faite d'après un dessin de Duplessis-Bertaux, représentant toutes deux la séance dramatique du 1^{er} prairial an III, où la tête du député Féraud fut portée dans la Convention, peuvent donner une idée de la salle aménagée par Gisors. Les fenêtres, rectangulaires, sont garnies de torchères et peuvent servir de loges. Entre chacune d'elles s'élèvent de hautes statues de législateurs, parmi lesquels on discerne Solon et Lycurgue. A l'extrémité, on aperçoit deux amphithéâtres superposés remplis de spectateurs. Au-dessus des fenêtres sont placées des ouvertures cintrées, d'un effet peu gracieux, qui reçoivent aussi des auditeurs². La partie inférieure de la salle était garnie d'une draperie à l'antique³.

Peu de modifications furent apportées à l'aménagement de la salle, lorsque le Conseil des Anciens y siégea sous le Directoire. Mais, comme le nombre des membres de cette assemblée était du tiers de celui des membres de la Convention, les gradins et les sièges occupèrent un espace moindre; les amphithéâtres du fond furent supprimés et des places furent réservées au public derrière les sièges des législateurs, dont il n'était séparé que par une balustrade.

Avec le Consulat et l'Empire, les Tuileries furent affectées uniquement à la résidence du chef de l'État; mais ce fut seulement en 1808 que Napoléon fit reconstruire, sur l'emplacement de la salle des machines et de la Convention, un vaste théâtre, construit dans le style antique alors en vogue, sur les dessins de Percier et de Fontaine. Il fut inauguré en janvier 1809 par la représentation de *Griselda*, de Paer, et du *Cinna*, de Corneille. Une gravure au trait, reproduite dans l'*Histoire du théâtre* de M. Germain Bapst (p. 521), nous montre la loge impériale, à l'extrémité de la salle, les galeries latérales remplies des dames de la cour et le parterre encombré d'officiers et de fonctionnaires en uniforme.

Cette salle fut disposée en 1810 pour le banquet qui fut donné à l'occasion du mariage de Napoléon avec Marie-Louise. « On répéta, disent Percier et Fontaine, sur le théâtre une décoration entièrement semblable à celle de la salle, de manière à former un ensemble régulier composé de deux coupes soutenues par des pendentifs sur des arcs doubleaux et deux culs de four ornés d'un rang de colonnes aux extrémités. » L'empereur, l'impératrice, les princes et les princesses prirent place à une table en fer à cheval dressée sur une estrade; un grand nombre de dames de la cour et de per-

1. Parmi les mémoires présentés figure, pour le local des comités et de l'imprimerie de la Convention, une note de menuiserie de 17,212 l. 3 s., moins 3,317 l. 17 s. pour vieux matériaux, au nom de Dupleix l'aîné, rue Saint-Honoré, en face du dôme; Dupleix était l'hôte de Robespierre (Arch. nat., 1^{er} 278).

2. Voir la gravure reproduite dans *Paris à travers les âges*, t. II, les Tuileries, p. 47.

3. Vue perspective de la salle du Conseil des Anciens, gravure coloriée (Cabinet des estampes, V^a 221); voir Saint-Victor, t. I, p. 426.

sonnages assistaient debout à ce spectacle d'un genre particulier. « Il est difficile, ajoute-t-on, de se faire une idée exacte de l'effet que produisait sur les sens la vue du banquet impérial. » L'estampe au trait dessinée par Percier et Fontaine et gravée au trait par Normand nous montre à la fois l'architecture de la salle et les positions qu'y occupaient les assistants, « personnes de la plus haute distinction, dit-on, toutes vêtues avec une magnificence extraordinaire¹. »

La salle ne paraît pas avoir été modifiée sous la Restauration, si l'on en juge d'après une planche gravée par Orgiazzi, sur les dessins de Donnet et d'après les cotes de Fontaine, et qui contient les coupes, plans et élévation du théâtre des Tuileries, avec une « vue de la salle de bal². »

L'aspect de la salle n'a pas changé sous le règne de Louis-Philippe. Une gravure sur bois, publiée dans l'*Illustration* du 12 avril 1845, nous montre le roi et la famille royale siégeant dans la même loge où trônait l'empereur. Ils assistent à la représentation de *Cendrillon*, œuvre d'Etienne et de Nicolo, qui venait d'être reprise à l'Opéra-Comique.

Des fêtes furent aussi données dans cette salle sous le second Empire. Celle qui fut offerte à l'occasion de l'exposition universelle de 1867 fut des plus brillantes. On peut juger de son éclat par une aquarelle d'Henri Baron, gravée par Lepère pour l'*Estampe française* et reproduite dans le *XIX^e siècle* de Grand-Carteret (p. 96). Elle représente la salle du côté de la scène, et le parterre est rempli de femmes élégantes soupant à de petites tables.

La salle de spectacle était dès cette époque condamnée à disparaître. En 1862, Lefuel avait présenté et fait agréer à Napoléon III un projet qui modifiait, en les augmentant dans le sens de la largeur, les deux ailes des Tuileries et plaçait, en face de la nouvelle salle des États, qui a été construite, un pavillon destiné au théâtre. Le plan, qui nous fait connaître ce projet, a été publié par M. Hector Degeorge dans l'*Architecture* du 21 octobre 1893. Le nouveau théâtre aurait communiqué avec le château par une galerie située du côté de la cour. L'ancien théâtre disparaissait; un escalier d'honneur devait être construit sur l'emplacement de la salle, et la chapelle, autrefois au sud du théâtre, eût été aménagée sur l'ancienne scène.

Albert BABEAU.

1. Percier et Fontaine, *Description des cérémonies et des fêtes qui ont eu lieu pour le mariage de S. M. Napoléon*, 1810, p. 36 et pl. XI. La planche X contient, gravé par Thierry, le « plan de la salle de spectacle du palais des Tuileries et des dispositions qui ont été faites pour le banquet impérial. »

2. Donnet, *Architectonographie des théâtres de Paris*, 1821, pl. XVIII. La salle, qui ne pouvait contenir plus de 500 personnes, avait 114 pieds de long sur 45 dans le centre, quand elle était convertie en salle de bal (*Ibid.*, p. 267).

DOCUMENTS RELATIFS A L'HISTOIRE DE LA LIGUE

CONSERVÉS AUX ARCHIVES DE LOT-ET-GARONNE

ET PROVISOIREMENT DÉPOSÉS AUX ARCHIVES NATIONALES.

Les Archives nationales ont en ce moment en dépôt deux liasses de documents sur lesquels il paraît à propos d'appeler l'attention des membres de la Société de l'histoire de Paris. Ces documents, au nombre de 174, appartiennent aux archives du département de Lot-et-Garonne et ont été récemment communiqués au Comité des travaux historiques par M. Tholin, archiviste d'Agen. Trouvés en 1862 dans la caserne de cette ville, ils furent à cette époque donnés aux archives par M. Paillard, alors préfet du département. Ils proviennent évidemment de quelque dépôt d'archives publiques ou particulières des Pays-Bas, et il est impossible de savoir par suite de quelles périodes ils se sont trouvés transportés sur les bords de la Garonne.

Quoi qu'il en soit, ces documents, — originaux et copies, écrits en français ou en espagnol, — offrent un réel intérêt pour notre histoire générale : ils peuvent servir à compléter les pièces, si nombreuses, relatives à la Ligue, que conserve la série K des Archives nationales. Presque tous en effet datent de la seconde moitié du xvi^e siècle et intéressent les relations de la France et de l'Espagne à l'époque de Philippe II. Quelques-uns présentent une réelle importance pour l'histoire du siège de Paris par Henri IV et les négociations des Ligueurs avec les généraux espagnols. Signalons, parmi les plus curieux, une lettre originale du prévôt des marchands et des échevins de la ville de Paris au duc de Parme pour le prier de pourvoir à l'approvisionnement de la capitale (2 novembre 1590); une requête adressée par Mayenne au même duc de Parme pour le presser de secourir Paris pendant que le roi de Navarre en est éloigné (premiers jours d'avril 1591); une lettre du comte de Belin, gouverneur de Paris, rendant compte d'une escarmouche près de Saint-Denis (2 octobre 1591); des mesures proposées par le maréchal de Rosne pour mettre Paris en état de repousser victorieusement le roi de Navarre (février 1594); un rapport sur l'entrée d'Henri IV à Paris (avril 1594), etc.

On trouvera également dans ces deux liasses de nombreuses instructions données aux principaux agents de Mayenne et des autres chefs ligueurs; les réponses faites par les chefs espagnols; des autographes de Catherine de Médicis; une intéressante correspondance de Jean de Monluc, seigneur de Balagny, gouverneur de Cambrai; une correspondance, plus intéressante encore, du franc-comtois Richardot, négociateur de la paix de Vervins, qui permet d'étudier

dans le détail la figure, jusqu'ici peu connue, de ce diplomate habile ; des documents sur l'administration des Pays-Bas pendant le gouvernement des archiducs Albert et Isabelle...

Mais il serait trop long de tout citer : il a été dressé un inventaire analytique de ces 174 pièces qui sera mis, en même temps que les documents eux-mêmes, à la disposition des demandeurs curieux de les consulter, dans la salle de travail des Archives nationales. En terminant, un renseignement qui a son importance : le dépôt des deux liasses n'est que temporaire et ne pourra dépasser un an.

H. COURTEAULT.

HARANGUE DU GRAND THOMAS

LE JOUR DE SA RÉCEPTION A L'ACADÉMIE FRANÇOISE¹.

- Enfin du bel esprit vous me donnez la tache,
Ce jour va relever ma gloire et mon panache.
Le public notre juge a ri plus d'une fois
De voir tant d'inconnus obtenir votre choix.
- 5 Grands certificateurs des talents qu'on ignore,
Vous l'aviez trop dupé pour le duper encore ;
Je vous rehabilite. Oui, chers amis, je croi
Que personne à Paris n'est plus connu que moi.
Qu'avois-je donc besoin de m'ouvrir votre temple ?
- 10 Un poëte sensé m'en a donné l'exemple.
Cet homme, dont le nom est rependu si loin,
Fait cas de vos honneurs, croit en avoir besoin.
Un si riche fleuron manquoit à sa couronne ;
Mais il y manquera ; votre intérêt l'ordonne.
- 15 C'est un genie hors d'œuvre, il vous eût deparés :
Je vous assortis mieux, pesez et mesurez.
Charmés qu'à sa conduite on ait cherché chicane,
Vous ne vouliez de lui ni devot, ni profane ;
Singulier comme lui d'habits, d'air, de maintien,
- 20 Mais plus utile au peuple et vrai parroissien,

1. Bibliothèque de la ville de Toulouse, ms. 861 (I, 152), n° 26, p. 134-136. — Il faut rapprocher cette pièce satyrique, mise sous le nom du grand Thomas, de l'article de notre confrère M. A. Chevalier, *un Charlatan du XVIII^e siècle, le Grand Thomas*, publié dans nos *Mémoires* (1880), t. VII, p. 61-78 ; cf. aussi le *Bulletin* de 1884, t. X, p. 146-147.

- C'est à bon droit, Messieurs, qu'ici je prends seance.
Tout art et tout metier veulent de l'eloquence,
Un geometre exact vous l'a su demontrer.
Communiquons-nous donc le grand art de leurrer ;
25 Mais, sans nous enteter d'eloges ridicules,
Desormais sur nos choix ayons quelques scrupules.
Vous en serez exclus, pedantesques galans,
Du clergé subalterne obscurs passevolans ;
Allez au seminaire apprendre les legendes ;
30 Le Parnasse n'est pas le chemin des prebendes.
Pour vous, riches prelats, qui cherez Paris,
Un domicile élu parmi les beaux esprits
Est un titre paré contre la residence ;
Moquez-vous du troupeau qui seche en votre absence.
35 Et toi, rimeur titré, qui te moques de nous,
Plie, et du grand Thomas embrasse les genoux.
-

III.

BIBLIOGRAPHIE.

8. — BONNET (J.-Charles). Le village de Croissy-sur-Seine sous l'ancien régime et pendant la Révolution, d'après les pièces authentiques. Première partie : les Seigneurs. Angers, impr. Burdin, 1895, 350 p., in-8° (tiré à 115 exemplaires).

Excellente monographie. L'auteur, qui est né à Croissy d'une famille établie dans le pays depuis plus d'un siècle, n'a épargné aucune recherche dans les archives de Seine-et-Oise, aux Archives nationales, à la Bibliothèque nationale, aux archives du château de Chantilly pour reconstituer le passé d'un humble village qui n'a joué aucun rôle dans l'histoire générale, mais dont le nom se trouve associé à d'intéressants souvenirs.

Les premiers seigneurs de Croissy remontent au XII^e siècle ; ils furent d'abord vassaux des sires de Neauphle, puis de ceux de Montmorency, enfin des princes de Condé et ducs de Bourbon ; ils n'eurent qu'une existence obscure. M. Bonnet a retrouvé des traces certaines d'une bataille sous Croissy, mais sans pouvoir en préciser la date, si bien que, ne pouvant la placer pendant la guerre de Cent ans, il croit pouvoir remonter jusqu'au temps des invasions normandes. C'est une simple hypothèse. Le nom de deux seigneurs mérite d'être retenu : d'abord celui de François Patrocle, qui fut écuyer ordinaire de la reine Anne d'Autriche et qui a peut-être fourni à Molière l'original d'Or-

gon. On lira avec un vif intérêt le chapitre où M. Bonnet raconte « où Molière prit les personnages du *Tartuffe* » (p. 111-146); il a retracé tout au long la biographie de Nicolas Charpy de Sainte-Croix, qui offre en effet beaucoup de traits frappants avec le Tartuffe de la comédie. Le morceau capital du volume est consacré à Jean Chanorier, qui fut le dernier seigneur et le premier maire de Croissy. Receveur général des finances de la généralité d'Auch jusqu'en 1789, Chanorier se donna ensuite tout entier aux affaires de sa commune, en même temps qu'il se livrait, non sans succès, à des entreprises agricoles à la fois hardies et généreuses : plantations de mûriers, élevage des vers à soie, culture de la pomme de terre, amélioration des bêtes à laine par des béliers mérinos amenés d'Espagne à grands frais. Le récit de ses tribulations pendant la Terreur est intéressant et dramatique; mais on goûtera davantage ce qui est dit des amis de Chanorier, parce qu'ils portent des noms connus ou illustres et que M. Bonnet a pu ajouter plus d'un trait à leur vie ou à leur physionomie : c'est Pasquier et son fils, l'auteur des *Mémoires*, M^{me} Campan, la maréchale Bessières, les Vergennes, Joséphine de Beauharnais et ses deux enfants, Barras et Bonaparte, l'ex-curé de Saint-Sulpice, Poucemont, qui vécut pendant toute la Révolution à Croissy, qui y connut Joséphine, et qui peut-être y bénit secrètement son mariage avec le vainqueur de Rivoli. Cette hypothèse, appuyée d'ingénieux rapprochements, ne manquera pas d'attirer l'attention des historiens.

Ch. BÉMONT.

9. — BOURNON (F.). L'abbé Lebeuf. Histoire de la ville et de tout le diocèse de Paris. Rectifications et additions, troisième livraison, première partie : Auteuil, Boulogne, abbaye de Longchamp, Passy, Chaillot, Clichy-la-Garenne, Villiers-la-Garenne et Neuilly, le Roule, Montmartre. Paris, H. Champion, 1895, in-8°, p. 433-540.

La « banlieue ecclésiastique » de Paris, telle que Lebeuf l'a traitée, comprend treize paroisses. Trois seulement d'entre elles, Boulogne, Clichy et Villiers-la-Garenne (cette dernière formant actuellement les cantons de Neuilly et de Levallois), sont situées aujourd'hui hors du périmètre des fortifications et dépendent, comme toutes celles du département de la Seine, de l'archidiaconé de Saint-Denis. Les autres, annexées à Paris, en vertu de la loi du 16 juin 1859, appartiennent, celles de la rive droite de la Seine, à l'archidiaconé de Notre-Dame, et celles de la rive gauche, à l'archidiaconé de Sainte-Geneviève.

La première partie de la troisième livraison des *Rectifications et additions* de notre confrère M. F. Bournon contient des notes sur Auteuil, Boulogne, l'abbaye de Longchamp, Passy, Chaillot, Clichy-la-Garenne, Villiers-la-Garenne et Neuilly, le Roule, Montmartre. Pour toutes ces anciennes paroisses on sait combien le texte de l'histoire de Lebeuf est succinct; les notices de M. Bournon sont plus que des « rectifications et additions. » A la fois concises et riches de références aux sources manuscrites et imprimées, ce sont autant de chapitres de l'histoire, jusqu'ici très imparfaitement étudiée et connue, des différents quartiers ouest et nord de Paris. L'auteur nous promet le prochain achèvement de ce volume; une bonne table alphabétique en doublera le prix et contribuera à en faire le vade-mecum indispensable de tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de Paris.

BULLETIN
DE LA SOCIÉTÉ
DE L'HISTOIRE DE PARIS
ET DE L'ILE-DE-FRANCE.

I.

COMPTE-RENDU DES SÉANCES.

SÉANCE DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

Tenue à la Bibliothèque nationale le 12 novembre 1895.

Présidence de M. Jules LAIR, président.

La séance est ouverte à quatre heures.

Étaient présents : MM. A. Babeau, A. de Barthélemy, G. Bien-aymé, F. Bournon, A. Bruel, G. Fagniez, vicomte de Grouchy, P. Guérin, J. Guiffrey, P. Lacombe, J. Lair, P. Le Vayer, A. Longnon, Edgar Marcuse, H. Omont, G. Servois, M. Tourneux, A. Tue-
tey, N. Valois et P. Viollet.

— MM. L. Delisle, A. Dufour, comte de Marsy et Ch. Tranchant s'excusent par lettre de ne pouvoir assister à la séance.

— Le procès-verbal de la séance du 9 juillet 1895 est lu et adopté.

— M. le Président annonce la mort de M. Anatole de Montaiglon, membre du Conseil et ancien président de la Société. Il rappelle en quelques mots tout ce que l'histoire de Paris doit à notre regretté confrère; sa curiosité toujours en éveil n'était égalée que par son désintéressement scientifique, et jamais on ne faisait en vain appel à son érudition aussi sûre que variée.

— M. le Président annonce aussi la mort de M^{me} G. Despierres, membre de la Société. Les regrets unanimes du Conseil accueillent cette communication.

— Le Conseil prononce l'admission de :

971. M. René FRÉMY, présenté par MM. le vicomte de Grouchy et H. Omont.

972. M. E. LEMARIÉ, présenté par MM. J. Lair et E. Dupuis.

— M. P. Lacombe donne lecture d'une note sur un petit livret parisien du début du xvi^e siècle, la *Micropædia epistolaris* de Guillaume Houvet, de Chartres, imprimée à Paris, par Jean de Gourmont, vers 1516. Renvoi au Comité de publication.

— M. H. Omont présente, au nom de M. L. Delisle, quatre feuillets, ornés de peintures, provenant d'un ancien censier de l'abbaye de Sainte-Geneviève de Paris, de l'année 1276. M. Delisle a bien voulu promettre de remettre à leur sujet une note au Comité de publication.

— M. N. Valois signale au Conseil un passage d'une lettre, du 18 juillet 1379, de Conrad de Gelnhausen, récemment publiée dans la *Römische Quartalschrift* (1895, t. IX, p. 188), et dans laquelle on lit, au cours d'un panégyrique de Charles V, l'éloge suivant de Paris : « Nemo ex regibus aut principibus tibi hodie valet virtutibus et sapientia simulari... In ipsius nempe regno et precipue Parisius pax applaudit, sapientia radiat, Deus excolitur, mores nitent, extranei honorantur, et ut ad unum dicam : omnium, que humanam decorant vitam, admirabilis consurgit pulchritudo, ut non tam *Parisius* quam *Paradisius* congrue vocitetur. »

— M. G. Fagniez appelle l'attention des membres du Conseil sur une série de documents d'archives provinciales, qui contiennent souvent des détails, qu'on chercherait vainement ailleurs, sur l'histoire de Paris au xvii^e siècle. Ce sont les correspondances des délégués que certaines villes envoyaient en cour et auprès du gouvernement pour défendre leurs intérêts. M. Fagniez donne lecture de quelques extraits de la correspondance adressée ainsi, au xvii^e siècle, au consulat de Lyon par les députés de cette ville. Renvoi au Comité de publication.

— La séance est levée à cinq heures et demie.

SEANCE DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

Tenue à la Bibliothèque nationale le 10 décembre 1895.

Présidence de M. Jules LAIR, président.

La séance est ouverte à quatre heures.

Étaient présents : MM. A. de Barthélemy, G. Bienaimé, Fr. Bonnardot, F. Bournon, A. Bruel, E. Coyecque, L. Delisle, G. Fagniez,

J. Guiffrey, vicomte de Grouchy, marquis de Laborde, P. Lacombe, J. Lair, E. Lelong, P. Le Vayer, A. Longnon, Edgar Mareuse, H. Omont, M. Tourneux, Ch. Tranchant, P. Viollet, baron A. de Watteville.

— MM. le comte Boulay de la Meurthe et A. Dufour s'excusent par lettre de ne pouvoir assister à la séance.

— Le procès-verbal de la séance du 12 novembre 1895 est lu et adopté.

— M. le Président annonce la mort de M. A. Moranvillé, membre de la Société. Il rappelle en termes émus les liens personnels qui l'attachaient à notre confrère et se fait l'interprète des regrets unanimes du Conseil.

— Le Conseil prononce l'admission de :

973. M. GOSSELIN-LENÔTRE, présenté par MM. A. Bruel et L. Le Grand.

— M. Tranchant fait hommage à la Société d'un discours qu'il a prononcé à la réunion annuelle des anciens élèves du collège Rollin, de Paris, discours dans lequel il a cherché à réunir les noms des anciens élèves qui ont le plus honoré le collège par leur carrière.

— M. Paul Lacombe communique au Conseil une plaquette de Jean Lemuncrat, imprimée à Paris, chez Guy Marchand, en 1496, in-8°, gothique, et intitulée : *De dedicatione ecclesie Parisiensis*. C'est une des plus anciennes pièces imprimées à Paris sur un sujet d'histoire parisienne ; l'*Entrée de Charles VIII* (1484) est probablement la première en date.

— M. L. Delisle fait observer qu'il existe quelques pièces relatives à l'Université qui peuvent être mises en parallèle avec celle-ci pour leur ancienneté et l'intérêt qu'elles présentent.

— M. G. Fagniez signale un projet, présenté en 1608 au Conseil d'État par Pierre de Fontenu, avocat au Parlement, pour la création d'une banque de dépôt et de prêt, qui aurait pris le nom de Banque de France. Renvoi au Comité de publication.

— La séance est levée à cinq heures et demie.

II.

VARIÉTÉS.

PROGRAMME

DU CONGRÈS DES SOCIÉTÉS SAVANTES

A LA SORBONNE EN 1896.

SECTION D'HISTOIRE ET DE PHILOGIE¹.

1^o Étudier les transformations successives et la disparition du ser-vage.

2^o Signaler, dans les archives et bibliothèques, les pièces manus-crites ou les imprimés rares qui contiennent des textes inédits ou peu connus de chartes de communes ou de coutumes.

3^o Indiquer les archives particulières renfermant des correspon-dances ou des documents relatifs à l'histoire politique, administrative, diplomatique ou militaire de la France.

4^o Rechercher à quelle époque, selon les lieux, les idiomes vulgaires se sont substitués au latin dans la rédaction des documents adminis-tratifs.

5^o Faire connaître les divertissements publics ayant un caractère de périodicité régulière et se rattachant à des coutumes anciennes, religieuses ou profanes ; rechercher de préférence ceux qui sont par-ticuliers à une région et indiquer quelles différences ou quelles ana-logies ils présentent avec les jeux ayant existé ou subsistant encore dans d'autres parties de la France.

6^o Étudier quels ont été les noms de baptême usités suivant les époques dans une localité ou dans une région ; en donner, autant que possible, la forme exacte ; rechercher quelles peuvent avoir été l'origine et la cause de la vogue plus ou moins longue de ces différents noms.

7^o Étudier les origines et l'histoire des anciens ateliers typogra-phiques en France.

9^o Recueillir les renseignements qui peuvent jeter de la lumière sur l'état du théâtre et sur la vie des comédiens en province depuis la Renaissance.

1. Le manuscrit de toute communication historique, philologique ou archéologique devra être remis au ministère de l'Instruction publique (Direction du secrétariat, 1^{er} bureau) *avant le 15 janvier 1896*.

10° Établir comment se faisait, dans une région déterminée, le transport des correspondances avant le règne de Louis XIV.

11° Indiquer comment les nouvelles politiques et autres de la France et de l'étranger se répandaient dans les différentes parties du royaume, du xv^e au xvii^e siècle.

12° Recueillir les indications sur les mesures prises au moyen âge pour la construction et l'entretien des routes.

SECTION D'ARCHÉOLOGIE.

7° Signaler les actes notariés du xiv^e au xv^e siècle contenant des renseignements sur la biographie des artistes, et particulièrement les marchés relatifs aux peintures, sculptures et autres œuvres d'art commandées, soit par des particuliers, soit par des municipalités ou des communautés.

8° Dresser la liste, avec plans et dessins à l'appui, des édifices chrétiens et des monuments sculptés d'une province ou d'un département réputés antérieurs à l'an 1000.

9° Étudier les caractères qui distinguent les diverses écoles d'architecture religieuse à l'époque romane, en s'attachant à mettre en relief les éléments constitutifs des monuments (plans, voûtes, etc.).

15° Recueillir des documents écrits ou figurés intéressant l'histoire du costume dans une région déterminée.

16° Dresser, pour un département, un arrondissement ou un canton, la liste des objets intéressant l'histoire ou l'archéologie qu'il conviendrait de mettre sous la sauvegarde de la loi du 30 mars 1887.

DOCUMENT

RELATIF A LA RECONSTRUCTION DU PONT MARIE

EN 1658.

Le 1^{er} mars 1658, un violent débordement de la Seine détruisit deux arches (les plus rapprochées de l'île Saint-Louis) du pont Marie, dont la construction en pierre n'était achevée que depuis 1635. Leur réfection provisoire en bois fut aussitôt ordonnée, conformément au devis dont on va lire le texte, et exécutée. Au bout de dix ans, elles furent reconstruites en pierre; mais on ne les chargea pas de maisons. La démolition des autres constructions du pont fut prescrite par un édit de septembre 1786¹.

Il existe une rare plaquette de l'époque relative à cette catastrophe; on y trouve la liste des maisons détruites, des objets perdus et retrouvés, l'indi-

1. Félibien, t. III des *Preuves*, p. 154, 160, 166, 168, 180, 197. M. Cham pion, *les Inondations en France* (1858), t. I, p. 81 et suiv.

cation des noms et professions des victimes, etc. Un exemplaire en est conservé dans les collections de la Bibliothèque nationale¹.

Tous ces faits sont connus des historiens de Paris; il n'en est pas moins intéressant de lire le détail du *Marché pour la construction du pont de bois en 1658*.

F. MAZEROLLE.

1^{er} juillet 1658².

Devis des ouvrages de charpenterie qu'il convient faire pour la construction d'un pont de bois qui sera scitué au lieu et place des ruines et desmolitions du pont Marie, pour la facilité de l'entrée et sortye des habitans de l'isle Nostre-Dame sur ledit pont; lesquels ouvrages seront constructz, faire et fournir tous les bois des qualitez énoncées et déclarés au présent devis, dont la teneur s'ensuict :

Premièrement :

Sera fait les descombremens des ruynes à l'endroit et place où il convient faire et construire les pallées et pieux cy-après déclarez, et ce jusques à fleur d'eau.

Item, sera fait la charpenterie de trois pallées de pieux, sçavoir : une dans l'arche du costé de ladite isle, et deux dans la seconde arche; lesquelles seront garnies chacune de six pieux des longueurs convenables, en sorte que lesdites pallées seront de hauteur pour porter les sintres qu'il conviendra mettre lors du restablissement du pont de pierre; et seront ferrez chacun desdits pieux d'un fer de longueur et grosseur suffisante pour pouvoir percer les ruines et démolitions qui se trouveront dans le fondz de l'eau; et battre iceux pieux jusques sur le vif fondz et au refus de la hye et garnir chacun d'une paire de moise et d'un joncq, de cinq toises de longueur, ou environ, et de quinze pouces de grosseur, assemblez à tenons et mortaises; et sur chacun desdits joncs sera fait un chevalet de hauteur convenable audit pont, garny chacun de six poteaux, de chacun trois toises de long et de quinze pouces de gros, ou environ, garnys d'une paire de moise et d'un joncq par-dessus, de cinq toises de long, aussy garnys de leurs contrefiches, liens et assemblages nécessaires. Et, quant à l'égard des susdites pallées, sera mis trois cours de liernes pour entretenir en estat et solidité, lesquelles seront posées et arrestées en place sur lesdits joncs, avec boulons et chevilles de fer, comme il appartient.

Item, sera fait et fourni six cours de poutres, chacun cours de la longueur qu'il conviendra, qui seront de la longueur dudict pont de bois et de quinze à dix-huit pouces de gros, recouvertz par-dessus de couches

1. *La Cheute du Pont-Marie, en l'isle Nostre-Dame de Paris*, in-4°, 16 p. (Bibl. nat., Lk⁷, n° 7505).

2. Ce document est extrait d'un minutier parisien.

de trois à quatre pouces de gros sur et pareille largeur qu'est le restant de la rue dudit pont Marie, et garnir icelles avec liens et soubz poutteaux au-dessoubz.

Item, sera fait aussy la charpenterie des gardefolz dudit pont d'ep-sas, des deux costez d'iceluy, qui seront garnis de pièces de pont, potteaux et liens, avec trois cours de lices de chacun costé et aussy un cours de dosse de chacun costé, pour soustenir les sables et pavé; lesquelles dosses auront douze pouces de largeur et trois pouces d'espoisseur.

Item, sera fait et fourny par ledit entrepreneur toutes les ferrures qu'il conviendra pour ce, jusques à l'entière perfection dudit pont de bois, comme tirans, boulons, chevilles et tous autres ferrures qu'il conviendra esdits ouvrages.

Item, sera faict aussy par ledit entrepreneur les ouvrages de pavé qu'il conviendra faire pour l'aire et passage dudit pont de bois, en toute sa longueur et largeur, de mesme eschantillon et qualité que celui du restant de la rue dudit pont Marie.

Tous lesquels ouvrages de charpenteries, pavé et ferrures cy-dessus déclarez seront bien et deument faitz par l'entrepreneur d'icelles, au dire d'ouvriers et gens à ce connoissans, dont pour cet effet sera tenu fournir tous les bois de charpenteries, pavé et ferrures cy-dessus déclarez, batteaux, engins, cordages, eschaffaudages, outillz et ustan-cilles nécessaires à peine d'ouvriers, jusques à l'entière perfection desdits ouvrages.

(*A la suite :*) Par-devant les notaires du Roy, gardenottes au Chastelet de Paris, soubssignez, furent présens en leurs personnes Pon-celet Clequin de la Vallée, m^e charpentier, bourgeois de Paris, demeurant fauxbourgs Saint-Anthoine, sur le chemin de la Roquette, paroisse Saint-Paul, et Simon Pottier, m^e serrurier, aussy bourgeois de Paris, y demeurant, isle Nostre-Dame, rue Saint-Guillaume, paroisse Saint-Louis, lesquels ont fait marché, promis et promettent solidairement l'un pour l'autre, un seul et pour le tout, sans division ne discution, renonçans aux bénéfices et exceptions desdits droitz et la forme de fidejussion, à messire Estienne Moreau, docteur en théologie, abbé de Saint-Josse-sur-la-Mer et nommé par Sa Majesté à l'évesché d'Arras; messire Benigne Le Ragois, chevalier, seigneur de Bretonvilliers, conseiller du Roy en ses Conseils d'Estat et privé et président en sa Chambre des Comptes; messire Anthoine Lefebvre, conseiller du Roy en sesdits Conseils et en sa Cour de Parlement; messire Octave de Perigni, aussy conseiller du Roy en sadite Cour de Parlement; messire François Lefebvre, conseiller de Sa Majesté et maistre ordinaire en sadite Chambre des Comptes; messire Nicolas Lambert, seigneur de Thorigny, pareillement conseiller de Sadite Majesté et maistre ordinaire en sa Chambre des Comptes; messire Louis Hesselin, conseiller du Roy en sesdits Conseils d'Estat et privé

et maistre de sa Chambre aux Deniers; messire Melchior Gillière, conseiller de Sadite Majesté en ses Conseils et maistre ordinaire de son hostel, et François Levau, architecte des Bastimens de Made-moiselle d'Orléans, tous propriétaires et habitans en partie de l'isle Nostre-Dame et du pont Marie, à ce présens et acceptans, de faire et parfaire bien et deuement, comme il apartient, au dire d'ouvriers et gens à ce connoissans, tous et chacuns les ouvrages de charpenteries et autres contenus et declarez au devis cy-devant escrit, pour la construction du pont y mentionné, suivant le dessein qui en a esté fait, demeuré ès mains desdits entrepreneurs après avoir esté paraphé *ne varietur* par les partyes et notaires soubssignés, lequel dessein lesdits entrepreneurs seront tenus représenter toutes fois et quantes qu'ils en seront requis; et, pour ce faire, fournir par iceulx entrepreneurs tous les bois de charpenteries, pavé, ferrures, batteaux, engins, cordages, eschaffaudages, oustiltz, ustancilles et autres matiereaux nécessaires à peine d'ouvriers, et généralement tout ce qu'il conviendra pour la perfection dudit pont, à commencer à travailler ausdits ouvrages incessamment, avec nombre d'ouvriers suffizans, et ainsy continuer sans discontinuer, pour rendre le tout fait et parfait, bien et deuement comme dit est, dans le quinziesme jour de septembre prochain au plus tard; lesquels ouvrages lesdits entrepreneurs promettent solidairement garantir bons et valables pendant six années prochaines, en sorte qu'il n'en arrive aucune faute, pourveu que pendant lesdites six années les eaues et glaces ne viennent comme elles ont esté cette présente année; duquel cas et que ledit pont fût tombé et emporté, lesdits entrepreneurs demeureront deschargés de ladite garentye.

Ce présent marché fait moyennant le prix et somme de vingt-cinq mil livres tournois; le paiement de laquelle lesdits sieurs de Saint-Josse, de Bretonvilliers, Lefebvre, Perigni, Lambert, Hesselin, Gillière et Levau, ont assigné et assignent ausdits entrepreneurs sur les premiers deniers qui proviendront du péage qui sera estably au passage dudit pont; les frais des lettres et vérifications d'icelles cy après déclarées préalablement pris et receus avant lesdites vingt-cinq mil livres; à l'effet de quoy, lesdits sieurs de Saint-Josse, de Bretonvilliers, Lefebvre, Perigni, Lambert, Hesselin, Gillière et Levau promettent dans un mois prochain faire expédier lettres à ce nécessaires, qui seront vérifiées où besoin sera, avec le consentement de Messieurs de la Ville, en telle manière que ledit péage se puisse percevoir; lequel péage iceux sieurs de Saint-Josse, de Bretonvilliers, Lefebvre, Perigni, Lambert, Hesselin, Gillière et Levau affermeront ou le feront affermer au plus hault prix qu'ilz pourront; et, à cette fin, affiches scront mises aux lieux publiques, mesmes publiées aux prosnes des églises qu'ils adviseront ce que l'affiche contiendra; à la

charge que l'adjudicataire dudit péage mettra de trois mois en trois mois le prix de sa ferme pour chacun quartier entre les mains desditz de la Vallée et Pottier, jusques à la valleur et concurence desdictz vingt-cinq mil livres. Car ainsy a esté accordé entre lesdites parties; et, pour l'exécution du présent, lesdits Pottier et La Vallée ont esleu leur domicile irrévocable en cette dite ville, en la maison dudit Potier susdéclaré, auquel lieu nonobstant, promettans, obligeans chacun endroit soy, lesdits Pottier et La Vallée solidairement comme dit est, etc.

Fait et passé à Paris, en l'hostel dudit sieur de Bretonvilliers, sciz en ladite isle Nostre-Dame, à la pointe d'icelle, l'an mil six cens cinquante-huict, le premier jour de juillet après midy.

(Signé :) MOREAU, abbé de Saint-Josse, n. é. d'Arras.

LERAGOS.	LAMBERT.
LEFEBVRE.	GILLIÈRE.
PÉRIGNY.	LEVAU.
HESSELIN.	PONCELET-CLOQUIN.
GABILLON.	POTIER.
LEFEBVRE.	FERRET.

DOCUMENTS STATISTIQUES

SUR LES COMMUNAUTÉS RELIGIEUSES D'HOMMES A PARIS

EN 1790 ET 1791.

Un carton des Archives nationales (coté O² 117) renferme un « État général des couvents d'hommes situés dans le district de Paris, contenant les noms de baptême, de famille, les dates de naissance et de profession et les déclarations que les religieux qui les composent ont faites, en exécution des articles IV et V du décret des 8 et 9 septembre 1790. » Ce décret fixe le premier terme de la pension des religieux prescrite par le décret du 13 février. On sait qu'à cette date l'Assemblée nationale, supprimant les ordres et les congrégations religieuses, avait décidé que leurs membres déclareraient, dans les trois mois de la publication de la loi, s'ils désiraient cesser de vivre dans la règle dont ils avaient fait profession ou s'ils désiraient y rester. C'est en vertu de ces deux décrets que fut dressé l'état dont nous parlons, « conforme aux pièces originales restées en dépôt au bureau des domaines nationaux » et qui se résume par une « récapitulation générale des religieux de Paris, » dont voici le texte¹ :

1. Nous donnons, en regard des chiffres de 1790, le nombre des religieux relevé en 1768 par Expilly, dans son *Dictionnaire des Gaules et de la France*, t. V, p. 491 à 506.

	Religieux				Nombre de religieux, d'après Expilly, 1768
	Restés	Sortis	Morts	Absents sans déclaration	
1. Augustins (Grands-).	23	17	1	5	90
2. — (place des Victoires).	20	33	»	2	70
3. — (Petits-) de la reine Marguerite.	6	16	»	3	30
4. Barnabites.	1	10	»	»	16
5. Bénédictins anglais et congrégation anglaise.	16	2	1	1	14
6. Bernardins.	4	1	»	»	20
7. Blancs-Manteaux.	6	6	»	»	16
8. Capucins (Saint-Honoré).	14	29	3	17	110
9. — (Chaussée-d'Antin).	4	11	»	»	60
10. — (du Marais).	13	10	1	»	45
11. Carmes (Billetes).	9	16	»	»	40
12. — déchaussés.	55	7	4	»	45
13. — (place Maubert).	4	21	1	4	70
14. Chartreux.	27	3	2	1	40
15. Clunistes.	»	2	»	»	22
16. Cordeliers.	14	18	1	3	120
17. Saint-Denis-de-la-Châtre.	»	5	»	»	7
18. Dominicains (rue St-Jacques).	11	8	»	4	80
19. — (rue du Bac).	17	4	»	1	60
20. — (rue St-Honoré).	»	22	»	3	60
21. Feuillants (rue d'Enfer).	4	1	»	»	13
22. — (rue St-Honoré).	5	11	1	12	40
23. Sainte-Geneviève.	5	30	1	4	70
24. Saint-Germain-des-Prés.	34	10	1	2	60
25. Saint-Maur (congrégation).	4	2	»	1	»
26. Louis-la-Culture (Saint-).	1	12	»	»	22
27. Martin-des-Champs (Saint-).	14	9	»	»	45
28. Mathurins.	10	9	»	3	40
29. Merci (la) (rue du Chaume).	2	11	2	»	30
30. Minimes (de la place Royale).	1	18	»	»	35
31. Notre-Dame-de-Nazareth.	17	10	1	1	45
32. Picpus.	9	18	»	3	60
33. Prémontrés de la Croix-Rouge.	10	5	»	1	15
34. — (rue Hautefeuille).	2	6	»	2	12
35. Récollets (faub. St-Laurent).	14	19	2	»	60
36. Théatins.	8	6	»	»	24
37. Saint-Victor (chan. réguliers).	1	11	»	»	25
38. Cordeliers (frères quêteurs de l'Ave-Maria).	»	18	»	»	»
39. Capucins (frères quêteurs attachés au couvent des Capucines de la Place Vendôme).	»	4	»	»	»
Totaux.	385	451	22	85	1611
En tout	943				

Nous ferons remarquer que cette liste ne renferme pas toutes les maisons religieuses d'hommes que contenait alors Paris. Les couvents des Célestins et de Sainte-Croix de la Bretonnerie avaient été sécularisés antérieurement par arrêts du Conseil. Le décret de février 1790 avait stipulé qu'il « ne serait rien changé, quant à présent, à l'égard des maisons chargées de l'éducation publique et des établissements de charité. » Tels étaient les hôpitaux, qui, comme celui de la Charité, étaient dirigés par les religieux ; telles les maisons des Pères de la Doctrine chrétienne, de Saint-Lazare, des Missions étrangères, de la Merci, de l'Oratoire, les Eudistes et les nouveau-convertis. En les faisant figurer sur sa liste, Expilly arrivait en 1768 au total de 2,036 religieux, qu'il répartissait ainsi :

Couvents d'hommes.	1718
Trois abbayes (St-Germain-des-Prés, St-Victor, Ste-Geneviève).	155
Quatre prieurés.	86
Hôpitaux.	64
Deux commanderies de Malte.	13
Total.	2036

Comme on a pu le voir dans le tableau précédent, le nombre des religieux avait diminué de plus d'un tiers dans un tiers de siècle. En 1790, la proportion de ceux qui restent et de ceux qui sortent varie beaucoup. Près des trois cinquièmes a déclaré vouloir cesser de vivre dans la règle. Dans certains ordres, comme ceux des Augustins et des Carmes, la majorité des restants et des sortants diffère suivant les couvents. Parmi les moines qui restent en grand nombre attachés à leur maison figurent les Chartreux, les Bénédictins anglais, les Bénédictins de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. Si dans quelques couvents la séparation s'opère par moitié ou environ, les chanoines réguliers de l'abbaye de Sainte-Geneviève, les Barnabites, les Capucins de la rue Saint-Honoré, les Carmes Billettes, les Minimes sortent presque tous. Il n'est pas de monastère où tous restent sans exception ; en revanche, on voit renoncer à leurs vœux tous les Dominicains de la rue Saint-Honoré, plus connus sous le nom de Jacobins, et tous les Cordeliers, dans les maisons desquels s'installent bientôt les deux clubs les plus fameux de la Révolution, ceux des Jacobins et des Cordeliers.

Il nous a semblé intéressant de faire connaître les revenus et les charges de ces couvents, d'après un tableau imprimé, conservé à la Bibliothèque nationale (Lk⁷ 6746). Les revenus consistaient en biens-fonds (1,320,628 fr. à Paris), non compris les menses abbatiales et biens claustraux (807,809 fr. dans la banlieue), en rentes s'élevant à

315,763 fr., enfin en dîmes et en droits féodaux. Dans les charges, portées à 1,763,357 fr., figuraient les pensions à payer aux religieux (698,500 fr.), les rentes provenant d'emprunts, les fondations à acquitter, etc.

Tableau général des produits et charges des biens des religieux établis à Paris, dressé par la municipalité, dans son département du domaine, pour la déclaration du clergé.

	Produits			Charges		
1. Augustins (Grands-).	65274	l.	11 s. 10 d.	40474	l.	s. d.
2. — de la place des Victoires.	51116	16		61680		
3. — (Petits-).	43925	19	9	39212	19	
4. Barnabites.	3126	12	6	11603	7	6
5. Bénédictins anglais.	28631	17	10	26406	12	
6. Bernardins.	25241	17	7	19751	19	6
7. Blancs-Manteaux.	31019	2	9	24417		
8. Capucins (Saint-Honoré).	15560	12		39900		
9. — (Chaussée-d'Antin).	5800			9300		
10. — (du Marais).	5879	10		16600		
11. Carmes (Billetes).	26560	10		25883	12	3
12. — déchaussés.	81151	19		88597	13	
13. — (place Maubert).	34601	9	10	21266	17	4
14. Chartreux.	151470	15	7	77730	16	3
15. Clunistes.	9613			2760		
16. Cordeliers.	41333	4	4	24941	9	
17. Saint-Denis-de-la-Châtre.	8933	5	10	6560		
18. Dominicains (rue Saint-Jacques).	43182	6		21061	19	
19. — (rue du Bac).	90078	4		59707	8	
20. — (rue Saint-Honoré).	55492	15		28614	17	9
21. Feuillants (rue d'Enfer).	9950			6003	14	8
22. — (rue Saint-Honoré).	132482	12		79328	2	4
23. Sainte-Geneviève.	180234	2	8	53520	5	9
24. Saint-Germain-des-Prés.	223328	12		169214	13	10
25. Saint-Maur (congrégation).	32802			9940		
26. Saint-Louis-la-Culture.	37133	15		33430	4	9
27. Saint-Martin-des-Champs.	179036			111863		6
28. Mathurins.	91154	15	8	27939	15	
29. Œuvre des Captifs jointe aux Mathurins.	9278	14	6	1037		
30. Minimes.	30550			30733	8	
31. Notre-Dame-de-Nazareth.	4743	7	8	22536	10	
32. Picpus.	9353	18	2	23238	15	
33. Prémontrés de la Croix-Rouge.	42315	14		31254	4	
34. — (rue Hautefeuille).	25168	13	5	12984	8	6
35. Récollets.				24000		
36. Théatins.	49289	8	4	54488		1
37. Saint-Victor (chan. réguliers).	88110	7	5	48488		15

MAISONS SÉCULARISÉES.		Produits			Charges		
1. Célestins.	146063	9	3	89493	10	4	
2. Sainte-Croix de la Bretonnerie.	37702	5	2	15388	6	7	
CONGRÉGATIONS ET COMMUNAUTÉS.							
1. Doctrine chrétienne.	35914	9	3	18329	12	9	
2. Eudistes.	135			3903	10		
3. Saint-Lazare.	182330	16	2	67115			
4. Missions étrangères.	137075	1	11	53718	6	4	
5. La Merci (rue du Chaume).	18857	9	1	2790	17		
6. — (rue des Sept-Voies).	621			33			
7. Nouveau-convertis.	9608	11	10	1252	18	3	
8. Oratoire (rue Saint-Honoré).	156068		12	92059	18	9	
9. — (rue d'Enfer).	64811		10	32800	1	2	
Total des produits.	2762176	17	7				
— des charges.	1763357	10					
Excédent des revenus.	998819	7	7				

A la suite du tableau des revenus et des charges des communautés d'hommes, il peut être utile de faire figurer le relevé du nombre des livres dont se composaient leurs bibliothèques, d'après des états des Archives nationales (M 797). Il fut dressé dans ce but, le 1^{er} mars 1791, un « État général des 162 maisons ecclésiastiques et religieuses du département de Paris. » Cet état évalue à 761,318 le nombre des livres possédés par les 82 maisons d'hommes, à 46,802 celui des livres appartenant aux 80 maisons de femmes; mais beaucoup de ces chiffres n'étaient qu'approximatifs et devaient être modifiés par des vérifications ultérieures, comme il appert par un « État des vingt-cinq maisons religieuses dont les livres sont extraits sur cartes et dont chaque article a été vérifié exactement et appelé sur les catalogues qui se trouvent assez parfaits pour servir à cette vérification. » Le total des vingt-cinq bibliothèques monte à 425,766 volumes imprimés et à 13,582 manuscrits; on évaluait à 178,881 imprimés et à 444 manuscrits celui des vingt bibliothèques dont les cartes n'étaient pas faites; enfin à 127,164 le chiffre des anciennes déclarations des treize maisons ecclésiastiques sur lesquelles les décrets n'avaient pas statué. Les livres des douze maisons religieuses situées hors Paris étaient au nombre de 35,593. L'état le plus complet est le « Recensement détaillé par formats des livres des 88 bibliothèques des maisons d'hommes ecclésiastiques et religieuses du département de Paris, fait exactement jusqu'au 30 septembre 1791. » En voici les résultats par couvents. Le chiffre des manuscrits est donné d'après l'« État des vingt-cinq maisons » dont les cartes ont été vérifiées; les chiffres, au-dessus desquels figure la désignation « selon les anciennes déclara-

1. Pensions des religieux fixées par arrêt du Conseil lors de la sécularisation.

rations », semblent indiquer que la vérification n'en a pas encore été faite.

BIBLIOTHÈQUES.	Imprimés	Manuscrits compris dans le chiffre total	Selon les anciennes déclarations
Augustins (Grands-).	18601	344	
Augustins (Petits-).	10526		
Augustins réformés (place des Vic- toires).	43102		
Barnabites.	15321		
Bénédictins anglais.			5306
Bénédictins de Cluny.	454		
Bernardins.	8813		
Blancs-Manteaux.			12921
Capucins.	3150		
Capucins du Marais.	8078		
Capucins de la rue Saint-Honoré.	20248		
Carmes Billettes.	5630		
Carmes déchaussés.	18181	262	
Carmes (Grands-).			10000
Célestins sécularisés.	14366	1045	
Chartreux.	10976		
Cordeliers.	17614		
Dominicains (rue du Bac).	14048		
Dominicains (rue Saint-Honoré).	19100	104	
Dominicains (rue Saint-Jacques).	11293	274	
Feuillants (rue d'Enfer).	905		
Feuillants (rue Saint-Honoré).	16504	183	
Frères hermites.			1300
La Merci (Pères de) (r. du Chaume).	5097		
Lazaristes.			20000
Mathurins.	5985		
Minimes.	18026		
Minimes étrangères.			15000
Nazareth (Pères de).	7243		
Oratoire.			5000
Oratoire (rue d'Enfer).			5003
Oratoriens (rue Saint-Honoré).			37750
Picpus.	11595		
Prémontrés de la Croix-Rouge.	2464		
Prémontrés (rue Hautefeuille).			1825
Pères de la Doctrine chrétienne.			20146
Récollets.	19250		
Saint-Denis-de-la-Châtre.			600
Saint-Germain-des-Prés (abbaye de).	60728	7379	
Saint-Louis-la-Culture.	8226		
Saint-Martin-des-Champs.	9512		
Saint-Victor (abbaye de).	31218		
Sainte-Geneviève (abbaye de).	61122	2013	
Théatins.			10000

Le recensement donne aussi la liste des bibliothèques des communautés religieuses des environs de Paris, qui ne rentrent pas dans notre cadre; il mentionne celles des collèges et des chapitres, en donnant seulement le chiffre des livres que possède le chapitre de Notre-Dame : 8,624. — Les chiffres de ce tableau concordent avec ceux de l'« État des vingt-cinq maisons religieuses dont les livres ont été vérifiés. » Tous deux mentionnent les chiffres suivants pour plusieurs séminaires et la Sorbonne :

Séminaire de Saint-Louis.	4745
Séminaire de Saint-Nicolas.	9515
Séminaire de Saint-Sulpice.	28664
La Sorbonne.	28204

Albert BABEAU.

INVENTAIRE SOMMAIRE

D'UN MINUTIER PARISIEN

PENDANT LE COURS DU XVI^e SIÈCLE

(1498-1600).

(Suite ¹.)

Décembre 1539 (suite). — Mise en apprentissage, pour six ans, par Michel Villaine l'aîné, laboureur, à Orly, de son fils, Michel Villaine le jeune, âgé de quatorze ans, chez Marin Macé, maître potier d'étain et bourgeois de Paris, place Maubert, qui lui fournira le gîte et le couvert et recevra un muid de vin blanc des dernières vendanges et du terroir d'Orly et 60 s. t. (27, fol. viii^{xxvi} v^o); — reprise par Laurent Lyoust, carrier, rue de Lourcines, de la vente consentie par Jean Trepperel, marchand grossier de soie et bourgeois de Paris, à Claude Hutin, de « l'une des places de terre baillées à rente pour faire maisons », de trois toises sur la rue Trepperel, moyennant 45 s. t. de rente (28, fol. viii^{xxvii}); — bail pour trois ans, sur enchères successivement portées de 100 s. t. à 6 l. t. par an, par Guillaume Pastoureau, laboureur, à Arcueil, tuteur, avec Jean Garnier, du même lieu, de Geneviève Garnier, fille de celui-ci et de feu Étienne Pastoureau, sa première femme, à Jean Garnier, de sa fille et des biens lui appartenant du chef de sa mère, à charge, en outre, de la marier (29, fol. viii^{xxviii} v^o);

1. Voir le *Bulletin* de 1893, p. 40-58, 114-136, celui de 1894, p. 39-57, 77-94, 147-184, 205-216, et celui de 1895, p. 73-85, 120-123.

— ratification par les religieux de l'abbaye de Saint-Victor de la donation à eux faite, le 22 précédent, par Antoine de Troyes, écuyer, sieur de Villefrault, d'une rente de 40 l. 10 s. t., à charge d'être nourri à l'abbaye (29, fol. viii^{xxix}) ; — reçu de six écus d'or soleil par Pierre Thomas, charron, crieur de corps et de vins, place Maubert, à Jean Ruelle, marchand de vins, Jacques Hamon, cornetier, Guillaume Bellemer, tavernier, et Guillaume du Moulin, compagnon barbier, commissaires ordonnés pour le nettoiemment de la rue Saint-Victor et ses dépendances, pour l'exercice Saint-Remy 1539-1540, pour fourniture d'un tombereau neuf (30, fol. ix^{xxi} v^o) ; — vente par Étienne Cheudieu, laboureur et marchand, à Taverny, à Aubin de l'Aulge, tonnelier, rue Saint-Victor, de dix milliers de cerceaux de châtaignier, de la forêt de Montmorency, à livrer à Taverny, moyennant 50 l. t. (31, fol. ix^{xxii} v^o) ; — reconnaissance par le vendeur précédent au précédent acheteur de 50 l. t. pour vente de cinquante-six muids et demi-muids de futaille, neuve et vieille, et pour argent prêté (31, fol. ix^{xxiii}) ; — donation par Antoine de Troyes, écuyer, sieur de Villefrault, près Amboise, logé rue Saint-Jacques, au Grand-Cerf, à l'abbaye de Saint-Victor, « en consideration de son ancien aage », de 40 l. 10 s. t. de rente sur trois maisons, sises à Amboise, à charge par l'abbaye, à laquelle il paie en outre 100 l. t., de le loger, nourrir et éclairer, mais non de le chauffer et entretenir (22, fol. ix^{xxiiii}).

Janvier 1540. — A la requête de Jacques Foucault, rubannier, rue des Gravilliers, agissant pour son fils, émancipé, François Foucault, écuyer, Barthélemy de l'Arbre, prêtre, chapelain habitué en l'église Saint-Étienne-du-Mont, rue Saint-Victor, Simon Guillemot, compagnon d'étable, rue des Anglais, âgé de trente ans, Thibault Dolet, tailleur de pierre, rue Saint-Victor, âgé de vingt-cinq ans, attestent le décès, survenu il y a huit ou neuf ans, de Louis Ruelle, fils de feu Jean Ruelle, dit Lami, âgé de huit à neuf ans, né et décédé place Maubert, maison des Trois-Haches, chez sa grand mère, Alizon Hubie, « au moyen de certaine malladie qui luy seroit survenue par la taille de la pierre, dont il estoit mallade » ; le premier témoin tenait alors, sous Jean Prévost, maître de ces écoles, les petites écoles de la paroisse Saint-Étienne, que fréquentait l'enfant ; le second témoin était alors au service de Guillaume de la Lande, marchand de chevaux, maison des Trois-Haches, il assista à l'opération et ensevelit l'enfant ; le dernier demeurait avec la sœur de la grand mère, il assista à l'opération et quand l'enfant décéda, trois ou quatre jours après, il accompagna le convoi au cimetière Saint-Étienne (1, fol. ix^{xxvii}) ; — abandon par Jean Prévost, libraire, rue des Sept-Voies, au collège de Karember, représenté par le maître principal, Yves Magnet, prêtre, d'une couche à piliers tournés, un dressoir à deux guichets, à panneaux emboutés, une table,

deux tréteaux, un banc, le tout tourné, un banc à deux coffres, fermant à clef, un coffre ferré, de cinq pieds, à panneaux emboutés, une table ronde à un coffre fermant à clef, le tout en chêne, d'un lit garni de plume, une couverture rouge et un ciel de sarge, rouge et vert, pour s'acquitter tant de ce qu'il devait encore de trois termes arriérés du loyer de sa maison, soit 20 l. 5 s. t., que d'une reconnaissance de 9 l. t., en date du 18 mars 1539 (3, fol. 1xxxiij v°); — mise en apprentissage, pour quatre ans, par Jacques d'Artois, voiturier par terre, à Saint-Germain-des-Prés, près l'église Saint-Sulpice, de son fils, Adam d'Artois, âgé de treize ans, chez Jean Catel, libraire et relieur de livres, rue Saint-Nicolas-du-Chardonnet, qui lui fournira le gîte et le couvert et recevra 20 s. t. (4, fol. 1xxxiii v°); — mise en apprentissage, pour deux ans, par Denise Colinet, veuve de Jacques Plumion, libraire, au Mont-Saint-Hilaire, de son fils, Guillaume Plumion, âgé de quatorze ans, chez Noël Guyton, libraire et relieur de livres, rue des Sept-Voies, près le collège de Reims, qui lui apprendra son état ainsi que la fabrication de l'encre d'imprimerie, lui fournira le gîte, le couvert, une paire de chausses, de drap blanchet, un pourpoint de futaine, une paire de souliers, le tout neuf, et lui paiera 10 l. t. (5, fol. 1xxxiiii v°); — marché entre Jean Colas, maître des basses-œuvres, rue de Sacalie, et Jean Joli, même profession, rue du Puits-de-Fer, à Saint-Marcel, d'une part, et Yves Magnet, prêtre, maître principal du collège de Karember, pour la vidange d'une fosse, au collège, le transport des matières dans une contre-fosse, à creuser par les maîtres des basses-œuvres dans le jardin du collège, et la réparation des dégradations qui auront été faites à la maçonnerie de la fosse; l'opération, dont la date sera signifiée par le principal huit jours auparavant, devra être achevée en huit jours; prix : 37 s. 6 d. t. la toise cube, dont 45 s. payables le lendemain du commencement du travail, 20 s. pendant l'opération et le reste aussitôt l'achèvement (7, fol. 1xxxiiii v°); — bail, pour quatre ans, par Jean Coutant, procureur au Châtelet, rue Galande, près la place Maubert, à Michel Laloyau, jardinier, rue du Temple, d'une maison, occupée par plusieurs locataires, cour et jardin, rue des Petits-Champs, moyennant 70 l. t. par an et aux conditions suivantes : mener un train honnête, entretenir les allées du jardin, planter autour des haies des allées des rosiers muscats et autres, compléter, dans l'allée du milieu, qui n'aura que deux pieds de large, les groseilliers, framboisiers et rosiers qui s'y trouvent; le preneur jouira du revenu du parterre et du verjus; le bailleur prendra les fruits des arbres et aura la jouissance du jardin pour aller s'y « esbatre » ou y conduire ou envoyer qui bon lui semblera; « et si fera led. preneur du houbelon et des rousiers muscatz pour faire umbraige à la gallerie dud. jardin »; le bail sera résiliable en cas de non paiement ou de plainte des voisins (8, fol. 1xxxvi v°);

— marché entre Pierre Moisy, voiturier par terre, près le port de la Tournelle, et Jean Marchand, Jean Le Juge le jeune, boucher, et Pierre Goujon, serrurier, tous bourgeois de Paris, commissaires *ad hoc*, pour le nettoiemment, pendant l'année 1540, du quartier de la place Maubert, depuis la porte Bordelle, en descendant jusqu'à la maison de la Bergerie, rue Saint-Julien-le-Pauvre, près le carrefour Saint-Séverin, compris le reste du carrefour jusqu'à la rue Saint-Jacques, à l'exception des maisons faisant les deux coins du carrefour vers les Chapelets; plus le Pavé, jusqu'au logis du Fer-de-Cheval compris, la rue des Prêtres, le cloître ancien de Sainte-Geneviève et ses dépendances du côté du quartier Maubert, les rues des Amandiers, Traversaine, des Noyers, Saint-Victor, de Bièvre, Perdue, d'Amboise, de la Bûcherie de Petit-Pont, des Trois-Portes, des Rats, au Feurre et ruelle Saint-Blaise; on fournit à l'entrepreneur deux tombereaux, qu'il ne devra employer qu'au nettoiemment; prix: 240 l. t., payables par douzièmes (9, fol. 1x^{xxvii}); — marché entre Étienne Bardon, messenger ordinaire de la duchesse de Ferrare, rue du Bon-Puits, près la rue Saint-Victor, et Jacques Bonnet, secrétaire de M. de Lavour, rue de Bièvre, pour le port d'urgence d'un paquet de lettres à remettre à la duchesse de Ferrare et à elle adressées en partie, et le port de la réponse; le messenger partira ce jour-même; prix: 30 l. t. (9, fol. 1x^{xxvii} v°); — don par Jacques de Clermont, tanneur, rue Censier, à Claude de Clermont, son fils, écolier, au collège de Navarre, d'une créance de 110 s. t. à recouvrer sur Guillaume Cauvain, ancien serviteur de Jacques de Clermont, qui en a passé reconnaissance le 21 décembre 1528, « ces don et transport faictz pour la bonne et vraye amour naturelle que led. Jacques de Clermont a aud. Claude..., ad ce qu'il ait myeulx de quoy vivre et soy entretenir à l'estude... » (15, fol. 11^{vi} v°); — vente par Michel Lendière, mercier, à Niort, près Lassay, à Mathelin Geoffroy, même profession, à Chartres, près les Halles, et à Jacques Papenel, même profession, à Beaurepaire, au diocèse de Reims, de 28 l. t. de marchandise; Michel Lendière est chargé de vendre dans l'année, au compte des preneurs, cette marchandise et telle autre que ceux-ci lui remettront à cet effet; les preneurs paieront les frais de leur commissionnaire et lui fourniront une toque neuve de 7 s. 6 d. t., une paire de chausses de 10 s. t. et une paire de souliers semelés, tout neufs; le règlement de l'affaire se fera à Chartres (15, fol. 11^{vi} v°); — convention entre Guillaume Regnault, brasseur, grand rue Mouffetard, Jean Busson, couturier, à l'abreuvoir « Pepin », Jean Héron, boulanger, rue Neuve-Saint-Victor, Guillaume du Croq, boulanger, à Notre-Dame-des-Champs, Pierre Guérin, praticien en cour laye, rue de la Tannerie, d'une part, et Hugues Gervaise, boulanger, au faubourg Saint-Victor, d'autre part: les premiers s'engagent à fournir au second, dès que sa femme sera accouchée d'un

garçon, cinq pots d'étain, pesant chacun trois livres et demie et demi quarteron et contenant une pinte, façon d'argent, pleine de sel blanc, ou, s'il est possible, de « meige » ; à porter ces pots, tout ouverts, de la maison de Hugues Gervaise à l'église où l'enfant sera baptisé et de l'église à la maison, en ayant à leur bonnet un bouquet de la saison, de 3 d. t., fourni par le père ; celui-ci aura à obtenir l'autorisation de faire jouer un tambourin de suisse et un fifre, fournis par les autres, à qui Hugues Gervaise remet à cet effet 46 s. t. ; au repas qui suivra le baptême et auquel assisteront le tambourin et le fifre, le père fournira deux quarts de vin, un chapon rôti et du pain à discrétion ; il devra, d'autre part, prévenir l'un des contractants du moment du baptême deux heures auparavant (15, fol. 116viii) ; — mise en « serviteur et alloué », pour un an, par Antoine Tamisier, bourgeois de Toulouse, rue de la Dorade, logé à la Pomme-de-Pin, rue des Noyers, de son frère, François Tamisier, âgé de seize ans, chez Philippe Féret, drapier, chaussetier, bourgeois de Paris, place Maubert, qui lui fournira le gîte et le couvert et recevra douze écus d'or soleil (19, fol. 116iiii v°) ; — location, pour un an, par Jean Trepperel, grossier de soie, bourgeois de Paris, rue de la Vieille-Draperie, à Bertin Bec, serviteur et facteur de François Minard, bourgeois de Lyon, d'une chambre et d'une garde-robe, en sa maison, moyennant 30 l. t. (20, fol. 116v v°) ; — mise en apprentissage, pour huit ans, par Guillaume Benoist, boucher, rue du Puits-de-Fer, à Saint-Marcel, et Marion Doineau, sa femme, veuve en premières nocces de Pierre Quatrabœufs, de leur fille et belle-fille, Gillette Quatrabœufs, âgée de douze ans, chez Nicolas Le Fèvre, gantier, près l'horloge du Palais, qui lui fournira le gîte et le couvert et l'entretiendra (21, fol. 116vii) ; — engagement, pour un an, de Robert Mallard, compagnon « esteufvier », entre les portes Saint-Jacques et Saint-Marcel, âgé de seize ans, chez Jean Couldray, maître « esteufvier », à Saint-Marcel, qui lui fournira le gîte et le couvert, une chemise de 4 s. t. et lui paiera 4 l. t. ; Robert Mallard devra faire, chaque jour ouvrable, trois douzaines de « fonceaulx d'esteufz » ou sacs de balles pour le jeu de paume ; il sera payé 12 d. p. pour chaque double douzaine en plus, mais devra abandonner à son maître la moitié du gain qu'il fera, le cas échéant, aux jours de fête (21, fol. 116vii v°) ; — arrangement entre Pierre Chupin, libraire, rue du Foin, et Philippe Rube, cordonnier, près le boulevard de la porte Bordelle : celui-ci ayant acquis, non, d'après lui, par une vente pure et simple, mais à titre de bail à rente, de Nicolas Maheut, barbier, rue du Foin, cousin de Pierre Chupin, une maison, grand rue Mouffetard, entre celle de Fouquet de Puissance et la rue « qui tend, par dessus les fosses, de la porte Bordelles à la porte Saint Jacques », aboutissant sur les fossés, Pierre Chupin réclamait l'immeuble, par retrait lignager et proximité de lignage ; finalement, Philippe Rube demeure paisible possesseur,

moyennant 50 l. t. (23, fol. 111x); — reçu par Claude Vauquet, maître paveur à Paris, demeurant à Charenton, de 60 s. t. à Marin Macé, potier d'étain, bourgeois de Paris, place Maubert, agissant à la fois en son nom, comme tuteur de Catherine Beaulé, fille de feu Guillaume Beaulé et de feue Raouline Grégoire, et au nom de son beau-père, Antoine Grégoire, mêmes profession et qualité, pour pavage, par ordonnance de justice, au droit de la maison de l'Image Saint-Antoine, place Maubert, d'une surface de six toises et demie, à raison de 5 s. p. la toise pour façon, fourniture d'un demi-cent de carreau neuf, 35 s. t., et d'un tombereau de sablon, 2 s. 6 d. t. (24, fol. 111v); — marché entre l'abbaye de Saint-Victor et Thomas Drouet, carrier, au faubourg Saint-Jacques, et Jean Roussel, dit Raoulin, même profession, rue de Montorgueil, pour l'exploitation d'une carrière, appartenant à l'abbaye, sise entre le chemin des Bas-Tréant(?) et celui de Copeaux, à Ivry : les carriers devront assurer la solidité du ciel de la carrière et prévenir les fontis, entretenir le chemin donnant accès à l'intérieur, assurer un chargement facile et y prêter la main ; ils recevront 8 l. t. par cent chariots de moëllon, 5 s. 6 d. t. par chariot de carreau, tant « sangle » que double, 5 d. t. par pied de pierre au pied, 4 d. t. par pied de libage, pavé et marche ; l'abbaye leur remet deux mails, deux pinces, deux pioches, une laye, un têt et quatre coins, le tout en fer ; l'une des parties, désirant rompre l'engagement, devra prévenir l'autre huit jours à l'avance (26, fol. 111v); — mise en apprentissage, pour quatre ans, par François Lamiral, manouvrier, à Saint-Marcel, sur le Pont-aux-Tripes, de son fils, Louis Lamiral, âgé de seize ans, chez Gervais Harnieu, fourbisseur et garnisseur d'épées, rue Galande, près la place Maubert, qui lui fournira le gîte, le couvert et la chaussure (26, fol. 111v); — mise en apprentissage, pour huit ans, par Claude Piet, veuve de Adrien de la Place, tailleur de robes, rue de la Parcheminerie, de sa fille, Anne de la Place, âgée de quatorze ans, chez Jeanne Mamineau, coquillière, place Maubert, qui lui fournira le gîte et le couvert, l'entretiendra et lui paiera 10 l. t. (26, fol. 111v); — mise en apprentissage, pour trois ans, par Denis Gouland, laboureur de vignes, au pont de Charenton, de Romain Maucors, son beau-frère, âgé de seize ans, chez Claude Vauquet, paveur à Paris, demeurant au pont de Charenton, qui lui fournira le gîte et le couvert et recevra 6 l. t. (27, fol. 111v); — Robert Verel, Henry Lescolier, Thomas Cavelier, imprimeurs, et François Maligot, doreur de livres, rue des Carmes, maison de la Corne-de-Dain, dépendance du collège des Lombards, consentent à évacuer à Pâques les locaux qu'ils occupent, au profit de François Vergnier, tavernier, qui les avait ajournés aujourd'hui même et qui se désiste (29, fol. 111v).

Février. — Marché entre Jean Pallier, imprimeur de livres, cour

d'Ablon, à Saint-Marcel, et Guillaume de Bouys, même profession, rue Saint-Hilaire, pour la fourniture par Jean Pallier d'« ung cent livres de *Saint Thomas sur les epistres Saint Paoul*, imprimez par led. Pallier, bien et deuement faictz et imprimez, en blanc, qu'il a venduz... au pris de treize cens de fucillés imprimez tant d'ung costé que d'aulture... la somme de trente sept solz six deniers tournoys, en fournissant par led. du Bouys du pappier ou argent pour ce faire... » ; la livraison et le paiement se feront au fur et à mesure de l'avancement du travail, qui devra être achevé pour la Saint-Jean au plus tard (1, fol. xi^{xxii}) ; — mise en apprentissage, pour quatre ans, par Georges Le Roy, manouvrier, grand rue Mouffetard, de son fils, Jean Le Roy le jeune, âgé de quinze ans, chez Jean Le Roy, tonnelier, rue Mouffetard, son cousin, qui lui fournira le gîte et le couvert (1, fol. xi^{xxii}) ; — bail, pour un an, par Guillaume Soulié, bonnetier, rue Mouffetard, à Jean Moireau et Nicolas Piedferrat, carriers, même rue, d'une carrière s'ouvrant dans un terceau de vigne, sise au terroir de Saint-Jean-de-Latran, lieu-dit Chassegay, tenant en haut à Simon de Colines et en bas au chemin des Chassegay, à charge par les preneurs d'abandonner au bailleur la moitié du produit de la vente des pierres au pied, marche, pavé, haut liais et moëllon extraits (1, fol. xi^{xxii} v°) ; — marché entre Jean Charles, laboureur et marchand, au moulin du Lys, paroisse de Dannemarie-lez-Melun, et Dominique Naulot, marchand de bois, bourgeois de Paris, pour la fourniture de quarante milliers de bûche, deux tiers bourrées, le reste cotterets, à compter onze cents pour mille et deux cents en sus pour le vin de marché ; prix : 290 l. t. ; à livrer à Farcy ou autre port chargeable en aval, moitié à la Saint-Remy, moitié à la Saint-Martin ; si les bois du chapitre de Notre-Dame de Melun donnaient une coupe plus abondante, l'excédent en serait vendu au preneur aux mêmes conditions (4, fol. xi^{xxiii} v°) ; — testament de Jean Tousson, marchand, bourgeois de Paris, rue du Pavé : « eslit sa sepulture en l'eglize des Carnies, en sa chapelle qu'il a faict faire, dedans le tumbeau d'icelle, et que son corps soit emplombé » ; legs de 20 l. t. aux Carmes, « à la charge de faire troys petites ymaiges ou hault de sad. chappelle » (4, fol. xi^{xxvi}) ; — marché entre Jean Blée, charpentier de la grande cognée, bourgeois de Paris, rue de Bièvre, et Jean Ryoust, mercier, à l'enseigne de la Couronne, devant l'horloge du Palais, pour l'exécution du devis inséré dans l'acte : construction d'un corps d'hôtel, de trois toises de large sur dix pieds de profondeur, rue Saint-Denis, près Saint-Magloire, propriété de Mathurin Esblineau et Jean Ryoust ; prix : 162 l. 5 s. t. (5, fol. xi^{xxvii}) ; — bail de son prieuré, pour six ans, par Jacques Ragot, prieur commendataire de Saint-Pierre de Liancourt, au diocèse de Rouen, demeurant au collège de Navarre, à Robert Hamelot, prêtre, curé de Liancourt, moyennant 200 l. t. par an

(6, fol. x^{xxviii} v^o); — vente par Philippe Rube, cordonnier, grand rue Mouffetard, près la porte Bordelle, et François de Vaucousent, même profession, grand rue Saint-Marcel, ce dernier n'agissant que comme caution du premier, à Zacharie du Gast, docteur en la Faculté de décret, au collège de Coquerel, de 6 l. t. de rente sur la maison de Philippe Rube, moyennant 72 l. t. (6, fol. x^{xxix} v^o); — mise en apprentissage, pour trois ans, par Denis Versault, laboureur, à « Cretenay » (sans doute Crisenoy), paroisse de Champeaux, de son fils, Guillaume Versault, âgé de quatorze ans, chez Jean de la Carpenterie, bonnetier, grand rue Mouffetard, qui lui fournira le gîte et le couvert et recevra trois écus d'or soleil (6, fol. x^{xxx} v^o); — mise en apprentissage, pour trois ans, par Jean Prunier, prêtre, à Hodenc-en-Bray, agissant en son nom et au nom de Jean Syoust l'aîné, laboureur, à Armenières, de leur fils et neveu, Jean Syoust le jeune, âgé de quatorze ans, chez Guillaume Chaudemanche, menuisier, au faubourg Saint-Jacques, hôtel des Papegaux, qui lui fournira le gîte et le couvert et recevra 45 s. t., somme dont Jean Pommier, menuisier, au faubourg Saint-Victor, se porte garant (8, fol. x^{xxxiii}); — vente par Pierre Tarlant, apothicaire et épicier, au Clos-du-Chardonnet, rue Saint-Médard, à Andri Dupont, « esteufvier », au même Clos, devant le moulin à vent de Saint-Victor, de la moitié d'un terrain, de six toises de large, rue Trepperel, par lui acheté de Jean Trepperel, bourgeois de Paris, au prix de 75 s. t. de rente; cette vente faite moyennant 6 l. 15 s. t., l'acquéreur devant acquitter les charges et payer notamment 37 s. 6 d. t. de rente au premier vendeur (9, fol. x^{xxxiii} v^o); — mise en apprentissage, pour quatre ans, par lui-même, de Jean Bardin, âgé de dix-huit ans, originaire de Loches, chez Alexandre Beaujouan, fondateur de lettres, rue du Bon-Puits, qui lui fournira le gîte et le couvert et lui paiera 12 l. t. (9, fol. x^{xxxiiii}); — marché entre Jacques Léger, menuisier, à Saint-Marcel, rue des Postes, près la porte de l'Arbalète, et Jean Daubenton et Jacques Lécuyer, marguilliers de l'église Saint-Médard, pour la façon d'« ung revers de menuyserye, qui sera taillé par dehors, à clere voye et anticque, ouquel y aura deux poteaux tournez en balustre, qui seront enrichiz de fueille d'anticque... sur le banc de l'oeuvre et fabricque et où l'on a acoustumé mettre les reliques, de la longueur de la cloyson du doucliel dud. banc... »; à livrer pour la mi-carême; prix : 8 l. t. (9, fol. x^{xxxiiii}); — reconnaissance de 97 l. 15 s. t. par Pierre Hénault, teinturier, grand rue Saint-Marcel, à Gautier Regnault, boulanger, grand rue Mouffetard, pour vente de dix muids de vin, pris parmi cinquante muids déposés dans un cellier de l'hôtel d'Orléans, à Saint-Marcel, « à paier si tost et incontinent qu'il y aura orgues prestes et accordées pour jouer en l'eglize dud. Saint Medard, de la vailleure de cent escuz d'or soleil pour le moins, et non plus tost ne autrement, lesd.

orgues appartenant à lad. eglise » ; engagement par le débiteur de sa maison du Pont-aux-Tripes et de son ouvroir à teinture, sis derrière la maison, entre les deux bras de la Bièvre, tenant d'un côté et aboutissant à cette rivière (12, fol. xi^{xxvi}) ; — vente par Yves Magnet, prêtre, maître principal du collège de Karembert, y demeurant, à Gilles Baret, charpentier de la grande cognée, au boulevard de la porte Bordelle, d'un terrain et jardin, de trois toises de large sur rue, largeur réduite au fond à deux toises quatre pieds, rue Sainte-Genève, près la porte Bordelle, moyennant 60 s. t. de rente et à charge de construire avant la Saint-Jean ; en cas de mise en vente de l'immeuble, le vendeur actuel ou ses ayant cause auront la préférence, à égalité d'offres (13, fol. xi^{xxviii}).

ERN. COYECQUE.

(A suivre.)

LE PRÉVOT DES MARCHANDS DE PARIS JEAN JOUVENEL

POSSESSEUR DE FIEFS A MARLY-LA-VILLE.

Un manuscrit conservé aux archives départementales de Seine-et-Oise permet de compléter sur un point le savant ouvrage que M. Louis Batiffol a récemment publié sur *Jean Jouvenel*, prévôt des marchands de Paris¹. C'est un inventaire informe des titres anciens de Marly-la-Ville², dressé au xviii^e siècle, qui porte la cote E 1518³. Parmi les nombreux actes qu'il énumère, beaucoup, et des plus intéressants, ont malheureusement disparu, et l'analyse consignée sur le manuscrit est la seule indication qui nous en révèle sommairement le contenu.

Tel est précisément le cas pour les documents qui établissent que, dans les premières années du xv^e siècle, *Jean Jouvenel* était devenu possesseur de fiefs à Marly-la-Ville, fiefs connus sous les noms de *fief d'Amont* et *fief d'Aval*, et que ces fiefs appartinrent ensuite à l'un de ses fils, *Jacques Juvénal des Ursins*, archevêque de Reims⁴, qui les donna plus tard à son frère *Michel*⁵. Puis les fiefs passèrent entre les

1. Louis Batiffol, *Jean Jouvenel, prévôt des marchands de la ville de Paris* (1360-1431). Paris, 1894, in-8°.

2. Marly-la-Ville, Seine-et-Oise, arr. de Pontoise, cant. de Luzarches.

3. Titres de famille, fonds *Lallemant de Nantouillet*, E 1517-E 1672.

4. Jacques Juvénal des Ursins, archevêque de Reims, 1444-1449. Voir L. Batiffol, *op. cit.*, p. 3 et 186.

5. Michel Juvénal des Ursins, né en 1409. *Ibid.*, p. 186.

maines de *Louis Juvenel des Ursins* et de messire *Jean Juvenel des Ursins*, seigneur de Roissy en France¹. Il importe donc de tirer de l'oubli, en les transcrivant, ces mentions, que la disparition des titres originaux rend doublement précieuses.

4 mai 1407 et 24 février 1447.

*Fief d'Aval, scis à Marly, reconnu mouvant de Dampmartin*².

Copie collationnée par notaires, le 15 juillet 1534 :

D'un acte de foy et hommage fait à Charles, sire de la Rivière, comte de Dampmartin, par M^e *Jean Jouvenel*, avocat du Roy au Parlement de Paris, d'un fief sciant à Marly et au terroir dudit lieu, par luy acquis nouvellement et ayant appartenu à Mahy [Mathieu] de Chaumontel³ père et à Mathieu de Chaumontel fils, et auparavant à feu M^{me} La Chièse, jadis femme de messire Robert de Launay, dit le Gallois, dame de Villeron⁴, tenu en fief dudit seigneur à cause du château de Dampmartin ;

Ensuite, d'un autre acte de foy et hommage fait à messire Antoine de Chabannes, comte de Dampmartin, par *Michel Juvenel des Ursins*, du susdit fief à luy donné par messire *Jaque Juvenel des Ursins*, archevesque de Rheims, son frère, cy-devant possédé par messire *Jean Juvenel des Ursins*, leur père, seigneur de Tresnel⁵.

14 juillet 1427.

Fief des Gelées.

Acte par laquelle Jean Giffard déclare que, cinq ans auparavant, il a donné et donne à André Giffard, son fils, les héritages cy-après, au terrouer de Marly-la-Ville, savoir quatorze arpens et demy ou environ de terre labou-rable, lieu dit les Belliande, tenant..., d'autre par[t] aux ayans cause de mes-sire *Jean Juvenel*.

24 juin 1453.

Fief des Gelées.

Aveu et dénombrement fourny à messire Jean de Chastillon, seigneur de Marly-la-Ville, par Jean de Bailly, greffier de la chambre du Trésor, au nom et comme procureur de Jaquelot, sa mère, veuve de Nicaise de Bailly, de quatorze arpents de terre labourables, au terroir de Marly, au lieu dit le Behendre, tenantes..., d'autre part aux ayants cause de messire *Jean Jouvenel*.

6 décembre 1461.

Fief des Muleaux.

Reconnaissance devant notaire de Adenée Mullotel, laboureur à Marly-la-Ville, d'avoir acquis depuis peu, de M^e Denis de Dampmartin, un petit

1. Roissy, Seine-et-Oise, arr. de Pontoise, cant. de Gonesse.

2. Dampmartin, Seine-et-Marne, arr. de Meaux, ch.-l. de cant.

3. Chaumontel, Seine-et-Oise, arr. de Pontoise, cant. de Luzarches.

4. Villeron, Seine-et-Oise, arr. de Pontoise, cant. de Luzarches.

5. Trainel, Aube, arr. et cant. de Nogent-sur-Seine. Voir L. Batiffol, *op. cit.*, p. 172-175.

fief au terroir de Marly-la-Ville, contenant neuf arpents et un quartier de terre ou environ, en deux pièces..., sçavoir sept arpents et demy quartier..., plus deux arpents et demy quartier au lieu dit le Périer¹, tenants d'une part à M^e Michel Jouvenel.

18 décembre 1492.

Fief des Muleaux.

Aveu fourny par Adam Mulau, dit Gary, laboureur à Marly-la-Ville, à messire Jean Budé², seigneur dudit lieu, d'un fief mouvant de Marly, contenant neuf arpens et un quartier de terre ou environ..., tenants... d'une part à M^e Louis Juvenel des Ursins...

8 octobre 1517.

Fief des Muleaux.

Par-devant Thomas L'Ane, tabellion juré à Marly-la-Ville, Nicolas Mullau, marchand et laboureur à Vilène³ près Belloy⁴, donne avœux d'un fief..., sçavoir sept arpents et demy quartier au lieu dit le Passage de messire Jean l'Hermite⁵..., deux arpents et demy au lieu dit le Poirier, tenant... d'autre part à Juvenel...

28 avril 1534.

Fiefs d'Amont et d'Aval.

Acquisition de la directe féodale sur les *fiefs d'Aval* et *d'Amont*, à Marly, prétendue par le comte de Dampmartin. Reconnaissance de directe et hommage par le seigneur de Marly au comte de Dampmartin.

Copie simple et non signée⁶ d'un contrat passé devant Le Moine et Palanquin, nottaires au Châtelet, par lequel messire Philippe de Boullainvilliers,

1. Ce lieu dit est porté au cadastre de la commune de Marly-la-Ville (1820), section A, deuxième feuille.

2. Jean Budé, père de Guillaume Budé.

3. Villaines, Seine-et-Oise, arr. de Pontoise, cant. d'Écouen.

4. Belloy, Seine-et-Oise, arr. de Pontoise, cant. de Luzarches.

5. L'une des rues de Marly-la-Ville porte encore le nom de : rue et ancien passage de messire Jean l'Ermite.

6. La liasse E 1574 renferme une copie du contrat dont il s'agit, contrat reçu par « Claude Le Moyne et Philippes Palanquin » et passé entre « messire Philippes de Boullainvilliers, chevalier, conte de Dampmartin et de Faulquembergue..., et dame Françoise Danjou, son espouze, » d'une part, « noble homme et saige maistre Guillaume Budé, » d'autre part, pour mettre fin à un différend relatif à « la seigneurie directe, teneure et mouvance féodal des fiefs ou fief, leurs appartenances et dépendances, qui furent et appartindrent anciennement aux Juvenels des Ursins, seigneurs de la Chapelle-Gaultier, et dernièrement à maistre Loys Juvenel des Ursins, conseiller du Roy nostredit seigneur en sa court de Parlement, assis audit Marly-la-Ville, vulgairement nommez de présent les *fiefs* ou *fief d'Amont* et *d'Aval*; lesquels fiefs ou fief se consistent en droicts seigneuriaux, censives, rentes de grain et poullailles, justice sur iceulx et en plusieurs pièces de terres assises au terroir dudit Marly et des environs. »

chevalier, comte de Dampmartin, et dame Françoise Danjou, son épouse, d'une part, et le sieur Guillaume Budé¹, seigneur de Marly-la-Ville, d'autre part, par lequel sur le différent prest à mouvoir entre eux au sujet de la seigneurie directe et mouvance féodale du fief ou des fiefs, appartenances et dépendances ayant anciennement appartenu aux *Juvenel des Ursins*, et en dernier lieu à messire *Louis Juvenel des Ursins*, conseiller au Parlement, assis audit Marly-la-Ville, vulgairement nommés alors les *fiefs* ou *fief d'Amont* et *d'Aval*, consistans en droits seigneuriaux, censives, rentes de grains et poulailles, justice en iceux et en plusieurs pièces de terres scizes au terroir de Marly et des environs, ledit sieur Budé maintenant que la directe tenure et mouvance féodale luy en appartenoient entièrement à cause de sa seigneurie de Marly, qu'il tient en foy et hommage du Roy, et de la plus grande partie desquelles il étoit alors et d'ancienneté en jouissance paisible, ledit sieur compte de Dampmartin et son épouse maintenant, au contraire, qu'ils y avoient part et portion à cause de leur compté de Dampmartin; pour terminer lequel différend lesdits sieurs compte de Dampmartin et son épouse transportent et délaissent, avec garantye de tous empêchemens procédans de leur faits et promesses seulement, audit seigneur de Marly, tout et tel droit, par[t] et portion, noms, raisons, poursuites, querelles et actions tant directes, utiles, que autres qu'ils auroient et avoient, pouvoient et pourroient avoir, à quelque cause que ce soit, en laditte directe seigneurie, tenure et mouvance féodale desdits *fiefs* ou *fief d'Amont* et *d'Aval*, leurs appartenances et dépendances..., pour estre lesdits fiefs ou fief entièrement tenus et mouvans en foy et hommage dudit seigneur de Marly, à cause de sadite terre et seigneurie de Marly, mouvante du Roy à cause de sa châtellenie de Gonesse²...

25 février (1534) 1535 (n. st.).

Acquisition de la directe sur les *fiefs d'Amont* et *d'Aval*, à Marly, qui appartenoit aux seigneurs de Roissy.

Par-devant les mesmes nottaires, donation entre vifs par messire *Jean Juvenel des Ursins*, seigneur de Roissy en France, audit messire Guillaume Budé, seigneur de Marly, [de] tout et tel droit de seigneurie directe, tenure et mouvance féodale que ledit sieur des Ursins, à cause de sa seigneurie de Roissy, tenue et mouvante du Roy à cause de sa seigneurie et châtellenie de Gonesse, a et peut avoir du *fief d'Aval*, scis audit lieu de Marly-la-Ville, consistant en justice, censive, rente, droits seigneuriaux, terres, prez et autres appartenances, de la plus grande partye des terres, domaine et justice sur iceux dépendants et mouvans, duquel *fief d'Aval* ledit sieur de Marly estoit lors détenteur, propriétaire et possesseur, par acquisition qu'il en a fait dudit sieur des Ursins, et de l'autre partie, ensemble du *fief d'Amont*, M^e Adam Lormier, greffier-commissaire au Châtelet, est détenteur, et desdites censives, rente, volailles et autres revenus dépendants et mouvans dudit *fief d'Aval*, et justice sur iceux tel qu'avoit et dont jouissoit cy-devant ledit sieur des Ursins, seigneur de Roissy, est détenteur Guillaume de Meaux, sieur du fief

1. Guillaume Budé, né en 1467, mort en 1550.

2. Gonesse, Seine-et-Oise, arr. de Pontoise, ch.-l. de cant.

Maillard, demeurant à Marly, par acquisition qu'ils en ont fait dudit seigneur de Roissy. Donne en outre ledit sieur des Ursins audit sieur de Marly la seigneurie directe, tenure et mouvance féodale de tous les autres fiefs généralement qui sont, peuvent ou pourroient être tenus et mouvans de luy audit lieu et terroir de Marly et tenus en plein fief du Roy à cause de sa châtellenie de Gonesse, dont la terre de Marly est mouvante; ladite donation faite pour corroborer le droit que ledit sieur de Marly avoit et prétendoit avoir en ladite seigneurie directe, tenure et mouvance féodale dudit *fief d'Aval*, tant à cause de sadite seigneurie de Marly que par transport à luy fait par le sieur comte de Dampmartin et la dame son épouse.

Quelques pièces d'un dossier figurant, dans le même dépôt, sous la cote E 1574¹ fournissent, à propos de ces dernières mutations, des renseignements précis qu'il convient de résumer.

Le 3 février (1533) 1534 (n. st.), « noble homme et saige maistre *Jehan Juvenel des Ursins*, seigneur de Roissy en France, » fait un échange avec « noble homme Guillaume de Meaulx, escuier, viconte de Bretenay en Champaigne, demourant à Marly-la-Villè, » auquel il cède « tous telz droitz de justice, rentes et censives, tant en deniers, grains, chappons et poulailles qui luy pevent compecter et appartenir à cause des *fiefz d'Amont* et *d'Aval*, appartenant audict des Ursins, situez et assis à Marly-la-Ville et ès environs². »

Le 23 févriér (1534) 1535 (n. st.), le même « maistre *Jehan Juvenel des Ursins*, » seigneur de Roissy en France, vend à Guillaume Budé, « seigneur de Marly-la-Ville en France, conseiller du Roy nostre seigneur et maistre des requestes ordinaire de son hostel, aussi maistre de sa librairie, » la quantité de « soixante-cinq à soixante-six arpens de terre ou environ en plusieurs pièces, estans des appartenances du *fief d'Aval*, assis audict lieu de Marly, lesquelles Thomas Tieffé et la vefve feu Pollet-Tieffé tiennent à présent à tiltre de ferme dudict des Ursins, avecques toute la justice que iceluy des Ursins a et peult avoir en et sur icelles terres, à luy appartenans de son propre comme il a assermé. » Ces pièces sont situées aux lieux dits : « la Cousture-de-Victry, » « la Croix-Neufve, » « le Périer, » « la Plusse, » « Hapay, » « les Groseliers, près Hérivault, » « la Bonne, » « la Vigne Robert de Lestre, » « Vaulambert, » « Nouveaulx-Rotis, » « Vierre, » « Hadeneval, » « au Suel, » « aux Loges, » « Hadeval, » « le Champ Richard, » « les Beufzhendres, » « la Longueygnolle, » « au Pommerel, » « au Foucarnoul » et au « Trou-de-Louvres; » le « *fief d'Aval* et terres dessus déclairées sont tenez et mouvans en foy et hommage de monseigneur le conte de Dampmartin, d'iceluy seigneur de Marly ou d'autre³. » Cette vente est faite moyen-

1. Liasse composée de onze pièces, papier, et neuf pièces, parchemin, se rapportant aux années 1534-1551.

2. Une pièce, parchemin.

3. Il est à remarquer que tous ces lieux dits figurent sur les terriers du xvi^e siècle cotés E 1602-1607 et qu'un certain nombre d'entre eux sont portés au cadastre de 1820. C'est ainsi que l'on trouve mentionnés au terrier dit de 1551 (E 1603) les lieux dits : « Hadeneval, » fol. 12; « Foucarnoul, » fol. 12; « la Plusse, » fol. 19; « les Beuhendrix, » fol. 19; « la Cousture-

nant le prix de 2,200 livres tournois, payées comptant, et à raison duquel le seigneur de Marly « quicte ledict des Ursins des droictz et prouffictz de relief ou reliefz qu'il luy pourroit et peult devoir à cause du *fief d'Amont*, aussi assis audict Marly, appartenant à iceluy des Ursins, saisy par ledict sieur de Marly, pour raison desquelz droictz ilz estoient et sont en procès par-devant M. le prévost de Paris ou son lieutenant^{1...} »

Le 25 février (1534) 1535 (n. st.), « noble homme M^e Jehan Juvenel des Ursins, sieur de Roissy en France, » fait donation à Guillaume Budé, seigneur de Marly-la-Ville, de « tout tel droict et seigneurie directe, teneure et mouvance féodal que icelluy des Ursins, sieur de Roissy... a et peult avoir du *fief d'Aval*, assis audit lieu de Marly-la-Ville, lequel *fief d'Aval* se consiste en justice, censives, rentes, droictz seigneuriaux, terres, prez et aultres appartenances, de la plus grand partie des terres, dommaines et justice sur iceulx, deppendans et mouvans, duquel *fief d'Aval* icelluy sieur de Marly est à présent détempteur.... par acquisition qu'il en a faicte dudict des Ursins, sieur de Roissy, donateur, et de l'autre partie, ensemble du *fief d'Amont*, M^e Adam Lormier, commis greffier. commissaire et examinateur dudit Chastellet, est détempteur; et desdites censives, rentes, volailles et aultre revenu deppendans dudit *fief d'Aval*, et justice sur iceulx, telle que avoit et dont joyssoit par cy-devant icelluy des Ursins, seigneur de Roissy, est détempteur Guillaume de Meaulx, s^r du fief Maillard, demourant audit Marly, par acquisitions qu'ilz en ont faictes dudict seigneur de Roissy; et outre, icelluy des Ursins, s^r de Roissy, donne et transporte comme dessus audit s^r de Marly, ce acceptant, la seigneurie directe, teneure et mouvance féodal de tous les aultres fiefz généralement quelzconques qui sont, peuvent et pourroient estre tenuz et mouvans de luy audict lieu et terrouer de Marly, » pour être lesdites seigneuries, directes, mouvances féodales, etc., tenues en plein fief du Roi, à cause de sa châtellenie de Gonesse².

31 juillet 1536, 22 décembre 1536, 3 mars 1537 (n. st.), 19 septembre 1539, 14 août 1545, 3 avril 1546 (n. st.), 5 janvier 1547, 5 février 1547, 20 juin 1551, 16 juillet 1551 et 6 septembre 1551. Sentences des Requêtes du palais, arrêts du Parlement et autres actes concernant les *fiefs d'Aval* et *d'Amont* intervenus dans les procès pendant entre Guillaume Budé, Guillaume de Meaux et « Valentine Lhuillier, damoiselle, tutrice et curatrice de *Christofle Juvenel des Ursins*, escolier, estudiant en l'Université de Paris, » neveu de *Jehan Juvenel des Ursins*³.

Vittry, » fol. 41; « les Groseliers, » fol. 46; « aux Loges, » fol. 73; « le Trou-de-Louvres, » fol. 42; « les Longuignoles, » fol. 83; « la Bonne, » fol. 87; « la Plesse, » fol. 106; « le Champ Richard, » fol. 118, etc. L'atlas cadastral indique exactement la position du « clos Hapet, » du « Périer, » de « la Bonne, » du « chemin d'Agneval, » des « Longuignolles, » du « Trou-de-Louvres, » des « Bœufs-Hourdris, » de la « rue d'Aumont, » de la « rue d'Avale. » Un plan de 1784 (série C) donne les formes « le fond Carnould, » « le chemin d'Agneval. »

1. Une pièce, parchemin, et une pièce, papier.
2. Une pièce, papier.
3. Sept pièces, parchemin; deux pièces, papier.

De tout ce qui précède, il résulte que deux fiefs d'une certaine importance, dénommés *fief d'Aval* et *fief d'Amont*, situés à Marly-la-Ville, appartenaient, au moins depuis 1407, à Jean Jouvenel. Précisément en cette année, un « mandement du roi Charles VI » porte « réception du serment de foi et hommage prêté par Jean Jouvenel pour les seigneuries de Trainel et du Plessis-Poillechien ¹. » Le texte du document doit donc être établi ainsi qu'il suit : « Savoir vous faisons que, aujourd'uy, nostre amé et féal conseiller maistre Jehan Jouvenel, et nostre avocat en Parlement, nous a fait la foy et hommage des terres, maisons, chastelenies et seigneuries d'Amont et d'Aval ²; — de Treynel, appartenances et appendances situées et estans ou bailiage de Troyes, et tenues par nous à cause du chastel de Troies; — et aussi du lieu, terre, seigneurie et appartenances du Plessis-Poillechien, situés et assis en la chastelenie de Provins, tenus de nous à cause du chastel dudit Provins. » Ces fiefs furent confisqués lorsque le duc de Bedford, régent, disposa des biens de ceux qui avaient suivi le parti du Dauphin et les distribua « aux serviteurs les plus dévoués de la cause anglaise ³. » La chose allait de soi, puisque « Jouvenel fut un des plus atteints par cette mesure ⁴, » et ainsi s'explique, dans l'acte du 14 juillet 1427, la phrase « aux ayans cause de M^{re} Jean Juvenel ⁵. » Mais la plupart des biens qui avaient appartenu à Jean Jouvenel furent rendus plus tard à ses enfants, et c'est pour cette raison que les *fiefs d'Amont* et *d'Aval* continuèrent pendant le xv^e siècle et pendant la première moitié du xvi^e à être la propriété de la maison des Ursins, pour passer ensuite dans la famille des Budé, dont le membre le plus célèbre, Guillaume Budé, « le restaurateur des lettres grecques, le conseiller fondateur du Collège de France ⁶, » le maître de la librairie du roi, était alors seigneur de Marly-la-Ville. Ce point méritait peut-être d'être mis en lumière.

E. COÛARD.

1. L. Batiffol, *op. cit.*, Pièces justificatives, p. 286.

2. Et non « hommage des terres, maisons, chastelenies et seigneuries d'amont et d'aval de Treynel. »

3. L. Batiffol, *op. cit.*, p. 257.

4. *Ibid.*

5. Ces fiefs avaient été donnés à Jean de Courcelles. Voir L. Batiffol, *op. cit.*, Pièces justificatives, p. 298-299 : « Le roi Henri VI d'Angleterre donne à Jean de Courcelles, seigneur de Saint-Liébaud, des biens confisqués à Jean Jouvenel. » Parmi ces biens figure « la terre assise au lieu de Marly. »

6. *Nouvelle biographie générale*, publiée par MM. Firmin-Didot frères, verbo Budé.

III.

BIBLIOGRAPHIE.

10. — BIENAYMÉ (G.). Prix des principaux objets de consommation à Paris depuis deux siècles environ et plus anciennement pour quelques objets. Paris, Imprimerie municipale, 1895, gr. in-8°, 28 pages.

Notre confrère M. Bienaymé continue la publication des intéressantes études de statistique parisienne, que nous avons déjà eu l'occasion de signaler dans le *Bulletin* (t. XVIII, p. 29, et t. XX, p. 94). Les documents contenus dans celle-ci sont résumés en tableaux synoptiques et portent principalement sur le prix du pain, de la viande de boucherie, de la volaille et de la charcuterie. Les uns sont extraits d'ouvrages généraux précédemment publiés ; un plus grand nombre est puisé à des sources officielles : archives d'hôpitaux ou de collèges. M. Bienaymé nous permettra-t-il d'espérer qu'il complétera quelque jour cette série de renseignements par d'autres indications d'un ordre plus intime qu'il pourrait puiser dans des *livres de dépenses* de famille ? Il y aurait dans cette sorte de documents de bien curieux enseignements à recueillir sur le prix des denrées et la force de l'argent à différentes époques dans la vie des Parisiens.

P. L.

11. — GROUCHY (vicomte DE). L'Opéra pendant la dernière année de la monarchie (1788-1789). Paris, aux bureaux de la *Nouvelle Revue rétrospective*, 1895, in-12, 43 pages.

Extrait d'un manuscrit ayant fait partie des archives de l'Intendance des Menus et appartenant à M. le duc de Conegliano. M. le vicomte de Grouchy a groupé dans cette intéressante brochure la liste des abonnements, celle des entrées gratuites et un tableau du personnel avec le montant des appointements. Il ne sera pas sans intérêt de comparer ce document avec la liste des abonnés de l'Opéra en 1778, publiée par notre confrère dans le *Bulletin* de la Société en 1891.

P. L.

12. — MAINDRON (Ernest). L'Ancienne Académie des Sciences. Les Académiciens. 1666-1793. Paris, B. Tignol, 1895, gr. in-8°, 11-90 pages.

Cet élégant volume contient la liste complète et définitive des savants qui ont fait partie de l'ancienne Académie des Sciences depuis sa fondation, en 1666, jusqu'à sa suppression, en 1793. On y trouve divers renseignements biographiques et iconographiques sur chaque personnage ; l'énumération des éloges et des notices historiques auxquels les travaux des académiciens ont donné lieu, et, autant que cela a été possible, l'indication de leurs demeures et du lieu de leur sépulture.

P. L.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE PARIS

Pour l'année 1895.

Statuts de la Société de l'Histoire de Paris et de l'Ile-de-France.	6
Règlement intérieur	9
Liste des membres au 1 ^{er} janvier 1895.	11
Composition du Bureau et des Comités	31, 112
Jours des séances	32
Assemblée générale.	97
Compte-rendu des séances . . . 33, 34, 65, 66, 111, 112, 129, 193, 194	
Bibliographie.	62, 96, 128, 191, 222

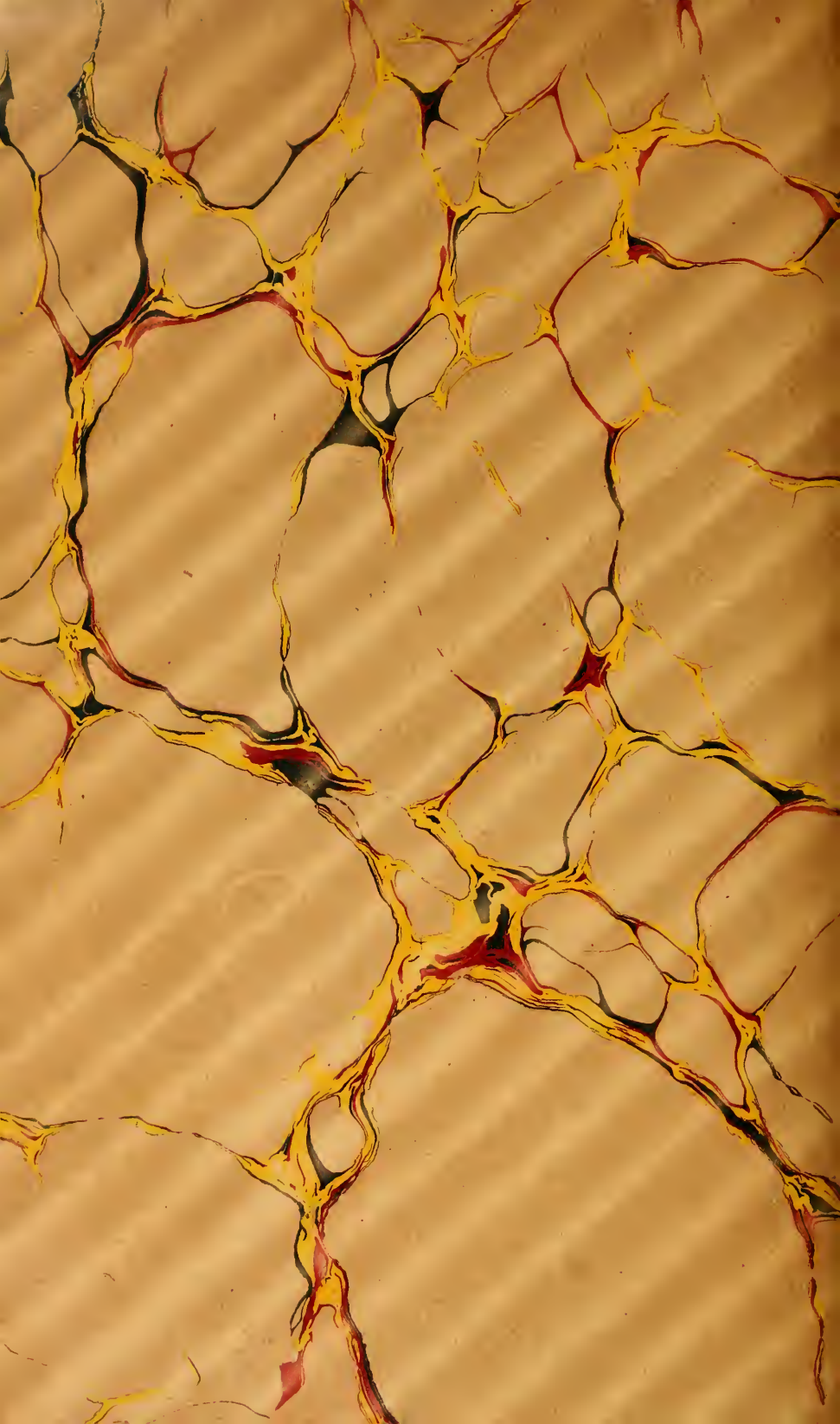
COMMUNICATIONS.

De M. N. Valois sur un pamphlet politique en vers daté de 1381.	34
De M. le comte Boulay de la Meurthe sur la démolition, en 1801, de la tour de l'église Saint-André-des-Arts	113
De M. Ch. Tranchant sur la reconstruction du palais de la Cour des comptes au quai d'Orsay	113
De M. L. Delisle sur les revenus en Normandie, en 1403, des chanoines de la Sainte-Chapelle	129
De M. P. Lacombe sur la <i>Micropædia epistolaris</i> de Guillaume Houvet (1516).	194
De M. L. Delisle sur des fragments d'un censier de l'abbaye de Sainte-Geneviève de Paris, de 1276	194
De M. N. Valois sur <i>Paris</i> et <i>Paradis</i> dans une lettre de Conrad von Gelnhausen (1379)	194
De M. G. Fagniez sur les détails parisiens contenus dans la correspondance des députés de la ville de Lyon au xvii ^e siècle .	194
De M. P. Lacombe sur le <i>De dedicatione ecclesie Parisiensis</i> de J. Lemunérat	195
De M. G. Fagniez sur un projet de Banque de France en 1608 .	195

VARIÉTÉS.

Nouveaux documents sur Gérard Morrhe, imprimeur parisien (1527-1532); publiés par H. Omont.	35
La princesse Palatine et Moussu, curé de Rueil; par L.-G. Pé-lissier.	39

Les plans de Paris de la vente Destailleur; par Edgar Mareuse.	40
Une colonie indienne à Thieux, près Dammartin-en-Goëlle (1785-1787); par P. Marichal	44, 85
L'hôtel de Thorigny; par Ch. Sellier	67
Inventaire sommaire d'un minutier parisien pendant le cours du xvi ^e siècle (1498-1600); par Ern. Coyecque	73, 120, 207
Le concile de Paris de l'année 1290; par L. Delisle	114
Projet d'un collège oriental à Paris au début du règne de Louis XIII (1612); par H. Omont.	123
Le théâtre des Tuileries sous Louis XIV, Louis XV et Louis XVI; par Albert Babeau	130
Documents relatifs à l'histoire de la Ligue, conservés aux archives de Lot-et-Garonne et provisoirement déposés aux Archives nationales; publiés par H. Courteault	189
Harangue du grand Thomas, le jour de sa réception à l'Acadé- mie française	190
Programme du Congrès des Sociétés savantes à la Sorbonne en 1896	196
Document relatif à la reconstruction du pont Marie en 1658; publié par F. Mazerolle	197
Documents statistiques sur les communautés religieuses d'hom- mes à Paris en 1790 et 1791; publiés par Albert Babeau . .	201
Le prévôt des marchands de Paris, Jean Jouvenel, possesseur de fiefs à Marly-la-Ville	215



DC
701
S65
année 22

Société de l'histoire de
Paris et de l'Ile-de-Fran
Paris
Bulletin

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

